This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

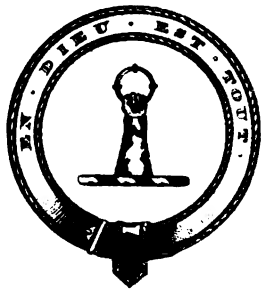
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



Thomas Connolly.

Bought from Hutchwell 19.2.75

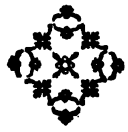
JOURNAL ÉTRANGER

De LITTÉRATURE, des SPECTACLES, et de POLITIQUE.

OUVRAGE PÉRIODIQUE.

Floriferis ut apes in ſaltibus omnia limant,
Omnia nos itidem depaſcimur aurea dicta.

LUCRET. Lib. III.



J U I N.

PRÉMIER VOLUME.

No. I.

A LONDRES.

M DCC LXXVII.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
29 APR 1975
OF OXFORD
LIBRARY

JOURNAL ÉTRANGER.

JUIN, 1777.

No. I.

UNE PREFACE, un avant propos, un diſcours préliminaire ſont des lieux ſi communs, des chemins ſi rebattus, des moyens ſi uſés et ſi fatiguants, quand ils ne ſont pas néceſſaires a l'explication de l'ouvrage qu'ils précédent, que je crois pouvoir prendre ſur moy de ſecoüer ce joug narcotique, bien perſuadé qu'on ne m'en ſaura pas mauvais gré, j'ay promis un livre intéreſſant, utile, et agréable; tachons de prouver au moins que j'ay fait mon poſſible pour tenir parole: ſi mon choix n'eſt pas bien fait, tout ce que je pouray dire ſur cela ne perſuadera pas qu'il eſt bon, ſi on en eſt content, cela devient inutile; liſés donc, et jugés.

Qu'il me ſoit permis ſeulement d'offrir quelques tributs de ma reconnaiſſance à mes obligeants ſouſcripteurs.

Meſdames,

Comme vous faites la majeure partie des perſonnes qui ont eu la bonté de ſouſcrire à mon Journal, c'eſt à vous que je dois addreſſer mes remercimens, j'imagine que ces Meſſieurs à qui j'ay les mêmes obligations n'en ſeront point jaloux.

La meilleure maniere de vous prouver ma reconnoiſſance eſt ſans contredit de vous offrir, un ouvrage digne d'occuper le peu de loiſirs que vous laiſſe la vie diſſipée de Londres, où l'on n'a pas ſeulement le temps de s'amuſer.

Mon premier projet, d'aprés mon *Proſpectus*, était de remplir ce Journal de détails politiques, de choſes ſérieuſes et intereſſantes, mais puiſque c'eſt à vous, Meſdames, dont je dois ſurtout conſulter le gout, je changeray mon plan, je commenceray par les choſes aimables et amuſantes, de là aux utiles et je finiray par la triſte politique; je vois froncer

quelques

quelques ſourcils, raſſurés vous, Meſſieurs, vous en aurés du ſerieux et de l'utile, mais nous eſperons pourtant que vous voudrés bien nous permettre d'être par cy par la un peu gays, même plaiſants quand nous pourrons, vous nous pardonnerés enfin de vous faire rire, ce Journal eſt Français il faudra bien qu'il ait un peu le gout du terroir, qu'il ſe reſſente de la maladie du pays, mais vous pouvés compter que pour répondre à votre complaiſance nous aurons ſoin de réparer cela par quelques lueurs du grand ſombre aux quelles nous vous permettrons même de donner la préférence.

Pour commencer ce Journal d'une maniére agréable, je crois qu'il faudra débuter par la poëſie; point de trop longs ouvrages, Meſdames, ne craignés rien; par exemple les derniers Mercures de France m'ont apporté les reſtes d'un grand pöeme nouveau ſur les ſaiſons dans lequel il y a pourtant des choſes aſſés bien faites; mais que dire ſur cette matiére après Virgile, Thompſon, le Cardinal de Bernys, le Marquis de St. Lambert; je ne connais dans ce genre qu'un ouvrage qui puiſſe aller de pair avec les leurs, c'eſt un poëme ſur le même ſujet qui au lieu d'être en quatre

livres

TAYLOR INST. OXFORD

livres ou quatre chants, diviſion naturelle a ce plan, eſt tout ſimplement en quatre vers ; il fut fait impromptu a table ; l'auteur nous dit, en montrant une jeune et très jolie perſonne, (ſa femme ſans doute.)

Je trouve le printemps ſur ſes levres vermeilles,
L'été brulant eſt dans ſon cœur,
L'automne voit nos feux, les cache de ſes treilles
Et dans ſes bras, hyver, je brave ta rigueur.

Voila un poëme qu'on peut lire tout entier.

Je compte donc vous offrir, Meſdames, quelquesuns de ces jolis ouvrages de ſociété, quelques épitres bien choiſies, de ces charmants riens marqués au coin du bon gout et du bon ton, quelques épigrammes fines, quelques Madrigaux délicats, quelques fables, contes, chanſons même, nous autres Français nous chantons volontiers ; enfin un choix de choſes gayes ſans licence et décentes ſans auſtérité.

La proſe ſera néceſſairement un peu plus ſérieuſe, mais cependant j'auray ſoin de la varier.

Enfin, Meſdames, je peux vous aſſurer que je ſuis ſi pénétré de l'interet que vous avés bien voulu prendre à mes ſuccés

que

que je ne négligeray rien pour rendre cet ouvrage digne de vous eſtre preſenté.

Je ſerais plus ſur de mon fait ſi je pouvais moy même avoir l'honneur de vous le lire, j'oſerais alors ne pas douter de ſa réuſſite j'avoüe qu'il y a de l'amour propre dans cette phraſe, les gens difficiles pouront même y trouver de la vanité ; mais permettés moy de vous le dire, c'eſt un peu votre faute, Meſdames, vous avés eu la bonté de vous amuſer de mes petits talents, la complaiſance d'en faire ſouvent l'éloge, il eſt tout ſimple que je faſſe gloire du bonheur de vous plaire.

POESIES.

POËSIES.

PAR reſpect pour le goût national commençons par un morceau ſérieux.

Mr. Dorat en imprimant l'ouvrage ſuivant à la tête de ſon Journal des Dames l'annonce ainſi.

Je vous envoie, Madame, le poëme d'une jeune homme, qui n'a pas eu beſoin de l'aiguillon d'une gloire précoce pour animer ſes prémiers travaux. Il aime mieux jetter, en ſilence, les fondemens d'une réputation durable, que de ſe fier aux lueurs d'une célébrité qui ne laiſſe, en fuyant, que le mérite d'avoir trompé quelques gens crédules, & la douleur de n'avoir pu ſe tromper ſoi-même: car il eſt une conſcience littéraire. Celle-là eſt le ſupplice des ſots, comme l'autre eſt celui des coupables.

Quoi qu'il en ſoit, la jeune Muſe que je vous préſente eſt encore à demi-couverte du voile de ſon obſcurité: ſon nom même ne ſera connu que quand la bienveillance aura juſtifié l'indiſcrétion.

Tels

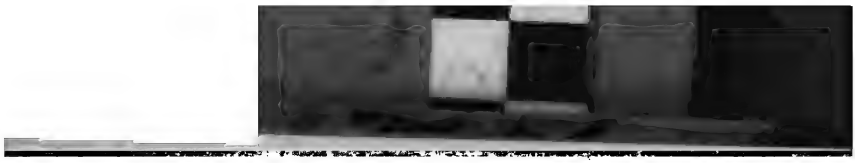
Tels ſont les talens que je me ferai toujours un devoir & un plaiſir d'encourager : celui-ci, d'ailleurs, a déja été aux priſes avec l'infortune, en attendant qu'il y ſoit avec l'envie : c'eſt un titre ſacré qui me le rend plus cher & plus reſpectable.

Puiſſent ces chants, conſacrés par le malheur, inſpirés par la ſolitude, arriver juſqu'à votre ame ſenſible, intéreſſer le Public, & concilier au jeune Orphée ces ſuffrages libres & vrais, qui n'obéiſſent pas à la convention, & qu'on n'arrache point par artifice !

L'HOMME MALHEUREUX,

Rendu à la Nature, & convaincu du beſoin de la Société.

ADIEU, monde perfide, adieu, je romps mes fers,
Je fuis loin des humains dans le fond des déſerts,
A l'eſpoir, au bonheur, je vais enfin renaître !
Tous mes vœux ſont remplis ; je ſuis ſeul & ſans maître.
Ah ! du moins, des mortels à jamais ſéparé,
D'êtres indépendants je me vois entouré.
Dans ces lieux, avec moi, tout eſt libre & ſauvage,
Jamais l'homme orgueilleux n'y porta l'eſclavage.
On n'y voit point, de front, deux paiſibles taureaux
Rouler un char tremblant ſous d'énormes fardeaux ;



Jamais le fier courſier, dégradant ſa nobleſſe,
N'y ſoumit ſon audace, & ſa fougue à l'adreſſe.
Animaux fortunés qui, dans l'ombre des bois,
Suivez ſeuls la nature, & gardez tous ſes droits,
Je viens jouir des dons que ſa main vous diſpenſe.
Déjà, ſaiſis d'effroi, vous fuyez ma préſence,
Vous craignez un tyran ? ... voyez-moi ſans terreur,
Ne fuyez plus ; ce titre eſt pour moi plein d'horreur.
Que d'objets à la fois appellent ma penſée !
La nature ſublime, à mes yeux courroucée,
Dans cette ſolitude où ſe cachent mes jours,
S'arme pour les défendre & menace toujours.
Ici d'affreux buiſſons la terre eſt hériſſée.
Ces monts offrent ſans ceſſe une cime glacée ;
Je crois voir, dans les cieux, leur ſommet inégal
Rouler confuſément des vagues de cryſtal.
L'été regne à leurs pieds, & la plaine entr'ouverte
D'un ſable aride & noir en tout tems eſt couverte.
Mille ſombres tableaux me tiennent partagé,
Je n'ai fait qu'un ſeul pas, & la ſcène a changé.
Ce reptile ondoyant que bleſſe la lumiere,
Dont la trace à mes yeux ſillonne la pouſſiere,
Sous ſa rampante écaille, allongeant ſes anneaux,
Se gliſſoit en ſilence à l'abri des roſeaux :
Mais dans le champ des airs qui lui ſuffit à peine,
Un aigle l'appercoit & s'abat & l'entraîne.
Le ſerpent ſe redreſſe : il ſiffle en s'agitant,
Echappe, eſt ſaiſi, s'entrelace, ou s'étend.
Déja ployant ſes nœuds ſous les ſerres cruelles,
De l'aigle, à long replis il embraſſe les aîles,
Lorſqu'en orbe, à mes yeux, le monſtre balancé
Par le roi des oiſeaux contre un roc eſt lancé,
Et ſur la pointe aiguë, où ſon corps ſe déchire,
Dans ſes troncons épars il ſe meut & reſpire.
Avançons .... que ce chêne eſt antique & ſacré !
J'embraſſe avec reſpect ſon tronc démeſuré.

Mais

Mais quoi ? j'entends frémir ſon antique feuillage ;
Le loup hurle effrayé des ſignes de l'orage ;
Philomele gémit, & ſon ſein amoureux
Preſſe avec plus d'effroi le gage de ſes feux.
Bientôt à mes regards, errants parmi les ombres,
L'aſtre du jour s'enfonce en des nuages ſombres ;
Ces nuages preſſés ſe choquent dans les airs ;
A longs traits dans leurs flancs ſe croiſent les éclairs,
Et la foudre rapide, en leur ſein renfermée,
Gronde, & roule à grand bruit ſa vapeur enflammée.
L'homme pâlit, recule, & timide en ſes vœux,
Il croit en frémiſſant qu'il exiſte des Dieux.
Moi ſeul, d'un front tranquile, obſervant la tempête,
J'enviſage les cieux qui tonnent ſur ma tête.
Je mépriſe la mort : je l'attends ſans trembler.
Le monde en s'écroulant ne ſçauroit me troubler.
Hélas ! quand d'un autel embraſſant les images,
A quelques dieux d'airain j'offrirois mes hommages,
Faut-il que la nature, en faveur de mes jours,
Du torrent de ſes loix interrompe le cours ?
Et pour un vil mortel la foudre ſuſpendue
Doit-elle en s'éteignant s'endormir dans la nue ?
Sur le chêne pourtant, le rapide Aquilon
Tourne & ſe précipite en un ſeul tourbillon ;
Du tronc juſqu'à la tige, il s'agite, il chancelle,
Et, pouſſé vers la plaine, il ſe penche ſur elle.
La tempête ſe tait : un ſillon lumineux,
Frappé par le ſoleil, en répete les feux.
Cet aſtre, en éclairant les brouillards des orages,
Semble nager de loin dans le ſein des nuages,
Dont la vaſte étendue, en ſes flots vagabonds,
Semble une onde de pourpre errante ſur les monts.
Tandis que ſes rayons étincelent encore
Aux rives du couchant que leur flamme colore,
Allons ſur ces rochers qui menacent les cieux,
Jouir des derniers traits dont il frappe mes yeux.

Je m'élance, j'y cours : me traînant avec peine,
Sur leur ſommet pierreux je gravis hors d'haleine ;
Ce ſommet eſt mon trône, & mes regards ſereins
Vont de cette hauteur tomber ſur les humains.
O Miniſtre des Rois, qui, tout fier de ta chaîne,
Vois flotter à leur gré ta grandeur incertaine,
Vil eſclave à la fois, & tyran plein d'orgueil,
Qui me daignois à peine honorer d'un coup d'œil ;
Sur un frivole appui ton audace ſe fonde.
Oſe briſer les nœuds qui t'attachent au monde ;
Ici ton vain pouvoir ne peut m'être fatal,
Ici le rang s'efface, & je ſuis ton égal ;
N'oppoſant que lui-même aux dangers qu'il eſſuye,
Un mortel iſolé ſur ſa vertu s'appuye.
Ce cœur d'ombres couvert, ce cœur pétri de fard,
Qu'il ſe montre au grand jour ſans le maſque de l'art !
Et qu'enfin ta raiſon, juſtement détrompée,
Fixe à ſon prix réel ta grandeur uſurpée.
Tu n'as plus de flatteurs : tu n'as plus de témoins,
Et ton faſte éclipſé t'abandonne aux beſoins.
Sens-tu la faim cruelle & ſa criſe homicide ?
Sur ton arc recourbé tends la fléche rapide.
Le daim ſaute & bondit dans ces lieux écartés,
Arrête, ſi tu peux, ſes pas précipités.
Cet ours impétueux, le vois-tu qui s'élance ?
Il vient : fuis, ou combats, & ſonge à ta défenſe.
Accours, vole, ſuis-moi, ſoulève ce fardeau. . . .
Mais, que dis-je, à ton bras péſeroit un fuſeau.
Ah ! foible & vieil enfant qu'aſſoupit la moleſſe,
Va dans l'ombre des Cours étaler ta foibleſſe.
Atôme dédaigneux, dont un maître eſt l'appui,
Qui t'oſes nommer grand quand tu rampes ſous lui,
De ta dignité vaine, en ces lieux inutile,
Tombe & s'écroule enfin le coloſſe fragile !
Quoi déja, ſans combattre, immobile d'horreur.
Tu pâlis à mes pieds enchaîné par la peur !

Toi,

Toi, qui, ſans nul obſtacle, exerçant ta fureur,
Sous ton joug autrefois écraſois ta patrie!
Les peuples opprimés qui t'imputent leur ſort,
S'élevant contre toi, me demandent ta mort.
L'humanité le veut, la juſtice l'ordonne;
Je pourrois me venger, lâche... je te pardonne:
Qui de nous deux eſt homme? A genoux devant moi,
Abaiſſe ta fierté, rougis & connois-toi.
Et vous, nombreux tyrans, que l'erreur déifie,
Vains fantômes de Rois, ſous qui tremble l'Aſie,
Vous dont tous les Sujets, dans vos chaînes égaux,
Ou meurent en captifs, ou ſervent en bourreaux;
Vous, dont le ſeul aſpect fait trembler le vulgaire,
Automates puiſſans qu'un vil peuple révere,
Qui, privés de la gloire & même du plaiſir,
Dormez dans un Serrail ſur la foi d'un Viſir;
Vantez moins déſormais ce nom pompeux de maître:
Qui de nous, répondez, ſeroit digne de l'être?
Et, ſi les Nations les créoient à leur choix,
Vous ent-on vu jamais monter au rang des Rois?
Mais quoi? tout s'obſcurcit, tout ſe tait, & ma vue
S'égare, ſe confond dans la ſombre étendue.
La nuit, du haut des cieux, plane ſur l'Univers.
Le front, ceint de pavots, elle obſcurcit les airs.
Comme une veuve en pleurs, d'un long crêpe parée,
De ſes aſtres en deuil elle marche entourée.
Mais la Reine des Mois, au milieu de ſa cour,
Lance les traits d'argent qu'elle emprunte du jour.
Je vois l'aſtre mobile, errant ſous le feuillage,
Y promener ſans ceſſe & briſer ſon image;
Je vois l'ombre incertaine, à travers les rameaux,
S'échappant au haſard, vaciller ſur les eaux.
O nuit, ſœur du cahos, ſouveraine tranquile,
Dont le char gliſſe en paix ſur un monde immobile,
Toi, qui d'un voile immenſe, étendu par degrés,
Déroules ſous les cieux les replis azurés;

En

En vain le Dieu du jour t'efface par ſa flamme ;
Ta douce majeſté parle mieux à mon ame ;
Tu me fais partager ton aimable langueur,
Ton calme attendriſſant a paſſé dans mon cœur.
Mais pour mieux reſſentir les tranſports que j'éprouve,
J'ai beſoin d'autres cœurs où le mien les retrouve ;
Mes foibles ſentimens ne naiſſent qu'à demi ;
Pour qu'ils puiſſent éclore, il me faut un ami.
Viens, cher Philandre, accours, & m'apporte ma lyre,
Viens ſeconder les chants que cette heure m'inſpire.
Par tes raviſſemens tu redoubles les miens ;
Mes plaiſirs partagés vont s'accroître des tiens.
Inſenſé, qu'ai-je dit ? ſéparé de moi-même,
J'appelle en vain l'ami, le bienfaiteur que j'aime.
Je ne le verrai plus dans mes bras s'élancer,
Développer mon ame & m'aider à penſer.
Lui ſeul de mes malheurs calmoit la violence,
Aux rayons des vertus il guidoit mon enfance ;
Fidele au doux penchant qui nous tint ſous ſa loi,
Comme un Dieu tutélaire, il marchoit devant moi.
Quoi ! d'un homme jamais cette terre inconnue
Ne montrera du moins quelque trace à ma vue !
Et, lorſque de mes jours s'éteindra le flambeau,
Nul mortel ne viendra pleurer ſur mon tombeau !
Que fais-tu, chere Emé ? ... ſi ce triſte rivage
S'embelliſſoit ſoudain en m'offrant ton image !
Avec quel doux tranſport, vers toi ſeule attirés,
Mes yeux ſuivroient tes yeux ſur cette onde égarés !
Pour enhardir nos feux, ce docile feuillage,
Nous envelopperoit d'un amoureux ombrage.
Là, près de ce ruiſſeau qui murmure & s'enfuit,
Au jour voluptueux des aſtres de la nuit,
Le ſein demi voilé, mon amante éperdue,
Languiroit mollement dans mes bras étendue.
Tous deux .... Mais de l'amour j'ai perdu les plaiſirs.
Il n'apprend dans ces lieux qu'à former des ſoupirs.

Eloigné

Eloigné des humains, dont j'ai fui la préſence,
Je traîne ſans objet mon oiſive exiſtence ;
Et mon cœur aſſoupi, de ſes nœuds détaché,
Par l'ennui ſe conſume, & languit deſſéché.
Eh ! quoi du ſentiment j'ai repouſſé l'empire !
Jamais je ne verrai mes enfans me ſourire,
Suivre à pas inégaux la trace de mes pas,
Se ranger près d'un pere, ou jouer dans ſes bras !
Je ne les verrai point, appuyant ma foibleſſe,
Des feux de leur printemps rechauffer ma vieilleſſe,
Et, des plus ſaints devoirs accompliſſant la loi,
Héritiers de mon nom, le tranſmettre après moi !
Eh ! qu'ai-je fait du moins pour prétendre à la gloire ?
Quels travaux éclatans étendront ma mémoire ?
Suis-je encor citoyen ! N'ai-je pas renoncé
Au poſte où la nature en naiſſant m'a placé ?
Homme aveugle, un moment, ſpectateur immobile,
Contemple l'Univers en ſa marche tranquile :
Vois, ſi des corps preſſés que renferme ſon ſein,
Un ſeul, en s'iſolant, s'égare ſans deſſein.
L'air ſoutient, enveloppe, & comprime la terre ;
Des replis de ſes eaux l'Océan la reſſerre ;
Le feu vit ſous les monts, s'éleve dans les cieux,
Nourrit en dévorant & circule en tous lieux :
Ce globe au doux rayon, qui m'éclaire en ſilence,
Par les globes voiſins ſe meut & ſe balance ;
Et, l'homme ſeul à l'homme enlevant ſon appui,
Voudroit dans un déſert n'exiſter que pour lui.
Non, je ne ſuis point né pour vivre ſolitaire,
La voix de la raiſon me l'annonce & m'éclaire ;
Les peuples réunis coulent ſeuls d'heureux jours ;
La foibleſſe & l'inſtinct les rapprochent toujours.
La nature en courroux, dédaignant ſon ouvrage,
Lança l'homme étonné ſur un monde ſauvage :
Il y rampe aſſiégé par l'eſſain des beſoins ;
Mais la tendre amitié lui prodigue ſes ſoins.

Cherchant,

Cherchant, dès ſa naiſſance, un appui néceſſaire,
Pour affermir ſes pas, il s'attache à ſa mere ;
Et tous deux l'un vers l'autre, emportés tour à tour,
S'enchaînent pour jamais à la voix de l'amour.
Par ces premiers rapports les familles s'uniſſent ;
Leurs liens étendus lentement s'aggrandiſſent ;
Chaque peuple ſe forme & ſe fixe à ſon choix
Sous l'empire d'un maître ou la garde des loix.
De la ſociété tout m'offre le modele ;
Je la fuyois en vain : la raiſon m'y rappelle.
Et toi, brillante gloire, ame des grands travaux,
Divinité du Sage, ainſi que du Héros,
Si jamais ſous mes maux elle étoit abattue,
Prête un noble ſecours à mon ame éperdue !
Celui dont la froideur ne ſent point tes tranſports,
Avant ſon trépas même, eſt mis au rang des morts.
Oui, pour un cœur ſenſible autant que magnanime,
Le plus grand des beſoins eſt celui de l'eſtime.
Voudrois-je, à la vieilleſſe en ces bois parvenu,
Vivre & mourir en lâche, aux humains inconnu ?
Non, non... La renommée à mes yeux eſt trop chere.
Montrez-vous, ô mortels, embraſſez votre frere !
Rois, je ne brigue point votre vaine faveur ;
Trop heureux, à moi ſeul ſi je dois ma grandeur !
Mais ſi, dans l'avenir, au gré de mon envie,
Je ne recule point les bornes de ma vie,
Soyons heureux du moins dans le ſein des amours.
D'une mourante main, au dernier de mes jours,
Puiſſé-je encor preſſer l'amante que j'adore !
Puiſſent mes bras aux ſiens s'entrelacer encore !
Puiſſe de tous ſes feux, ranimant ma langueur,
Son cœur, en palpitant, s'attacher à mon cœur !
Entr'elle & mon ami, partageant ma tendreſſe,
Conſacrant aux humains mon utile jeuneſſe,
Oui, je ſaurai près d'eux obtenir le bonheur,
Que loin du monde en vain pourſuivoit mon erreur.

La

La ſociété ſeule en ſon ſein nous le donne ;
Au beſoin de ſentir tout mon cœur s'abandonne.
L'homme, dès ſon berceau, voit ſes nœuds ſe former.
Il eſt fait pour s'unir, & ſur-tout pour aimer.

ODE *à Jaques mon Portier.*

TOI, dont les plus brillans cadeaux
N'ont jamais corrompu le zèle ;
De ma maiſon, gardien fidèle,
Voici ta conſigne en deux mots.

Chez moi, ſi l'aveugle fortune,
Par hazard un jour veut entrer,
Si l'ambition importune
Juſques à moi veut pénétrer :

N'ouvre point : toujours à leur ſuite,
Marche l'eſſain des noirs ſoucis ;
Elles mettroient bientôt en fuite
Le bonheur, la paix & les ris.

A la porte, s'il ſe préſente
Un bel enfant au doux ſouris,
Dont la voix eſt intéreſſante ;
Le jeune amour, fils de *Cypris* ;

Ami, reçois bien ſa viſite :
C'eſt pour notre bonheur commun ;
A toute heure, ouvre lui bien vîte ;
L'amour n'eſt jamais importun.

Si la ſageſſe avoit envie
De me parler ; ſans la chaſſer,
Dis-lui que ton maître la prie
D'attendre, ou bien de repaſſer.

L'Amour & l'Amitié.

Hélas ! j'ai mal gardé mon cœur
L'amour, qui n'y vit point d'eſcorte
S'en empara pour mon malheur,
Pendant que j'en ouvrois la porte
A l'amitié ſa foible ſœur....
Comment faire pour qu'il en ſorte ?

Les Quinze ans.

QUINZE ans ! *Thémire*, ô le bel âge !
Des doux plaiſirs, c'eſt la ſaiſon ;
De tes quinze ans, fais bon uſage ;
A quinze ans l'amour fait moiſſon.
Avant quinze ans, un bergère
Eſt du nombre encor des enfans ;
Il faut avoir quinze ans pour plaire :
On n'eſt point belle avant quinze ans.

A quinze ans finit la culture,
Le bouton alors devient fleur :
C'eſt à quinze ans que la Nature
Parle à nos ſens, nous donne un cœur.
A cinq ans, on verſe des larmes ;
A dix, ſont les jeux innocens :
A douze, les tendres alarmes :
Mais, pour aimer, il faut quinze ans.

A un

A un Critique.

FROID pédagogue des neuf ſœurs,
Toi qui ſoumets tout à l'équerre ;
Pâle anatomiſte d'auteurs,
Diſſèque les Héros d'*Homère* ;
A *Vénus* cherche des défauts,
Et des taches à ſa ceinture ;
Blâme un écart de la Nature ;
Puriſte, fais la guerre aux mots :
Ma muſe craint peu ta férule ;
Mes vers, enfans du ſentiment,
Ont touché la beauté *crédule :*
Je ſuis aimé, j'ai du talent.

ODE *à une Femme Bel-Eſprit.*

SUR les bancs poudreux de l'école,
Je n'aimerois pas à te voir,
Dans les volumes de Barthole,
Puiſer un pénible ſavoir.

Ne vante pas tant la ſcience,
Eve ſait ce qu'elle a coûté :
Il eſt une aimable ignorance
Qui ſied bien mieux à la beauté.

La Beauté ſouvent n'eſt ſavante,
Hélas ! qu'aux dépens de ſon cœur :
Qu'une Agnès eſt intéreſſante !
On préfère à tout ſa candeur.

De tous les Arts, Pallas eſt mère :
Pallas pourtant n'eut pas le prix :

Vénus, qui ne ſavoit que plaire,
Le reçut des mains de Pâris.

Les neuf ſœurs ſont encor pucelles
Malgré leurs ſublimes eſprits :
Moins ſavantes, nos immortelles
Auroient pu trouver des maris.

Hortenſe ! une longue lunette
Qui fatigueroit tes beaux yeux,
T'iroit plus mal qu'une navette
Entre tes doigts induſtrieux.

Ta bouche (notre idolâtrie) !
Faite pour le propos badin,
Deviendroit-elle plus jolie,
Quand tu ſaurois parler latin ?

L'aigle altier porte le tonnerre,
Dans les Cieux il a ſon ſéjour :
La colombe raſe la terre,
Et n'eſt faite que pour l'amour.

Les Baiſers.

DONNE-moi, Thémire, un baiſer ;
Non de ces baiſers de famille,
Qu'à ſa mère, pour l'appaiſer,
Prodigue une diſcrette fille
Quand ſon cœur appelle un époux ;
Non de ces baiſers d'hymenée
Que, pour les maris d'une année,
L'habitude rend ſi peu doux :
Non de ces baiſers d'étiquette
Que l'on ſe donne à certain jour,
Et qu'à pareil jour on répète ;
Donne-moi des baiſers d'amour.

ODE

La Raiſon Yvre.

SANS me prévenir, certain ſoir,
La raiſon me rendit viſite :
Que n'attend-elle qu'on l'invite ?
Eſt-on ſi preſſé de la voir ?

J'étois alors à faire orgie
Entre ma Bergère & l'Amour ;
Chacun de nous, dans ſa folie,
Chantoit & buvoit tour-à-tour.

Entre tout-à-coup la grondeuſe,
En me jetant un noir regard :
" Eh ! bon jour, la belle prêcheuſe ;
" Vous arrivez un peu trop tard."

Je vous croyois ſeul, me dit-elle...
" Le monde vous feroit-il peur ?
" Prenez place entre nous, la Belle,
" Et goûtez de cette liqueur."

Se livrant au jus de la treille,
Je lui verſe encore une fois ;
A la troiſième elle ſommeille...
Nous en profitons tous les trois.

Je donne un baiſer à Glycère ;
Glycère en donne un à l'Amour ;
L'Amour le rend à ma Bergère
Qui vient me le rendre à ſon tour.

L'Amour (d'accord avec ma mie,
Concertant une trahiſon),
Fit, du grelot de la folie,
Un ornement à la raiſon.

La raiſon en cet équipage,
Se réveille ; & dans le miroir
Vit ſa honte, fit grand tapage,
Sortit & ne vint plus me voir.

Réponſe de Mr. le Prince de Ligne à une Lettre de Mr. de Voltaire, dans la quelle il ſe traite de vieux Hibou, & Mr. le Prince de Ligne, d'Aigle Autrichien.

JE ſais que le Hibou, favoriſé des Cieux,
De la Sageſſe eſt le ſymbole.
Si je ne t'avois vu, je croirois que les Dieux,
Pour corriger notre eſpece frivole,
Sous cette forme-là, t'ont placé parmi nous.
Quand Minerve te ſuit, ſon ſort me paroît doux :
Mais, comme toi, ſait-elle inſtruire & plaire ?
C'eſt toujours, en grondant, qu'elle fait quelque bien ;
Elle eſt mauſſade, atrabilaire,
Et ſon lugubre oiſeau ne te reſſemble en rien.

Se peint-on un Hibou, qui paſſe en mélodie
L'Amphion des Forêts, le Cygne Mantouan,
Qui des Clairons de Mars, du Luth de Polymnie,
Ou bien de la Flûte de Pan
Sait tirer la même harmonie ?

Si l'on devient un Aigle en fixant le Soleil,
Sans doute, j'en ſuis un ; j'oſai voir le Génie,
Qui n'eut jamais, & n'aura ſon pareil,
Qui des ſots préjugés affronta la manie,
Qui des torts de Thémis fut le réparateur,
L'ami de la Raiſon, l'amant de la Folie,
Et de l'Humanité le joyeux bienfaiteur.

C'eſt toi ſeul, qui, dans ton délire,
Toujours ou ſublime, ou charmant,
Planes ſur tout ce qui reſpire,
Du haut des Cieux, ton unique élément.

L'Aigle n'eſt plus à Rome, il n'y reſte qu'une oye,
De qui le Capitole eſt l'aſyle & la proye.
Elle l'avoit ſauvé, dans un tems plus brillant.
Plus d'aigle nulle part ; la nature épuiſée,
Pour former ton être divin,
Depuis ce tems s'eſt repoſée.
De perroquets, au ramage malin,
De geais & de corbeaux, je vois bien des volieres ;
Mais l'on verra plutôt, ſous les celeſtes ſpheres,
Se raſſembler deux aſtres éclatans,
Deux Mondes & deux Océans,
Que l'on ne verra deux Voltaires.

Si quelqu'un peut nous rappeller les graces naturelles, franches & originales du Comte de Grammont, c'eſt aſſurément M. le Prince de Ligne. Il nous reproduit ce Héros aimable, & pourroit, ſi la fantaiſie lui en prenoit, nous rendre encore ſon Hiſtorien.

Vers

*Vers de Madame la Maréchalle de ***, en envoyant de ſes cheveux au Duc de N***.*

RECEVEZ ces cheveux, depuis long-tems blanchis.
D'une longue union qu'ils ſoient pour vous le gage!
Je ne regrette rien de ce que m'ôta l'âge;
Il m'a laiſſé de vrais amis.
On m'aime preſque autant, j'oſe aimer davantage.

L'aſtre de l'amitié luit dans l'hiver des ans.
Fruit précieux du goût, de l'eſtime & du tems,
Rien ne s'oppoſe plus à l'attrait qu'elle inſpire.
On ne s'y méprend plus, on cede à ſon empire,
Et l'on joint, ſous les cheveux blancs,
Au charme de s'aimer, le droit de ſe le dire.

*Réponſe de Mr. le Duc de N***.*

QUE parlez-vous de cheveux blancs?
Laiſſons, laiſſons courir le temps;
Que nous importe ſon ravage?
Les tendres cœurs en ſont exemts;
Les Amours ſont toujours enfants,
Et les Graces ſont de tout âge.
Pour moi, Thémire, je le ſens,
Je ſuis toujours dans mon printems,
Quand je vous offre mon hommage.
Si je n'avois que dix-huit ans,
Je pourrois aimer plus long-tems;
Mais pourrois-je aimer davantage?

Strophe

Strophes détachées.

D'un Poëme charmant, intitulé, *les 12 mois*, fait par Mr. Rocher, jeune poëte, qui ne l'a pas encore confié à l'impreſſion. Cet ouvrage n'eſt connu que par la lecture qu'il en a faite dans pluſieurs ſociétés où il a généralement obtenu les plus grands éloges.

Après avoir peint dans le mois d'Octôbre, les beautés de la Campagne, flétries par les vents, les brouillards & les pluyes, après avoir montré que tous les êtres doivent s'altérer & périr, Mr. Rocher oppoſe à ce tableau celui de leur reproduction. Ce morceau eſt de la plus grande beauté, tant par la force des penſées, que par l'harmonie des vers. Si, comme on le dit, l'ouvrage en contient pluſieurs de cette eſpéce, il eſt bien à deſirer, que Mr. Rocher ſe détermine à l'accorder à l'empreſſement du public.

RIEN ne s'anéantit ; non, rien ; & la matiere
Comme un fleuve éternel, roule toujours entiere.
Qui pourroit au grand tout fournir des alimens,
Si les êtres, détruits juſqu'en leurs élémens,
Du néant chimerique étoient jamais la proie ?
Cet azur que l'Ether ſur nos têtes déploie,
Ces lampes dont l'éclat brille aux voûtes des airs,
Du profond Ocean les immenſes deſerts,

L'eſſaim brillant des fleurs ramené par zéphire,
Ces rochers dont les flancs ſont veinés de porphire;
Et ces vieilles forêts aux rameaux chevelus,
Tout enfin dès longtemps, ne ſeroit déjà plus,
Si de ſes propres ſucs, tout ne pouvoit renaître.
Ne crois point que jamais les germes de ton être,
D'une éternelle mort puiſſent être frappés;
Non, tes premiers eſprits, de la tombe échappés
A des êtres encore iront prêter la vie.
Vois-tu lorſqu'à ſa table, un ami te convie
Vois-tu, de main en main, paſſer rapidément
La fougere où petille un nectar écumant
Hé bien! de l'univers ce banquet eſt l'image.
Du flambeau de la vie on s'y prête l'uſage.
Les près & les forêts, les champs & les coteaux,
A la jeune brébis livrent leurs végetaux;
La brebis à nos corps fournit leur nourriture;
Du lion, du vautour, nos corps ſont la pâture;
Et comme nous enfin le lion, le vautour,
A la terre rendu, la nourrit à ſon tour.
Aujourd'hui que les vents aux fougueuſes haleines;
Du bruit de leurs combats font retentir nos plaines,
Déshonorent le front du huitieme des mois,
Et viennent lui ravir la parure des bois,
Nos regards attriſtés contemplent ce ravage,
Mélancoliquement, le long de ce rivage,
Nous foulons à regret, ces feuillages ſechés
Par l'aquilon jaloux, de leur tige arrachés.
Il changera pourtant ce tableau monotone,
Et le printemps naîtra des débris de l'automne.
Oui, ces feuilles, n'aguére ornement des forêts,
Se transforment bientôt en fertiles engrais,
De leurs ſucs immortels iront former encore
Le panache ondoyant dont l'arbre ſe décore.....

LES

LES VOULOIRS

CHANSON.

Sur l'Air du Comte Almaviva, dans le Barbier de Séville.

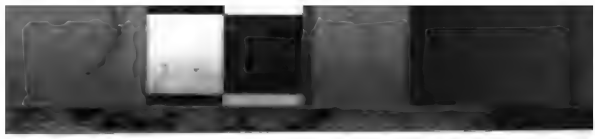
JAMAIS d'aimer ſi je fais la folie,
Et que je ſois le maître de mon choix,
Connois, Amour, celle qui ſous tes loix
Pourra fixer le deſtin de ma vie.

Je la voudrois moins belle que gentille,
Trop de fadeur ſuit de près la beauté ;
Yeux languiſſans peignent la volupté,
Joli minois du feu d'amour pétille.

Je la voudrois de ſeize ans affligée,
Sans être Agnès ayant peu de deſirs,
Sans les chercher ſe livrant aux plaiſirs,
Par la gaieté tous les jours animée.

Je la voudrois ſans goût pour la parure,
Sans négliger le ſoin de ſes appas ;
Quelque peu d'art qui ne s'apperçoit pas,
Ajoute encore un prix à la nature.

Je la voudrois ſans avoir d'autre envie,
D'autre deſir que celui de m'aimer :
Si cet objet, Amour, peut ſe trouver,
A l'adorer je paſſerai la vie.



RE'PONSE

*De Mademoiſelle *** ſur le même Air.*

D'AIMER jamais ſi je fais la folie,
Et que je ſois maîtreſſe de mon choix,
Connois Amour, celui qui ſous tes loix
Pourroit fixer le deſtin de ma vie.

Je le voudrois moins brillant qu'agréable,
D'un Petit-Maître évitant le jargon,
Et les faux airs & le frivole ton ;
Sachant ſur-tout le grand art, d'être aimable.

Je le voudrois au moins d'un moyen âge,
Joignant l'effet à l'air du ſentiment ;
Le vieux eſt froid, inquiet, dégoûtant,
Le jeune eſt fat, importun ou volage.

Je le voudrois ſans goût pour la parure,
Soigneux pourtant, & ſans être affecté
De la décence & de la propreté,
Devant à l'art bien moins qu'à la nature.

Je le voudrois complaiſant, mais ſincère,
Contraire au vice, indulgent à l'erreur,
Sans morgue inſtruit, vertueux ſans humeur,
D'un bon eſprit & d'un doux caractère.

Je le voudrois un *tantet* philoſophe,
Moins en diſcours qu'en geſtes & beaux faits,
Par ſes conſeils, ſes dons & ſes bienfaits,
Prévenant gens de la plus mince étoffe.

Je le voudrois près des Grands ſans baſſeſſe,
Pour les petits rempli d'aménité,
Ferme & conſtant ſans opiniâtreté,
Grand ſans orgueil, modeſte ſans foibleſſe.

Je le voudrois rangé ſans avarice,
Sans profuſion, honnête & libéral,
Avec meſure, ouvert & ſocial ;
Faiſant le bien ſans orgueil, ſans caprice.

Je le voudrois de mœurs irréprochable,
Pieux ſans aigreur, juſte ſans dureté,
Noble ſans faſte, élevé ſans fierté :
J'en rougirois s'il n'étoit eſtimable.

Je le voudrois qui n'eût pas d'autre envie,
D'autre deſir que celui de m'aimer ;
Si cet objet pouvoit ſe retrouver,
De l'épouſer je ferois la folie.

NICE ELECTRISÉE.

Traduction d'un Sonnet Italien de Mr. Bondi.

DROITE, ſur un gâteau magique,
Que fouloient ſes pieds délicats,
Ma Nice iſoloit ſes appas,
Et bravoit la foudre électrique.
Un jeune eſſaim de curieux
S'avance & ſe preſſe autour d'elle ;
Et ſous mille doigts amoureux
De toutes parts Nice étincelle.
L'un ſe brûle au feu de ſes yeux,
L'autre aux éclairs de ſon viſage,
Tandis qu'une main plus volage
Embraſe l'or de ſes cheveux.
L'amour prit part à l'exercice ;
Et pour faire un eſſai nouveau,

Ce

Ce Dieu toucha le cœur de Nice :
L'éclair alluma ſon flambeau.

*Par M. D****.*

INSCRIPTIONS

Qui ſe trouvent dans le Jardin de M. le Marquis de Pézay, à Paris.

Pour la ſtatue de l'Amour.

D'AUCUN Dieu l'on n'a dit tant de mal & de bien ;
Le plus grand des malheurs eſt de n'en dire rien.

Pour un groupe repréſentant Zéphir qui met une couronne ſur la tête de Flore.

Des Déeſſes & des mortelles
L'orgueil encor long-tems fixera le deſtin.
Zéphir paroît ici la couronne à la main :
Flore oublie à l'inſtant que l'ingrat a des ailes.

Pour un Cabinet de verdure.

Rêveur, Poëte, Amant, Jardinier tour-à-tour,
C'eſt ici que je chante ou médite ou ſoupire.
J'y fais mes projets pour la Cour,
J'y fais mes chanſons pour l'Amour.
J'y touche le compas, la ſerpette & la lyre.
Oublié de la Cour, ſeul ici j'en rirai,
Et ſi l'Amour me trompe, ici je pleurerai.

LA

LA CONVALESCENCE

D'une Fille de quinze ans.

GAITE', ſanté ſont de retour :
Vive Monroſe, vive amour !
Aimable enfant, j'ai vu triſteſſe
Regner en tes yeux languiſſans ;
De ton teint les lys paliſſans
N'annonçoient plus qu'ennui, détreſſe ;
Et ſi, voilà que, dans ce jour,
Gaité, ſanté ſont de retour.
Jeux & ris qu'Amour te ramene
Cherchent ta douce privauté.
Il n'en eſt point qui ne te prenne
Pour la Déeſſe de beauté ;
Et m'y reconnoîtrois à peine,
N'étoit la ſimpleſſe & bonté
Qui font que n'en es pas plus vaine.

Sens-tu pas certain ne ſais quoi,
Attrait nouveau, grace ſoudaine,
Qui point n'étoit n'a guere en toi ?
Plus pure encore eſt ton haleine ;
Plus de charme eſt dans ton regard :
Bien qu'en ton cœur la paix habite,
Ton gentil ſein, non par haſard,
Mieux s'arrondit, tantôt s'agite.
Sais-tu pourquoi ? Viens m'écouter :
L'aventure t'en veux conter.

Près des bords que l'Yere arroſe,
Ce mois de Mai, n'a pas long-tems,
Où tu comptois quinze printems,
Ce mois de Mai, belle Monroſe,

L'Amour

L'Amour l'a dit, il étoit là,
Tu ſommeillois, il ſoupira.
Il tenoit deux boutons de roſe ;
De deux feuilles qu'il ſépara,
Ton beau viſage il colora ;
Puis preſſa ta bouche mi-cloſe
Et t'en fit reſpirer l'odeur,
Et puis s'approcha de ton cœur ;
Mais n'oſa ; craintif, autre choſe,
Qu'attacher l'une & l'autre fleur
Sur ton ſein . . . qui plus ne repoſe.

Gaîté, ſanté, ſont de retour,
Vive Monroſe, vive amour.

Je crois qu'on ne me ſaura pas mauvais gré de terminer cet article de la Poëſie par un petit Prologue Anglais, qui a été compoſé, & prononcé ſur un théatre de ſociété à la campagne, par une jeune Demoiſelle, qui joint aux graces de l'eſprit celles d'une figure très intéreſſante, & la réunion des talens les plus aimables.

Nous nous permettrons même d'y joindre une lettre qu'elle écrivit à ſon amie en lui envoyant ce petit ouvrage :

VOUS

VOUS le voulés donc abſolument, eh bien, la voila, ma chére amie, cette petite folie que vous me demandés avec tant d'inſtances; il faut bien que ce ſoit vous pour que je vous la confie: Ces plaiſanteries de ſociété qui ſont paſſables pour le moment, perdent beaucoup à la réflexion. Jái pu me ſoumettre à être entendue par une très petite aſſemblée de parens & d'amis à l'indulgence de qui nous avions de grands droits; encore je vous aſſure qu'au moment de paroitre j'avois une extrême frayeur. Mais je vous avoue que je redouterois la ſévérité de la lecture. Je vous en prie donc que cela ne paſſe pas vôtre chére famille; je ne veux de lecteurs que ceux qui m'aimeront aſſés pour trouver mon ouvrage excellent. Vous avés éprouvé comme moi le bonheur d'amuſer de bons parens qui ne penſent qu'à la félicité de leurs enfans; mon Pére comme vous ſavés, aime la muſique avec paſſion. Rien n'auroit manqué à ma ſatisfaction, ſi vous aviés pu être témoin de la ſienne, ſi vous aviés vu des larmes couler ſur cette phiſionomie reſpectable que vous connoiſſés.... Je ne ſaurois vous dire tout ce que j'ai reſſenti dans ce moment, j'aurois

voulu pouvoir me précipiter dans ſes bras. Non, ma chére amie, il n'y a rien de préférable au plaiſir de paſſer ſa vie, à la campagne ſurtout, avec des parens qu'on *doit* aimer; je ne parle pas de la ſimple tendreſſe filiale, il n'y a point d'ame bien née qui ſe refuſe aux prémiers ſentimens de la nature, mais je parle de cette reconnoiſſance que nous devons leurs bontés, quand ils ne s'occupent et n'employent tous les momens de leur vie qu'à nous rendre heureux. Je ſuis bien ſûre que vous êtes de mon avis, vous êtes abſolument dans le même cas quoi qu'il ſoit bien rare. Je ne connois encore aucun ſentiment qui puiſſe être comparé à celui là; J'ignore s'il y en a, mais je crois pouvoir repondre qu'il ne s'en préſentera jamais à mon cœur qui puiſſe obtenir la préférence. Revenons à nôtre ſpectacle. Je vous dirai tout bonnement qu'il a été charmant. Je trouve qu'il n'y a rien de ſi commode qu'une tendre amie; avec elle on peut ſe livrer à tous les élans d'amour propre, de vanité, d'orgueil même ſi on en avoit, & cela tout à ſon aiſe, on peut être ſoy enfin & quoiqu'on en diſe, cela vaut toujours mieux. Quelle différence ma chére amie, des plaiſirs dont nous jouiſ-

ſons,

ſons, vous & moi qui paſſons la plus grande partie de l'année à la campagne, avec ce tumultueux fracas de Londres; l'ame, la ſanté, le bonheur, le plaiſir tout y gagne. Pour moi, je n'y ai qu'un chagrin, ç'eſt de n'y pas être avec vous: mais comme alors je ſerois trop heureuſe & qu'il faut bien payer ſon petit tribut aux contrarietés de la vie, je me réſigne, & vous m'en conſolés par vos lettres charmantes. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Adieu ma tendre amie, raſſemblés votre aimable famille, pére, mére, ſœurs, fréres, liſés moi, joués moi, moqués vous de moi ſi vous voulés, mais aimés moi, dittes le moi, & je vous pardonne.

PROLOGUE*.

EXCUSE my dreſs—I'm come here in a hurry—
This vile diſpute has put me in a flurry.

* This Prologue was ſpoken before two pieces, a tragedy, and a muſical entertainment. The young lady who ſpoke it had no part but in the laſt of them.

Would you believe it? 'tis the ſtrangeſt thing;
They ſay † that I can only laugh or ſing,
And therefore truly I'm to have no part
To move your pity, or to touch your heart.
Extremely civil this, you muſt agree—
But I can be reveng'd—as you ſhall ſee.
Know then, to make of me a uſeful friend,
My talents for the farce they much commend,
And coaxing ſay, *my dear you ſhall make choice*
Of any part in that which ſuits your voice.
Know as a ſecret, I the farce admire;
Nay more, I've got the part I did deſire.
Yet, as to puniſh them I am ambitious,
Why not, like other ſingers, prove capricious?
I'll take my long large cloak when I go hence,
Then, with an air of cold indifference,
Crawl to the green room, fall into a chair,
And in weak accents to them all declare,
I come—to ſay—I cannot—ſing a note—
I've got a hoarſeneſs, and a bad ſore throat.
With anxious looks, how they wou'd round me ſwarm!
Oh! how the Kings and Queens I ſhou'd alarm!
And now methinks you frown, and ſeem to ſay,
A pretty project this to ſpoil their play!
Poor things!—I will not put them in a fright—
‡ You look more pleas'd—nay then I muſt be right.
But hark!—I ſurely hear their tragic bell ‖,
And lo! they come their diſmal tale to tell.
Mean time I'll ſtep behind the ſcenes, and ſpy
Which tender-hearted hearer firſt will cry.
Your weeping they regard as higheſt praiſe,
And are moſt pleas'd when they that tribute raiſe.

† Pointing to the ſcenes, behind which were the performers.

‡ Looking round upon the audience.

‖ The bell rings.

Now,

Now, as in truth I wiſh well to the cauſe,
Pray weep away in token of applauſe;
And I, to wipe your tears, will come again
Amidſt the Comic Muſe's laughing train.

Malgré l'extreme répugnance que l'aimable auteur de ce joli morceau paroît témoigner à le voir publié, j'eſpére qu'elle voudra bien me pardonner ce petit larcin qui, en bleſſant un peu ſon extréme modeſtie, ne peut que faire honneur à ſon cœur & à ſon eſprit.

ENIGME.

LORSQUE l'hiver, ramenant la froidure,
D'un tapis blanc a couvert la nature;
Lorſque l'on n'entend plus la voix
De l'éloquent chantre des bois,
C'eſt alors, cher Lecteur, que tu me vois paroître.
Cherche bien, tu dois me connoître,
Car tu m'as vu plus d'une fois.
Je préſente un vaiſſeau d'une étrange ſtructure,
Sans pont, ſans voile, ſans mâture;
Je ne crains point le vent ſi terrible en hiver;
Je n'ai point de canon & ma quille eſt de fer;
D'un éperon tranchant on voit ma proue armée;
Et par-tout où je vais, ma trace eſt imprimée;
L'homme ſur moi monté, conſultant ſes plaiſirs,
Court, vole, va, revient, au gré de ſes deſirs:
Devine, cher Lecteur, il faut enfin me taire;
Encore un mot de plus tu ſaurois le myſtère.

TAYLOR INST. OXFORD

AUTRE.

AUTRE.

Mon caquet & ma vigilance,
Tous deux en proverbe ont paſſé.
Ainſi le mal en moi par le bien ſe balance ;
Et l'un par l'autre eſt compenſé.
Si d'ordinaire on me compare
Une bavarde qu'on honnit ;
De quelqu'un, dont l'adreſſe eſt rare,
On dit qu'il m'a trouvée au nid.

LOGOGRYPHE.

JE ſuis une frêle priſon,
Quoique le plus ſouvent de fer je ſois formée ;
De deſſins & de fleurs j'ai beau paroître ornée,
On dit, avec grande raiſon,
Que toujours ma demeure eſt ennuyeuſe, horrible ;
Pourtant, malgré cette opinion,
L'être que je renferme, à ſon ſort peu ſenſible,
Souvent chante comme Amphion.

Pour changer mon deſtin, ſi tu m'ôtes la tête,
Lecteur, je ſuis bien différent ;
Toujours à me cacher, vieille femme s'entête,
Et ma grandeur fait ſon tourment.

Veux-tu d'un autre ſens pénétrer le myſtère ?
Je vais encore te l'offrir.
Sous quatre noms divers, j'ai régné ſur la terre
Au premier je vais revenir.

MELANGES LITTERAIRES.

IDEES GENERALES

Sur l'Etat actuel de la Litterature en France.

LES révolutions fréquentes que les lettres ont éprouvées depuis leur naiſſance offrent un ſpectacle intéreſſant & bien digne des regards d'un obſervateur Philoſophe : ſi l'on ſuit d'un œil attentif la marche & les viciſſitudes de l'eſprit humain, on voit la lumière lutter ſans ceſſe contre les ténèbres, le ſçavoir contre l'ignorance ; on voit le flambeau des arts briller & s'éteindre tour à tour, éclairer ſucceſſivement différens peuples, diſſiper pour un temps les ombres de la barbarie, & leur céder bientôt la place ; ſemblable à ces aſtres errans, qui répandent ſur notre horiſon un éclat paſſager, & ſe dérobent rapidement à notre vue, pour

pour ne plus reparoître qu'aprés pluſieurs ſiècles. Le monde déja vieux étoit encore barbare, les hommes, uniquement occupés des beſoins de la vie, bornés à la culture des arts néceſſaires, ignoroient les talens agréables & les dons précieux du génie; lorſque tout à coup, du ſein de cette obſcurité profonde, un rayon créateur s'élance & vient féconder les eſprits d'un peuple libre. La Grèce enfante les arts; ſous cet heureux climat, la Poëſie, l'Eloquence naiſſent & ſe perfectionnent preſque en même-temps: ſous les doigts de l'artiſte Athénien la toile s'anime, l'airain vit & reſpire; & dans le même pays, où les hommes avoient habité des cavernes, l'art élève des temples dignes de la majeſté des Dieux, & le modèle éternel de la belle architecture. Mais les talens, concentrés juſqu'alors dans le lieu qui les vit naître, comme dans leur patrie, dédaignent bientôt d'honorer un peuple qui s'eſt déshonoré lui-même; ils abandonnent, avec indignation, les vils eſclaves des Macédoniens. La magnificence des *Ptolomées* les invite à ſe rendre dans Alexandrie, &, pendant quelques années, ils ſemblent s'être fixés dans cette ſuperbe cour, dont ils ſont l'orne-

l'ornement. Enfin la grandeur Romaine les appelle; le ſiège de l'empire du monde eſt le ſeul théâtre où ils puiſſent ſe montrer avec dignité. Cependant, en s'éloignant de leur terre natale, ils perdent quelque choſe de leur premier éclat. Rome, héritière du génie de la Grèce, ne peut faire revivre l'art dramatique: les conquérans de l'univers croiroient s'avilir en maniant le ciſeau & la palette; la Peinture & la Sculpture, abandonnées à des eſclaves, n'ont plus cette vie & cette beauté divine que ſçavoient leur donner les mains libres des Grecs. Bientôt les Romains, affoiblis & dégradés, ſont vaincus à leur tour par des peuples groſſiers & féroces. La gloire des arts s'évanouit alors avec celle de la nation, & la barbarie, ſortie des marais du Nord, vient engloutir la patrie des talens; le monde eſt replongé dans une nuit profonde; il y reſte enſeveli pendant pluſieurs ſiècles. Enfin, des mêmes lieux d'où la lumière la plus vive étoit autrefois partie, il s'échappe encore une foible étincelle. Quelques Grecs, fuyant la cruauté des Scythes, viennent apporter à l'Italie moderne, non pas leur génie, mais la con-

noiſſance de leur langue & des chef-d'œuvres qu'elle avoit produits. A l'aſpect de ces grands modèles, tous les eſprits s'enflamment. Le Taſſe, échauffé par la lecture d'Homère, enfante le ſeul Poëme épique dont les modernes s'honorent : les ſtatues des Praxitèles, enfouies par l'ignorance ſous les débris de l'ancienne Rome, ſortent du ſein de la terre pour former des Michel-Ange : un Pontife, plus illuſtre par ſon goût & ſa politeſſe que par ſa triple couronne, invite & accueille tous les arts comme un nouvel Auguſte. La France, ſous un Roi protecteur des lettres, reſſent auſſi quelques effets de cette heureuſe influence ; mais le temps de ſa gloire n'eſt pas arrivé. Déjà l'Angleterre & l'Eſpagne ont des Poëtes, dont on admire encore le génie, malgré le mauvais goût & les irrégularités ſauvages qui défigurent leurs productions, & la France ne peut citer aucun ouvrage qui s'élève au-deſſus de la médiocrité ; ſes habitans, livrés aux diſcordes civiles, aveuglés par la ſuperſtition & le fanatiſme, ne ſçavent encore que s'entr'égorger ; mais lorſque les eſprits, diviſés par les factions, ſont enfin réunis par la politique

politique d'un grand Miniſtre, & qu'il ne leur reſte de leurs fureurs paſſées que cette chaleur & cet enthouſiaſme qui eſt le germe du génie, c'eſt alors que les arts viennent illuſtrer à ſon tour la nation Françoiſe. Son triomphe, plus tardif, n'en a été que plus éclatant, & plus long-tems barbare, elle s'eſt auſſi diſtinguée davantage par ſes ſuccès littéraires. Jamais l'Italie, ſoit ancienne ſoit moderne, n'a pu atteindre à la hauteur du Poëme dramatique : ce genre, le plus beau & le plus difficile de tous, eſt reſté informe & irrégulier chez les Anglois & les Eſpagnols ; en France, il a preſque atteint le dernier degré de la perfection. Le théâtre de Paris, qui, dans la Tragédie, eſt tout au moins le rival de celui d'Athénes, lui eſt très-ſupérieur pour la Comédie. Dans toutes les parties de la littérature, ſi l'on en excepte le Poëme épique & l'Hiſtoire, nous avons des auteurs qu'on peut oppoſer à ceux de l'antiquité. Ce qui nous aſſure particulierement l'avantage ſur tous les peuples modernes, c'eſt cette ſageſſe & cette régularité, ce ton ſimple, naturel & vrai, ce goût ſûr & exquis qu'on remarque dans les ouvrages de nos bons

écrivains : voilà les qualités qui ont excité l'admiration de l'Europe, & qui ont inſpiré aux étrangers une eſpèce de vénération pour la littérature & pour la langue Françoiſe : mais ces jours de ſplendeur ſe ſont bientôt évanouis ; il ne nous reſte plus qu'un vain ſouvenir de notre grandeur paſſée, & lorſqu'après s'être arrêté ſur cette époque ſi glorieuſe à la Nation, on jette les yeux ſur l'état actuel des lettres parmi nous, on ne peut s'empêcher de s'écrier :

..... Fuimus Troës, fuit Ilium & ingens
Gloria Teucrorum.

Où ſont ces temps heureux où *Corneille* élevoit les ames par des idées ſublimes & des ſentimens héroïques ; où *Racine* charmoit les cœurs par la peinture délicate & naturelle des paſſions & des foibleſſes humaines ; où *Molière* inſtruiſoit agréablement les hommes en les faiſant rire de leurs travers & de leurs folies ; Qu'eſt devenue l'éloquence mâle & vigoureuſe des *Boſſuet*, la douceur, l'élégance & l'harmonie des *Fenelon* ? Qui nous rendra cet aimable Philoſophe, qui, ſous le voile de la fable, cachoit les leçons les plus importantes de la morale ; cet arbitre du goût, cet

cet oracle de la littérature, qui ſçut embellir la raiſon des plus brillantes couleurs de la Poëſie? Quelle ſeroit aujourd'hui l'indignation de cet ami du bon ſens & de la vérité, s'il revenoit parmi nous, & qu'il vît régner dans nos ouvrages ce ton précieux, cette affectation ridicule qu'il s'étoit efforcé de proſcrire? Que diroit-il, s'il voyoit notre ſcène en proie à de nouveaux *Pradons*, s'il entendoit le théâtre retentir des applaudiſſemens honteux qu'on prodigue à des déclamations ampoulées, ou bien à un vain perſiflage de ſociété, s'il ſe voyoit lui-même avili & dépouillé du titre de Poëte dans cette même Académie dont il fit autrefois l'ornement? Que diroit-il, s'il voyoit l'éloquence défigurée étaler un faſtueux attirail de termes ſcientifiques, s'égarer dans des ſyſtêmes faux & dangereux, établir des paradoxes abſurdes, & ſe nourrir d'idées plus creuſes que profondes? Ne s'imagineroit-il pas voir revivre le règne des *Chapelain* & des *Scuderi?* Ne nous croiroit-il pas retombés dans la barbarie dont il nous avoit tirés?

Des auteurs graves ont recherché avec ſoin pourquoi les lettres & les arts, après être parvenus à un certain période, au lieu de s'avancer

des choſes; tous ſe ſont attachés à obſerver certaines règles propres à chaque genre, & c'eſt d'après leurs procédés conſtans & uniformes, qu'on a réduit en art la Poëſie & l'Eloquence; tous enfin ſe ſont accordés à rejetter de leurs ouvrages les ornemens étrangers au ſujet, & à ne jamais admettre, comme des beautés réelles, d'agréables défauts. Lorſque les grands maîtres du ſiècle de *Louis XIV*, formés eux-mêmes à l'école des anciens, nous eurent laiſſé des modèles dans preſque tous les genres, que reſtoit-il à faire à leurs ſucceſſeurs, ſinon de marcher ſur leurs traces & de ſuivre la même route? C'étoit le vrai moyen de conſerver le précieux dépôt du bon goût & de l'honneur des lettres qui leur étoit confié. Mais, plus avides de renommée que zélés pour la gloire des arts, nos littérateurs modernes ont ſenti que s'ils travailloient ſur le même plan que leurs illuſtres prédéceſſeurs, il leur faudroit faire des efforts extraordinaires pour les atteindre, que peut-être même ils n'y parviendroient jamais; ils ont conſidéré que le Public, raſſaſié des chef-d'œuvres de ces grands hommes, accoutumé à leurs beautés, ſeroit moins vivement frappé de retrouver dans

les

les modernes des beautés du même genre ; en conſéquence, ils ont pris un autre parti, &, ſans s'embaraſſer des qualités ſolides & eſſentielles à chaque genre d'ouvrage, qualités qui exigent trop de génie & de travail, ils n'ont ſongé qu'à briller & à étonner à la faveur de quelques ornemens ſuperficiels, ſouvent même vicieux & déplacés, mais qui recevoient un éclat impoſant des charmes de la nouveauté. Leur manière a paru neuve & piquante, on ne s'eſt pas donné la peine d'examiner ſi les traits dont on étoit ébloui étoient bien placés ou convenables au ſujet, & quelques graces légères & frivoles ont couvert les fautes les plus graves. Lorſque *Sénèque* voulut entrer dans la carrière de l'éloquence, il vit bien qu'il lui ſeroit extrêmement difficile d'acquérir une réputation auſſi brillante que celle de *Ciceron*, s'il ſe conformoit au genre établi par cet orateur ; il ſacrifia le bon goût au deſir de ſe faire un grand nom, &, laiſſant à *Ciceron* l'ordre, la clarté, le naturel, l'harmonie, & ce beau développement de penſées, ſans lequel il n'y a point de véritable éloquence, il mit dans ſon ſtyle une préciſion ſèche, une ſubtilité affectée, une profondeur myſtérieuſe

qui dégénère ſouvent en obſcurité; il prit un ton bruſque & tranchant, prodigua les jeux de mots & les antithèſes, entaſſa, ſans choix, ſans ordre & ſans liaiſon, des penſées brillantes, qui, comme autant d'éclairs, éblouiſſent les yeux du lecteur & lui permettent à peine de conſidérer ſi les beautés qui le frappent ont un éclat ſolide. Ce genre ſingulier fut goûté parce que ſes défauts même avoient quelque choſe de ſéduiſant. Nos orateurs modernes ont foiblement imité l'exemple de *Sénèque*, & n'ont pas été moins heureux que lui. Lorſque *Lucain* entreprit de compoſer un Poëme épique, il ſe garda bien de ſuivre la marche de *Virgile*; il ſe débarraſſa du ſoin pénible de tracer un plan, d'inventer une fable, d'intéreſſer les Dieux à ſon action, & de relever ſes récits par le merveilleux. Toutes ces parties eſſentielles au Poëme épique ſe trouvoient éminemment dans celui de *Virgile*. *Lucain* prit une route plus courte & plus facile; il préſenta aux Romains une hiſtoire en vers, mais il eut ſoin de l'embellir de portraits, de maximes politiques, de ſentimens outrés & giganteſques, de ſentences ſouvent plus fauſſes que hardies, de tirades où il y a plus de déclamation

clamation que d'éloquence, le tout revêtu d'une verſification fiere, rapide, ſonore, mais fatigante par ſa monotonie. Ce procédé lui réuſſit, & de nos jours nous l'avons vu employer avec le même ſuccès par un Poëte célèbre, qui s'eſt imaginé qu'un Poëme épique pouvoit être un des premiers eſſais d'une muſe naiſſante, quoique *Virgile*, après onze ans de travail, ait encore laiſſé l'Enéïde imparfaite. Quand *Racine* avoit arrêté le plan d'un Tragédie, il avoit coutume de dire qu'elle étoit faite : aujourd'hui, quand un Poëte a raſſemblé quelques ſituations forcées & extravagantes, quelques déclamations philoſophiques, un ou deux coups de théâtre, une douzaine de ſentences bourſoufflées, ſa Pièce eſt faite. Il eſt vrai qu'elle n'a point de plan, qu'elle ne porte ſur rien ; qu'elle fourmille de contradictions & d'invraiſemblances ; que toutes les convenances y ſont violées, les événemens mal préparés, les ſcènes ſans ſuite & ſans liaiſon, le dialogue peu naturel ; mais qu'importe ? Elle n'en ſera pas moins applaudie. Les Tragédies de ce *Pradon* ſi mépriſé valent mieux pour la conduite que la plupart des pièces modernes. Il eſt vrai que nos Poëtes,

en ſecouant le joug de la raiſon, ont rendu l'art tragique bien plus aiſé. *Phèdre* coûta deux ans de travail à *Racine*; on dit que *Zaïre* fut faite dans dix-huit jours. En faut-il conclure que ſon auteur ait eu un génie plus facile & plus heureux que celui de *Racine?* Non; mais plutôt que les beautés de détail, employées par l'auteur de *Zaïre*, coûtent bien moins à l'imagination & demandent moins d'effort de génie que ce fonds ſolide, cette exacte vraiſemblance, cette attention à motiver tous les incidens, qui, dans *Racine*, ſervent de baſe à l'éloquence du dialogue. *Thalie* a été plus maltraitée encore que ſa ſœur. Des Poëtes du bel air ont ſubſtitué aux traits naturels & vrais du vieux *Molière*, le jargon précieux & affecté de quelques ſociétés du bon ton: la Comédie n'eſt plus l'art de peindre les ridicules. C'eſt une ſuite de converſations brillantes, un aſſaut continuel d'eſprit & d'épigrammes. Ce babil tient lieu d'action, d'intérêt & de comique. Je ne dis rien de ces drames lugubres & romaneſques, de ces productions monſtrueuſes & amphibies, qu'on a prétendu nous donner comme un nouveau genre fait pour enrichir la ſcène.

Enfin

Enfin dans toutes les parties de la littérature, on s'eſt efforcé de proſcrire les anciennes règles comme autant d'entraves données au génie. Un écrivain fameux s'eſt écrié * : *on a accablé les arts d'une multitude de règles fauſſes ou inutiles : il faut marcher dans la carrière, & non pas s'y traîner avec des béquilles.* Raiſonnement pitoyable & peu digne de l'illuſtre auteur à qui il eſt échappé : les préceptes qui conſtituent les genres ſont en très-petit nombre, clairs, lumineux, & d'une vérité inconteſtable ; c'eſt en les obſervant qu'on marche avec honneur dans la carrière, & quand on n'a pas aſſez de talent pour les mettre en pratique, c'eſt alors qu'on ſe traîne honteuſement : les *béquilles* ſont faites pour le ſoutien de la foibleſſe & de l'infirmité, mais il n'appartient qu'aux génies les plus vigoureux & les plus fermes d'atteindre à la ſublimité de ces règles qu'on mépriſe, & de faire les mêmes pas que ces grands hommes, dont la marche ſûre & hardie a créé l'art. On ſçait au reſte que chez l'auteur que je réfute la plaiſanterie & l'antithèſe

* Eſſai ſur le Poëme épique.

tiennent

tiennent trop ſouvent la place de la raiſon. C'eſt cependant d'après ces miſérables ſophiſmes que des novateurs téméraires ont pris droit d'ébranler les principes eſſentiels & fondamentaux de la littérature : la manie de changer & de réformer, manie non moins funeſte dans la république des lettres que dans l'adminiſtration civile, s'eſt emparé de tous les eſprits ; chacun s'eſt mis à bâtir des ſyſtêmes littéraires comme des projets politiques : on a ſoumis au calcul les opérations du génie ; des Géomètres ont proſcrit de la Poëſie les images, les ſentimens, l'harmonie ; ils ont prétendu que le raiſonnement étoit la ſeule beauté poëtique, & que les bons vers ne devoient être autre choſe que des démonſtrations rimées. Après avoir altéré l'eſſence de la Tragédie & de la Comédie, on a voulu abolir juſqu'aux noms de ces deux arts, qui devroient être chers à la France, puiſqu'ils ont fait ſa gloire. Le plus chétif rimailleur, en affectant un profond mépris pour *Ariſtote*, s'eſt érigé lui-même en *Ariſtote* moderne, &, d'après ſes vues bornées & la médiocrité extrême de ſon talent, il a dicté aux races futures les règles

règles qu'elles devoient ſuivre; en un mot, la ſingularité eſt devenue preſque le ſeul mérite, & l'extravagance a été pouſſée ſi loin, que des auteurs, craignant d'être oubliés, s'ils écrivoient raiſonnablement, ſe ſont rendus exprès ridicules pour ſe faire remarquer. Ce qu'il y a de plus déplorable, c'eſt que des jeunes gens, nourris des préceptes d'une ſaine littérature, & qui auroient aſſez de talent pour ſe diſtinguer ſans le ſecours de ces vains preſtiges, ſe laiſſent cependant entraîner par la force de l'exemple, & craignant que des productions ſages & régulières ne piquent point aſſez le goût malade du Public, ils aiment mieux s'illuſtrer un moment par les défauts à la mode, que de ſe conſumer à polir un ouvrage, dont le mérite ne ſera peut-être connu que de la génération ſuivante. Ce vil égoïſme, qui a rétréci toutes les ames, ne leur permet pas de ſacrifier des applaudiſſemens frivoles & paſſagers à l'honneur immortel d'avoir contribué au rétabliſſement du bon goût. Lorſque *Molière* compoſa le Miſantrope, il eut en vue la perfection de ſon art plus que les ſuffrages du Parterre. *Racine* fit

Britan-

Britannicus & *Athalie* pour la poſtérité plus encore que pour ſes contemporains; mais aujourd'hui tous nos gens de lettres, plus occupés du ſoin de réuſſir que de celui de bien faire, étudient le goût actuel & dominant beaucoup plus que les principes invariables du beau, & ne voudroient pas, dans la crainte d'une chute, riſquer un ouvrage ſenſé. Cependant s'il s'en trouvoit parmi eux quelqu'un qui eût l'ame aſſez noble & aſſez généreuſe pour lutter contre la corruption générale, & pour n'attendre ſa réputation que de ſon mérite réel, j'oſe lui promettre que ſi le public ne lui rend pas d'abord toute la juſtice qui lui eſt due, il en ſera bientôt amplement dédommagé par la gloire ſolide & durable qui ſera le prix de ſes efforts: quelle que ſoit la dépravation des eſprits, ils conſervent toujours un fonds de bon ſens & de raiſon naturelle qui leur fera diſtinguer tôt ou tard les richeſſes du vrai génie d'avec le vain étalage du bel eſprit. Il y a plus, le ſeul moyen peut-être qui reſte aujourd'hui de paroître nouveau & ſingulier, c'eſt d'écrire conformément aux anciens principes, & ſans doute

on y ſeroit déja revenu, ſi l'extrême difficulté de les obſerver avec ſuccès n'en avoit pas détourné la plupart des auteurs. J'ai inſiſté ſur cette cauſe de la décadence des lettres, parce qu'elle m'a paru être ſpécialement du reſſort de la critique. C'eſt aux Journaliſtes à s'élever contre les innovations pernicieuſes qu'on voudroit introduire dans la littérature; c'eſt à eux à montrer combien le ton des bons écrivains du ſiécle de *Louis XIV* eſt préférable à celui qui s'eſt établi de nos jours. C'eſt dans les temps fâcheux de la république des lettres qu'un Journaliſte, qui connoît ſes devoirs, devient vraîment néceſſaire, & qu'il peut rendre des ſervices importans. Je ne veux d'autre preuve de ſon utilité que la haine & le déchaînement des tyrans de la littérature actuelle contre ces cenſeurs incommodes qui s'oppoſent à leurs prétentions avec tant de fermeté. Mais les vaines clameurs de nos ennemis ne nous empêcheront point de remplir les engagemens que nous avons contractés avec le Public. Perſuadés que la gloire des arts eſt intimément liée avec le bonheur & la proſpérité de la nation, nous croirons

avoir rempli les devoirs d'un bon citoyen, ſi, par une critique ſaine & impartiale, nous pouvons contribuer à ramener les eſprits à une maniere de penſer plus ſolide & préſerver la France de la barbarie dont elle eſt menacée.

Ce morceau eſt de Mr. l'Abbé Groſier ſucceſſeur de Fréron. On pourroit bien y relever quelques injuſtices. Les Anglois ſurtout qui ont fait faire beaucoup de progrès aux connoiſſances humaines dans ce ſiécle, ſouffriront difficilement, & avec raiſon, qu'on cherche à le ravaler avec autant d'acharnement.

IL ſeroit bien à deſirer qu'on put croire ſur parole Mrs. les Journaliſtes qui annoncent tous la plus grande impartialité dans leurs critiques, mais mal-heureuſement c'eſt la prémiére choſe à la quelle ils manquent. Tel Journaliſte dévoué à la ſecte Philoſophique ne peut dire que du bien de l'ouvrage d'un de ſes Partiſans, & par la même raiſon déchire avec inhumanité les auteurs du

du parti contraire. Ceux ci de leur coté, ſe conduiſant d'après les mêmes principes, prennent leur revanche dans toutes les occaſions. Cela eſt ſi vrai qu'avant de lire l'analiſe & la critique d'un ouvrage quelconque, on pourroit les deviner, & les annoncer même, en ſachant ſeulement le nom du critique, les rapports et les liaiſons du critiqué.

Pour le choix qui m'étoit néceſſaire, j'ai été obligé de par courir tous les Journaux de réputation, qui ont été offerts au public dans le courant de cette année. J'y ai vu avec impatience les mêmes ouvrages portés aux nües par l'un, & dénigrés abominablement par l'autre. Je pourrois citer pour exemple le compte qui a été rendu des *Incas de Mr. de Marmontel*, d'un Livre *ſur la Légiſlation de Mr. l'Abbé de Mably*, ainſi que *d'un diſcours ſur les mœurs de Mr. l'Abbé de Moï*, qui a remporté le prix d'éloquence de l'Académie de Beſançon &c. &c. Nous rendrons un compte particulier de ces trois intereſſans ouvrages & nous tacherons de ſéparer le bon grain de la ſaine critique, de l'yvraye des injuſtices.

Comment un lecteur qui ſeul voudroit être impartial, prendra t'il une idée nette & décidée d'un ouvrage, d'après les aſſertions contradictoires de gens en qui il a une égale portion de confiance. Ces haines particulieres ont un autre effet, c'eſt de produire des critiques exagerées, dont le minutieux même annonce l'aigreur & découvre le fiel de l'animoſité. Elles affoibliſſent dailleurs l'effet que pourroient avoir celles qui ſeroient faites avec juſteſſe, & détruiſent abſolument cette confiance du lecteur qui ne peut plus croire à rien, ne voyant de réel que des motifs de vengeance. Je me garderai donc bien de rendre compte de ces diſputes littéraires qui ne peuvent intereſſer que la France par le piquant et la ſupériorité des ſarcaſmes, mais qui dans ce païs, où on n'aime à s'occuper que des choſes qui en valent réellement la peine, non ſeulement n'y feroient aucune ſenſation, puis qu'on y connoit bien peu les Athletes de cette arêne, mais ſeroient encore abſolument faſtidieuſes par la ſéchereſſe du ſujet, le peu d'interet & ſurtout d'inſtruction qui en réſulte.

IDE'ES

IDE'ES

SUR LE BONHEUR.*

LES Moraliſtes qui diſent aux hommes: réprimez vos paſſions & maîtriſez vos deſirs, ſi vous voulez être heureux, ne connoiſſent pas le chemin du Bonheur. On n'eſt heureux que par des paſſions; car il ne faut ſe contenter des goûts que lorſqu'on ne peut plus avoir mieux; & cet homme avoit bien raiſon, qui demandoit au Pape des tentations au lieu d'indulgences. Eh! me dira-t-on, les paſſions ne font-elles pas plus de malheureux que d'heureux? Je n'ai pas la balance en main pour fixer exactement le bien & le mal qu'elles ont faits; mais j'obſerve que les malheureux ſe font remarquer davantage, parce qu'ils ont beſoin des autres, qu'ils aiment à raconter & qu'ils cherchent des conſolations. Les gens heureux ne

* *Ces idées ſont extraites d'un ouvrage attribué à Madame la Marquiſe du Chatelet, qui joignoit, à la ſolidité des connoiſſances, les fineſſes du gout, & les agremens de l'eſprit le plus cultivé.*

C'eſt une femme qui écrit, & qui écrit Sur le Bonheur, double motif pour intereſſer.

cherchent

cherchent plus rien, ils ſe recueillent & ne diſent mot. Les malheureux ſont intéreſſans, les gens heureux ſont inconnus.

Voilà pourquoi, lorſque deux Amans ſont réconciliés, lorſque leur jalouſie ceſſe, lorſque les obſtacles qui les ſéparent ſont ſurmontés, ils ne ſont plus propres au théatre. La piece eſt finie pour les ſpectateurs. Ce ſont les mêmes reſſorts qui agiſſent ſur notre ame pour l'émouvoir aux repréſentations théatrales & dans les évènemens de la vie. On connoît donc bien plus l'amour par les malheurs qu'il cauſe que par le bonheur, ſouvent obſcur, qu'il répand ſur la vie des hommes. Mais ſuppoſons, pour un moment, que les paſſions fiſſent plus de malheureux que d'heureux; comme ſans elles on ne peut avoir de grands plaiſirs, & qu'alors ce n'eſt plus guere la peine de vivre, elles ſeroient encore à deſirer, &, je le répete, n'en a pas qui veut.

C'eſt à nous à les faire ſervir à notre bonheur; cela eſt poſſible: mais peu de gens ſont dans le ſecret.

Une vraie ſource de bonheur, c'eſt d'être exempt de préjugés, & il ne tient qu'à nous de nous en défaire. Nous avons tous la portion

portion d'eſprit néceſſaire pour examiner les choſes qu'on veut nous obliger de croire, & d'ailleurs, dans ce ſiecle, on ne manque pas de ſecours pour s'inſtruire. Qui dit préjugé, dit une opinion qu'on a reçue ſans examen. L'erreur ne peût jamais être un bien, & elle eſt ſûrement un mal dans les choſes d'où dépend la conduite de la vie.

Il ne faut pas confondre les préjugés avec les bienſéances. Les préjugés n'ont aucune vérité, & ne peuvent convenir qu'aux ames mal-faites : celles-là ſont hors de rangs ; je n'ai rien à leur dire. Les bienſéances ont une vérité de convention ; c'en eſt aſſez pour qu'on tâche de ne s'en écarter jamais. Il n'y a perſonne qui les apprenne ; cependant perſonne ne les ignore, on en eſt averti par je ne ſais quel tact, qui tient à la délicateſſe. L'exacte obſervation des bienſéances, eſt une ſorte de vertu ; et pour être heureux, il faut être vertueux.

La démonſtration de cet axiome eſt dans le fond du cœur de tous les hommes. Je leur ſoutiens ſans excepter les plus ſcélérats, qu'il n'en eſt aucun à qui les reproches de ſa conſcience, le mépris qu'il ſent qu'il mérite, & qu'il éprouve, dès qu'on le connoît, ne tienne

tienne lieu de ſupplice. Je n'entends point par ſcélérats, les voleurs, les aſſaſſins, les empoiſonneurs; ils ne peuvent ſe trouver dans la claſſe de ceux pour qui j'écris. Je donne ce nom aux gens faux & perfides, aux calomniateurs, aux délateurs, aux ingrats, à tous ceux qui ſont atteints des vices contre leſquels la ſociété a porté des arrêts d'autant plus terribles, qu'ils ſont toujours exécutés.

Je le répete; ce n'eſt pas aſſez pour nous de n'être pas malheureux. La vie ne ſeroit pas ſupportable, ſi l'abſence de la douleur étoit notre unique but. Le néant vaudroit mieux. Il faut donc tâcher d'être heureux; & pour cela être bien avec ſoi-même, par la même raiſon qu'il faut être logé commodément.

Aiſément des mortels on éblouit les yeux:
Mais on ne peut tromper l'œil vigilant des Dieux,

a dit un de nos meilleurs Poëtes: mais c'eſt l'œil vigilant de ſa propre conſcience qu'on ne trompe jamais. La ſatisfaction intérieure qu'elle éprouve, eſt ce que j'appellerois la volupté de l'ame.

Je doute qu'il y ait un ſentiment plus délicieux, que celui dont on eſt pénétré, quand

quand on vient de faire une action vertueuſe, & qui mérite l'eſtime des honnêtes gens.

Ce n'eſt pas tout. Pour être heureux, il faut être ſuſceptible d'illuſions, & cela n'a guere beſoin d'être prouvé : mais, ſelon vous, me dira-t-on, l'erreur eſt toujours nuiſible ; l'illuſion n'eſt-elle pas une erreur ? Non. Je conviens qu'elle ne nous fait pas voir les objets entiérement tels qu'ils ſont ; mais elle nous les montre tels qu'ils doivent être, pour nous donner des ſentimens agréables ; telles ſont les illuſions de l'optique, Or, l'optique ne nous trompe pas, l'illuſion ſe mêle à tous nos plaiſirs ; elle les prolonge & les renouvelle. On dira, peut-être, qu'elle ne dépend pas de nous ; le plus ſouvent cela n'eſt que trop vrai. On ne peut ſe donner des illuſions ; mais on peut garder celles qu'on a, ne pas chercher à les détruire, ne pas aller derriere les couliſſes voir les roues qui font les vols & les machines.

Ces principes poſés, il eſt encore bien des adreſſes de conduite qui peuvent contribuer à notre bonheur.

La premiere de toutes eſt de s'être décidé à ce qu'on veut être, & à ce qu'on veut faire. C'eſt ce qui manque à preſque tous les

hommes; & c'eſt pourtant une condition, ſans laquelle ils ne peuvent être heureux. Sans elle, on vogue au haſard ſur une mer d'incertitudes; on détruit le matin ce qu'on a fait le ſoir, on paſſe une moitié de la vie à faire des ſottiſes, & l'autre, à s'en repentir. Ce ſentiment de repentir, eſt un des plus infructueux, & des plus incommodes que notre ame puiſſe éprouver. Comme rien ne ſe reſſemble dans la vie, il eſt preſque toujours inutile de voir ſes fautes. Du moins, l'eſt-il de paſſer beaucoup de temps à les conſidérer. C'eſt ſe couvrir de confuſion, ſans aucun profit. Il faut partir d'où l'on eſt, & réparer par des actions.

Ecarter des idées triſtes, & leur en ſubſtituer d'agréables, c'eſt encore un des grands objets du bonheur; & nous avons celui-là en notre pouvoir, du moins juſqu'à un certain point. Je ſais que, dans une violente paſſion, il ne dépend point abſolument de nous de bannir de notre eſprit les idées qui nous affligent; mais on n'eſt pas toujours dans une ſituation violente, & les petits malheurs de détail, les ſenſations déſagréables, quoique foibles, ſont bonnes à éviter.

La

La Sageſſe doit toujours avoir les jettons à la main. Car, qui dit ſage, dit heureux, du moins dans mon dictionnaire. Il faut avoir des paſſions, je ne m'en dédis pas; mais il en eſt auxquelles on doit défendre toute entrée dans ſon ame. Je ne parle point ici des paſſions qui ſont des vices, telles que la haine, la colere. L'ambition, par exemple, eſt une de celles dont je crois qu'il faut ſe préſerver. Ce n'eſt pas parce qu'elle deſire toujours, car s'eſt aſſurément un grand bien que de déſirer. C'eſt parce que, de toutes les paſſions, c'eſt celle qui met le plus notre bonheur dans la dépendance des autres. Or, moins notre bonheur dépend des autres, & plus il nous eſt aiſé d'être heureux. Ne craignons pas de faire trop de retranchemens ſur cela, il en dépendra toujours aſſez.

Par cette raiſon d'indépendance, l'amour de l'étude eſt de toutes les paſſions, celle qui contribue le plus à nous rendre heureux. Elle en renferme une autre, dont une ame élevée n'eſt jamais exempte; celle de la gloire. Il n'y a même que cette maniere d'en acquérir pour la moitié du monde; & c'eſt cette moitié juſtement à qui l'éducation a ôté les moyens d'en profiter. Il eſt certain

que l'amour de l'étude eſt bien moins néceſſaire au bonheur des hommes, qu'il ne le ſeroit à celui des femmes. Les hommes ont, pour être heureux, une infinité de reſſources qui nous manquent; & ſi celle dont je parle ne nous étoit pas même interdite, elle pourroit au moins, nous conſoler de beaucoup d'excluſions, & de toutes les dépendances.

Cet amour de la gloire, ſource de tant de plaiſirs, eſt totalement fondé ſur l'illuſion. Rien n'eſt ſi aiſé que de faire diſparoître le fantôme, & il faut bien s'en garder; il y auroit trop à perdre. Je ſais pourtant que dans cet amour, il eſt quelques réalités, dont on peut jouir dès ſon vivant; mais il eſt peu de grands hommes, en quelque genre que ce ſoit, qui vouluſſent ſe détacher tout-à-fait des ſuffrages de la poſtérité; ils en attendent même plus de juſtice, que de leurs contemporains. On ne s'avoue pas toujours le deſir vague de faire parler de ſoi, quand on ne ſera plus; mais il reſte confuſément au fond de notre cœur. La Philoſophie en voudroit faire reconnoître la vanité, le ſentiment prend le deſſus, & ce ſentiment n'eſt point une illuſion. Il nous procure l'avantage réel de jouir de notre réputation future. Si le préſent

préſent étoit notre unique bien, nos plaiſirs ſeroient trop bornés. Nous ſommes heureux dans le moment actuel par nos ſenſations, par nos ſouvenirs & par nos eſpérances.

Nous avons beau faire, l'amour-propre eſt toujours le mobile plus ou moins caché de nos actions; c'eſt le vent qui enfle les voiles; le vaiſſeau n'iroit pas ſans lui.

Une des maladies de l'eſprit qui s'oppoſent le plus au bonheur, c'eſt l'inquiétude. Cette diſpoſition empoiſonne toute jouiſſance, & nuit, par conſéquent, à toute eſpece de félicité. La bonne Philoſophie la guérit, ou la prévient; ce qui eſt encore plus ſûr.

Il y a, ce me ſemble, plus de vrai plaiſir à attendre dans une fortune bornée, que dans une entiere abondance. Nos goûts s'émouſſent par la ſatiété; c'eſt par la privation qu'on les réveille. Ce défaut de privations eſt ce qui fait qu'un Roi s'ennuie ſi ſouvent, & qu'il eſt ſi rarement ſatisfait, à moins qu'il n'ait reçu du Ciel une ame aſſez grande pour être ſuſceptible du plaiſir réel de ſa condition; celui de rendre un grand nombre d'hommes heureux. Cette condition, alors, devient la premiere de toutes

toutes par le bonheur, comme elle l'eſt par la puiſſance.

J'ai dit, je crois, que plus il dépend de nous, plus il eſt aſſuré. Cependant la paſſion qui, en général, nous rend le plus heureux, met entierement ce bonheur dans la dépendance des autres. On voit bien que je veux parler de l'amour.

Quoi qu'il en ſoit, ce ſentiment eſt, à-peu-près, le ſeul qui puiſſe nous faire deſirer de vivre, & nous engager à remercier l'Auteur de la Nature, de nous avoir accordé l'exiſtence. Mylord Rocheſter a bien raiſon de dire, que les Dieux ont verſé cette goutte céleſte dans le calice de la vie, pour nons donner le courage de la ſupporter.

Si ce goût mutuel, qui eſt un ſixieme ſens, & le plus fin, le plus délicat, le plus précieux de tous, raſſemble deux êtres également ſenſibles, de ce moment ils ont atteint le faîte du bonheur. Tant qu'il dure, il fait de la vie un enchantement. Il faut la quitter, quand il diſparoît. Il eſt juſte qu'il ſoit rare. S'il étoit commun, la condition de l'homme ſeroit trop belle. Mais, en attendant qu'on le rencontre, il

ſeroit

ſeroit doux de pouvoir ſe perſuader qu'il n'eſt pas tout-à-fait une chimere.

Je ne ſais cependant ſi l'amour a jamais réuni deux perſonnes, faites à un tel point l'une pour l'autre, qu'elles n'éprouvaſſent jamais les langueurs de l'habitude, ni le refroidiſſement d'un commerce, trop délicieux pour être durable, né de l'ivreſſe, fondé ſur l'illuſion. (Car, où entre-t-il plus d'illuſion que dans l'amour?) Une ame capable d'un tel ſentiment, une ame, à la fois, courageuſe & tendre, ſeroit un des chefs-d'œuvre de la Divinité. Elle en fait naître une en un ſiecle; & je dirois preſque, ſi je l'oſois, que d'en créer deux à la fois, eſt au-deſſus de ſes forces.

Mais, ce qui conſole de cette idée douloureuſe, c'eſt qu'un cœur vraiment ſenſible, eſt heureux, par le ſeul plaiſir qu'il trouve à aimer. Si l'on a la liberté de pouvoir ſe tromper ſoi-même, on ſe croit plus aimé qu'on ne l'eſt en effet. Si le bandeau ſe détache, on renonce au bonheur; mais non pas à l'amour. On pleure, & on ſe plaît dans ſes larmes. On regrette, on eſpere, on ſe ſuffit; en un mot, on aime pour deux.

Une

Une premiere paſſion enleve tellement à ſoi une ame, comme je la ſuppoſe, que la prudence, le raiſonnement & la réflexion n'ont plus de droits ſur elle. L'amour perce de tous côtés. Il ſe mêle à l'air qui nous environne; il marque de ſes molles impreſſions les moindres paroles qui nous échappent. Tout le trahit, juſqu'au ſilence; & l'ame vraiment paſſionnée, eſt trop fiere de le ſentir, pour avoir long-temps le courage de le cacher. Ce ſentiment doit tout abſorber dans notre ſexe, excepté l'orgueil, qui, dans l'excès même des foibleſſes, nous préſerve des humiliations.

Rien ne dégrade autant que les démarches qu'on fait pour regagner un cœur froid & inconſtant. Cela nous avilit aux yeux mêmes de celui que nous cherchons à conſerver. Il faut donc ſe décider, & ne jamais, ſur cela, céder à ſon propre cœur.

Chez les hommes, la coquetterie ſurvit à l'amour. Ils ne veulent perdre, ni leur conquête, ni leur victime; & l'on ne peut ſe guérir d'un ſentiment, (ſuppoſé que ce ſoit un mal dont on veuille guérir) qu'en évitant la préſence du dangereux objet, qu'on ido-

idolâtre encore, en jurant de l'oublier. Il faut, dit M. de Richelieu, découdre l'amitié, & déchirer l'amour.

Je ſais, mieux qu'une autre, combien il eſt cruel de renoncer à ce ſentiment. Mais, comme il eſt indiſpenſable de le quitter un jour, pour peu qu'on vieilliſſe, ce jour doit être celui où il ceſſe de nous rendre heureux. Une choſe me tranquilliſe, c'eſt que la vie a un terme: mais, tant que nous en portons le fardeau, tâchons, au défaut du bonheur, de faire pénétrer le plaiſir par toutes les portes qui l'introduiſent juſqu'à notre ame. Nous n'avons rien de mieux à faire.

A ces idées d'une Françaiſe, j'ajouterai quelques réflexions faites ſur cet ouvrage par une jeune Dame Anglaiſe; je ne me permettrai pas de lui rendre ici le tribut d'éloges qu'elle mérite à tous égards; ce ſerait dire ſon nom & le reſpect me le déffend. On jugera aiſément de ſon eſprit & de ſon rang, par le ton qui regne dans la lettre ſuivante. Il ſerait à deſirer qu'on ne put pas en deviner l'auteur, pour le bonheur de la ſociété.

J'AI lû, Monſieur, ces idées ſur le bonheur de Madame Du Chatelet, je vous en remercie, j'en ſuis fort contente. Il y a de certaines penſées qui ſont abſolument les miennes; toute la différence que j'y trouve, c'eſt qu'elles ſont beaucoup mieux exprimées qu'elles n'auroient pu l'être par une plume étrangére, par la mienne ſurtout. Je ſuis ſeulement un peu étonnée que Madame Du Chatelet n'ait pas commencé par dire que l'education des femmes étoit le premier deſtructeur de leur félicité. Je vois que dans tous les pays, (je réponds pour l'Angleterre) on nous fait accroire ou qu'il n'y a point de paſſions, ou qu'il ne faut pas ſe livrer à leurs impreſſions, & l'ame ſenſible & honête d'une jeune femme eſt tout éperdue quand elle ſe trouve déchirée par des ſentimens vifs dont elle n'a jamais entendu parler, où ſi on l'en a occupé ce n'a jamais été que pour lui en faire des crimes.

On n'eſt heureux que par des paſſions. Voila exactement ce que j'aurois dit; mais je dirai plus encore, je crois que nos paſſions toujours employées, l'ame toujours occupée, l'homme ne commettroit jamais d'actions

d'actions baſſes & cruelles, des ſottiſes, des folies ſelon le monde, ſi vous voulés, mais il ne feroit jamais du mal aux autres.

C'eſt quand l'eſprit s'abaiſſe audeſſous des paſſions, & qu'il ne ſent plus leur pouvoir, c'eſt alors qu'il devient méchant & cruel. Si je vous diſois tout ce que je penſe au ſujet des paſſions, je vous ennuyerois à mourir, ainſi je me contenterai de leur dreſſer un petit autel dans mon cœur, bien perſuadée que tant que je ſentirai leur pouvoir auſſi vivement quà préſent, je ſerai toujours amie fidele, mére tendre &c. &c. ſelon les poſitions dans leſquelles je me trouverai.

Je me rapelle pourtant que certaines gens diſent que l'envie, l'ingratitude, la haine, la vengeance ſont des paſſions; je ne connois pas ces noms la ſur ma liſte des paſſions. J'en ai quelque fois ſenti cruellement les effets, mais jamais leur pouvoir ſur mon ame.

DE LA LE'GISLATION,

OU

Principes des Loix, par M. l'abbé de Mably, 2 vol. in 8°. A Amſterdam, & ſe trouve à Bouillon, à la ſociété typographique, 1777.

ON connoît beaucoup d'écrits, tant anciens que modernes, ſur la légiſlation; tous ont pour objet de donner aux hommes en ſociété les meilleures loix poſſibles. Néanmoins, & ce n'eſt peut-être pas trop dire, aucun des peuples qui couvrent la ſurface du globe n'a droit de ſe flatter d'avoir une bonne légiſlation, c'eſt-à-dire, une légiſlation qui protege toujours ſûrement le foible contre le fort, l'opprimé contre l'oppreſſeur, l'indigent contre le riche, & qui procure à toutes les claſſes des citoyens la ſomme de bonheur dont elles ſont ſuſceptibles. L'homme de génie préſentera-t-il envain le tableau des abus qu'un égoïſme dévaſtateur fait régner dans ces ſociétés? Indiquera-t-il envain les moyens de déraciner ces abus, & de les remplacer par des loix ſages, & qui feroient luire

luire ſur ces peuples le jour pur du bonheur? Ce ſeroit ſe tromper que de le croire; tout ne peut pas être corrompu dans les gouvernemens tempérés dont nous parlons. Au ſein des abus qui les affligent, on peut remarquer une direction vers le bien qui leur a été imprimée dans le cours des ſiecles, par leur nature même; direction dont les effets peuvent être ſuſpendus, mais difficilement anéantis. D'ailleurs, l'ignorance des principes eſt ſouvent cauſe de bien des erreurs que la lumiere de la raiſon ne tarde pas à diſſiper. Enfin, le tems amene des circonſtances, & celles-ci des révolutions heureuſes qu'il ſembloit qu'on ne dût jamais eſpérer. Il eſt donc toujours avantageux de montrer le bien aux hommes, & les vrais principes des loix aux légiſlateurs. D'aprés des conſidérations auſſi judicieuſes qu'habilement développées, ſur l'hiſtoire des empires & des peuples anciens, un auteur connu* s'eſt empreſſé

* M. le chevalier de Chaſtellux, de l'académie Françoiſe, *De la Félicité publique*, ou *Conſidérations ſur le ſort des hommes dans les différentes époques de l'hiſtoire*. La nouvelle édition de ce bon ouvrage ſe trouve à Bouillon, à la ſociété typographique.

d'apprendre

d'apprendre à la génération actuelle qu'elle avoit un eſpoir légitime à la félicité, & que tout allant de mieux en mieux, les générations ſuivantes y auront un droit encore plus réel. C'eſt de l'appréciation des événemens paſſés, & de ceux qui arrivent de nos jours qu'il tire cet heureux augure. M. l'abbé de M. ſe propoſe ici de donner de nouveaux fondemens à cette douce eſpérance, ou plutôt de la réaliſer par les bienfaits d'une légiſlation appropriée à la nature de l'homme, à ſes qualités ſociales, & contraignant des paſſions capables de détruire le bonheur public. Son ouvrage eſt un dialogue entre un philoſophe ſuédois, un Anglois, & lui. C'eſt le premier qui joue le principal perſonnage dans cet entretien; l'Anglois, prévenu, comme de raiſon, contre la forme du gouvernement ſuédois, & en faveur de la conſtitution Britannique, fait des objections, & le ſuédois les réſout. Quant à l'auteur, il prend peu de part à la converſation, ſi ce n'eſt pour admirer la ſolidité des principes du philoſophe ſuédois. La ſcene eſt dans le parc d'un château aux environs de Paris. Ce dialogue, compoſé de deux parties, dont

dont chacune comprend huit chapitres, ne dure pourtant qu'un jour; ce qui ſuppoſe que les interlocuteurs ont parlé ſans reprendre haleine, beaucoup plus vîte qu'on ne peut lire; mais que cette légere invraiſemblance eſt bien rachetée par la profondeur des vues, l'élévation, la force des penſées, l'application juſte de l'hiſtoire à la politique, la ſolidité des raiſonnemens, la chaleur du ſtyle, &c.! C'eſt ce que nous tâcherons de mettre ſous les yeux de nos lecteurs en citant de ce bon ouvrage le plus de morceaux qu'il nous ſera poſſible, quand nous aurons donné une légere idée du plan de l'auteur.

Il s'applique d'abord à faire connoître le genre de bonheur auquel l'homme eſt appellé par la nature, & les conditions auxquelles elle lui permet d'être heureux; connoiſſance indiſpenſable pour juger des loix les plus utiles à la ſociété. Les qualités ſociales nous invitent à former celle-ci, & le devoir du légiſlateur eſt de faire fleurir ces loix. La proſpérité des états eſt fondée, par la nature, ſur l'égalité dans la fortune & la condition des citoyens, comme ſur une baſe néceſſaire. De pluſieurs conſidérations judici-

judicieuſes ſur l'établiſſement de la propriété, on conclut que celle-ci, dont les politiques font tant de bruit, n'eſt point la cauſe de la réunion des hommes en ſociété, & qu'au contraire, la nature les invitoit à la communauté des biens. Comme l'égalité a diſparu de toutes les ſociétés connues, & que des obſtacles inſurmontables s'oppoſent à ſon rétabliſſement, le légiſlateur doit avec prudence tourner toutes ſes forces contre l'avarice & l'ambition, les deux plus grandes ennemies du bonheur ſocial. On voit ici que M. l'abbé de Mably, en montrant aux hommes les avantages d'un état qu'ils ont perdu ſans retour, ne s'obſtine point, comme certains philoſophes, à demander l'impoſſible, mais qu'il conſole l'humanité en s'occupant des moyens de la rendre heureuſe, même dans la déplorable ſituation où elle ſe trouve. C'eſt dans cette vue utile qu'il attaque vivement les deux paſſions dont nous venons de parler. Il commence par l'avarice, & développe le caractere des loix capables de la réprimer, ou de prévenir du moins une partie des maux qu'elle produit dans les états où la propriété des biens eſt établie,

blie. Dans une eſpéce de digreſſion, il obſerve que les peuples ſont continuellement avertis par leurs malheurs, de la néceſſité de corriger leurs loix; que la fortune, comme nous l'avons inſinué plus haut, les favoriſe ſouvent dans cette entrepriſe; puis revenant à l'avarice & à l'ambition, il prouve que, pour réprimer efficacement l'une ou l'autre, il faut travailler à les contenir toutes deux à la fois, ſuivant les divers caracteres des loix néceſſaires pour modérer & régler l'ambition dans l'état, dans les magiſtrats, & dans les citoyens.

Dans la ſeconde partie, notre philoſophe politique débute par un détail trés-intéreſſant des précautions par leſquelles le légiſlateur doit préparer les citoyens d'un état corrompu, à ſe rapprocher des vues de la nature. Il examine enſuite ce qu'on ne peut attendre, & ce qu'on peut eſpérer des divers gouvernemens de l'Europe, relativement à l'amélioration de leurs loix. Il eſt des régles générales que la puiſſance légiſlative doit ſe preſcrire à elle-même pour ne pas s'égarer, & des principes généraux par leſquels elle doit juger de l'importance & de la néceſſité de chaque loi.

Ces régles, ces principes ſont mis dans le plus grand jour; après quoi on indique avec la même exactitude les ſoins que doit prendre le légiſlateur pour faire aimer ſes loix: l'un eſt d'apporter de la douceur juſques dans les châtimens; l'autre, d'attacher les citoyens au gouvernement par les bonnes mœurs; un troiſieme eſt l'éducation que la république doit donner aux citoyens, & les loix qui y ſont relatives. La connoiſſance de l'être ſuprême eſt une partie eſſentielle de cette éducation; on expoſe à cette occaſion les maux que produit l'athéiſme, & les loix qu'il eſt néceſſaire de lui oppoſer. En démontrant avec force la néceſſité d'un culte public, on ne laiſſe point ignorer l'obligation où eſt le légiſlateur de le faire reſpecter, & d'empêcher d'un autre côté, que la religion ne dégénere en fanatiſme & en ſuperſtition. Enfin, des loix bien néceſſaires, & que tous ceux qui ont part au gouvernement ne peuvent trop méditer, ſont celles que l'on propoſe pour établir l'union entre la religion & la philoſophie, & prévenir les abus qui peuvent ſe gliſſer dans l'une, & l'impiété où l'autre pourroit ſe laiſſer entraîner.

Telle

Telle eſt la ſubſtance de ce bon ouvrage, laquelle en donne déjà une aſſez haute idée. Les morceaux que nous allons en extraire pour en faire connoître l'exécution, ne la démentiront pas.

L'influence du climat ſur le caractere des hommes, &, conſéquemment, ſur la légiſlation qui leur eſt propre, eſt un principe adopté par de grands philoſophes, & qui n'en paroît pas plus certain à M. l'abbé de Mably. Ces auteurs, qu'il qualifie d'un titre moins honnête, " ne ſont pas, dit-il, deſcendus dans notre cœur, ils n'ont point étudié nos paſſions, & c'eſt dans des choſes, pour ainſi dire, étrangéres à l'homme, qu'ils ont cherché les loix & les établiſſemens qui doivent faire le bonheur de la ſociété. S'il faut les en croire, la providence a fait des bonheurs différens pour les anciens & pour nous, pour l'Aſie, l'Afrique, l'Amérique & l'Europe. Ils vous diront gravement que des loix bonnes au dixiéme degré de latitude, ne valent plus rien ſous le trentiéme. En vérité, un légiſlateur ne devroit-il pas plutôt conſulter les affections de notre cœur qu'un thermomêtre, pour ſçavoir ce qu'il doit ordon-

ner ou défendre ? Qu'importent des plaines, des montagnes, un ſol plus ſec, plus humide, plus ou moins fertile, le voiſinage de la mer ou d'une grande riviere, & cent autres pareils accidens, pour décider des loix les plus propres à faire le bonheur de l'homme ? La nature des climats change-t-elle la nature de ſon cœur ? (Si elle ne le change point tout-à-fait, ne pourroit-on pas dire du moins, qu'elle le modifie diverſement ? Prenons-en pour exemple, l'amour, cette paſſion univerſelle, dont l'aiguillon ſe fait ſentir à tous les peuples comme à tous les animaux. Ses impreſſions ſont-elles les mêmes ſur le Lapon, le Samoyede, l'Eſquimau, que ſur l'Italien, l'Eſpagnol & l'Africain ?) N'a-t-il pas partout les mêmes beſoins, les mêmes organes, les mêmes ſens, les mêmes penchans, les mêmes paſſions, & la même raiſon ? Partout l'attrait du plaiſir, & la crainte de la douleur ne ſont-ils pas les mobiles de nos actions ? Partout ne ſont-ils pas également ſujets à tromper le deſir que nous avons d'être heureux ? Sous l'équateur, comme ſous le pôle, dans des plaines & des vallées, comme ſur des montagnes, chacun n'ouvre-

n'ouvre-t-il pas notre ame à cent paſſions différentes ? (Sans contredit ; mais ne ſuffit-il pas qu'elles entrent dans notre ame d'une maniére différente, qu'elles y exercent un empire plus ou moins abſolu, qu'elles y aient plus ou moins d'énergie, de perſévérance, pour que le légiſlateur ſoit tenu d'obſerver ces différences, & d'y conformer ces loix ?) Quelles ſont les terres favoriſées du ciel, où l'avarice, l'ambition, la pareſſe & la volupté ne puiſſent pas germer ? Dans quels climats ces plantes empoiſonnées ſe produiront-elles impunément ? Dans un lieu, ſi l'on veut, nos paſſions ſeront plus impérieuſes, & dans l'autre plus diſciplinables ; là, elles ſeront expoſées à des tentations plus fréquentes ; ici, des accidens particuliers en retarderont le développement & les progrès. (Là & ici elles exigent donc de la part du légiſlateur une attention différente, des moyens inſpirés par le climat qui diverſifie le caractere des paſſions.) Mais partout ces paſſions ne ſont-elles pas la ſource de notre bonheur ou de notre malheur, ſuivant qu'elles ſont bien ou mal réglées ? Partout elles ont donc beſoin d'un frein, & d'un

con-

conducteur; la loi doit donc commencer par les rendre droites". Aſſurément; mais y parviendra-t-elle ſans avoir égard au degré de force & d'intenſité qu'elles ont acquis, aux nuances qui les différencient, & aux cauſes qui produiſent ces nuances? Qu'on ait trop étendu l'influence du climat, cela peut être; c'eſt une faute qui peut avoir de grands inconvéniens en matiére de légiſlation; mais on ne pécheroit pas moins contre la ſaine raiſon en rejettant totalement ce principe, dont la conſtitution phyſique & morale des différens peuples dans différentes latitudes ſemble démontrer la vérité. Au riſque de partager la dénomination peu flatteuſe que l'auteur donne à ſes adverſaires, nous avons hazardé ces réflexions ſur ce paſſage; mais nous avouons avec bien plus de plaiſir, qu'il en eſt peu d'autres dans tout cet ouvrage, ſur leſquels on ſoit fondé à en faire de ſemblables.

Une des principales ſources des fléaux qui ravagent les ſociétés actuelles eſt, ſelon notre auteur, l'inégalité des fortunes, ce partage des citoyens en riches & en pauvres. "Suivez, dit-il, cette chaîne de tous nos

nos vices, dont le premier anneau tient à l'inégalité des fortunes. Dès que les richeſſes donneront quelque conſidération, il faut que les riches s'eſſaient à uſurper l'autorité publique. Comment voudriez-vous que la pauvreté, ſi humble & ſi vile, pût les retenir ? Si l'ambition ſe conduit à l'égard des pauvres avec quelques ménagemens, ſon ſuccès eſt certain. L'état ſe trouve dans le deſpotiſme avant de s'en appercevoir, & l'imbécillité du peuple éterniſera la ſervitude. Si l'inégalité des fortunes eſt aſſez grande pour que les riches, plus entreprenans & plus audacieux, aſpirent ouvertement à la tyrannie, vous verrez que les pauvres, ſoit parce qu'ils ne ſont pas encore familiariſés avec le joug, ſoit parce qu'ils ſont révoltés par une injure nouvelle, ſe ſouleveront, & feront un effort en faveur des droits de l'humanité. De-là, cette foule de diſſentions, de querelles, de guerres civiles, & de révolutions qui, après avoir déchiré la république, cauſent ſa ruine.... Les richeſſes ſont-elles enfin parvenues à établir l'ariſtocratie ? Ce gouvernement ne ſubſiſtera qu'autant que la fortune des tyrans du peuple ſera égale.

égale. Si les uns acquiérent de grandes richeſſes, tandis que les autres reſteront dans leur premiére médiocrité, les mêmes troubles qui ont détruit le pouvoir du peuple, détruiront l'autorité des ariſtocrates. Chaque jour le gouvernement ſera confié à un moins grand nombre de mains. Il ſe forme des complots, des partis, des intrigues. Déjà l'oligarchie eſt établie, & les paſſions qui ont uni quelques tyrans, ne tarderont pas à les diviſer. Après avoir ſoumis de concert la république, chacun d'eux voudra ſoumettre ſes collégues. Celui qui prendra l'aſcendant, va établir ſa puiſſance en faiſant périr tout ce qui lui porte ombrage; aux loix détruites ſuccéde une volonté aveugle & arbitraire; & des hommes qui s'étoient réunis en ſociété pour être heureux, ſont pouſſés par dégrès, de malheurs en malheurs toujours plus grands, & ſubiſſent enfin, ſous des empereurs tantôt inſenſés, tantôt imbécilles, tantôt injuſtes, & toujours accablés du poids de leur pouvoir, le châtiment qu'ils ont mérité en s'écartant des vues de la nature.... Ce n'étoit pas, ſans doute, aſſez des malheurs domeſtiques que nous

nous

nous ſommes faits; les nations ſe ſont armées les unes contre les autres, & tous les droits de l'humanité ont été violés.... Il parut avantageux de piller ſes voiſins, & parceque le pillage étoit utile, il fut bientôt plus honoré que la juſtice, dont on n'eut dès-lors que des idées fauſſes. Nous nous fîmes deux poids & deux meſures; & à la honte de notre raiſon, les riches infligérent peine de mort contre le vol, parce qu'ils pouvoient être volés, & approuvérent les conquêtes, parce qu'ils étoient eux-mêmes les voleurs des nations."

L'auteur ne ſe borne pas à préſenter le tableau des maux que l'inégalité a cauſés aux hommes; il prouve encore que l'égalité leur eſt néceſſaire, que la nature leur en avoit fait une loi. "Qui peut nier, dit-il, qu'en ſortant de ſes mains, nous ne nous ſoyions trouvés dans la plus parfaite égalité? N'a-t-elle pas donné à tous les hommes les mêmes organes, les mêmes beſoins, la même raiſon? Les biens qu'elle avoit répandus ſur la terre ne leur appartenoient-ils pas en commun? Où trouverez-vous un principe d'inégalité? Avoit-elle établi pour chacun un patrimoine particulier? Avoit-

elle placé des bornes dans les champs ? Elle n'avoit donc pas fait des riches & des pauvres. Avoit-elle privilégié quelques races d'un bienfait particulier, comme nous voyons que, pour établir l'empire des hommes ſur les animaux, elle nous a doués de pluſieurs qualités ſupérieures ? Elle n'a donc pas fait des grands & des petits ; elle n'a donc pas deſtiné les uns à être les maîtres des autres.... Pour affermir cette précieuſe égalité, la nature n'avoit-elle pas placé dans le cœur humain un ſentiment de nobleſſe, d'élévation & de liberté qui devoit la défendre & la protéger ? Avec quelle énergie ce ſentiment de l'ame ne ſe montre-t-il pas encore chez les nations libres ? Quoiqu'émouſſé & expirant dans les pays deſpotiques, les eſclaves eux-mêmes ne le retrouvent-ils pas dans le fond de leurs cœurs, quand on leur fait une injure à laquelle l'habitude de leur miſére ne les a pas accoûtumés ? Avec quelle force ce penchant que pluſieurs ſiécles de ſervitude n'ont pu détruire, ne devoit-il pas ſe montrer à la naiſſance des choſes ? Plus l'égalité étoit néceſſaire pour rendre les hommes heureux, plus il étoit digne de la

ſageſſe

ſageſſe de la nature de prendre des précautions pour la conſerver. Tandis qu'il eſt ſi aiſé d'abuſer de nos qualités ſociales, tandis que, toujours voiſines de quelques vices, elles peuvent ſi facilement ſe dénaturer, je vois au contraire, que la providence n'a pas permis que le ſentiment de l'égalité pût être outré; plus il ſera vif, plus il contribuera au bonheur. Jamais il ne peut dégénérer ni devenir un vice, parce qu'il ne peut jamais être injuſte, & que ne nous éloignant pas moins de la tyrannie que de la ſervitude, il unit les hommes, & ne leur donne qu'un même intérêt".

L'avarice & l'ambition, ſelon M. l'abbé de Mably, & beaucoup d'autres, ſont les deux plus grands fléaux de la ſociété. Pour le prouver, on poſe pour principe, qu'il faut que l'état ait peu de beſoins, &, par conſéquent, peu de richeſſes, ſi on veut que les magiſtrats ſoient juſtes, & que pour les attacher encore plus étroitement à la juſtice, il faut que les loix ne leur laiſſent pas d'autres beſoins qu'au reſte des citoyens. " C'eſt, ajoute-t-on, parce qu'en Suiſſe on eſt plus attaché qu'ailleurs à ces régles, qu'on y eſt auſſi plus heureux. Le

TAYLOR OXFORD

canton de Berne a, dit-on, un tréſor, & du moins il eſt certain qu'il a placé des ſommes conſidérables chez les étrangers. C'eſt, je crois, une imprudence de n'avoir pas aſſez compté ſur le pouvoir de la vertu; & peut-être la république ſe trouvera-t-elle mal un jour d'avoir établi dans ſon ſein un foyer d'avarice & de diſcorde; mais pourquoi, reprend-on, ces richeſſes n'ont-elles pas encore porté dans la Suiſſe les maux qui les accompagnent partout ailleurs? C'eſt que l'état ayant moins de beſoins peut n'employer que des moyens plus ſimples pour y ſubvenir, & ne laiſſer au gouvernement aucun prétexte pour fouler le peuple, & détourner les finances du tréſor; c'eſt que les beſoins de l'état étant médiocres, ce gouvernement plus aiſément gêné (ou éclairé, ſurveillé) dans ſes opérations, n'a pu embrouiller l'adminiſtration des finances, & en faire un chaos; c'eſt que les magiſtrats retenus par des loix ſomptuaires, ne ſentent pas la néceſſité d'une fortune ſcandaleuſe pour être heureux; c'eſt que le gouvernement étant toujours riche, parce qu'il a peu de beſoins, il lui a été plus facile de conſerver ſes antiques

uſages,

uſages, c'eſt-à-dire, de remplir ſa deſtination naturelle & d'être bienfaiſant",

Le commerce eſt généralement enviſagé comme la ſource des richeſſes & de la proſpérité des états. C'eſt ſur ce pied-là que toutes les puiſſances mettent toute leur application à le protéger, l'encourager & l'étendre. La philoſophie & la politique le conſiderent quelquefois ſous un point de vue moins favorable. On lui impute avec aſſez de raiſon cette ambition démeſurée qui, en s'attachant à aggrandir l'état par des conquêtes, épuiſe ſes forces, le ſurcharge de dettes, & l'entraîne vers ſa ruine; aux yeux de notre auteur il a bien d'autres torts encore. " Les commerçans, dit-il, n'ont aucune patrie. Leur liberté, leurs peines, leurs ſervices, nos fantaiſies, nos vices, nos caprices ſont, pour ainſi dire, autant de denrées dont ils trafiquent. Les régles de leur cupidité & de la nôtre, voilà les régles de leur morale. Loin de favoriſer cette profeſſion, les états de l'antiquité les mieux gouvernés eurent ſoin de l'avilir; elle fut abandonnée à des eſclaves ou à des citoyens mépriſés, pour que l'intérêt

térêt du commerce ne devînt pas l'intérêt de la république".

La conſtitution politique angloiſe eſt la meilleure de toutes les monarchies mixtes, diſent quelques-uns, & ſurtout les Anglois. Le peuple anglois, répondent quelques autres, n'eſt libre que pendant qu'il élit ſes repréſentans; quand ils ſont élus, il eſt eſclave (*); il n'eſt rien. Dans les courts momens de ſa liberté, l'uſage qu'il en fait mérite bien qu'il la perde. Ecoutons le philoſophe ſuédois: voici comment il raiſonne ſur cette matiére. " Votre roi, dites-vous (il adreſſe la parole à l'interlocuteur anglois), ne peut faire aucun mal, & n'eſt puiſſant que pour faire le bien; mais ſi vous parlez ſérieuſement quand vous tenes ce langage, je vous demande pourquoi vous avez eu tant de révoltes, de guerres civiles & de révolutions! Pourquoi donc vos publiciſtes ne peuvent-ils aſſigner les bornes préciſes que les loix preſcrivent à la prérogative royale, & aux privileges de la nation? Que ſignifient tous ces galimathias de vos papiers publics qui repréſen-

(*) M. J. J. Rouſſeau. *Contrat ſocial.*

tent

tent la liberté toujours attaquée, toujours chancelante, & qui ſe plaignent des entrepriſes continuelles du miniſtére? Croyez-vous qu'une liſte civile d'un million ſterl. ſoit bien propre à réprimer l'avarice d'un prince? Eſt-ce pour l'empêcher d'être ambitieux que vous lui accordez une part dans la puiſſance légiſlative. & que vous le laiſſez le maître de diſpoſer de tous les honneurs & de toutes les graces de l'état (on auroit pu ajouter & de l'armée entiere, tant de terre que de mer)? On diroit que vous avez penſé que l'argent appaiſe la ſoif de l'argent, & le pouvoir la ſoif du pouvoir....Pourquoi ſeriez-vous étonnés qu'au mépris de votre honneur & de vos ſermens, les places du parlement fuſſent vendues, & que ceux qui les auroient achetées les rempliſſent mal? Si l'ambition peut ſe ſatisfaire par des moyens bas & honteux; ſi, en trahiſſant la patrie, on peut parvenir à de grands honneurs, faut-il être ſurpris que des hommes qui n'ont fait beaucoup de bruit dans le parti de l'oppoſition que pour ſe faire craindre & ſe vendre plus chérement, finiſſent par être de déteſtables miniſtres?....Vous n'êtes pas gouvernés par

vos loix, mais par les événemens, les circonſtances, & ſurtout par l'intérêt & les paſſions des perſonnes qui ſont à la tête des affaires. Les loix trop flexibles de votre conſtitution, parce qu'elles ne ſe communiquent pas une force mutuelle, ſe prêtent trop aiſément à tout. Nulles ſous Henri VIII & Elizabeth, elles reprennent quelque vigueur ſous Jacques, parceque ce prince timide a moins de talens que ſes prédéceſſeurs pour parvenir à ſes fins. Voyez comme elles changent de forme, &, pour ainſi dire, de nature entre les mains des deux Charles, de Cromwel, de Jacques II, & de Guillaume III."

Le parti de l'oppoſition eſt, ſelon l'auteur, le tribunat des Anglois; l'ambition & l'avarice des oppoſans eſt une barriére contre l'ambition du roi, & l'avarice des membres du parlement qui ſe vendent; l'oppoſition eſt l'ame de l'Angleterre, elle la tient attentive à ſes intérêts, elle réunit ſes forces, &c. Comment ce parti réunit-il les forces de l'état, lui qui a toujours en tête un autre parti très-ſupérieur en forces? Quelles réſolutions a-t-il fait abandonner, quels deſſeins a-t-il fait échouer?

Il

Il réclame, il proteſte, & le parti dominant ſtatue, ordonne, réſout. Quel fruit la patrie tire-t-elle de ſes clameurs, de ſes déclamations? L'oppoſition nous ſemble un petit nombre de votans aigris, parce qu'on a dédaigné d'acheter leur ſuffrage, convaincu qu'on n'en auroit nul beſoin. C'eſt un foible ſimulacre de liberté qu'on laiſſe au peuple, non pour défendre la ſienne, mais pour lui faire croire qu'on ne prend pas la peine de l'attaquer. Ce parti montre au peuple qu'on y porte atteinte; mais il n'en eſt pas cru; c'eſt dire à un homme à qui on a mis un bandeau ſur les yeux, que le ſoleil brille au firmament de tout ſon éclat. On lui fait regretter la vue qu'il n'a plus; mais on ne la lui rend pas.

Malgré nos obſervations, cet ouvrage eſt un des mieux faits que nous connoiſſions dans ce genre. En s'appuyant ſouvent ſur l'hiſtoire, M. l'abbé de Mably donne à ſes preuves l'évidence de la démonſtration; partout il penſe fortement, ſent & s'exprime avec énergie. Il eſt à ſouhaiter que les ſouverains méditent ſes principes. Ils ne rempliront ſes vues que pour le bonheur de leurs ſujets. Il a prévu qu'on pourroit

roit regarder ſa légiſlation comme des rêves chimériques; " mais, répond-il, qui doit-on accuſer de ſe repaître de chimeres, moi qui cherche à pénétrer les intentions de la nature, & qui ne propoſe que des loix auxquelles les peuples les plus ſages & les plus heureux ont obéi, ou ces politiques profonds qui ſe flattent d'aſſujettir la nature à leurs caprices, qui s'opiniâtrent à courir après un bonheur qui les fuit, & qui eſperent de nous rendre bons citoyens à force de multiplier & d'étendre nos vices ?"

Il y a longtems que Mr. l'Abbé de Mably s'eſt diſtingué parmi les auteurs qui ont écrit dans ce ſiécle avec le plus de ſuccès ſur les loix & les Gouvernemens. *Les entretiens de Phocion* ſurtout ont donné beaucoup d'éclat à la réputation que tous ſes ouvrages lui ont méritée. Ce qui lui aſſure particuliérement la reconnoiſſance de tous ceux qui deſirent le bonheur des hommes, c'eſt que ſes principes de politique ne ſont jamais que les principes de la morale la plus pure; c'eſt qu'au milieu des Gouvernemens modernes de l'Europe où tout ſemble être fait pour le pou-

pouvoir, il n'a ceſſé de parler de la Liberté! C'eſt que tandis que tout ſon ſiécle ſe livre avec une ſorte de fureur aux excès de toutes les jouiſſances, & que des hommes de génie même ont entrepris de prouver que la ſageſſe du Gouvernement conſiſtoit à fournir ſans ceſſe de nouveaux alimens aux paſſions & au luxe, il a toujours préſenté à nos vices & à nôtre foibleſſe, le tableau des vertus qui naiſſent dans la Conſtitution où l'on ſacrifie à la Liberté, ce bien ſuprême de l'homme, les viles paſſions qui le menent à la ſervitude en lui promettant de le conduire au bonheur. Si Mr. l'Abbé de Mably a montré quelques préventions contre la Conſtitution d'Angleterre, il faut l'attribuer ſans doute à la rigueur avec la quelle il veut appliquer les principes qu'il s'eſt formés dans l'étude des Conſtitutions anciennes: il n'a pu voir une liberté bien étendue dans un païs où la puiſſance Royale a dans ſes mains toutes les forces de l'Etat, ni une liberté bien affermie dans un païs dont le commerce fait la gloire & la proſpérité. Mais peut être qu'au lieu de ſoumettre la Conſtitution d'Angleterre à ſes principes, il eut mieux fait de ſe créer de nouveau principes pour la Conſtitution d'An-

gleterre. Mr. de Monteſquieu & Mr. de Lolme l'on fait, & l'Angleterre même cherche aujourdhui dans leurs ouvrages les principes de ſon Gouvernement.

HISTOIRE de la décadence & de la chûte de l'Empire Romain, par M. Gibbon; Ouvrage traduit de l'Anglois, in 12°. Tome premier. A Paris, chez les Freres Debure & Moutard, Libraires, Quai des Auguſtins.

C'EST avec un vrai plaiſir que d'un tas de brochures frivoles, dont on n'entretient les Lecteurs que pour ſacrifier à la nouveauté & montrer les progrès du mauvais goût, on tire de tems en tems quelques écrits ſolides & eſtimables, faits pour étendre nos idées & nos connoiſſances. Tel eſt celui dont le Traducteur de M. Gibbon nous a fait préſent. C'eſt un ſervice qu'il rend à notre Littérature en nous donnant un bon livre de plus. Tout le monde connoît l'eſquiſſe qu'avoit tracée M. de Monteſquieu ſur le même ſujet. Ici c'eſt un tableau complet;

&

& quoiqu'on n'y trouve pas au même dégré ce trait d'un grand maître, & cette vigueur, cette fierté de pinceau que nous admirons dans le morceau fameux ébauché par l'Auteur de l'Eſprit des Loix, on y remarque du moins une belle ordonnance & des couleurs naturelles & vraies.

L'Auteur diviſe en trois périodes les révolutions mémorables qui, dans le cours d'environ treize ſiècles, ont ſappé l'édifice de la grandeur Romaine, & l'ont enfin renverſé.

" Ce fut dans le ſiècle des Trajans & des " Antonins, que la Monarchie Romaine, " dans toute ſa force, & parvenue au faîte " de la grandeur, commença à pencher vers ſa ruine. Ainſi *la première période* * s'étend " depuis le règne de ces Princes, juſqu'a la " deſtruction de l'Empire d'Occident par les " armes des Germains & des Scythes, bar- " bares féroces, dont les deſcendans forment " aujourd'hui les nations les plus polies de

* Quoique dans le Dictionnaire de l'Académie le mot *période* ſoit féminin, même quand il eſt employé comme meſure de tems ; cependant l'uſage plus fort que tous les Dictionnaires a fait *période* maſculin dans cette acception. Ce mot n'eſt féminin que lorſqu'il ſignifie phraſe. On dit une belle période, & un periode de tems ; on en excepte *la période Julienne* qui eſt un mot conſacré.

l'Europe.

" l'Europe. Cette révolution extraordinaire
" qui mit Rome au pouvoir des Goths, ſe
" termina dans les premières années du ſixié-
" me ſiècle. *La ſeconde période* commence
" avec le règne de Juſtinien, qui par ſes loix
" & ſes victoires rendit à l'Empire d'Orient
" ſon ancien luſtre. Elle renferme l'inva-
" ſion des Lombards en Italie; la conquête
" de l'Aſie & de l'Afrique par les Arabes
" qui avoient embraſſé la Religion de Ma-
" homet; la révolte du peuple Romain
" contre les foibles Souverains de Conſtanti-
" nople, & l'élévation de Charlemagne qui
" en 800 fonda un nouvel Empire. *La der-*
" *nière & la plus longue* de ces périodes,
" contient environ ſix ſiècles & demi, depuis
" le renouvellement de l'Empire en Occi-
" dent juſqu'à la priſe de Conſtantinople par
" les Turcs, & l'extinction de la race de ces
" Princes dégénérés qui ſe paroient du vain
" titre de Céſar & d'Auguſte, tandis que leur
" domaine étoit circonſcrit dans les murailles
" d'une ſeule ville, où l'on ne conſervoit
" même aucun veſtige de la langue & des
" mœurs des anciens Romains. Les Croi-
" ſades font partie des évènemens de *cette*
période,

" *période*, puiſqu'elles ont contribué à la " ruine de l'Empire Grec."

On voit combien eſt vaſte le plan de l'Auteur Anglois, qui embraſſe la plus grande partie de l'Hiſtoire ancienne & moderne. Le premier volume nous conduit juſqu'au règne de l'Empereur Philippe, peu de tems avant la première invaſion des barbares du Nord. De tout ce qu'on a écrit juſqu'ici ſur l'Hiſtoire Romaine, cet ouvrage eſt celui où l'on a le plus mûrement approfondi la conſtitution de l'Empire, ſes principes de proſpérité & de décadence, de force & de foibleſſe. Les autres Ecrivains ont été des annaliſtes diffus ou des abbréviateurs élégans. En général, l'Hiſtoire eſt une des parties de la Littérature où nous recevons le plus de modèles & de leçons de la part de nos voiſins. Les Hume, les Robertſon, les Gibbon ont donné à l'Hiſtoire une tournure philoſophique & politique, qu'elle n'avoit pas encore eue chez les modernes, & qui même n'avoit été qu'indiquée chez les anciens, d'ailleurs Hiſtoriens ſi éloquens, & Biographes ſi agréables.

On ne peut trop deſirer que M. Gibbon continue

continue un travail ſi honorable & ſi utile. Son élégant Traducteur l'accompagnera ſans doute dans ſa carrière, avec le même courage & le même ſuccès. On doit à ce dernier d'autant plus d'eſtime, qu'il a préféré ce travail aux diſtractions où ſa jeuneſſe & ſa fortune pouvoient naturellement le livrer. On ne ſait pas communément combien la Capitale & les Provinces renferment de perſonnes de diſtinction très-éclairées & très-laborieuſes, mépriſant du plus juſte mépris nos frivolités faciles & inſipides, & ſe bornant à cultiver & à honorer la bonne Littérature. Nous donnerons une idée de la manière de penſer & d'écrire de M. Gibbon, & du ſtyle de ſon Traducteur, en tranſcrivant un morceau où l'Auteur fait vivement ſentir un des malheurs attachés à l'étendue de l'Empire Romain, & dont la conſtitution préſente de l'Europe nous garantit. On y verra le genre d'idées & d'éloquence qui conviennent à l'Hiſtoire.

" L'Europe eſt maintenant partagée en " différens Etats indépendans l'un de l'au- " tre, mais cependant liés entr'eux par les " rapports généraux de la Religion, du lan-

gage

" gage & des mœurs. Cette diviſion eſt
" un avantage bien précieux pour la liberté
" du genre humain. Aujourd'hui un Ty-
" ran qui voudroit fouler aux pieds les
" droits de ſon Etat, & dont le peuple ſeroit
" trop foible pour lui réſiſter, ſe trouveroit
" enchaîné par une foule de liens. Le ſoin
" de ſa propre gloire, l'exemple de ſes
" égaux, les repréſentations de ſes alliés,
" la crainte des puiſſances ennemies, tout
" contribueroit à le retenir; la fuite ou
" l'exil lui déroberoit bientôt les victimes
" de ſa violence. Après avoir franchi ſans
" obſtacles les limites étroites d'un Royaume
" peu étendu, un Sujet opprimé trouveroit
" facilement dans un climat plus heureux
" un aſyle aſſuré, une fortune proportionnée
" à ſes talens, la liberté d'élever la voix,
" peut-être même les moyens de ſe venger.
" Mais l'Empire Romain rempliſſoit l'uni-
" vers; & lorſqu'il fut gouverné par un
" ſeul homme, le monde entier devint une
" priſon affreuſe, où l'ennemi du Souverain
" étoit ſans ceſſe pourſuivi. L'Eſclave du
" deſpotiſme luttoit envain contre le déſeſ-
" poir. Obligé de porter une chaîne dorée

" à la Cour des Empereurs, ou de traîner
" dans l'exil ſa vie infortunée, il attendoit
" ſon deſtin en ſilence à Rome, dans le
" Sénat, ſur les rochers affreux du mont-
" Siſiphe, ou ſur les rives glacées du Da-
" nube. La réſiſtance eût été fatale, la
" fuite impoſſible. Par-tout une vaſte éten-
" due de terres & de mers s'oppoſoit à ſon
" paſſage. Il couroit à tout moment le
" danger inévitable d'être découvert, ſaiſi
" & livré à un maître irrité. Au de-là des
" frontières, de quelque côté qu'il tournât
" ſes regards inquiets, il ne s'offroit à lui
" que le redoutable Océan, des Contrées dé-
" ſertes, des peuples ennemis, un langage
" barbare, des mœurs féroces, ou enfin des
" Rois dépendans, diſpoſés à acheter la
" protection de l'Empereur par le ſacrifice
" d'un malheureux fugitif. Par-tout où
" vous ſerez, diſoit Cicéron à Marcellus,
" n'oubliez pas que vous vous trouverez
" également à la portée du bras du Vain-
" queur."

Nous donnons cet extrait d'un de nos meilleurs Journaliſtes, comme un hommage juſte-

ment

ment rendu au ſavant auteur Anglais, pour montrer l'empreſſement que nos Littérateurs ont toujours de faire paſſer dans nôtre langue les ouvrages vraiment interreſſans qui paroiſſent dans les langues étrangéres, & en même tems pour faire connoitre le tribut d'éloges que nous ſavons accorder à leurs auteurs lorſqu'ils le méritent autant que Mr. Gibbon.

ROMANS.

LES Romans forment aujourdhui chez toutes les nations éclairées de l'Europe, & ſurtout chez les Anglais & les Français une branche très conſidérable de leur Littérature. Les anciens ont été les Créateurs de ce genre comme de tous les autres. Les Grecs firent ſervir même l'interet qui lui eſt eſſentiel, à répandre avec plus de facilité, les maximes les plus importantes au bonheur des ſociétés. La Cyropédée de Xénophon ne peut être qu'un excellent Roman politique pour tous ceux qui examinent un peu les faits hiſtoriques avant de les admettre pour vrais.

Les Romains qui ont pris aux Grecs & leur Poéſie & leur Philoſophie & leurs arts & ſont peut être reſtés en tout au deſſous de leurs modeles, n'ont guere eſſayé de les imiter dans le genre du Roman. La ſévérité de leurs mœurs devoit ſe prêter difficilement aux fictions dont il ſe nourit, & s'ils les ont beaucoup aimées dans leur hiſtoire & dans leur Poéſie, ce n'eſt uniquement peut être

que

que parce qu'elles flattoient beaucoup leur vanité.

La Littérature de tous les peuples modernes commence par des Romans. La Romance n'eſt qu'un petit Roman en vers. Il paroit que ce gout ſi univerſel, prend ſon origine dans les mœurs des Germains, dont ces peuples deſcendent, & l'on conçoit aiſement en effet, que des hommes ſauvages & ignorans, qui n'expliquoient le pouvoir des femmes ſur eux qu'en leur ſuppoſant quelque choſe de divin, devoient mêler des circonſtances très merveilleuſes à tous les effets de la paſſion que les femmes inſpirent, & trouver cependant ce merveilleux très vraiſemblable. Chaque nation a peint ſes mœurs dans ſes Romans, & c'eſt pour cela ſurtout, que chacun doit deſirer de connoitre ceux de toutes les autres, ainſi que les ſiens. Des hommes qui ne croient s'inſtruire dans une lecture que lorſqu'elle les ennuye, ont voulu décrier celle des Romans, en la traitant comme un amuſement frivole, qui même peut devenir dangereux. Pour le danger, on convient qu'il eſt des Romans dont la lecture peut en avoir, mais des vers qui allument dans le

cœur

cœur la flamme des paſſions, & l'excitent ſans ceſſe en ſe gravant dans la mémoire, ne ſont ils pas beaucoup plus dangereux encore ? Mais ces traités Philoſophiques, qui ſous prétexte de chercher les principes de la morale de l'homme, en ébranlent les fondemens, ne ſont ils pas bien plus funeſtes encore aux mœurs ? & faudroit il donc proſcrire auſſi la Poéſie & la Philoſophie ? Pour la frivolité, quelques Romans peuvent encore ſans doute en mériter le reproche. Mais tous ceux qui développent des ſentimens naturels au cœur humain, tous ceux qui peignent avec vérité des caracteres, ne ſont pas moins inſtructifs qu'interreſſans. Car il eſt utile ſans doute à l'homme de ſe connoitre lui même & de connoitre ſes ſemblables. Les Romans peuvent ſervir encore juſqu'à un certain point de monumens hiſtoriques, & nous répondrons à ceux qui pourroient leur faire le reproche que nous combattons, que l'auteur de l'Eſprit des Loix a repandu dans cet immortel ouvrage des lumiéres qu'il avoit puiſées dans les Romans & dans l'hiſtoire des Saints.

Ce

Ce qui diſtingue ſinguliérement ce genre, c'éſt qu'il peut prendre le ton & avoir les avantages réunis de tous les autres. Il égaye comme la Comédie, en peignant des ridicules; il attendrit comme la Tragédie, en peignant les paſſions & les malheurs qu'elles entrainent. Il tranſporte le lecteur au milieu des ſcenes champêtres, & lui fait gouter la ſimplicité & le bonheur des campagnes, comme la Poëſie paſtorale; quelquefois enfin il dégage la vérité des fictions dont il la revet pour la préſenter à la raiſon de l'homme avec le pouvoir invincible de la démonſtration, comme la philoſophie.

S'il eſt une nation qui doive l'aimer plus encore que les autres, ce'ſt la nation angloiſe. L'excès de l'eſprit de ſociété n'a point encore éffacé chez elle les caracteres originaux; elle doit beaucoup aimer les Romans qui les peignent. Des ſcenes extraordinaires, des malheurs affreux, peuvent ſeuls ébranler l'imagination & émouvoir l'ame de l'anglois, qui reſte inſenſible aux événemens qui ſont dans l'ordre commun des choſes. La lecture des Romans qui raſſemblent ſouvent ſur une ſeule tête, tous les malheurs

heurs de l'humanité, doivent faire éprouver à ſon cœur le plaiſir de ſe trouver ſenſible. Il eſt obſervateur profond, il veut comparer les moeurs de ſa nation & celles des nations étrangéres, les Romans les mettent à la fois ſous ſes yeux, & il peut tirer d'un rapprochement auſſi facile les réſultats les plus approfondis. Auſſi les auteurs anglois qui ont bien connu le genie de leur nation, ont ils ſinguliérement multiplié ces ſortes d'ouvrages. Plus d'un homme de génie en angleterre s'eſt acquis par des Romans une gloire immortelle, & ce peuple philoſophe s'honore de Richardſon & de Fielding, comme il ſe glorifie de Newton & de Locke.

Mais quelſques ſoient les avantages qu'on peut retirer de la lecture des Romans, il ſeroit trop difficile ſans doute de lire tous ceux meme dans les quels on trouveroit du plaiſir & de l'inſtruction. Ce n'eſt méme qu'a un très petit nombre de perſonnes qu'il eſt poſſible de ſe procurer tous ceux qu'on voudroit connoitre. Il paroit en France un ouvrage périodique qui a pour titre *la Bibliotheque des Romans*, qui épargne la peine de cette lecture & donne les moyens dela faire.

faire. Des analyſes raiſonnées où l'on conſerve tous les détails qui ont de l'intérêt donnent une connoiſſance parfaite de l'ouvrage, & l'on trouve dans quelques volumes, ce qu'on eut cherché peut être vainement dans toutes les Bibliotheques de l'Europe.

Nôtre journal aura les mêmes avantages, puiſque nous nous propoſons d'y imprimer tout ce que nous y trouverons de plus intéreſſant, Il ne ſeroit pas même étonnant que nous fiſſions des choix plus heureux, puiſque nous les faiſons dans une collection faite déja par des hommes éclairés & des hommes de gout.

Pour donner une idée des anciens Romans, nous débuterons par un extrait de *l'hiſtoire du Vaillant Chevalier Cléomades & de la Belle Clarémonde.* C'eſt dans le 13me ſiécle que ce Roman a été compoſé en vers par Adenès, quón nommoit communément le Roi Adenès, ou parce qu'il ètoit reconnu pour le prémier, ou le roi comme on diſoit dans ce tems là, des ménestrels de ſon ſiécle, ou parce qu'il étoit Roi d'armes de Henry, Duc de Brabant, peut être même le fut il de Philippe le Hardi, à la recommandation de la Reine Marie de Brabant, ſeconde femme

me de ce Monarque, qui avoit pris Adenès dans la plus grande affection; ſi bien que l'on prétend quélle eut grande part à la compoſition de ſes Romans en vers, & de quelques unes de ſes chanſons qui nous reſtent.

C'eſt particulierèment à ce Roman de Clêomades, que la Reine Marie de Brabant paſſe pour avoir contribué avec une autre Dame de ſa Cour nommée Blanche. L'invention & la conduite en ſont aſſés agréables, pour faire honneur aux talens & à l'eſprit d'une grande Princeſſe.

Cette hiſtoire a été traduite en proſe & imprimée ainſi, tant en Eſpagnol, qu'en Français. L'Ancienne édition françaiſe eſt du commencement du 16me ſiécle, ſans dâte, imprimée en caracteres Gothiques, & fort rare.

Mr. Le Comte de Treſſan à bien voulu ſe charger de faire l'extrait de cet ouvrage, & a joint les graces de ſon ſtile, quelquefois même celles de ſon imagination, à la naïveté & au ton des Romans du 13me ſiécle.

HISTOIRE

HISTOIRE & Chronique du Vaillant Chevalier Cléomades & de la belle Clarémonde.

UNE jeune & belle Princeſſe nommée d'Eſtrive, héritière de cette riche partie de l'Eſpagne, dont Séville eſt la capitale, avoit accordé ſon cœur & ſa main à Marchabias, héritier du Royaume de Sardaigne. C'étoit en ſe ſignalant dans un tournoi, que ſe Prince avoit mérité ce bonheur : il y avoit fait voir tant de force & d'adreſſe, qu'aucun des Chevaliers qui étoient accourus de toutes parts à cette fête, n'avoit pu lui réſiſter. Il avoit même fait perdre les arçons au redoutable Aſtur, auſſi effrayant par ſa taille que renommé par ſa valeur ; il l'avoit forcé à faire hommage à la Reine de Séville, de la Principauté des Aſturies ; & ayant ainſi ajouté de nouveaux domaines & une nouvelle gloire à la couronne de ſa maîtreſſe, il avoit mérité de partager ſon trône.

Dans l'eſpace de quatre ans, le bonheur de leur hyménée fut aſſuré par la naiſſance d'un Prince & de trois Princeſſes. Le Prince fut nommé Cléomadès, & les trois filles Hélior, Soliadis & Maxime : cette

dernière ſur-tout parut, dès ſon enfance, d'une beauté achevée.

Dès que Cléomadès eut reçu les premières inſtructions qui lui furent données dans ſa patrie, & en eut parfaitement profité, le Roi & la Reine, ſes père & mère, l'envoyèrent voyager, d'abord dans la Grèce, où il prit le goût des arts & celui de l'héroïſme, dont avoient été animés tant de grands hommes de cette contrée; enſuite il paſſa en Allemagne, pour prendre l'eſprit de la Chevalerie moderne, & s'exercer dans les tournois qui s'y donnoient fréquemment; enfin pendant ſon ſéjour en France, Cléomadès s'étoit formé aux exercices en tous genres, propres à un grand Prince, & avoit réconnu les avantages que ce Royaume a ſur tous les autres. Il ſe préparoit à paſſer en Italie, lorſque ſes parens crurent devoir le rappeler pour quelque-temps auprès d'eux: tant pour juger des progrès qu'il avoit faits dans ſes voyages, que pour aſſiſter aux noces de ſes trois ſœurs, qui déjà étoient demandées en mariage par trois grands Princes.

Ces trois Prétendans étoient arrivés enſemble à la Cour de Séville, où leur renommée les avoit précédés; *outre qu'ils poſſédoient*

ent de grands Royaumes, ils paſſoient pour de grands Clercs, (très-habiles) *en ſcience d'Aſtronomie, voire en art de Négromancie.* L'un étoit Mélicandus, Roi de Barbarie; le ſecond étoit Bardigans, Roi d'Arménie; & le troiſième étoit Roi de Hongrie; celui-ci s'appeloit Croppart: il étoit horriblement laid & boſſu; ſon eſprit, étoit auſſi fertile en menſonges, que ſon ame étoit vicieuſe & noire.

Ces trois Monarques étoient convenus de ſe rendre enſemble à la Cour de Séville, & de porter chacun un riche préſent, qui les mettroit à même de requérir un don. Ils partent, arrivent à Séville, & ſont reçus avec honneur. Le Roi Mélicandus préſente au Roi & à la Reine d'Eſpagne un homme formé de l'or le plus pur, tenant à la main droite une trompe de même métal, & fait avec un tel art, que l'on ne pouvoit machiner une trahiſon à cent toiſes de diſtance, que, ſur le champ, il n'embouchât ſa trompe pour en tirer le ſon le plus terrible & le plus aigu.

Bardigans leur offre une géline, & trois petits pouſſins d'or, formés avec tant d'adreſſe, qu'ils avoient l'air vivans: il les

poſe

poſe à terre ; ſur le champ ils ſe mettent à courir, à becqueter, à battre des aîles ; la géline vole tout-à-coup ſur les genoux de la Reine, caquète d'un petit ton bien doux, & pond une ſuperbe perle *en ſon giron :* " elle en pond une pareille tous les trois " jours, dit Bardigans."

On s'écrie, on admire la magnificence de ces dons, & l'art ſurprenant de ceux qui les ont conſtruits. Le vilain Roi boſſu Croppart ſe préſente le dernier avec un grand cheval de bois aſſez richement harnaché, mais n'ayant que des chevilles d'acier pour ornement à ſon frontal, & ſur les épaules. " Roi, dit Croppart, d'une " voix grêle & caſſée, avec le cheval que " je vous offre, on peut s'élever dans les " airs, traverſer les mers, & faire cinquante " lieues par heure."

L'épreuve du cheval de Croppart eût été longue & difficile à faire ; mais il fut cru ſur ſa parole, comme l'avoit été Mélicandus : la réputation de ces trois Princes en Négromancie étoit connue.

Marchabias & d'Ectrive étoient les Souverains les plus généreux, & n'acceptérent ces magnifiques préſens qu'en offrant aux trois

trois Rois tout ce qui étoit en leur pouvoir.

Ils ſaiſirent ce moment pour leur requérir un don ; & le Roi & la Reine d'Eſpagne prévoyant ce qu'on leur demanderoit, ne trouvèrent aucune raiſon de le refuſer à trois puiſſans Rois qui les prévenoient par d'auſſi beaux préſens ; ils accordèrent donc ce don : c'étoit en effet la main des trois Princeſſes d'Eſpagne qu'ils demandoient.

Les deux premiers Rois étoient beaux & bienfaits ; ils avoient paru aimables aux yeux de la Cour, & méme à ceux des Princeſſes ; & les deux aînées virent ſans peine confirmer le don de leurs perſonnes. Mais la plus jeune des trois, nommée Maxime, courut éperdue & fondant en larmes ſe jetter dans les bras de ſa mère, lorſqu'elle vit qu'elle devenoit le partage du vilain Roi boſſu. Maxime appelle ſon frère Cléomadès : vous n'avez rien promis, mon frère, s'écria-t-elle, & vous m'avez mille fois juré de me protéger & de défendre ma liberté ; ou délivrez-moi du ſupplice d'épouſer ce monſtre, ou donnez-moi la mort.

Cléo-

Cléomadès aimoit tendrement ſa jeune ſœur; c'étoit bien l'enfant de quatorze ans la plus jolie, la plus ſpirituelle: elle étoit eſpiègle & plaiſante juſqu'à la malice; du reſte, pleine des talens les plus agréables: brodant comme les Fées, faiſant des contes à mourir de rire, & de temps en temps de jolies chanſons.

Cléomadès, indigné de voir ſa charmante petite ſœur prête à paſſer dans les bras du vilain Croppart, ſe léve, & déclare au Roi ſon pére qu'il s'eſt engagé par ſerment à défendre la liberté de ſa jeune ſœur. Croppart élève une voix glapiſſante, & fait valoir toute la force que le don octroyé doit avoir: Cléomadès lui lance un regard terrible, & lui dit: " les deux premiers Rois en méritent " l'effet par les dons qu'ils ont offerts; mais " que prétendez-vous obtenir par le don " de ce vilain cheval de bois, & par la " fable que vous avez oſé nous débiter " pour en rehauſſer le prix?" Le fourbe & méchant Croppart imagine ſur le champ qu'il trouve l'occaſion la plus favorable pour ſe délivrer d'un Prince qui peut ſeul s'oppoſer à ſes deſirs. " Seigneur, lui dit-il, ſans " s'émouvoir, ne vous en rapportez qu'à

" vous-

" vous-même ; faites l'épreuve de mon che-
" val : je me ſoumets à tout ſi je vous ai
" trompé. Oui, je la ferai tout-à-l'heure,
" s'écrie le Prince avec fureur :" A ces mots, il fait porter le cheval dans le jardin ; l'homme d'or embouche ſur le champ ſa trompe, en tire un ſon aigu, mais perſonne n'y fait attention, on n'eſt occupé que de Cléomadés ; il s'élance ſur le cheval de bois, qui reſte immobile. Le Prince commençoit déjà à menacer Croppart, lorſque celui-ci lui crie de tourner la cheville d'acier que le cheval porte à ſon frontal ; l'homme d'or fait retentir ſa trompe avec plus de violence que la première fois : le Roi d'Eſpagne y fait attention, il crie à ſon fils de deſcendre : mais il n'étoit déjà plus temps. Le Prince avoit tourné la cheville fatale, & le cheval s'élevant dans les airs avec plus de rapidité qu'un faucon fit dans un inſtant diſparoître Cléomadés.

Le Roi & la Reine d'Eſpagne, indignés & déſeſpérés, font ſaiſir le Roi Croppart, & le menacent de la mort la plus cruelle s'il ne leur rend Cléomadés. Je n'en ſuis plus le maître, leur répondit-il avec ce ſang-froid que les criminels conſervent quelquefois

dans les plus grands périls ; le Prince ne m'a pas laiſſé le temps de lui faire connoître les reſſorts qui dirigent le vol de ce cheval, ne vous en prenez qu'à ſa deſtinée.

L'audace avec laquelle ce fourbe s'excuſe leur fait impreſſion ; ils ſe contentent de le faire garder à vue dans un appartement du Palais, où, d'ailleurs, il eſt bien traité. Ils déclarent aux deux autres Rois qu'ils ſont très-éloignés de révoquer leur don ; mais qu'ils doivent conſentir ſans peine que, dans ces momens de douleur, leurs noces & la liberté du Roi Croppart, ſoient différées juſqu'au retour du Prince.

Mélicandus & Bardigans s'y ſoumirent ſans inſiſter. Cependant le courage de Cléomadés n'étoit point ébranlé par la hauteur prodigieuſe où le cheval s'éleva, ni par la rapidité avec laquelle il fendoit les airs ; il eſpéra, quelques momens, que la machine le rapporteroit au même lieu d'où il étoit parti ; mais voyant ſans ceſſe au-deſſous de lui de nouvelles contrées & de nouvelles mers, il s'apperçut avec douleur qu'il s'éloignoit de l'Eſpagne ; enfin, la nuit répandant ſes ombres ſur la terre, toute la ſurface diſparut à ſes yeux, & il ſe ſentoit toujours emporter

emporter avec la même rapidité ; mais ce fut toujours ſans en être effrayé, qu'il s'abandonna à ſa deſtinée.

S'étant reſſouvenu, pendant la nuit, que le cheval portoit ſur ſes épaules des chevilles ſemblables à celle qu'il avoit ſur le frontal, il profita des premiers rayons du ſoleil pour eſſayer d'en faire uſage. Il reconnut qu'en tournant celle d'une des épaules à droite ou à gauche, le cheval en ſuivoit la direction ; & qu'en employant l'autre cheville, le cheval ralentiſſoit ſon vol, & deſcendoit vers la terre. Du moment où Cléomadés connut l'uſage qu'il pourroit faire de ſes chevilles, il fut conſolé, & conçut même de grandes eſpérances. Les rayons du ſoleil, refléchis par les dômes dorés de quelques temples, lui firent appercevoir qu'il étoit au-deſſus d'une grande ville ; il embraſſe alors les deux épaules du cheval, & ſe ſervant avec adreſſe des deux chevilles, il deſcendit doucement ſur la plate-forme d'une tour très-élevée, poſée au milieu des jardins d'un grand Palais.

On croira ſans peine que quoique l'alure du cheval fût très-douce, le Prince n'avoit pu paſſer un jour & une nuit dans un air

auſſi vif & auſſi froid, ſans beaucoup de fatigue, & ſans beaucoup d'appétit.

Cléomadés ſaute légèrement ſur la plate-forme, & y laiſſe ſon cheval: des qu'il a découvert une légère trape qui couvre un degré, il le deſcend ſans crainte, & bien-tôt il arrive dans un ſallon, où il trouve une table chargée des débris d'un feſtin, & de flacons encore pleins de vins délicieux. Rien alors n'étoit plus preſſant pour lui que d'en faire uſage; & bientôt des mets exquis, & les vapeurs agréables de quelques verres de vin de Ténedos & de Chypre, eurent diſſipé le trouble & la fatigue de la nuit qu'il venoit de paſſer dans les airs. Dès qu'il ſentit ſes forces réparées, il haſarda d'entrer dans une chambre, dont la porte entre-ouverte, donnoit dans ce ſallon.

Le premier objet qui y frappe ſa vue, eſt un grand vilain géant étendu par terre entre des armes éparſes & des brocs d'eau-de-vie de palmier. Il connut facilement, à l'état où ſe trouvoit le géant, que l'uſage qu'il avoit fait des brocs l'empêcheroit long-temps d'en pouvoir faire aucun de ſes armes. Il tire donc doucement, & à tout haſard, une clef qu'il voit dans ſa main; & bien-tôt une

porte

porte richement ornée s'étant offerte, il fait uſage de la clef: il entre dans une chambre, où trois lits pareils, & dont les rideaux étoient relevés, renfermoient chacun une jeune beauté dans le printems de l'âge; leurs légers vêtemens de nuit, en déſordre, laiſſoient voir une partie de leurs charmes. Cléomadés étoit vif, il étoit jeune; mais les deſirs ne lui firent point oublier les devoirs de la Chevalerie, qui lui preſcrivoient d'être le protecteur de l'innocence & de la beauté; il ne lui étoit pas permis de les profaner; l'amour ſeul eût pu l'entraîner à l'oubli de cette régle; mais quelque charmantes que fuſſent ces jeunes perſonnes, elles l'avoient ſeulement ému & ſon cœur n'étoit point bleſſé. Il les admire, il les regarde avec feu; mais bientôt il s'en éloigne pour s'approcher d'une porte preſque ouverte, qui lui laiſſe entrevoir une chambre encore plus brillante que celle qu'il eſt prêt à quitter. Il entre dans cette dernière chambre avec une ſorte de crainte; il marche avec plus de timidité: bien-tôt un lit, dont les rideaux étoient relevés en feſtons par des guirlandes de fleurs, attire & fixe ſes regards.

Pſyché

Pſyché ne parut jamais ſi belle à l'Amour, que la jeune perſonne qui repoſoit dans ce lit, le parut aux yeux du Prince. Il crut voir Hébé, n'ayant preſque d'autre voile que les beaux cheveux blonds, dont les treſſes & les boucles couvroient ſes épaules & ſon ſein. Un ſaiſiſſement délicieux, mêlé de reſpect & de crainte, le rend immobile; toute ſon ame paroît avoir paſſé dans ſes yeux; ſon état préſent lui paroît ſi doux, ſon bonheur ſi vif, qu'il n'imagine pas dans cet inſtant qu'il puiſſe augmenter. Un mouvement que la jeune perſonne fait en dormant, lui dérobe une partie des charmes qui l'embrâſent; il s'approche un peu plus près; & ce même mouvement lui en fait découvrir de nouveaux.

Ce fut le premier moment où Cléomadés connut l'amour, le pouvoir que cette paſſion prend ſur une ame, & les ſentimens qu'elle inſpire; mais la crainte d'offencer celle qui devient la maîtreſſe de ſon cœur, ne lui permet rien de tout ce qui auroit pu la bleſſer, ſi ſes yeux euſſent été ouverts. Le Prince d'Eſpagne fût peut-être toujours reſté dans cette contemplation

tion délicieuſe, s'il n'eût apperçu une abeille voltiger (ſur ce qu'elle prenoit, ſans doute, pour un bouton de roſe) & prête à piquer un ſein charmant. Cléomadés s'abuſant lui-même, croit n'être animé que par l'ardeur de défendre ce qu'il aime; il vole à ſon ſecours; mais n'oſant y porter la main, ſa bouche ſeule s'oppoſe à l'atteinte de l'abeille: il reçoit ſur la joue la piquure de ſon aiguillon; & la jeune perſonne ſe réveille en jettant un cri: & voyant un jeune homme qui lui étoit inconnu: " Téméraire, s'écria-t-elle, quelle " audace, quel pouvoir vous conduit en ces " lieux? Etes-vous le Roi Liopatris, que " le Roi mon père me deſtine pour époux? " Ah! ſi vous ne l'êtes pas, rien ne peut " vous dérober à la mort.....Interdit, trou- " blé, & n'écoutant que ſon amour & la " crainte d'irriter ce qu'il aime: oui, " Princeſſe, je le ſuis, lui répond Cléoma- " dés; par mon adreſſe, & ſous le voile " du myſtère, j'ai pénétré juſqu'en ces " lieux; j'ai voulu voir cette beauté céleſte " qui m'eſt deſtinée, & tomber à ſes pieds " avant de lui offrir ma main; peut-être " même le reſpect m'eût-il fait retirer en " ſilence,

" ſilence, ſi cette abeille cruelle ne vous " eût menacée ; & je ne pouvois parer le " coup qu'elle étoit prête à vous porter, " qu'en le recevant moi-même." Il lui tenoit ce diſcours les yeux pleins de larmes, & commençoit à voir moins de colère dans ceux de la Princeſſe ; il oſe prendre ſa belle main, il la porte ſur ſa joue brûlante ; la Princeſſe eſt émue & touchée lorſqu'elle ſent & la chaleur & l'enflure que l'aiguillon excite. Elle laiſſe baiſer ſa main : " Seigneur, " dit-elle, je vous pardonne à peine cette " démarche indiſcrette ; mais comme elle ne " peut porter atteinte à mon honneur, je " conſens à reſter encore quelque temps " avec vous ; paſſez dans ce jardin, & laiſ- " ſez-moi le temps d'appeller mes filles " d'honneur, & de paroître dans un état " plus décent."

On ſuit ſans réſiſtance les ordres de ce qu'on aime. Le Prince obéit : Lyriades, Gayete, & Florette, que Cléomadés avoit d'abord trouvées dans leurs lits, ſe levèrent promptement à la voix de la Princeſſe : elle leur conte ſon aventure en rougiſſant ; elle ſourit enſuite ; & finit par leur avouer que l'époux qui lui eſt deſtiné lui paroît charmant.

Toutes

Toutes les trois s'empreſſent à habiller leur maîtreſſe; elles-mêmes ſe mettent en état de ſuivre la Princeſſe, qui ſent déjà quelque impatience de joindre celui qu'elle croyoit être Liopatris.

Cléomadès eſt ébloui en la revoyant; ils s'aſſeyent ſous un berceau; & les filles d'honneur de la Princeſſe ne la quittant point, il s'y prend aſſez adroitement pour apprendre que leur maîtreſſe ſe nomme Clarémonde, & qu'elle eſt fille unique de Cornuant, Roi de Touſcan; qu'il l'a promiſe au Roi d'Affracan, nommé Liopatris.

Le Prince ſe reproche en ſecret ſa ſupercherie; mais, emporté par l'amour il ne néglige aucuns moyens de lui plaire & de l'attendrir. Combien de fois ne lui jura-t-il pas de l'adorer & de la rendre Souveraine de ſon Royaume & de ſa vie! Avec quelle violence, ſur-tout ne lui parla-t-il pas de l'impatience où il étoit de voir luire le jour heureux qui devoit les unir! Si l'amour rend éloquent, il rend également perſuaſif: Clarémonde bien-tôt commence à ne plus craindre de laiſſer paroître un penchant qui l'entraîne, & qu'elle croit légitime. Elle lui répond avec modeſtie; mais ſes regards

donnent à ce qu'elle dit à Cléomadès, toute l'expreſſion de la tendreſſe. Lyriades, Florette & Gayete ſe levent pour cueillir des fleurs. Cléomadès ſaiſit cet inſtant pour ſe jetter aux genoux de Clarémonde; il y renouvelle le ſerment de l'adorer toujours, & reçoit celui qu'elle fait à ſon tour de lui être à jamais fidelle; mais tout-a-coup les portes du jardin s'ouvrent avec fracas, & le Roi Cornuant s'avance, ſuivi de ſa Cour, & d'une troupe armée.

Le géant s'étoit enfin réveillé; ſon premier ſoin avoit été de voir ſi tout étoit en bon ordre dans l'appartement de la Princeſſe, dont la garde lui étoit commiſe. Ne la trouvant point dans ſon appartement, & entendant folâtrer les jeunes filles d'honneur dans le jardin, il avoit vu, par une fenêtre, un jeune Chevalier aux pieds de la Princeſſe, & avoit couru promptement en avertir le Roi ſon père.

Cornuant s'avance avec fureur, fait entourer Cléomadès & ſa fille, à laquelle il demande par quelle fatalité un étranger ſe trouve à ſes genoux? " Il ne peut s'y trouver, " lui répond-elle, que de votre aveu; & ce

ne

" ne peut être un autre que le Roi que vous
" m'avez deſtiné."

" Traître, s'écria Cornuant, en s'adreſ-
" ſant à Cléomadès, quelle fureur a pu te
" porter à violer cet aſyle ſacré, à pénétre
" juſques auprès de ma fille, & à te dire
" Liopatris? Seigneur, lui répond reſpectu-
" euſement Cléomadès, plaignez un jeune
" & malheureux Chevalier perſécuté par la
" vengeance des Fées. Né d'un ſouverain
" d'Europe qui leur avoit déplu, elles me
" condamnèrent, au moment de ma naiſ-
" ſance, à me voir expoſé tous les ans, pen-
" dant trois jours, aux plus affreux périls;
" & l'inſtant où ces périls porteront la
" crainte en mon ame, doit être celui de ma
" mort".

" Depuis que j'ai été armé Chevalier,
" tous les ans elles me font enlever, pen-
" dant trois jours, par un cheval de bois
" qui fend les airs, me fait parcourir toute
" la terre, & ne me rapporte dans les Etats
" de mon père, qu'après m'avoir fait trouver
" des dangers affreux, auxquels, juſqu'ici,
" je n'ai point ſuccombé. Daignez, Seig-
" neur, envoyer ſur la plate-forme de cette
" tour, on y trouvera le cheval qui s'y eſt

" abattu de lui-même. Accablé de fatigue
" & de beſoin, je ſuis deſcendu pour chercher
" quelques ſecours; & parvenu juſqu'à l'ap-
" partement de la Princeſſe, je l'ai entendu
" s'écrier; Téméraire, ſi tu n'es pas le Prince
" Liopatris, je vais appeler & te faire trancher
" la tête. J'avoue, Seigneur, que dans le
" premier moment, le deſir ſi naturel de
" conſerver ſa vie m'a fait recourir à une
" feinte que moi-même je condamne; & je
" me ſoumets, ajouta-t-il, en prenant un
" air plus ferme, à tout ce que vous ordon-
" nerez de mon ſort".

Cornuant étonné de ce récit, auquel il ajoute peu de foi, envoye ſur la plateforme, d'où ſes Emiſſaires lui apportent, avec beaucoup de peine, un grand cheval de bois, maſſif, & mal fagotté, qu'il ne juge nullement propre à pouvoir voler.

Pendant ce temps, la jeune Clarémonde étoit cruellement agitée par l'eſpérance & par la crainte; cet inconnu, ſi tendre, ſi beau, ſi ſéduiſant, avoit fait la plus vive impreſſion ſur ſon cœur, qui déjà le préféroit à Liopatris.

Cornuant aſſemble ſon Conſeil, dont l'avis unanime eſt que l'inconnu mérite la mort, pour

avoir

avoir osé tromper Clarémonde, en prenant le nom de Liopatris; & le Roi Cornuant faisant entourer Cléomadès, lui annonce qu'il n'a plus qu'un moment à vivre. Je m'y attendois, répond le Prince avec fermeté; mais divine Princesse, (s'écria-t-il) pardonnez-moi de n'avoir pu résister à vos charmes, & d'avoir eu recours à cette feinte, que je ne peux me pardonner: j'eusse été trop-tôt privé de voir tant d'attraits; & la mort m'est douce puisque je les vois encore, & que le plus passionné des amans va perdre la vie à vos yeux.

Clarémonde pleure, soupire, n'ose parler, & s'enveloppe la tête de son voile: déjà les Satellites s'avancent pour exécuter l'Arrêt.... Roi Cornuant, (reprend Cléomadès, avec plus de fermeté que jamais) je suis Chevalier, & mon sang est illustre; fais-moi mourir selon l'usage de mon pays, où tout Chevalier que l'on condamne à mort, ne la recoit que monté sur son cheval de bataille; cet instrument de la vengeance des Fées me paroît suffisant pour sauver mon honneur, celui de la Chevalerie de mon pays, & de ceux dont j'ai reçu le jour.

Cornuant

Cornuant, qui voyoit périr avec peine un ſi beau Chevalier, plus malheureux peut-être que coupable, accorde aiſément une pareille demande; on fait monter ſur le cheval de bois Cléomadés, auquel on accorde auſſi l'inſtant qu'il demande pour charger quelqu'un d'inſtruire ſa famille de ſon malheureux ſort. Le Prince ne perd pas un moment pour porter la main à la cheville du frontal; & le cheval s'élance en l'air avec une telle rapidité, que ceux qui l'entourent s'écartent effrayés, & qu'il laiſſe à peine le temps au Prince même de crier; *divine Princeſſe, je vous ſerai à jamais fidèle.*

On peut imaginer ſans peine quel fut l'étonnement du Roi Cornuant & de ſa Cour; il redoubla lorſque l'on vit Cléomadès planer quelque temps dans les airs: ce Prince ne pouvoit ſe réſoudre à perdre la belle Clarémonde de vue; & ce ne fut que lorſqu'il la vit rentrer dans la tour avec le Roi ſon père, qu'il dirigea ſon vol vers l'Eſpagne. Cléomadès, connoiſſant, alors parfaitement les moyens de gouverner le vol rapide de ſon cheval, arrive près de Séville, trente-ſix heures après ſon

ſon départ. Il deſcend dans un petit château de plaiſance ; il y dépoſe ſa monture, & court entre les bras de ſon père & d'Ectrive, auxquels il rend la vie par ſa préſence.

Son arrivée fut ſuivie du mariage de ſes deux premières ſœurs avec les Rois Mélicandus & Bardigans, & de la liberté du Roi Croppart ; mais Cléomadès l'ayant appelé vainement au combat, & s'étant déclaré défenſeur de la jeune Maxime, l'homme d'or ſe mettant à ſonner de ſa trompe dès que ce vilain boſſu vouloit ouvrir la bouche, on lui ſignifia un refus abſolu, & l'ordre de ſe retirer de la Cour de Marchabias.

Le Roi Croppart ſe trouva très-embarraſſé ; il ne pouvoit retourner de pluſieurs années dans ſes Etats, où pluſieurs trahiſons & félonies l'avoient déshonoré aux yeux de ſes ſujets.

L'Auteur dit (& nous ne connoiſſons pas aſſez l'ancienne hiſtoire de Hongrie pour ſavoir ſi c'eſt avec quelque fondement) que lorſqu'un Roi de ce pays-là s'étoit rendu coupable de quelque félonie, il étoit obligé de s'en bannir pour ſept ans ; que s'il oſoit y ren-

y rentrer avant ce temps, tout Hongrois pouvoit le tuer ; & que les Magnats étoient obligés par ſerment à le combattre, s'il y revenoit, à main armée.

Croppart, dans la poſition où il ſe trouvoit, prit le parti de ſortir de la Cour ; mais il ſe déguiſa en Médecin Indien, pour ne ſe pas éloigner de Séville ; & ſe tenant dans un village voiſin, il ſe mit à cueillir des ſimples, à débiter des drogues, & fut attentif à ſavoir tout ce qui ſe paſſeroit de nouveau dans la Cour de Séville.

Il ne fut pas long-temps ſans apprendre que Cléomadès étoit reparti. Ce Prince, entraîné par ſon amour, ne put s'empêcher de le confier à la Reine ſa mère ; & ſentant bien qu'elle ne pourroit le retenir, elle conſentit à le laiſſer retourner près de Clarémonde, & l'exhorta ſeulement à ſe conduire avec prudence.

Cléomadès dirigea donc ſon vol vers le Royaume de Touſcan, de manière à n'arriver que de nuit près de ſa chère Clarémonde. Au lieu de deſcendre ſur la plateforme de la tour, il abattit ſon cheval dans un petit jardin, qui n'avoit d'autre entrée

que

que l'appartement de la Princeſſe, & il le tacha ſous un berceau.

Quel trouble mêlé d'eſpérance, de crainte & d'amour ne ſent-il pas en s'approchant de la porte qui donnoit dans ce jardin ? Cette porte ne ſe trouve point fermée ; il achève de l'ouvrir ſans bruit ; il entre, il héſite, il frémit ; & l'amour l'entraîne près du lit de la Princeſſe ; il s'approche, il entend ſa reſpiration, dont il imagine déjà ſentir la douce chaleur paſſer juſques dans ſon ame ; il lève doucement les rideaux ; une petite lampe de nuit lui fait entrevoir tous ſes charmes : il n'oſe la réveiller, il craint l'effet d'une première ſurpriſe ; il cherche un moyen d'arrêter ſes premiers cris ; il le trouve ; & la jeune Clarémonde ne peut, en s'éveillant, qu'ouvrir les yeux & reconnoître ſon amant ; ce n'eſt même qu'après s'être aſſurée que ce n'eſt point un ſonge, qu'elle lève languiſſamment ſes bras pour le repouſſer doucement. Que fais-tu, jeune téméraire, lui dit-elle d'un ton bas, & qui n'annonçoit point de colère ? Oſes-tu braver une mort certaine, que déjà je frémis de te voir donner à mes yeux ? Que prétends-tu, puiſque tu n'es pas le Roi Liopatris ? Vous

adorer toute ma vie, lui répondit-il, & vous faire un ſort digne de vous; je ſuis Cléomadès, fils du Roi d'Eſpagne. Les Auteurs de mes jours ſont inſtruits de mon aventure & de mon amour; ils vous attendent dans leurs bras, pour vous élever ſur un des plus beaux trônes de l'Univers. Quoi, vous êtes, s'écria Clarémonde, vous êtes ce Cléomadès que la renommée nous a déjà annoncé comme le plus brave & le plus parfait des jeunes Chevaliers? Le Prince, pour toute réponſe, lui préſente un bracelet d'un prix ineſtimable. C'eſt la Reine ma mère qui vous l'envoie, dit-il alors; voyez les deux portraits qu'il renferme. Clarémonde ouvre un ovale de diamans; elle voit, d'un côté, une belle perſonne revêtue d'habits royaux, avec cette inſcription: d'*Ectrive, Reine d'Eſpagne, heureuſe mère de Cléomadès:* l'autre portrait lui fait voir une ſeconde fois l'objet ſi cher à ſon cœur; elle lit: *Cléomadès, heureux fils d'Ectrive, veut vivre & mourir pour Clarémonde.*

La Princeſſe ne put réſiſter plus longtemps à tant d'amour. Oui, j'accepte ce don, lui dit-elle tendrement, puiſſe t-il faire à jamais notre bonheur. A ces mots

elle

elle baiſe le portrait d'Ectrive, ferme le bracelet, & l'attache à ſon bras. Cléomadès, plein de joie & d'amour, baiſe auſſi avec tranſport le beau bras que ce bracelet pare.

Nos jeunes amans s'arrachent avec peine à ces careſſes innocentes, pour ne pas perdre des momens ſi précieux. Clarémonde apprend à Cléomadès que Liopatris doit arriver le même jour, ſuivi de tous les Chevaliers de ſa Cour, & que rien ne peut empêcher le Roi ſon père de tenir la parole qu'il lui a donnée. Cléomadès l'inſtruit des moyens qu'il a de la ſouſtraire à ce fatal mariage : on ſe laiſſe aiſément perſuader par ce qu'on aime. Clarémonde conſent enfin à ſe laiſſer conduire en Eſpagne, & à ſe laiſſer enlever ſur le cheval enchanté. Elle appelle Florette, Gayete & Lyriade : le jour commençoit à paroître ; elles ſont bien ſurpriſes de voir à ſes genoux le jeune homme qui à déjà penſé périr pour elle ; mais elles le ſont bien davantage, lorſqu'elles apprennent que c'eſt le brave & renommé Cléomadès, Prince des Eſpagnes. Elles ne font point à Clarémonde de repréſentations inutiles ; elles la parent de ſes plus beaux ha-

bits ; l'une raſſemble un écrin de pierreries, l'autre quelques proviſions pour ſon voyage; Lyriade cependant les arrête juſqu'à ce que le ſoleil commence à s'élever ſur l'horiſon; &, craignant d'être ſoupçonnée avec ſes compagnes d'avoir eu part à l'enlévement de Clarémonde, elle prie Cléomadés de ſe faire voir, enlevant le Princeſſe, au Roi Cornuant, qui vient tous les matins dans les jardins voiſins de celui de Clarémonde. Cléomadès y conſent. Il arrange doucement ſa chère Clarémonde ſur la croupe du cheval; il ſe met en ſelle; elle penſe d'elle-même qu'elle doit l'embraſſer étroitement; & cette façon de voyager leur paroît bien douce: le cheval s'éléve, & Lyriade, Gayete & Florette vont ſecrettement dans leur lit, après avoir reçu la promeſſe que le Prince viendra les chercher pour les rejoindre à leur chère Princeſſe.

A peine Cléomadès ſe fut-il élevé au-deſſus des tours du Palais, qu'il appercut le Roi de Touſcan au milieu de ſa Cour. Sire, lui dit-il, je ſuis Cléomadès, fils unique du Roi d'Eſpagne; ne ſoyez point en peine de la Princeſſe: la Reine ma mère l'attend, mon père la couronnera le jour qu'elle

qu'elle daignera recevoir ma main. Si le Prince Liopatris, qui ne connoît point encore tous ſes charmes, veut recevoir ma ſœur pour épouſe, je la lui offre; s'il ſe trouve offenſé, je ſuis prêt à lui donner les ſatisfactions uſitées entre Chevaliers. A ces mots, il ſalue d'une inclination de tête, le Roi de Touſcan, dont la fille, en larmes, lui tend un moment un bras; mais dans l'inſtant, la rapidité du vol du cheval la porte à ſerrer Cléomadès plus fortement & plus tendrement que jamais.

La diſtance qui ſéparoit les Royaumes d'Eſpagne & de Touſcan, ne permit au Prince que d'arriver le lendemain matin près de Séville; & la Princeſſe, très-fatiguée, pria le Prince de tâcher de lui procurer quelque repos, avant de paroître aux yeux de la Cour.

Le Prince deſcend dans le jardin du petit château de plaiſance qu'il avoit hors des murs de Séville, & fut charmé d'aller annoncer ſon arrivée, pour engager le Roi & la Reine d'Eſpagne à venir au-devant de Clarémonde, & à la faire entrer en triomphe dans leur capitale. Il quitte la Princeſſe; il vole à Séville & enchante Marchabias

chabias & d'Ectrive par ſon retour & par ſon ſuccés. Ils font atteler les chars les plus brillans; en moins de deux heures tout eſt préparé pour l'entrée de Clarémonde, & l'on court au-devant d'elle.

Ce peu de temps, cependant, parut bien long à Clarémonde. Après avoir un peu réparé ſes forces avec les proviſions dont le cheval étoit chargé, elle ſe mit à parcourir le jardin, a manger quelques fruits & à cueillir des fleurs; elle en amaſſe un grand nombre; elle s'aſſeoit, elle s'amuſe à s'en faire un petit chapeau: elle chantoit, en le formant, la chanſon ſuivante en triolets.

Ah trop demeure mon ami,*
Ah que bien-tôt je le revoye!
Qu'il eſt tendre, qu'il eſt joli!
Mais trop demeure mon ami.
En lui tout bien eſt réuni:
Eh pourquoi donc ne l'aimeroye?
Ah! trop demeure mon ami,
Ah! que bien-tôt je le revoye.

Ores qu'amour eſt avec moi,
Pas ne me puis croire ſeulette,

* Nous devons prévenir nos Lecteurs que nous n'avons preſque rien changé à l'original de ces deux Couplets.

De

De lui trop bien louer me doi,
Ores qu'amour eſt avec moi.
A ce Dieu plais, puiſqu'avec ſoi
Il m'a priſe toute jeunette,
Ores qu'amour eſt avec moi,
Pas ne me dois croire ſeulette.

Tandis que Clarémonde charmoit l'ennui de ſon attente par cette chanſon, le vilain Roi boſſu Croppart étoit à l'extrêmité du jardin, *qui cueilloit ſimples, comme phyſicien qu'il ſe montroit, pour ſe céler.* Il approche doucement, il regarde entre les paliſſades, & le premier objet qu'il apperçoit, c'eſt ſon cheval de bois; le ſecond c'eſt la charmante Clarémonde, qu'il trouve encore plus belle que Maxime. Il obſerve plus attentivement que jamais; & dans ce moment Clarémonde, cédant à ſon impatience, ſe met à pleurer amérement, & à s'écrier: " Ah! Cléomadés, " mon cher Cléomadés, où êtes-vous?... " Ah! cruel, m'auriez-vous trompée lorſ- " que vous m'avez dit que vous alliez " chercher ceux qui viendroient prompte- " ment me recevoir avec honneur? Ah! " cher Cléomadés, accours, crioit-elle, en " redoublant ſes plaintes."

Le

Le boſſu Croppart avoit cette eſpèce d'eſprit qui ſert aux ſcélérats : il prend ſur le champ ſon parti. " Belle & noble " Damoiſelle, ne pleurez plus, s'écria-t-il " en l'abordant, Cléomadés, excédé de fa- " tigue en arrivant au Palais, s'eſt trouvé " mal : vole, m'a-t-il dit, comme à ſon " Conſeiller & à ſon confident intime, " vole auprès de celle que j'aime ; ſers- " toi de mon cheval enchanté, pour la con- " duire plus promptement à mon ſecours."

" A ces mots, (ajoute le perfide boſſu) " le Prince m'a enſeigné les moyens faciles " de le diriger ; montez-y donc avec moi, " & je vais vous conduire où ce Prince " vous attend."

Clarémonde n'héſite pas à le croire ; elle ſaute légèrement ſur la croupe du cheval ; ſon ancien maître ſe guinde ſur la ſelle ; ſes longs bras de boſſu s'étendent ; il tourne la cheville ; & Clarémonde eſt enlevée & livrée à la vengeance & à l'amour de ſon infâme raviſſeur. Elle ſe fût ſûrement précipitée ſi elle eût pu prévoir le danger qui la menaçoit.

*** *Nous donnerons la Suitte et la fin de ce conte dans le No. prochain.*

CAUSES CELEBRES.

Le Journal intereſſant des cauſes célebres nous en a préſenté pluſieurs, que leurs détails & leurs diſcuſſions rendent trop longues pour pouvoir être inſérées dans le nôtre. Cependant pour remplir nos engagemens avec le public de maniére à le ſatisfaire, nous donnerons toujours ou bien une cauſe entiére, que nous choiſirons telle que la ſuivante parmi les plus ſinguliéres & les plus courtes, ou bien nous nous contenterons de faire des plus longues, des extraits, qui mettront nos lecteurs à même d'en connoitre les faits, les moyens dont les Avocats ſe ſont ſervis pour les deffendre, & les jugemens qui en ont été rendus.

MACHINE INFERNALE.

L'Hiſtoire horrible arrivée à Lyon il y a quelques années, d'un frére qui fut accuſé par le Miniſtere public d'avoir fabriqué une machine infernale pour exterminer ſon frére, a fait aſſés de bruit pour être généralement

connue. On ne peut lire la deſcription de cette machine ſans frémir. Il ne paroît même pas poſſible d'imaginer comment il s'eſt trouvé un ſcélérat aſſez intrépide pour oſer entreprendre d'exécuter cet abominable ouvrage, après l'avoir conçu. Comment a-t-il pu compter aſſez ſur ſon adreſſe, pour eſpérer qu'il ne donneroit aucun mouvement à la détente des piſtolets, en attachant au couvercle les fils de fer qui doivent les faire partir par le mouvement de ce couvercle ?

Cependant ce modèle, qui a été fabriqué à Lyon, vient d'être imité à Orléans. Les juges de Lyon avoient cru trouver le coupable, & l'avoient condamné à la mort, précèdée de ſupplices effrayans. Mais le parlement de Paris jugea que ce que le prémier tribunal avoit pris pour des preuves, n'étoit que des indices inſuffiſans pour déterminer à prononcer la mort de l'accuſé. Cependant l'épreuve de la queſtion la plus rigoureuſe n'ayant arraché aucun aveu de la bouche de cet accuſé, il fut condamné à toutes les peines que la loi a dépoſées dans les mains de la juſtice, excepté celle de la mort.

Le ſcélérat qui, à Orléans, a oſé entreprendre de répéter l'eſſai de cette funeſte machine,

machine, voyant que le premier auteur avoit échappé au dernier ſupplice, faute de preuves juridiques, a cru, ſans doute, qu'en prenant des précautions mieux combinées, il empêcheroit que le ſoupçon ne vînt juſqu'à lui. Mais, heureuſement pour l'humanité, le coupable a été convaincu, & a ſubi la peine due à ſon horrible attentat. On doit eſpérer que cet exemple arrêtera déſormais le cours de ces entrepriſes.

Nicolas Philippot étoit ſerrurier à Orléans, & l'on dit qu'il étoit fort habile dans ſon métier. Il a, au moins, fait preuve d'une grande adreſſe dans la fabrication de la machine dont il a fait uſage.

Il fréquentoit beaucoup dans la maiſon du nommé François Meunier, vitrier dans la même ville. Meunier ſoupçonna que ſa femme étoit, plus que lui, l'objet des fréquentes viſites de Philippot. Il le pria de les ceſſer; ſes prières n'ayant pas eu leur effet, il avertit ſérieuſement celui qu'il regardoit comme ſon rival, qu'il prendroit des meſures pour l'empêcher de venir chez lui.

Les viſites ceſſèrent; mais il paroît que la liaiſon continua entre Eliſabeth Breton,

femme de Meunier, & Philippot. Meunier avoit, pour domeſtique, une fille nommée Marie-Madeleine Froc, qui portoit à Philippot des lettres de ſa maîtreſſe, & lui rapportoit les réponſes.

Le mari cependant vivoit dans la plus grande ſécurité, Il n'avoit plus entendu parler de celui qu'il avoit cru être l'amant de ſa femme, depuis qu'il lui avoit interdit l'entrée de ſa maiſon, & n'avoit aucun ſoupçon de leur correſpondance.

Un jour du mois de mai 1776, le nommé Nérau, dit Saint-Jean, domeſtique ſans condition, & faiſant, dans Orleans, des commiſſions pour le public, lui apporte une boîte, & lui dit qu'elle contient des eſtampes, qu'on lui envoie, pour les encadrer.

Quoique Meunier connût la perſonne de la part de qui Nérau lui dit que venoient ces eſtampes, & qu'il eût même déja travaillé pour elle dans le méme genre, il refuſa de prendre la boîte, diſant qu'il ne recevoit point de paquets ſans lettre d'avis.

Le jeudi, 30 du même mois, ſur les huit heures & demie du ſoir, Nérau rapporte la même boîte, ſur laquelle étoit l'adreſſe de Meunier, avec une lettre qui lui donnoit

avis

avis, qu'elle venoit de la même perſonne qui lui avoit déja fait encadrer des eſtampes, & qui le chargeoit d'encadrer encore celles qu'il trouveroit enfermées dans la boîte. Il la reçoit, & remet à l'ouvrir juſqu'au lendemain.

Dès que ſa boutique fut ouverte, le vendredi 31 mai, au matin, il travaille à ouvrir le fatal paquet. Il détache le couvercle, qui étoit artiſtement arrêté. A peine le ſouleve-t-il pour l'ôter, qu'il ſe fait une exploſion qui effraya tout le voiſinage, & bleſſa griévement Meunier aux mains & au viſage.

Le premier effroi paſſé, on examine la boite, & l'on reconnoit qu'elle contenoit une machine à peu près ſemblable à celle qui avoit été miſe en uſage à Lyon. Heureuſement les bouches des deux piſtolets ſe trouvèrent dirigées du côté de la boite oppoſé à celui qui étoit tourné vers Meunier; enſorte que les balles dont les piſtolets étoient chargés, furent lancées dans la rue, & ne bleſſèrent perſonne.

Meunier inſtruit la juſtice du danger qu'il venoit de courir, lui remet entre les mains la boite en l'état où elle étoit, & la

lettre

lettre qu'il avoit reçue, & déclare que le tout lui a été remis par Nérau, dit Saint-jean, avec les circonſtances rapportées plus haut.

Nérau eſt arrêté & conſtitué priſonnier. On l'interroge : il déclare que c'eſt Philippot qui l'a chargé de porter la boîte à ſon adreſſe, avec la lettre d'avis que Meunier avoit demandée, & que Philippot lui avoit recommandé de ne pas le nommer, & de ne parler que de la perſonne qui effectivement, diſoit-il, l'avoit chargé d'envoyer le paquet à ſon adreſſe. Il ajoute que, quand il vint chez Philippot lui rendre compte du ſuccès de ſa miſſion, celui-ci lui paya ſon ſalaire, lui dit qu'il devoit avoir beſoin de ſe rafraîchir, après la courſe qu'il venoit de faire, & lui offrit un verre de vin qu'il accepta. Après cette déclaration, on trouva Nérau mort dans ſa priſon.

De-là on a conjecturé, non ſans fondement, que le verre de vin qu'il avoit bu chez Philippot étoit empoiſonné, & que ce ſcélérat, en faiſant périr le commiſſionnaire, avoit eſpéré couper tous les rapports qu'il pouvoit y avoir entre lui & la boîte, & rompre le ſeul fil qui pouvoit conduire juſqu'à

qu'à lui. En effet, ſi le malheureux Saint-Jean fut mort dans la nuit qui ſe paſſa entre la remiſe & l'ouverture de la boîte, il eût été bien difficile de découvrir d'où elle provenoit. Le vitrier auroit bien nommé le commiſſionnaire qui la lui avoit apportée; mais comment auroit-on appris de quelle main ce commiſſionnaire la tenoit?

On auroit cherché à le deviner par l'écriture de la lettre & de l'adreſſe.

Mais comment, entre tous les habitants d'une ville auſſi grande & auſſi peuplée que celle d'Orléans, démêler l'écriture d'un ſerrurier? Il ne ſeroit peut-être pas difficile de reconnoître la main d'un homme que ſon état met dans le cas d'écrire ſouvent pour le public; mais un ſerrurier! Quand eſt-ce qu'il écrit? Souvent même ſçait-il écrire?

Quoi qu'il en ſoit, auſſitôt que la femme de Meunier ſçut que Saint-Jean étoit arrêté, elle prit la fuite. Philippot prit, de ſon côté, la même précaution.

Son premier mouvement l'avoit porté à ſe retirer en Angleterre; mais, ſoit qu'il ait éprouvé des difficultés pour le paſſage, ſoit que quelqu'autre motif l'ait arrêté, il ſe détermina à reſter dans le royaume. Il eut même

TAYLOR INST. OXFORD

même l'audace de rentrer dans Orléans, pour y prendre, dans ſa maiſon, quelques hardes & quelques uſtenſiles à ſon uſage.

Il prit ſi bien ſes meſures, qu'il n'y fut point apperçu, & vint à Paris. Il ſe logea dans une auberge rue de Touraine, au coin de la rue des Cordeliers. Il y paſſa environ deux mois, ſous le nom du *chevalier d'Albret*, & ſe diſant officier dans le régiment de Conti. Il occupoit, dans cette auberge, une chambre garnie, & mangeoit habituellement à la table où plus de cent perſonnes viennent ordinairement prendre leurs repas. Il avoit un certain extérieur d'éducation, qui lui fit former une ſorte de liaiſon avec quelques-uns de ſes convives.

Il fit, un jour, la partie, avec deux ou trois de s'aller promener à la foire Saint-Ovide, d'où il ne revint à ſon auberge, que vers minuit. Lorſqu'il frappoit à la porte, il fut entouré d'une troupe de mouches de police, qui le forcèrent d'entrer dans l'auberge, d'où il voulut fuir à la vue d'un commiſſaire, qui l'attendoit depuis deux heures, avec main forte.

Après que les mouches eurent certifié au commiſſaire que c'étoit le même individu dont

dont le ſignalement avoit été envoyé d'Orléans à la police, cet officier s'aſſura de ſa perſonne, en lui faiſant mettre les menottes. Il fut conduit dans la chambre qu'il occupoit, où l'on fit la perquiſition de ſes effets. On trouva, caché dans un coin, un tas aſſez conſidérable de charbon, dont l'aubergiſte déclara n'avoir aucune connoiſſance. On trouva pluſieurs matrices de monnoie en terre. On fouilla dans ſes poches, on y trouva quelques écus de 6 liv. ébauchés en plomb.

Procès-verbal fut dreſſé de ces découvertes, & Philippot fut conduit au grand-châtelet, d'où il fut transféré dans les priſons d'Orléans.

Son procès lui fut fait, & dans le même procès, ſe trouvèrent impliquées Eliſabeth Breton, femme de Meunier, ſuſpectée d'avoir été complice de l'attentat commis contre ſon mari, & Marie Madelaine Froc, qui, comme nous l'avons dit, avoit été la meſſagère de la correſpondance que Philippot & la femme Meunier avoient entretenue enſemble.

Par ſentence du 11 Janvier 1777, la contumace a été déclarée bien & duement in-

ſtruite contre la femme Meunier, & Philippot a été déclaré duement atteint & convaincu d'avoir fabriqué une boîte meurtrière, dans laquelle étoient renfermés deux piſtolets chargés de poudre & à balles ; d'avoir envoyé cette boîte, par le nommé Nerau, dit Saint-Jean, à deux différentes fois, & notamment le jeudi 30 mai dernier, ſur les huit heures & demie du ſoir, avec une lettre d'avis ſuppoſée, au nommé François Meunier, vitrier à Orléans, & ce dans le deſſein de faire périr Meunier par l'ouverture qu'il feroit de ladite boîte ; & lors de laquelle ouverture ledit Meunier a été grievement bleſſé. Pour réparation de quoi Philippot a été condamné à avoir, par l'exécuteur de la haute-juſtice, les bras, jambes, cuiſſes & reins rompus vif, ſur un échafaud qui, à cet effet, ſeroit dreſſé ſur la place publique du Martroy de la ville d'Orléans ; ce fait être mis ſur une roue, la face tournée vers le ciel, pour y reſter juſqu'à ce qu'il expire. Les biens dudit Philippot ont été déclarés acquis & confiſqués au profit de ſa majeſté, ou de tel autre ſeigneur haut-juſticier qu'il appartiendroit ; ſur iceux préalablement pris la ſomme de cinquante

quante livres d'amende envers le roi, au cas que confiſcation n'ait lieu au profit de ſa majeſté. En ce qui touchoit la femme Meunier, il a été ordonné qu'il ſeroit ſurſis à ſon jugement, juſqu'après l'exécution de Philippot; & en ce qui concernoit la fille Froc, elle a été miſe hors de cour; il lui a été enjoint néan-moins d'être plus circonſpecte à l'avenir. Il a été ordonné que ladite ſentence ſeroit imprimée & affichée par-tout où beſoin ſeroit. Ce jugement rendu, Philippot, avec les groſſes de la procédure, fut transféré dans les priſons de la conciergerie, & la fille Froc fut miſe en liberté, en conſéquence du hors de cour que les juges d'Orléans avoient prononcé à ſon égard.

Mais, par arrêt du premier Février 1777, la cour, ayant vu le procès, ordonna que, dans huitaine, à compter du jour de la ſignification qui en ſeroit faite à cette fille, elle ſeroit tenue de ſe rendre aux pieds de la cour pour le jugement de ſon procès; ſinon, & à faute de ce faire, dans ledit temps, & icelui paſſé, il a été ordonné qu'il y ſeroit procédé tant en ſon abſence que préſence, ſuivant & au deſir de l'édit du mois de

Juillet 1773.* La ſignification de cet Arrêt lui fut faite le 18 de Février.

M. le procureur général interjetta appel *à minimâ* de la ſentence d'Orléans, à l'égard de Philippot; & par arrêt du 25 Février 1777, la cour, faiſant droit ſur cet appel, & ſur celui qu'avoit interjetté Philippot de la

* L'article X de cet Edit porte, "qu'il ne pourra être procédé, tant en première, que dernière inſtance, au jugement d'aucun procès criminel inſtruit par récollement & confrontation, & dont l'appel ſera de nature à être porté ès chambres de Tournelle, ou autres chambres de nos cours, où ſe portent les appels des procès de grand criminel, ſans appeller, pour ſubir le dernier interrogatoire, en préſence des juges, tous les accuſés, autres néanmoins que ceux contre leſquels la contumace aura été inſtruite en la forme ordinaire. Voulons, en conſéquence, qu'en vertu d'un jugement qui ſera rendu, à la requête de la partie publique, il leur ſoit fait ſommation de comparoître au jour indiqué par ledit jugement, & de ſe réintégrer, à cet effet, dans les priſons, ou de ſe repréſenter aux pieds de la cour, ſuivant l'exigence des cas."

"Article XI. Faute par leſdits accuſés d'avoir comparu, ou de s'être mis en priſon, il ſera paſſé outre au jugement du procès, ſans qu'il ſoit beſoin de conſtater leur abſence, autrement que par un certificat qui ſera délivré par le greffier de la geole, ou par le procès verbal de l'huiſſier qui aura été chargé de les appeller, ſans qu'il puiſſe être fait aucune perquiſition deſdits accuſés, & inſtruit aucune contumace, faute de préſence, dont nous abrogeons l'uſage; & ſera, le certificat dudit greffier, ou le procès-verbal de l'huiſſier, joint au procès."

même

même ſentence, mit les appellations & la ſentence au néant ; émendant, pour les cas réſultant du procès, condamna Nicolas Philippot à avoir les bras, jambes, cuiſſes & reins rompus vif, par l'exécuteur de la haute juſtice, ſur un échafaud qui, pour cet effet, ſeroit dreſſé dans la place publique du Martroy de la ville d'Orléans ; Philippot préalablement appliqué à la queſtion ordinaire & extraordinaire, pour avoir, par ſa bouche, la révélation de ſes complices & la vérité d'aucuns faits mentionnés au procès ; tous ſes biens acquis & confiſqués au roi, ou à qui il appartiendra ; ſur iceux préalablement pris la ſomme de deux cens livres d'amende envers le roi, au cas que confiſcation n'ait pas lieu au profit de ſa majeſté. Surſeoit à faire droit ſur les plaintes & accuſations intentées, à la requête du procureur du roi au bailliage d'Orléans, contre Marie-Madelaine Froc, juſqu'après l'exécution du préſent arrêt à l'égard dudit Nicolas Philippot ; en conſéquence, ordonne qu'elle ſera, à la requête du procureur général du roi, écrouée ſur le regiſtre des priſons de la conciergerie, pour, les procès-verbaux de queſtion & d'exécution

tion dudit Philippot, apportés au greffe criminel de la Cour, Marie-Madelaine Froc ramenée ſous bonne & ſûre garde, des priſons d'Orléans en celles de la conciergerie du palais, le tout communiqué au procureur général du roi, être par lui pris telles concluſions qu'il appartiendra, & vu par la Cour, être ordonné ce que de raiſon. Ordonne que le préſent arrêt ſera imprimé, publié & affiché, tant dans la ville d'Orléans, que dans la ville, fauxbourgs & banlieue de Paris, & par-tout où beſoin ſera; & pour le faire mettre à exécution, renvoie Nicolas Philippot & Marie-Madeleine Froc, priſonniers par-devant les officiers du bailliage criminel d'Orléans.

Philippot, à la queſtion qui lui fut donnée à Orléans, le 28 du même mois, n'avoua rien, & ſoutint toujours avec cette atroce fermeté qu'acquiert aux ſcélérats l'habitude du crime, qu'il étoit innocent. Mais, enfin, l'appareil de ſon ſupplice, & le ſpectacle des inſtrumens avec leſquels il alloit être exécuté, ſemblèrent faire quelque impreſſion ſur lui. " Voilà, dit-il, où " conduit l'amour des femmes," en employant

ployant une expreſſion que la décence ne permet pas de répéter.

Enfin, Marie-Madeleine Froc, ayant été ramenée, après l'exécution de Philippot, dans les priſons de la conciergerie, la Cour, après avoir vu le procès-verbal de queſtion ſubie par Nicolas Philippot, devant les juges d'Orléans, le 28 Février, contenant ſes réponſes & dénégations, ſon récollement ſur ſes interrogatoires du même jour, concluſions du procureur général du roi, après avoir interrogé Marie-Madeleine Froc, ſur les faits mentionnées au procès, par arrêt du premier Mars 1777, déchargea Marie-Madeleine Froc des plaintes & accuſation contre elle intentées, à la requête du procureur du roi au bailliage d'Orléans; en conſéquence ordonna que ſes écrous ſeroient rayés & biffés de tous regiſtres où ils peuvent avoir été inſcrits, & que mention ſeroit faite du préſent arrêt en marge, à ce faire tous greffiers dépoſitaires deſdits regiſtres contraints par corps, quoi faiſant, déchargés; ordonna qu'à la requête du procureur général du roi le préſent arrêt ſeroit imprimé, publié & affiché, tant dans la ville d'Orléans,

léans, que dans la ville, fauxbourgs & banlieue de Paris, & par-tout où beſoin ſeroit.

Il fut prouvé, à la vérité, qu'elle avoit porté les lettres que la femme de Meunier avoit envoyées à Philippot, & rapporté les réponſes. Mais elle n'avoit fait qu'obéir à ſa maîtreſſe : elle ignoroit totalement ce que contenoient ces lettres, & n'avoit aucune part, ni directe ni indirecte au crime de Philippot.

Il eſt poſſible encore que la femme Meunier ſoit innocente de l'attentat commis contre ſon mari. Si elle a eu un mauvais commerce avec Philippot, ce qui n'eſt pas prouvé, & ſi elle l'a continué depuis que ce ſcélérat a ceſſé ſes viſites, il eſt très-probable qu'il ne lui a pas fait part de ſon abominable projet, dont il eſt vraiſemblable qu'elle n'eût pas ſouffert l'exécution. Auſſi, quoiqu'elle ait été jugée par contumace, le juge d'Orléans n'a-t-il prononcé contre elle qu'un plus amplement informé, après l'exécution de Philippot.

Quant à celui-ci, on ne l'a point pourſuivi ſur l'empoiſonnement de Nérau, ſur lequel on ne peut avoir que des ſoupçons fondés ſur les circonſtances, & qu'il eût été im-

impoſſible de prouver. On ne s'eſt point arrêté non plus à le pourſuivre comme faux monnoyeur ; il étoit inutile de le condamner pour un crime qui ne ſe punit que par un ſupplice beaucoup moins rigoureux que celui que méritoit ce ſcélérat.

EXTRAIT

De la Cauſe des accuſés de Parricide.

LE Parlement vient de juger un Procès de la plus grande importance ; c'eſt celui des accuſés de parricide, de Mont-Briſon.

Un pere à été pourſuivi par ſon fils, ſa belle-fille, & un journalier : le fils tenoit un bâton, & menaçoit ſon pere, qui crioit en fuyant : *A moi, à mon ſecours, mes enfans m'aſſaſſinent.* Il s'arrêta au bout de quatre cent cinquante pas : il y eut entre le pere & le fils une vive diſpute dans laquelle celui-ci reprocha au premier d'avoir voulu aſſaſſiner ſa femme.

Deux Vignerons de qui la curioſité avoit été excitée par le bruit de la courſe & par

les cris du pere, ſont venus au-devant de lui ; ils l'ont vu ſans aucune bleſſure, & ce pere ne leur a point dit qu'il en eût reçu.

Après cette diſpute, qui dura plus d'une heure, & dans laquelle les Vignerons ſe mêlèrent, les enfans & le journalier ſe retiroient, quand le pere tomba & mourut ſubitement ſous les yeux de l'un des deux Vignerons, l'autre n'étoit qu'à quatre pas ; tous deux voulurent ſecourir ce pere, mais il n'étoit plus tems.

Cet évènement ſi funeſte arriva près de Mont-Briſon le 14 Juin 1775, à onze heures & demie du matin. Les Juges reconnurent le cadavre à ſix heures du ſoir, & ils mandèrent des Chirurgiens à l'effet de conſtater le genre de la mort.

Pendant tout le tems qui s'écoula entre le moment de cette mort & celui de la reconnoiſſance, l'un des deux Vignerons qui avoient été témoins oculaires, enyvré de l'eſpèce de célébrité que lui donnoit la curioſité publique dont ſes récits étoient l'objet, raconta cette mort de différentes manières ; enſorte cependant que ſes diſcours jettèrent dans tous les eſprits l'opinion que les enfans avoient donné la mort à leur pere, & qu'on

les

les fit arrêter. Cette opinion s'accrédita encore par le rapport des Chirurgiens, qui aſſurèrent avoir vu une bleſſure à la tête du mort, des échymoſes ſur les reins, & un gonflement à la langue qui leur faiſoit préſumer qu'il y avoit eu étranglement.

Les deux Vignerons, ſeuls témoins oculaires de cette mort, furent entendus promptement : leurs dépoſitions faites, & avec la plus grande étendue, prouvèrent que la mort avoit été naturelle, & que les enfans n'y avoient eu aucune part.

Ce pere étoit regardé à Mont-Briſon comme un monſtre ; il avoit plus d'une fois attenté à la vie de ſes enfans : cependant après l'inſtruction qui dura dix-huit mois dans le premier Tribunal, l'Officier public demanda que le fils & le journalier fuſſent rompus & jettés au feu, & que la jeune femme fût pendue : les Juges de Mont-Briſon ordonnèrent que préalablement les deux premiers accuſés ſeroient appliqués à la queſtion ordinaire & extraordinaire, & ils furent transférés à la Conciergerie du Palais à Paris.

C'eſt Me. Dodin qui a entrepris leur défenſe ; il a démontré leur innocence de la

manière la plus forte & la plus décisive: Mᵉ. le Gouvé a aussi consulté sur cette malheureuse affaire, & M. Louis a combattu en homme de l'art le rapport des Chirurgiens de Mont-Brison; *mais ces derniers avoient vu.*

Par l'Arrêt le Parlement a décidé qu'il en seroit plus amplement informé contre tous les accusés, seulement pendant une année, & que cependant la belle-fille & le journalier seroient mis en liberté.

Ainsi leurs jours sont en sureté; & s'ils n'ont pas été déchargés à l'instant de l'accusation, c'est parce que le procès-verbal des Chirurgiens de Mont-Brison étant juridique, il n'a pas pu être anéanti par une Consultation qui ne faisoit pas partie du Procès.

JUGEMENT *du Procès de Mr. le Maréchal de* Richelieu.

Le fameux procès de Mr. le Maréchal de Richelieu vient enfin d'être jugé; tout le monde sait que Mᵐᵉ de St. Vincent lui demandoit le payement d'une somme considérable,

dérable, & qu'elle préſentoit pour titre de ſa demande de prétendus billets de Mr. le Maréchal. Pour donner une idée nette & préciſe de ce jugement, nous ne croïons pas pouvoir mieux faire que de tranſcrire la notice qu'en donne Mr. Linguet dans ſes Annales Politiques, ouvrage qui juſtifie pleinement la réputation de cet Ecrivain déja ſi célebre comme Orateur, & comme homme de Lettres.

ON ſe rappelle que pour appuyer ſa plainte en *faux*, tant contre les billets que contre les lettres produites pour les juſtifier, M. le Maréchal de *Richelieu* avoit fait entendre un grand nombre de témoins qui l'établiſſoient : Mde. de *St.-Vincent*, de ſon côté, pour détruire leurs dépoſitions, avoit rendu plainte en ſubornation de témoins contre le *Maréchal*.

Celui-ci, d'ailleurs, avoit enveloppé dans ſes dénonciations, & le Lieutenant-Criminel dans les décrets, une multitude d'accuſés qui ont ſubi toutes les rigueurs de l'inſtruction, tels que les ſieurs *Vedel*, *Benavent*, *Caron*,

Caron, les abbés de *Villeneuve Flacoſy*, *de Tranſe*, *Froment*, & les ſieurs *Rubit*, *Aléon des Goutes*, &c.

De plus, pluſieurs des billets conteſtés avoient été depuis négociés & eſcomptés par le meme ſieur *Rubit*, fripier de *Paris*, & par le ſieur *Préville*.

Enfin les parens de la Dame de *St.-Vincent* avoient demandé à intervenir dans l'affaire, & s'étoient rendus plaignans contre le *Maréchal* pour cauſe de *rapt* commis par lui en la perſonne de leur parente. Cette requête avoit été honorée d'une longue liſte de noms qui lui donnoient, par leur célébrité aux yeux du public, un poids que la forme de cette juriſprudence leur refuſoit.

Par arrêt du 7 Mai, la Cour, ſans s'arrêter à cette derniere plainte, déclare *faux* les billets, ainſi que les 22 lettres attribuées au *Maréchal*.

Sur la plainte de *faux*, dirigée nommément contre Mde. de *St.-Vincent*, met les parties *hors de Cour*.

Enjoint aux ſieurs *Vedel* & *Benavent* d'être plus *circonſpects à l'avenir*, & cependant condamne le *Maréchal* aux dépens envers

envers eux, par forme de dommages-intérêts.

Décharge *Caron* de l'accuſation, lui enjoint d'être plus *circonſpect* à l'avenir, & lui fait défenſe de plus altérer des billets, ou autres actes par des acceptations ſimulées; condamne le *Maréchal* envers lui en 3000 liv. de dommages-intérêts.

Décharge de l'accuſation les abbés de *Villeneuve Flacoſy*, de *Tranſe*, & *Froment*; condamne le *Maréchal* envers eux en tous les dépens, & en 30,000 liv. de dommages-intérets envers le premier, 10,000 liv. envers le ſecond, & 3000 liv. envers le troiſieme, applicables, de leur conſentement, au pain des pauvres.

Décharge également de l'accuſation les ſieurs *Rubit*, *Aléon des Goutes*, veuve *Leroi*; condamne le *Maréchal* aux dépens envers eux, & en 2000 liv. de dommages-intérêts envers le ſieur *Rubit*, 6000 liv. envers le ſieur *Aléon des Goutes*, 1000 l. envers le ſieur *Préville*, 1000 l. envers la veuve *Leroi*.

Condamne Mde. de *St.-Vincent* à payer aux ſieurs *Rubit* & *Préville* le montant des billets à eux négociés par elle, eſcomptés par eux, & déclarés *faux*, avec les intérêts à compter

à compter du jour de l'échéance, ce qui fait un objet de plus de 140,000 l.

Supprime les termes injurieux imprimés dans les mémoires.

Sur la plainte des parens, en rapt, contre le *Maréchal*, déclare qu'il n'y a lieu à plainte.

Compenſe les dépens entre le *Maréchal* & la Dame de *St.-Vincent*.

Ordonne que l'arrêt ſera imprimé, & les lettres arguées de faux lacérées.

JUGEMENT *de des Rues.*

IL ſuffira de donner ici l'arrêt du Parlement qui en condamnant ce ſcélerat au dernier ſuplice qu'il a ſubi le 6 May, rend compte de toutes les circonſtances de ſon crime.

ARRÊT.

Arrêt de la Cour du Parlement du 5 Mai 1777, confirmatif d'une Sentence du Châtelet de Paris du 30 Avril précédent, qui con-

condamne Antoine-François Derues à faire Amende-honorable, nud en chemiſe, la corde au col, tenant en ſes mains une torche de cire ardente du poids de deux livres, au devant de la principale porte & entrée de l'Egliſe Métropolitaine de Notre-Dame de Paris, où il ſera conduit dans un tombereau, par l'Exécuteur de la Haute Juſtice; ce fait, mené dans la Place de Greve pour, ſur un échafaud qui y ſera dreſſé à cet effet, avoir les bras, jambes, cuiſſes & reins rompus vif par ledit Executeur de la Haute-Juſtice, & à l'inſtant jetté dans un bûcher ardent, qui, à cet effet, ſera dreſſé au pied dudit échafaud, pour y être ſon corps réduit en cendres, & ſes cendres jettées au vent, duement atteint & convaincu d'avoir (dans le deſſein de s'approprier, ſans bourſe délier, la Terre de Buiſſon Soef, appartenante aux ſieur & dame de Saint-Faus de la Motte, deſquels il avoit acheté ladite Terre, par acte ſous ſignature privée du 22 Decembre 1775, & en abuſant indignement de l'hoſpitalité qu'il exerçoit depuis le 16 Décembre dernier envers ladite dame de la Motte, arrivée ledit jour en cette Ville de Paris pour terminer avec lui le marché conclu en Dé-

çembre 1775, & deſcendue à cet effet avec ſon fils, chez lui Derues & a ſa ſollicitation) empoiſonné de deſſein prémédité ladite dame de la Motte, ſoit dans une médecine par lui compoſée & préparée le 30 Janvier dernier, & à elle adminiſtrée le lendemain, ſoit dans les ptiſannes & breuvages qu'il lui a ſeul adminiſtrés apres ladite médecine ledit jour 31 Janvier dernier, (ayant pris la précaution d'envoyer ſa Servante à la campagne pour deux ou trois jours, & d'écarter les étrangers de la chambre où étoit couchée ladite dame de la Motte) duquel poiſon ladite dame de la Motte eſt morte dans la nuit dudit jour 31 Janvier dernier; d'avoir tenu cette mort ſecrete, enfermé lui-même dans une malle le corps de ladite dame de la Motte, & de l'avoir ainſi fait tranſporter clandeſtinement rue de la Mortellerie, dans une cave par lui louée à cet effet ſous le faux nom de Ducoudray, & dans laquelle il l'a enterrée lui-même ou fait enterrer; d'avoir fait accroire au fils de ladite dame de la Motte, âgé de ſeize à dix-ſept ans (qu'il avoit logé chez lui avec ſa mere, lors de leur arrivée

à

à Paris, juſqu'au 15 Janvier dernier, & qui depuis avoit été placé dans une Penſion, & venoit ſouvent chez ledit Derues voir ſa mere, ou en demander des nouvelles), " que ladite dame de la Motte étoit à Verſailles, & deſiroit qu'il allât l'y joindre;" & ſous ce prétexte d'avoir conduit ledit ſieur de la Motte fils, le 12 Février dernier (après lui avoir fait prendre du chocolat) audit lieu de Verſailles chez un Tonnelier, dans une chambre garnie & de l'avoir pareillement empoiſonné de deſſein prémédité, ſoit dans le chocolat pris par ledit de la Motte fils avant ſon départ, ſoit dans les breuvages & médicamens qu'il a lui-même & ſeul préparés, mixtionnés & adminiſtrés audit de la Motte fils pendant les 12, 13, 14, & 15 Février dernier, qu'il l'a tenu malade dans ladite chambre garnie, ſans vouloir appeller ni Médecins ni Chirurgiens malgré les progrés de la maladie & les repréſentations à lui faites à ce ſujet, ſe diſant lui-même être Chirurgien & Médecin; duquel poiſon ledit ſieur de la Motte fils eſt décédé ledit jour 15 Février neuf heures du ſoir, dans les bras dudit Derues, qui a affecté

affecté là douleur la plus profonde, en répandant des larmes, a même exhorté ledit ſieur de la Motte à la mort & récité les prieres des agoniſans ; après lequel décès il l'a lui-même enſeveli, en diſant que le defunt l'en avoit prié, & donnant à entendre aux gens de la maiſon qu'il étoit mort du mal vénérien ; de l'avoir fait enterrer le lendemain dans le cimetiere de la Paroiſſe St. Louis audit Verſailles, & l'avoir fait inſcrire ſur les regiſtres mortuaires de ladite Paroiſſe, ſous la mention d'un faux lieu de naiſſance, d'un faux âge, & du faux nom de Beaupré, que lui Derues avoit pris lui-même en arrivant dans ladite chambre garnie, & avoit donné audit de la Motte fils, qu'il avoit annoncé comme ſon neveu ; & pour couvrir ces atrocités, & parvenir á s'approprier ladite Terre de Buiſſon-Soef, d'avoir diffamé ladite dame de la Motte, mis en uſage différentes manœuvres & pratiqué pluſieurs faux ; 1°. en ſouſcrivant ou faiſant ſouſcrire des noms de ladite dame de la Motte un acte fait double ſous ſeing privé entre lui Derues & ſa femme d'une part, & ladite dame de la

Motte

Motte, fondée de la procuration de ſon mari, d'autre part; ledit acte daté du 12 Février (& qui a réellement été écrit le 9 Février, poſtérieurement au decès de ladite dame de la Motte), par lequel acte ladite dame de la Motte paroît changer les conventions précédentes énoncées au premier écrit du 22 Décembre 1775, & donner quittance audit Derues d'une ſomme de cent mille livres à compte du prix de la Terre du Buiſſon. 2°. En ſouſcrivant pardevant Notaires, le 9 dudit mois de Février, une obligation ſimulée au profit d'un tiers, de cent mille livres, pour donner créance au pretendu payement par lui fait. 3°. En annonçant & publiant, atteſtant même ſous la religion du ſerment, lors de ſon interrogatoire ſubi pardevant le Commiſſaire Mutel, le 12 Mars dernier, qu'il avoit réellement compté en deniers à ladite dame de la Motte leſdites cent mille livres, & qu'elle s'étoit evadée avec ſon fils & un autre quidam, nantie de cette ſomme. 4°. En dépoſant chez un Notaire l'acte ſous ſeing privé portant la prétendue quittance de ladite ſomme de cent mille livres, & pour-

pourſuivant en Juſtice l'execution de cet acte & ſa miſe en poſſeſſion de ladite Terre. 5°. En ſouſcrivant ou faiſant ſouſcrire par une autre perſonne, pardevant les Notaires de Lyon, où il s'eſt á cet effet rendu le 7 Mars dernier, une procuration datée du Lendemain 8, par laquelle la ſoydiſante femme de la Motte paroît adopter la quittance de cent mille livres, & donne pouvoir au ſieur de la Motte ſon mari, de recevoir les arrérages du ſurplus du prix de ladite Terre; laquelle procuration il a fait parvenir par voies interpoſées, & a produit comme une preuve de l'exiſtence de ladite dame de la Motte. 6°. En faiſant paſſer ſous le nom de ladite dame de la Motte, par voies interpoſées, à un Procureur, le 8 Avril 1777 (temps où il étoit détenu, & où il avoit été obligé d'abandonner la fable du payement de ladite ſomme de cent mille livres en deniers comptans, & y avoit ſubſtitué un payement prétendu fait en billets), les billets par lui prétendus donnés en payement à ladite dame de la Motte. 7°. Et enfin, en ſoutenant toujours, juſqu'à la découverte du corps de ladite dame

de la Motte, & même lors de la repréſentation à lui faite de ce corps, que ladite dame de la Motte exiſtoit, qu'il l'avoit vue le 8 Mars en la Ville de Lyon, & qu'elle reparoîtroit. Il a été ſurſis au jugement du procès, à l'égard de Marie-Louiſe NICOLAIS, femme dudit Derues, juſqu'aprés l'exécution dudit Arrêt.

MODES,

MODES.

DESCRIPTION véritable d'une Coëffure de nouvelle invention, étonnante & extraordinaire, qui a paru pour la premiere fois au Bal public de L'opera, & qui a fait l'admiration de tous les Seigneurs & Dames de la plus haute conſidération & du meilleur goût de cette Ville & des environs : où l'on verra les dimenſions exactes de cette piéce curieuſe & merveilleuſe, d'après le rapport des Experts.

COMME il n'y a rien de plus intéreſſant pour les hommes que ce qui a rapport au beau-ſexe, & comme rien ne le touche de plus près que ſa parure, on peut dire, par une conſequence juſte & naturelle, qu'il n'y a rien de plus intéreſſant pour le genre humain que le ſpectacle des modes & des progrès qu'elles ont faits vers la perfection, depuis le πῖλος des Grecques & le *flammeum* des Latines, juſqu'aux robes overtes des Européennes modernes ; depuis les Bacchantes échevelées qui déchirerent Orphée, juſqu'aux Marquiſes coëffées en *vergettes* qui perſifflent

perſifflent le ſublime Gluck; depuis les ſandales antiques, juſqu'aux *venez-y-voir* d'aujourd'hui; depuis la pourpre, juſqu'aux *ſoupirs étouffés*. Auſſi avons-nous vu pluſieurs ſavans Perſonnages conſacrer leurs veilles à ces objets importans. Ces grands hommes nous ont fait connoître la longueur des épingles dont les femmes de Sénateurs & des Conſuls ſe ſervoient, la largeur des franges dont elles bordoient leurs tuniques, le nombre & les divers emplois de leurs femmes-de-chambre, la forme de leurs miroirs, &c. Nous leur devons encore mille détails précieux ſur la toilette de la Princeſſe Hélene, fille putative du Roi Tyndare, qui fit tant de paſſions en ſa vie; de la Reine Sémiramis, qui étoit ſi bien en peignoir, qu'elle appaiſa une ſédition en ſe montrant ainſi à un balcon de ſon Palais; de la Reine Bérénice, qui avoit de ſi beaux cheveux, qu'on leur rendit des honneurs céleſtes; de la Reine Clèopatre, connue univerſellement par ſes charmes & le goût de ſa parure; & de l'Impératrice Poppée, ſi fameuſe pour ſon troupeau d'âneſſes, ſes bains de lait & ſes coſmétiques.

C'eſt pour ſuivre les traces de tant de grands hommes, & pour contribuer, autant qu'il eſt en moi, à l'utilitè publique, que j'entreprends de donner la deſcription d'une Coëffure qui tant par ſon ampleur & ſon volume, que par le grand nombre des acceſſoires, la maniere pleine de goût dont ils étoient aſſortis, & l'enſemble brillant qui en réſultoit, a mérité d'être regardée comme la perfection de tout ce qui a paru de plus admirable en ce genre juſqu'à préſent. Si la comparaiſon humilie quelques femmes plus jalouſes de leurs ſuccès particuliers que des progrès de l'art, j'eſpere que d'autres plus raiſonnables me ſauront gré de leur communiquer une découverte, qui agrandit la ſphere des Modes, recule les bornes de la coëffure même au delà le leurs vœux & de leurs eſpérances, & offre à leur goût un plus noble exercice, à leur imagination une carriere plus brillante, & a leur ambition un but plus élevé.

Pour procéder avec ordre, je parlerai d'abord de l'arrangement des cheveux; il conſiſtoit de chaque côté en trois boucles de onze pouces de longueur & trois de diametre, appuyées ſur un *ſentiment* très-ſolide formant

formant un cylindre de treize pouces moins quelques lignes de circonférence, ſur un axe d'environ quinze pouces. A droite, entre les deux boucles ſupérieures, on avoit ménagé une place pour un grattoir des plus belles proportions, garni d'un énorme topaze. La largeur priſe de l'extrêmité d'une des boucles du milieu juſqu'à l'extrêmité oppoſée, s'eſt trouvée de deux pieds & demi, ſuivant les meſures les plus exactes. Cette belle façade, couverte d'une jolie teinte de roux, étoit ſurmontée de deux *attentions* prodigieuſes, parſemées d'étoiles de diamans, qui par la différence de la grandeur & de l'arrangement, repréſentoient, d'un côté, la *grande Ourſe*, & de l'autre la *voie lactée*. Ces imitations étoient d'autant plus heureuſes, qu'elles s'accordoient parfaitement avec l'effet des boucles d'oreilles, celle-là diſtribuant ſon feu par rayons comme le ſoleil, celle-ci à-peu-près ronde & pleine comme la lune. Pour couronner dignement ces alluſions au ſyſtême planétaire, l'étoile de Vénus ſe montroit ſur une *phyſionomie* toute céleſte, haute d'un pied, où elle indiquoit l'heure du Berger.

Des gens d'un autre monde diroient : voilà une Coëffure complette ! ce n'étoit pourtant là que la baſe de l'édifice. Eh ! quel édifice admirable ! Pour en donner une idée digne de ſa beauté, il faudroit le génie puiſſant qui l'a conſtruit. O vous, qui avez vu le regne des *Gertrudes*, & le triomphe des chapeaux à l'Angloiſe ; vous qui avez vu les *bonnets à la Dubarry*, éclipſés par les *bonnets à la Henri-Quatre* ; les *bonnets aux navets*, en concurrence avec les *bonnets aux ceriſes* ; vous qui avez vu la naiſſance, l'accroiſſement & les viciſſitudes des *toques*, tantôt ſuſpendues ſur un toupet eſcarpé, tantôt retranchées derriere un rempart de cheveux, tantôt émaillées de fleurs, tantôt étincelantes de fuſées & de gerbes ; vous tous enfin qui avez vu varier journellement les combinaiſons, des gazes, des rubans, des plumages, &c. & qui penſiez peut-être qu'elles étoient enfin épuiſées ; que n'avez-vous vu la plus belle des *toques !* Vous auriez été forcés de convenir que de tous les arts où s'exerce l'induſtrie humaine, l'art des Modes eſt le plus vaſte, le plus inépuiſable, le plus indépendant des regles communes,

munes, comme il eſt le plus noble par ſon objet, & le plus charmant par ſes effets.

Avez-vous lu, Meſdames, la deſcription du bouclier d'Achille? Vos yeux levés au ciel ſemblent me dire que non: eh bien, ces Meſſieurs qui ſavent leur Homere, vous mettront au fait en quatre mots. Pour moi, à qui la paſſion des Modes a fait perdre mon Grec & mon Latin, tout ce que je puis vous dire, c'eſt que ce bouclier étoit immenſe & contenoit une belle galerie de tableaux exécutés en bas reliefs. Figurez-vous la convexité de cette grande armure à-peu-près applanie, l'airain changé en carton, la dorure en gazes de diverſes couleurs; ſubſtituez aux bas-reliefs des figures naturelles; placez à l'extrêmité ſupérieure les panaches flottans d'un caſque; vous n'aurez plus un bouclier, mais une armure offenſive du genre de la *toque* dont je veux vous parler, & que je pourrois encore peindre d'un ſeul trait, en vous diſant d'imaginer la plus jolie collection d'Hiſtoire-Naturelle, réunie dans le plus charmant payſage à l'aſſortiment de Modes le plus galant. Mais je ne veux pas vous priver des détails.

A gauche

A gauche de la phyſionomie, ſur le bord d'une *attention*, s'avançoit la tête d'un Lapin ſorti de ſa garenne pour chercher pâture, tandis qu'au deſſus de lui, un Ecureuil croquoit une noiſette, en recourbant ſa queue d'un air de ſatisfaction & de triomphe. Plus haut ſur un rocher couvert de mouſſe, on appercevoit une Linotte couvant ſes œufs; ſpectacle intéreſſant & qui formoit un contraſte parfait avec la gaieté & l'inſouciance de l'Ecureuil. Il eſt vrai que quelques méchans ont rappellé à cette occaſion le vieux propos de *tête de Linotte*; mais cette plaiſanterie étoit tout-à-fait déplacée, car on ſait qu'aujourd'hui les têtes ne ſont compteés pour rien dans l'arrangement des coëffures.

A côté de la garenne que j'ai indiquée, s'étendoit un verger très-agréable, où les pommiers & les poiriers mêloient leurs feuillages & leurs fruits à ceux des orangers & des grenadiers; on voyoit des buiſſons de roſes ſur les bords; & vers le milieu, un courant de gaze bouillonnante ſerpentoit comme un ruiſſeau dans la verdure. Pluſieurs oiſeaux perchés ſur des arbres animoient cette riante ſcene; vous vous doutez bien, Meſdames, qu'on avoit choiſi ceux qui

qui pouvoient le mieux s'aſſortir à une coëffure, qu'on vouloit rendre digne de votre attention & de vos ſuffrages ; de ce nombre étoient la *Méſange* vive & pétulante, le *Grimpereau* léger, le *Martin-Pêcheur*, ainſi nommé de ſon adreſſe à pêcher en eau trouble ; le *Chardonneret* connu par l'agrément & la continuité de ſon ramage, & la *Hupe*, qui a la plus belle *phyſionomie* du monde, après vous toutefois, Meſdames. On diſtinguoit encore dans l'éloignement, la *Chouette*, amante de la nuit, qui ne paroiſſoit pas avoir été miſe là ſans deſſein & ſans alluſion.... Meſdames, ne vous fâchez pas ; tout ce qu'on peut dire, c'eſt que vous aimez, comme elle, à veiller la nuit & à dormir le jour : du reſte, on ſait aſſez que vous n'avez ni ſon humeur ſolitaire, ni ſon naturel ſauvage. Vous apprendrez peut-être avec plus de plaiſir, que ce payſage délicieux étoit rempli de Papillons de toutes les couleurs & des nuances les plus fines ; il y a même lieu de croire que cette partie de la coëffure, ſera la premiere que vous chercherez à imiter ; malgré le changement des Modes, vous tenez encore au Papillon plus que vous ne penſez.

Me voici enfin arrivé à la troiſieme partie de ma deſcription. *Comment*, dira quelqu'un, *ce n'eſt pas encore tout ? Que pouvoit-on mettre de plus dans une Coëffure ?* Foibles eſprits qui meſurez les grandes choſes ſur vos petites idées, obſcurs détracteurs des Modes nouvelles dont vous ne découvrez pas les beautés, vous qui trouvez qu'une femme n'eſt jamais mieux coëffée qu'à l'air de ſon viſage, & qui voudriez voir tout le ſexe en demi-bonnets ; écoutez & ſoyez confondus. On peut mettre dans une coëffure tout ce que la tête peut porter ; voilà le grand principe, le principe unique & fécond de toutes les découvertes qui doivent ſe faire dans la ſcience des Modes, de tous les prodiges que les toilettes futures verront éclore. He ! Pourquoi en effet, une femme qui peut porter dix livres peſant d'ajuſtemens, ne profiteroit-elle pas de ſon avantage ſur celle qu'un moindre poids fait courber ? N'eſt-il pas juſte qu'un ſexe dont des hommes groſſiers ont ſi ſouvent inſulté la foibleſſe, ſaiſiſſe un ſi beau moyen de montrer toute la vigueur de tête dont il eſt doué ?

Que

Que les cenſeurs ſont incommodes & chagrinans ! Si vous vous taiſez, ils vous étourdiſſent, ils ne ceſſent de bourdonner autour de vous ; ſi vous voulez leur répondre, ils vous font perdre de vue votre ſujet, & vous engagent dans des digreſſions dont vous avez toutes les peines du monde à vous tirer. C'eſt ce qui m'eſt arrivé, Meſdames ; l'ardeur que je mettois à faire l'apologie de votre methode actuelle, m'avoit preſque fait oublier que j'avois à vous parler d'un *jardin à l'Angloiſe* digne de remarque. Vous connoiſſez ces ſortes de jardins qui ſont actuellement aſſez communs en France, & qui ne ſont jamais plus beaux que lorſqu'ils offrent beaucoup de ruines : Helas ! Meſdames pourquoi cela n'eſt-il vrai que des *jardins à l'Angloiſe !*

Cependant celui qui figuroit ſur la belle Coëffure dont j'ai l'honneur de vous donner le plan, contenoit moins de ruines que de curioſités. On voyoit dans un endroit écarté une jeune perſonne très-aimable en tête-à-tête. . . . Ne m'en demandez pas davantage, Meſdames, je ne veux donner lieu ni à la médiſance ni à la jalouſie.

On appercevoit enſuite un château aſſez joli, devant lequel un petit chien faiſoit ſentinelle; un peu plus loin, ſur une éminence étoit un moulin à vent; vous ſentez qu'il n'en manquoit pas dans une poſition ſi avantageuſe. A quelques pas de là, le Meûnier accroupi près d'un buiſſon.... *Ah! Fi!* s'écrie Madame Gertrude en tirant ſon flacon, *quelle vilaine image! un homme qui....* Ma foi, Madame, vous l'avez deviné; vous me tirez d'un furieux embarras, car je ne ſavois comment vous le dire. Reſte encore un morceau curieux, mais pour celui-là, Meſdames, il ne vous fournira que des idées agréables: vous avez tant aimé les Pantins! il y en avoit un charmant dans le *jardin à l'Angloiſe*.

L'extrêmité ſupérieure de la *toque*, comme je l'ai déjà fait entendre, étoit toute en ombrages; ici, un amas touffu de plumages en queue de renard, de plumes de chapon, & d'autres plumes plus honnêtes; là une forêt éblouiſſante de plumes de paon, ſans compter la *plume d'eſprit*, fine, légere, voltigeant au moindre zéphyr, l'emblême le plus heureux, Meſdames, dont vous puiſſiez orner vos têtes.

Au-

Au-deſſus de ces magnifiques plumages, pendoient & s'entrelaçoient de mille manieres deux cens aunes de ruban de toutes les couleurs : des guirlandes *ſouci d'hanneton*, produiſoient par leur mêlange l'effet le plus galant, & tomboient négligemment ſur un *chat* blanc comme la neige, de trois pieds de diametre & de ſept pieds neuf pouces de longueur, qui après avoir embraſſé toute l'étendue des épaules, alloit ſe perdre ſur le devant dans une riviere de diamans.

Je n'ai point encore parlé de la figure à qui appartenoit cette immenſité d'ornemens ; quoique ce point paroiſſe aſſez indifférent, cependant, pour prévenir tous les jugemens téméraires, il eſt bon d'avertir que c'étoit un Maſque.

LETTRE SUR LES MODES,

écrite par une petite maitreſſe à ſon amant.

" JE m'empreſſe de vous faire part, Mon-
" ſieur, d'une découverte charmante pour
" ma parure. Vous ſerez enchanté quand
" vous me verrez. Venez vîte. Je m'im-
" patiente de vous ſavoir ſi long-tems à
" Verſailles.

" Vous vous rappellez que j'avois ima-
" giné de faire couper mes cheveux en *ver-*
" *gettes* ſur la partie chevelue des tempes,
" parce que vous ne me trouviez pas le
" front aſſez dégagé. Je fis en même-
" tems faire mon toupet fort avant, afin
" d'éviter l'épithete galante de griffon, que
" vous me donniez chaque fois que vous ne
" voyiez pas mes petits cheveux bien liés au
" toupet: alors vous le nommâtes *phyſiono-*
" *mie*, par ſa reſſemblance à un menton.

" Ce goût, enfant du beſoin, avoit été
" adopté pour la Mode générale. J'étois
" ravie de ſervir de prototype à toutes nos
" Petites-Maîtreſſes. Plus vous m'en fai-
" ſiez la guerre, plus j'enchériſſois ſur mes
" idées.

« idées. Tous les jours ma coëffure étoit « embellie. Dès que je paroiſſois, j'étois « imitée. Mais, puiſqu'on me copie auſſi « ſervilement, puiſque nos femmes ſont « aſſez folles pour ne pas ſe coëffer cha- « cune ſelon l'air de ſa figure, je vais ren- « verſer toute ma parure. Je m'ennuie de « la monotonie. Qu'ai-je de mieux à faire « pendant votre abſence, que d'inventer « quelque nouveauté qui faſſe reſſortir tout « mes attraits ?

« J'ai laiſſé grandir mes *vergettes* à la « hauteur de huit à dix lignes. Je les raſ- « ſemble ſur le côté gauche, par pelotons, « en forme de petite *gerbes*; je les nomme « *Chinoiſes*. Je les diſtribue en ſept ou « neuf portions. Je les cercle chacune « d'une petite chaînette de ſoie d'une cou- « leur bien tranchante, tout-à-fait oppoſée « à celle de la robe que je dois mettre. « Je plante dans chacune de ces *gerbes* « *Chinoiſes*, une petite fleur Angloiſe. Le « jeu de ces pompons & du ripé léger qui « termine mes gerbes, donne le ton le plus « galant."

« Je fais pencher la *phyſionomie* ſur l'au- « tre côté, c'eſt-à-dire, qu'elle s'éleve par

« degrés

" degrés de la gauche à la droite, où elle
" repréſente le haut d'un gros plumet re-
" plié. Les cheveux de la tempe droite
" ſont alors couverts en partie par l'ombre
" de la *phyſionomie*. Ce qui eſt tout-à-fait
" ſur la pointe, figure un ripé bien uni,
" dont l'extrêmité eſt repliée en une boucle
" renverſée.

" Ces deux côtés ſont ſoutenus par un
" gros bourlet du chignon. Je fais faire ce
" bourlet artiſtement, afin qu'il forme la
" premiere des groſſes boucles, qu'on nom-
" moit *attention*, & que j'appelle main-
" tenant le *bourlet artiſté*. La baſe de cette
" derniere porte ſur deux gros *ſentimens*
" *repliés*.

" Le *bourlet artiſté* s'élève par derriere de
" quatre à cinq pouces de l'occiput, ce qui
" forme un croiſſant, dont l'évaſement eſt
" rempli en partie par une groſſe & lâche
" treſſe à cinq cadenettes. La pointe de
" chacune de ces cadenettes forme une
" boucle, dont deux en *ſautoir*, en ſoutien-
" nent une troiſieme en forme de *chevron*,
" badinée par deux *glands*.

" Cet édifice charmant eſt légerement
" teint d'une poudre *iris*, & ſoutenu par un
" peigne,

" peigne, portant un petit chien en pierre-
" ries. Il eſt couvert d'un large bonnet
" oblong de gaze tréliſſée, garnie de trois
" fleurs champêtres, négligemment en-
" chaînées par un ruban *ſoupir indiſcret*
" dont les bouts *diamantés*, ſont façonnés en
" cœur déchiré, & voltigent par-ci par-là.

" Je crois, Monſieur, que cette coëffure
" fera tomber la variété des bonnets à *pa-*
" *naches*, & donnera l'être à une infinité de
" modifications très-agréables. Plus de
" plumes, plus d'anneaux, plus de diamans
" ſur la figure. Tout cela eſt Financier,
" Marchand, & ne ſent pas ſon ton. Je me
" flatte que dès que j'aurai paru à l'Opéra,
" aucune femme n'oſera ſe montrer différem-
" ment.

" Pour accompagner cette nouvelle tête,
" j'ai fait faire une cordeliere d'un *goût in-*
" *connu*. Elle eſt tiſſue de ſoie de toutes
" les couleurs tranchantes, terminée par
" ſept houpes fort courtes, qui figurent un
" *eſclavage briſé*. Le milieu du colier eſt
" marqué par une petite boucle de bague
" à diamans. Je la place préciſément ſous
" la nuque.

" J'ai donné auſſi une nouvelle forme à " nos anciennes, *Palatines*. La mienne " figure maintenant un froc renverſé, dont " le ſommet couvre ſur le col, le vuide de " ma robe. Les deux pointes de la Pala- " tine ſont roulées ſur le devant, en forme " de cravatte, & entortillées d'un petit ru- " ban couleur mêlangée de celui du bonnet " & de la robe, dont les bouts pendants ſer- " vent à faire un *contentement ennuyé*.

" Plus de palatine de *duvet de cigne*, im- " proprement appellée un *chat*; plus d'*Ar-* " *chiducheſſe*, de *Médicis*, de *Henri IV*: tout " cela eſt uſé comme les noms.

" J'ai une robe d'un goût exquis. Elle " eſt de couleur de *deſir effilé*. Le ſatin eſt " des plus moëlleux. Il eſt rayé à petites " côtes, de *pavots* ou *boyaux deſſéchés*.

" Toutes nos Petites-Maîtreſſes *en puce* " & en *verd de pomme*, mettront ſûrement " bas pavillon devant moi. Je triompherai.

" J'oubliois de vous dire, Monſieur, que " la garniture de ma robe eſt un cordonnet " couvert de plumes de *col de linot*. La " variété des nuances rend cette *faveur* " auſſi élégante que légere.

" La

" La forme de ma robe eſt, à peu de
" choſe près, comme celle de nos *Polo-*
" *noiſes*, excepté qu'à la différence des ru-
" bans en ſoutien des plis de derriere, j'ai
" fait placer une roſe de mon agrément
" *linot*, & ſortir des pagodes, une courte
" manchette de la même étoffe.

" Je n'ai rien changé à ma chauſſure.
" Mes ſouliers ſont toujours longs, pointus,
" bien taillés & brodés en diamans. Mon
" *venez-y-voir* eſt votre chiffre enlacé dans
" le mien. C'eſt un chef-d'œuvre; je
" l'aime tout-à-fait. J'eſpere, Monſieur,
" qu'en reconnoiſſance de mon envoi, vous
" me ferez paſſer les nouvelles de la Cour.
" Ménagez votre ſanté. Ecrivez-moi ſou-
" vent, ou plutôt ne m'écrivez pas du tout.
" J'aime mieux vous voir, vous parler. Je
" ſuis, &c.

COEFFURE EN HÉRISSON.

L'IMAGINATION des femmes s'eſt particulierement diſtinguée cet hiver par la diverſité des coëffures qu'elles ont adoptées: Celle qui eſt maintenant le plus à la mode s'appelle *en Hériſſon.* Toutes les pointes des cheveux ſont relevées & menacent le ciel : un ruban les retient en les entourant. Il faut avouer que cela fait le plus bel effet du monde, cependant cette mode ne ſauroit durer. Nos *modiſtes* ſont déſolées de voir leurs boutiques déſertes & elles s'occupent à les garnir de bonnets les plus attrayans, c'eſt à dire les plus ridicules, cette coëffure en hériſſon les ruine; un ſimple ruban & un coup de peigne en font l'affaire. Bientôt ſans doute les marchandes de modes prenant le deſſus, parviendront à perſuader de nouveau aux élégantes, qu'elles ne peuvent être jolies qu'en ſurchargeant leur tête d'une infinité de brinborions & de pluſieurs aunes de gaze repliées de quelque maniere nouvelle.

LE

LE GOUT DES ARTS.

LE goût des arts préſide en ce moment aux amuſemens de nos belles Dames & des aimables oiſifs leurs imitateurs. Elles enluminent & verniſſent enſuite des Eſtampes, à la maniere *noire*, diſpoſées exprès pour cet uſage, & elles appellent cela faire des tableaux. Ce n'eſt donc plus un ſac à ouvrage, une navette, que vous devez apporter pour plaire à la ducheſſe, à la Préſidente, à qui vous voulez faire votre cour, c'eſt une palette & des pinceaux.

PHISIQUE.

RECHERCHES *HISTORIQUES ET PHYSIQUES.*

Sur l'ISTHME MARIN qui eſt ſitué entre Calais & Douvres, ſur la jonction de la France & de l'Angleterre, & ſur les inondations & le deſſèchement de la Flandre, de l'Angleterre & de la Hollande ;

Par M. Gobet, Secrétaire du Conſeil de Monſeigneur le Comte d'Artois.

LE Pas de Calais offre aux yeux des Phyſiciens un ſpectacle qui intéreſſe également l'Hiſtoire civile & l'Hiſtoire de la Nature. Entre Calais & Douvres, il y avoit autrefois une prolongation de la chaîne des montagnes côtières du Boulonnois, appellée les *montagnes de l'Autie*, nom qui, dans leur étendue, eſt auſſi donné à des rivières, à des Paroiſſes & à des ſommets, depuis la Normandie juſqu'au Calaiſis.

Ges montagnes ſe prolongeoient, ſans diſcontinuation, dans la Province de Kent & dans le reſte de l'Angleterre ; en ſorte que ces

ces deux Royaumes ne formoient alors qu'un ſeul continent, & qu'on alloit de la France, par de grandes routes, juſqu'au fond de l'Ecoſſe.

Je ne veux point faire un traité complet ſur ce ſujet important; mais je me contenterai d'en rapporter les preuves principales, afin d'obliger les Savans à rechercher, dans les Auteurs anciens, les autorités qui en ſont la preuve; les Etymologiſtes, à diſtinguer les mots des différentes Langues que les Peuples ont parlé ſucceſſivement dans l'un & l'autre pays, comme on diſtingue les couches de terre dans une fouille; les Marins & les Naturaliſtes, à faire des obſervations; enfin, les Etats, à y prendre l'intérêt néceſſaire pour la conſervation de leurs pays.

Servius, Commentateur de *Virgile*, expliquant ce paſſage, *& toto diviſos orbe Britannos*, prouve la tradition des anciens qui avoient connu la jonction du Calaiſis & du pays de Kent: *diviſos*, dit-il, *quia olim juncta fuit continenti Britanniæ.*

L'Hiſtoire ancienne de l'Europe, & l'état actuel des Langues qu'on y parle, nous démontrent que la première nation qui ait habité le pays borné par la mer, le Rhin, les Alpes

Alpes & les Pyrénées, étoit le peuple qui, après avoir été incorporé dans une nation plus puiſſante, trouva cependant une retraite dans les montagnes de l'Ecoſſe & dans l'Irlande, & y conſerva long-tems ſa langue qui eſt regardée encore aujourd'hui comme l'une des langues primitives de l'Univers; les mots Irlandois qui ſe trouvent dans les patois du Royaume de France, ceux qu'on voit dans la langue Angloiſe, & particulièrement dans le Breton ou le Gallois, dans le Flamand, en ſont la preuve la plus convaincante.

Les Celtes, qui avoient chaſſé ou détruit ces peuples, ou qui les avoient incorporés chez eux, ayant des loix civiles & religieuſes, qu'ils firent exécuter dans leurs conquêtes, ont bien pu éteindre, par ce moyen, les traces de l'hiſtoire; mais il s'eſt conſervé dans le langage, des témoins de l'exiſtence de leurs prédéceſſeurs: l'Ecoſſe & l'Irlande ont été les reſtes de la Colonie ancienne, qui ont pu réſiſter à des cauſes de deſtruction dont nous ne pouvons avoir que des idées générales. C'eſt à cette ancienneté très-reculée qu'il faut rapporter le nom d'*Albion*, que l'Angleterre portoit alors.

Il eſt à préſumer, que ſous la domination des Celtes, l'Angleterre & la France ne formoient qu'un ſeul continent. Céſar, parlant des Druides, dit : *In certo anni tempore in finibus Carnutum, quæ Regio totius Galliæ media habetur, conſidunt, in loco conſecrato. Huc omnes undique, qui controverſias habent, conveniunt, eorumque judiciis decretiſquè, parent. Diſciplina in Britannia reperta, atque indè in Galliam tranſlata eſſe exiſtimatur ; & nunc, qui diligentiùs eam rem cognoſcere volunt, plerumque illo, diſcendi cauſa proficiſcuntur* *.

Ce paſſage prouve que l'Angleterre étoit habitée en partie par le peuple Celte ; que le centre des loix civiles & eccléſiaſtiques de cette nation, s'y trouvoit établi ; qu'après la ſéparation de l'iſthme de Calais, il eut un ſecond ſiége dans les confins du pays

* Les Druides s'aſſembloient, un certain tems de l'année, dans un lieu conſacré ſur les confins du pays Chartrain (pays de Dreux, *Drocenſes*,) qui paſſe pour être le milieu de Gaule ; on y diſcutoit les affaires générales & particulières ; on y jugeoit les procès.

On prétend que leur diſcipline, trouvée dans la Bretagne, a été apportée dans la Gaule ; & actuellement, ceux qui veulent s'en inſtruire avec plus de ſoin, font exprès ce voyage.

Chartrain,

Chartrain, vers le pays de Dreux ; & qu'enfin, l'Ecole de la Grande-Bretagne étoit toujours la Métropole des Druides.

La nation des Celtes poſſéda toutes les Gaules, depuis les Pyrénées juſqu'à la mer de Flandre; elle ſe confinoit même juſqu'à l'Ecoſſe, où habitoit le reſte d'un peuple qui étoit arrivé dans ce pays par l'iſthme, & qu'on n'avoit point anéanti.

Les Celtes Bretons s'étendoient, avant Céſar, dans la Gaule Belgique ; (c'eſt dans des ſiècles poſtérieurs que les Normands s'emparèrent de la Normandie actuelle,) le Géographe *de Ravenne*, qui cite des Auteurs anciens, doit être ainſi lu, *quæ antiquitus alobriges, alobrites*, ou *Alo-Britonnes Gallia Belgitia dicitur*.

Lorſqu'une nation Allemande vint conquérir le territoire des pays maritimes, depuis le Rhin juſqu'à la Seine, en querellant les Celtes, en leur diſputant leurs Provinces, ce pays fut appellé la Belgique, du mot Teuton *Belger*, qui ſignifie ſe quereller & ſe diſputer ; c'eſt auſſi une des langues, dont il ſe trouve beaucoup de mots dans les langues Angloiſe & Flamande, comme on l'apprend par les ſavantes Diſſertations

tations de M. *Deſroches*. Si l'on jette les yeux ſur les Cartes de France & d'Angleterre, on trouve ſur les bords du canal de la Manche, les Bretons d'un côté, & les Gallois de l'autre, qui, dans ces deux Royaumes, parlent également la même dialecte Celtique; on voit le pays de *Kent* en Angleterre, & vis-à-vis, dans le Boulonnois & le Ponthieu, un autre pays de *Quent*. La Conche, rivière qui, à ſon embouchure à Etaple, ſe nomme en Latin *Quancia*; elle a donné ſon nom anciennement au pays qu'elle arroſoit, qui s'appelloit auſſi le pays de *Quent*. Aux paſſages cités par *Adrien Valois*, j'ajouterai deux autorités, d'après le Cartulaire autographe de *Folquin*, où on lit, *in terruana Goibertus contradidit manſum in Quentwico ſimiliter* *, c'eſt-à-dire, que *Goibert* donna dans le pays de Térouenne un mas, & un dans le pays de Quent; c'eſt envain qu'on chercheroit un lieu du nom de Quentwico, car c'étoit celui de toute une contrée.

Le nom *Quent* & *Kent*, eſt Celtique; ſon

* Pages 147 & 319.

étymologie annonce certainement que ce pays a été habité par des peuples Celtes. *Baxter* dit ſur le mot *Cantium, de Rotundo littoris ambitu Cantium videtur veteribus nominatum ut & Caledonum Cantæ... Sepius Cant dici Britannis Rotundam flexuram; quod Cſicuti Græcorum* κανθὸς *& Latinorum Canthus de verbo* κάμπτειν *eſt, quod eſt incurvare & flectere.* Telle eſt la ſignification locale des deux côtes des pays de Kent, dans l'un & l'autre Royaume, partagés par un golfe qui étoit lié par l'iſthme de Calais à Douvres.

Comme les premiers peuples furent reſſerrés dans l'Irlande & les montagnes d'Ecoſſe, de même les peuples Celtes ſe trouvèrent cantonnés dans la Petite-Bretagne, dans le pays de Galles & des Brigantes, où la langue s'eſt conſervée juſqu'à nous, dans preſque toute ſon intégrité.

La troiſième nation Tudeſque, qui vint s'étendre dans les Pays-Bas, fut la Belgique; aprés avoir fait ſa conquête depuis la Hollande juſqu'à la Seine, ell forma un nouveau corps de nation, compoſée de différentes Hordes, ou peuples cantonnés ſous des noms génériques, communs à tout le pays,

pays, comme celui de *Belges* *, diviſés en *Morins*, en *Ménapiens*, &c. ſous-diviſés en plus petits pays, comme *Atrebates*, *Icènes*, *Iſſeritiens*, &c. Comme le Belge contient beaucoup de mots de la langue Irlandoiſe, de la langue Celtique, de même la langue Angloiſe contient des mots Irlandois, Celtes & Flamands, qui ſont les monumens les plus certains de l'ancienneté de chacun de ces peuples, qui ſe ſont ſuccédés l'un après l'autre, & dont les langages mêmes confondus, ſemblent devenir une certitude hiſtorique qui ſe démontre en preuve, par les cantonnemens iſolés des langues Irlandoiſe, Celtique ou Bretonne, & Flamande.

Enfin, les peuples Belges, appellés de ce nom par excellence dans la Picardie, ſe

* *Britanniæ pars interior ab iis incolitur quos natos in inſula memoria proditum dicunt. Maritima pars ab iis, qui prædæ ac belli inferendi cauſa, ex Belgio tranſierunt; qui omnes fere iis nominibus civitatum appellantur, quibus orti ex civitatibus eo pervenerunt, & bello illato ibi remanſerunt atque agros colere cœperunt.* Ceſar. Lib. V.

L'intérieur de la Bretagne eſt habité par des peuples qui paſſent pour être originaires de l'Iſle (les Albions & enſuite les Celtes), & la côte par des Belges qui y paſsèrent dans le deſſein d'y faire la guerre & de s'y établir; ils ont conſervé le nom des Cités des peuples, dont ils ſont des Colonies.

trouvent auſſi cantonnés par une Colonie en Angleterre; des Atrebates, peuples de France, eurent auſſi une Province dans la Grande-Bretagne.

Les Icènes, peuples Anglois, ont eu auſſi un ſiége dans la Gaule; c'eſt ſous ce nom qu'il faut diſtinguer une diviſion des Morins, ceux qui habitoient les bords du Port *Icius*, & le golfe formé depuis Helfaut juſqu'à la mer, par la ſtagnation de l'eau de la rivière d'Aa, qui s'appelle encore en Latin, *mera* ou la *mere*, nom qui eſt en uſage encore chez les Icènes en Angleterre, pour ſignifier les eaux ſtagnantes, comme on l'apprend de *Cambden* & de *Spelman*; c'eſt donc par le cantonnement de ces reſtes de nations, d'abord dans l'Irlande & l'Ecoſſe, enſuite dans la Bretagne & le pays de Galles; enfin, dans les pays de Quent & de Kent; des Belges, des Atrebates, des Icènes, dans la Gaule & la Grande-Bretagne, que nous avons des traces certaines qui, à l'avenir, doivent ſervir de baſe aux recherches hiſtoriques.

C'eſt une conſéquence néceſſaire, que l'iſthme de Calais a dû exiſter pendant la durée ſucceſſive des premières nations qui ont

ont habité les deux Royaumes, & il eſt à préſumer que c'eſt ſous la domination des Belges que le Détroit s'eſt formé par des cauſes que nous ignorons, mais qui ſe réduiſent à trois.

1°. Par la main des hommes.

2°. Par un tremblement de terre.

3°. Par les efforts de la mer dans les deux côtés de l'iſthme.

Il ne ſeroit peut-être pas impoſſible de déterminer la véritable cauſe de cet évènement, ſi l'on fait, à l'avenir, des obſervations dans la forme que j'oſerois indiquer à la fin de cette Diſſertation, & qui méritent l'attention des Rois, parce qu'elles intéreſſent encore plus l'humanité, qu'elles ne ſont néceſſaires pour l'hiſtoire & la phyſique générale.

Lorſque les Auteurs, qui ont ſervi de Mémoires au Géographe *de Ravenne*, ont écrit, la Gaule étoit diviſée en deux parties, l'Aquitanique & la Celtique. La conquête des Belges forma une troiſième diviſion, qui exiſtoit du tems de Céſar; c'eſt depuis ce grand Général, que nous commençons à découvrir des époques plus préciſes ſur notre hiſtoire.

La

La nation des Francs, dont le même Anonyme *de Ravenne*, rapporte la véritable origine, & que M. *Leibnitz* a diſcutée d'après cet Auteur, eſt venue s'établir dans la Belgique, & peu-à peu, ayant fait adopter ſes loix civiles, & reçu la Religion dominante de l'Empire Romain, a peuplé toute la Gaule qui a perdu ſon nom; cet Empire s'eſt nommé la France; c'eſt le peuple dont nous tirons notre origine, ou parce que nous deſcendons directement des Francs, ou parce qu'ils ſont des peuples plus anciens; nos parens ont reconnu l'autorité des loix que les François ont publiées dans les Etats ſoumis par leurs victoires ou par leurs traités.

Les premiers noms de la Gaule, depuis les Pyrénées juſqu'à la mer, ſont ſans doute répandus dans les anciens Auteurs, & ne peuvent nous être connus, que par la connoiſſance de la Langue Irlandoiſe, la preſqu'isle de l'Angleterre s'appelloit alors *Albion.*

Du tems des Celtes, elle fut nommée *Britannia*; Pomponius Mela, parlant des iſles du Septentrion, dit *in Celticis aliquot ſunt, quas quia plumbo abundant uno omnes nomine*, Caſſiterides *appellant.* Ce paſſage devient

devient une preuve que des iſles étoient appellées *Caſſitérides*, dans la Celtique, à cauſe de l'abondance des mines de plomb ; mais quel nom devoit-elle avoir dans la Langue *Celte ?*

Le même Auteur dit, *Sena in Britannico mari Oſiſmicis adverſa littoribus* (vers Caen & Hiexmes), *Gallici numinis oraculo inſignis eſt, cujus antiſtites perpetua Virginitate Sanctæ, numero novem eſſe traduntur, Galli Senas vocant putantque ingeniis ſingularibus præditas, Maria ac ventos concitare carminibus ; ſeque in quæ velint animalia vertere ; ſanare quæ apud alios inſanabilia ſunt ; ſcire ventura & predicere ſed non niſi dedita navigantibus, & in id tantum ut ſe conſulerent profectis.*

Borel de Caſtres en Albigeois, & Médecin du Roi, a écrit, en 1655, " que l'Angleterre " étoit jointe par un iſthme avec la France, " à ſavoir par le Boulenois, d'où elle a été " diviſée du depuis, de même que l'iſle " de Wight.... Ce qui ſe prouve, en ce que " les mers ſont fort peu profondes ès en- " droits où etoient ces iſthmes, mais aux " côtés elles le ſont beaucoup ; comme en " ce que le fond y eſt de terre, & non de " ſable, & que les couleurs de la terre des

" deux

" deux bords, ſe rapportent beaucoup ; &
" meſme que le bourg *Vight*, ou *With*, près
" de Calais, le ſemble confirmer, venant de
" de l'hébreu, *Gueth*, ſéparation.... Joignez
" a cette jonction de l'Angleterre avec la
" Gaule, qu'anciennement elle dépendoit de
" la Gaule Celtique, & que c'étoit les iſles
" que *Pomponius Mela* appelle *Caſſitérides*,
" qu'il dit avoir abondé en Plomb &
" Eſtain, entendant, ſans doute, les Mines
" d'Eſtain de Cournouaille, (que le mot
" *Cornu Galliæ* ſemble confirmer avoir de-
" pendu des Gaules), qu'Ariſtote a appellé
" τὸν κασσίτερον τοι κέλτικόι. Par quoi je ne doute
" point que quelques Colonies Gauloiſes
" n'y aient eſté, outre qu'on trouve qu'il y
" avoit des Druides en Angleterre, & qu'il
" y avoit des noms de Villes finiſſans en
" *Dunum*, *Magus*, *Ritum*, *Durum*, *Briva*,
" &c. qui ſont mots Gaulois, & ſembla-
" bles à pluſieurs terminaiſons de noms de
" Ville de France. A quoi on peut ajouter
" que les Gaulois & les Bretons ont com-
" battu dans de ſemblables chariots, ont uſé
" de brayes ou chauſſes à la matelotte, ont
" porté les cheveux longs & ronds, & que
" meſme ils ont eu de meſmes Rois.

Cambden,

" Cambden, en ſa *Britannia*, fait voir, par " beaucoup d'exemples, la reſſemblance des " noms Gaulois & Bretons."

Sous l'invaſion des Belges, les Celtes ont été reſſerrés dans la Bretagne; mais comme l'hiſtoire & les monumens, ne remontent point à une époque auſſi ancienne, après avoir établi les traces Phyſiques de l'iſthme, nous parlerons des déſſèchemens que les Francs ont fait dans la Flandre, qui commença par être leur habitation dans ce Royaume.

Cette partie hiſtorique étoit néceſſaire pour bien entendre ce qui ſera dit dans les cahiers ſuivans.

Problême ſur l'Electricité.

L'ANALYSE de la bouteille de Leyde, par M. Franklin, paroît démontrer que la matière électrique réſide plutôt ſur la ſurface du verre, & en général des corps idio-électriques, que dans le corps communiquant, qui forme l'enveloppe de la bouteille.

TAYLOR INST. OXFORD

L'expérience d'OEpinus, répétée par M. Cigna, paroît decider au contraire, que la matière électrique ne réſide point dans le verre, ou dans la ſubſtance qui tient lieu de verre, mais plutôt dans le corps communiquant qui l'environne.

Cette expérience conſiſte à avoir deux plateaux garnis, ou faits de matière conductrice de l'électricité ; on les place à un pouce environ de diſtance, & parallèlement entre eux. La maſſe d'air qu'ils renferment, fait l'office de verre dans cette expérience, tandis qu'eux-mêmes repréſentent les deux ſurfaces de métal, dont eſt garnie la bouteille de Leyde. Ces deux plateaux, après avoir été électriſés comme elle, font ſentir la commotion à celui qui en tire une étincelle. Or, ſi, après les avoir électriſés de nouveau, on les tranſporte ailleurs avec les précautions néceſſaires, la maſſe d'air qu'ils renfermeront, ne ſera plus la même, & cependant, ils donneront la commotion quand on en tirera l'étincelle, comme dans le cas précédent.

Cette eſpèce de contradiction levée, décidera ſi l'électricité réſide à la ſurface du verre, ou dans l'envelope de la bouteille ; ſi ce n'eſt pas dans l'intérieur même du

verre

verre qu'elle réſide—la ſolution du Problême dépend des expériences que l'on tentera. Ici, le raiſonnement ne prouve rien.

Expérience ſur l'Aimant.

DEUX des plus ſçavans Hommes d'Allemagne, le Docteur de Meſmer & le P. Hell, étoient d'un ſentiment oppoſé ſur la vertu de l'aimant pour la guériſon de diverſes maladies. L'expérience a décidé la queſtion en faveur du premier & l'habile Docteur a fait de grandes cures que les moins crédules n'oſent plus conteſter. En voici une pourtant qui paroît ſi ſinguliere que les perſonnes même qui voyent la guériſon ne peuvent ni croire ni s'imaginer que l'aimant en ſoit la vraie cauſe. Le fait mérite d'être publié. Nous avons, dans cette Capitale, une jeune Demoiſelle qui excelle dans l'Art de toucher le clavecin, quoique la petite vérole lui ait fait perdre la vue depuis l'âge de 3 ans. M. de Meſmer entreprit de la guérir; il commença, l'année derniere, le traitement de cette Demoiſelle, âgée alors de 17 ans, & aveugle depuis 14. Le Doc-

teur & la malade ont eu également beaucoup de patience; enfin la vertu de l'aimant s'eſt manifeſtée & la Demoiſelle eſt parfaitement guérie de ſa cécité. Elle y voit parfaitement bien; dans les premiers jours, elle étoit comme dans une ſituation violente; comme elle ne ſe rappelloit pas avoir jamais vu d'objet, tout ce qui ce préſentoit à elle lui cauſoit des ſenſations vives & fortes. Inſenſiblement elle s'eſt familiariſée avec les divers objets; ils ſont preſque tous agréables pour elle & excitent ſa joie. Quand elle ſe regarde au miroir elle ne peut s'empêcher de rire; elle n'avoit pas la moindre idée de la figure humaine. Tout eſt nouveau pour elle, juſqu'à ſon clavecin; cependant elle en joue toujours avec la même délicateſſe, pourvu qu'elle ait la précaution de ſe bander les yeux. Quand elle les tient ouverts, elle eſt fort embarraſſée & ne ſçait plus trouver à point les différentes touches. Cette jeune perſonne eſt un objet de curioſité pour nous, comme nous auſſi à notre tour nous ſommes des objets de curioſité pour elle. Au reſte M. de Meſmer ne fait pas un ſecret de ſa méthode; ce qu'il y a de plus ſurprenant, c'eſt que ce Docteur prétend que la vertu

de

de l'aimant eſt également efficace pour un très-grand nombre de maladies ; peu s'en faut qu'il ne nous donne l'aimant comme un remede univerſel.

AGRICULTURE.

Dans tout le reſſort du Parlement de Paris, on eſt obligé d'échenniller les arbres ; cette ſage précaution eſt auſſi priſe dans diverſes Provinces. A la derniere Séance de notre Bureau d'Agriculture, un des Membres a rapporté un fait qu'il eſt intéreſſant pour l'humanité de faire connoître & de publier. En pareil cas d'un échenillage ordonné, un Habitant d'Arpajon, empreſſé d'exécuter la loi, ſe mit avec ardeur à échenniller ſon terrein qui, comme tout le reſte du canton, étoit infecté d'inſectes. Imprudemment, il fit des bourſes à chenilles pluſieurs bourrées qu'il emporta chez lui à deſſein de les y brûler. Cette économie mal entendue & dont il ne connoiſſoit pas le danger lui devint funeſte. L'ardeur du travail avoit mis ce Payſan tout en ſueur ; arrivé

arrivé chez lui, il demande à changer de chemiſe ; ſa femme lui en fit chauffer une avec des bourrées remplies de bourſes à chenilles ; il la prit tres-chaude & impregnée du venin de ces inſectes. Cet infortuné fut la victime de ſon imprudence ; le poiſon s'inſinua facilement dans ſon corps par les pores extrêmement ouverts ; bientôt après il reſſentit des douleurs très vives & qui augmenterent ſi violemment qu'il tomba ſans connoiſſance ; on alla chercher des ſecours, mais ils arriverent trop tard. Le malheureux étoit mort ; il expira dans des convulſions.

D'autres gens de la campagne, toujours par ignorance & avec beaucoup de danger, ſe ſervent des échenillages pour chauffer leur four & faire cuire leur pain. On voit aſſez que par-là ils s'expoſent à éprouver de pareils malheurs. Il eſt impoſſible que le pain ne s'imbibe du venin des chenilles & qu'il ne ſoit un vrai poiſon pour ceux qui le mangent. Plein de zéle pour la conſervation de nos Payſans, notre Bureau d'Agriculture s'eſt hâté de les inſtruire de ces dangers pour les engager de plus en plus à prendre les précautions ordonnées par l'Arrêt du Parlement

ment de Paris. On ne peut donc aſſez le répéter ; il faut brûler les échenillages en plein air, dans les champs, & même aſſez loin des habitations, pour éviter le danger du feu & celui d'une fumée empeſtée ; il ſeroit également pernicieux aux hommes & au bétail de la reſpirer.

Utilité des Marons d'Inde,

Il y a une trentaine d'années que nous ſommes en uſage dans ce pays-ci d'engraiſſer avec des marons d'Inde les bêtes à cornes & tous les animaux qui ont le pied fourchu & qui ruminent. Le bétail ſe jette avec avidité ſur ce fruit ſauvage lorſqu'il tombe de l'arbre. On a obſervé que les vaches au ſortir de l'étable, en automne, courent vers les châtaigners ſauvages & en mangent les fruits avant que de toucher à l'herbe qui ſeroit encore plus à leur portée. Elles ne vont paître qu'après avoir mangé de marons d'Inde, environ plein un chapeau. Des pâturages elles retournent bientôt aux châtaignes ſauvages, & ainſi ſucceſſivement deux ou trois fois. Les vaches ainſi nourries prennent bientôt de la chair, & donnent un lait

lait très-gras & d'excellent beurre auſſi jaune que le meilleur du mois de Mai. Les cerfs & autres bêtes ſauves à ongles fendus & qui ruminent mangent avec appétit le maron d'Inde, mais les porcs n'y touchent pas.

Avis intéreſſant pour les Cultivateurs.

Un Jardinier de Neuſtadt, en Souabe, cultive une eſpece de citrouille très-peu connue, & qu'il ſeroit avantageux au public de cultiver. Elle eſt d'un goût fort agréable, & pluſieurs perſonnes en font uſage dans leur cuiſine. Si par un raffinement de délicateſſe on refuſe de s'en nourrir, on peut la faire ſervir à d'autres objets. Les animaux, tels que les vaches, les cochons, &c. les mangent avec avidité. Ce qu'il y a de plus avantageux, c'eſt qu'il en coûte fort peu pour les nourrir de cette maniere. Ces citrouilles, auſſi blanches que la neige, ſont d'une groſſeur énorme. On a eu la curioſité de peſer les cinq plus groſſes que ce Jardinier, nommé Régenbogen a recueillies

eillies cette année ; la moindre a pesé 180 livres, la seconde 186, la trosieme 207, la quatrieme 214, la cinquieme 222. La culture de cette plante sera d'une grande ressource dans des tems où les fourrages manquent. Les gens de la campagne, les Jardiniers commencent à la cultiver ; & quand elle sera connue dans les autres pays, on ne tardera pas à les imiter.

ANECDOTES.

DE TOUTES les anecdotes qui ſont répandues dans les differens journaux, nous ne croyons pas pouvoir mieux faire que de choiſir celles dont la connoiſſance peut contribuer au plus grand bonheur des hommes. Ainſi nous préférerons celles qui méritent d'être conſacrées dans les annales de la bienfaiſance, à ce ramas de vieux bons mots, dont tous les ouvrages périodiques fourmillent, & qui ne fourniſſant aucune eſpece d'interêt, pas même celui de la nouveauté deviennent fatiguants & inſuportables. Cette ſévérité ne s'étendra cependant pas ſur de petites hiſtoires gaïes & plaiſantes qui pourroient amuſer nos lecteurs.

Nous ne finirions pas ſi nous voulions rapporter tous les traits qui annoncent les vertus & la bienfaiſance de l'Empereur Il nous paroit bien plus eſſentiel encore de rendre compte de la maniére étonnante dont voyage cet auguſte Prince, qui ne s'occupe que des choſes les plus intereſſantes

ſantes & les plus utiles à ſon inſtruction. Depuis ſon arrivée à Paris, il a vu ſucceſſivement tout ce que cette Capitale offre de remarquable; les invalides, l'Ecole Royale militaire, les differens hopitaux, les Egliſes principales, & les autres édifices; par tout il a donné des marques flatteuſes de ſa ſatisfaction & de ſa munificence. L'empreſſement de le voir eſt toujours ſi vif, qu'il ne pourroit ſortir de la foule qui le ſuit par tout, s'il ne s'y déroboit autant qu'il lui eſt poſſible, par la ſimplicité de ſon équipage & de ſes habits. L'un de ſes premiers ſoins en arrivant a été de lever les difficultés du cérémonial qui ont eu lieu entre les Princes du ſang & l'Archiduc Maximilien. Ces Princes ſe ſont empreſſés d'aller chez lui ainſi que tous les Seigneurs de la Cour. Il ſe fait écrire chez les hommes, il rend viſite à toutes les Dames de marque, & les choſes gracieuſes qu'il ſait dire relativement aux circonſtances particuliéres de toutes les familles, pourroient faire croire qu'il a paſſé ſa vie en France. Lorſqu'il eſt à Verſailles, il va à l'œil de bœuf cauſer avec ceux qui s'y trouvent, & perſonne ne le prend pour

un Etranger. Il a aſſiſté au diné public de Leurs Majeſtés comme un ſimple Courtiſan, s'étant tenu de bout derriére le fauteuil du Roi. Il rejette à la Cour & à Paris, ſans les lire, les placets qu'on à l'indiſcretion de lui préſenter. On ne finiroit pas de citer tout ce qu'il dit d'admirable de la maniére la plus modeſte; par exemple dans un cercle où la converſation rouloit ſur la guerre des Anglois avec leurs colonies, quelqu'un lui ayant demandé ce qu'il penſoit de la cauſe des inſurgens, il répondit ſeulement, *mais mon métier à moi, eſt d'être Royaliſte.*

Sa Majeſté Impériale ne veut être appellé que Monſieur la Comte, même de ſes domeſtiques; Falckenſtein dont elle a pris le nom, eſt un Comté dépendant de la Lorraine, qui lui appartient, attendu la réſerve qui en a été faite par le traité de ceſſion de ce Duché en 1735.

Ce Prince eſt allé il y a quelques jours chez l'Abbé de l'Epée qui tient chez lui une Ecole de ſourds & muets de naiſſance à qui il apprend non ſeulement à parler & à écrire mais encore différentes langues & differentes connoiſſances, ſans autre motif

que

que celui de l'humanité. L'Empereur a été ſi ſatisfait du talent & de l'honnêteté de cet Eccléſiaſtique, ainſi que du progrès extraordinaire de ſes éléves, qu'il lui a envoyé quelques jours après une boëte d'or avec ſon portrait pour lui, & 50 Louis d'or pour être diſtribués aux éléves.

Ce Prince a été voir dernièrement la nouvelle Egliſe de Ste. Geneviéve qu'il a fort admiré, & il a été très ſatisfait auſſi des ornémens de ſculpture faits par Couſtou. Il a prié le Roi de lui remettre un Cordon de St. Michel avec la permiſſion d'en décorer lui même cet habile ſculpteur. Le Roi y a conſenti ſans peine. L'Empereur s'eſt rendu chez Mr. Soufflot, l'architecte de Ste. Geneviéve, où s'eſt trouvé auſſi Mr. Couſtou. L'Empereur après lui avoir témoigné combien il étoit ſatisfait de ce qu'il avoit vu, lui a paſſé le Cordon de St. Michel au cou, & l'a embraſſé.

Ce Prince étant à la Muette Vendredi dernier avec le Roi, & la converſation ayant tourné ſur le ſupplice du ſcélerat des Rues. Sa Majeſté Impériale témoigna hautement devant le Roi ſa ſurpriſe que la queſtion ſubſiſtat encore en France, & dit que ce moyen

moyen n'avoit pu être imaginé que dans des tems de barbarie, qu'il venoit d'être récemment aboli dans ſes Etats héréditaires, ainſi qu'en Suede & en Ruſſie, & qu'il étoit bien perſuadé qu'il le ſeroit bientôt dans toute l'Europe.

Nous ne pouvons cependant nous refuſer d'ajouter ici quelques uns de ces traits qui caractériſent plus particuliérement la bienfaiſance & l'extrême bonté de cet Auguſte Prince. Peut on donner trop de ces conſolations aux hommes nés ſous la domination des Monarchies, en leur mettant ſous les yeux qu'il exiſte des Princes qui ne s'occupent que de la félicité de leurs ſujets, & doit on craindre d'offrir trop de ces exemples aux ſouverains eux mêmes qui placés ſur les Trones des peuples ne doivent jamais perdre de vue qu'ils ſont reſponſables de leur bonheur.

PENDANT ſon voyage, ce Prince arrivé à une poſte plutôt qu'on ne l'attendoit, il ne trouve point de chevaux. Le maître de poſte ne le connoiſſant point le prie d'attendre : il

a, dit-il, envoyé tous ſes chevaux pour chercher ſes parens & ſes amis qui doivent aſſiſter au baptême d'un fils que ſa femme vient de lui donner. Le Comte de *Falckenſtein* propoſe de tenir l'enfant ſur les fonts : le maître de poſte préfére un tel *compere* à ſon couſin le fermier qu'il avoit fait avertir. La cérémonie ſe fait. Le Curé demande le nom du Parrein—*Joſeph*....—Celui de famille ?—Comment ? *Joſeph*, c'eſt aſſez... —mais !...—eh bien, mettez,.... *Joſeph ſecond*... —*ſecond ?* ſoit.. & les qualités ? ....—*Empereur*, &c..... Le Curé, le vicaire & tous les aſſiſtans de pâlir, de trembler, & le maître de poſte de tomber à ſes pieds. L'Empereur a laiſſé à cette famille de bonnes gens, des marques de ſa libéralité & a promis de ne point oublier ſon filleul.

QUELQUES Seigneurs de la Cour de Vienne, s'étant plaints à l'Empereur de ce qu'ils ne pouvoient jouir décemment & à leur aiſe des promenades publiques, parce qu'elles fourmilloient de petite Nobleſſe & de Peuple, ils ſupplièrent Sa Majeſté Impériale

riale de faire fermer le *Prater*, & d'ordonner que l'entrée n'en fût permiſe qu'à des perſonnes de leur qualité. L'Empereur, ſurpris de leur demande, leur répondit: " Si " je ne voulois voir que mes égaux, il fau- " droit que je m'emfermaſſe dans les ca- " veaux des Capucins, où repoſent les cen- " dres de mes ancêtres. J'aime les hommes, " ſans diſtinction, & je préfere ceux qui " ont de la vertu & des talens, à ceux dont " tout le mérite eſt de compter des Princes " parmi leurs ayeux."

CE grand Prince alla un jour, ſans y être attendu, chez un pauvre Officier, père d'une nombreuſe famille. Il le trouva à table avec dix de ſes enfans, & un orphelin dont il s'étoit encore chargé, malgré ſon indigence. L'Empereur, frappé de ce ſpectacle, dit à l'Officier: " Je ſavois que vous aviez dix " enfans, mais quel eſt ce onzieme? C'eſt, " lui répondit le pere, un pauvre orphelin " que j'ai trouvé expoſé ſur la porte de ma " maiſon." L'empereur, attendri juſqu'aux larmes, lui dit: " Je veux que tous ces

" enfans

" enfans ſoient mes penſionnaires, & que " vous continuiez de leur donner des ex- " emples de vertu & d'honneur ; je payerai " pour chacun d'eux, cent florins par an ; " faites-vous payer dès demain, chez mon " Tréſorier, du premier quartier de ces pen- " ſions. J'aurai ſoin de votre aîné, qui eſt " Lieutenant," Qu'un Souverain eſt grand, lorſqu'il va ainſi chercher l'indigence vertueuſe dans l'obſcurité, pour la récompenſer !

A ces traits qui ſont tant d'honneur à l'humanité des Princes, nôtre intention étoit d'en ajouter un qui en fait autant à celle des particuliers ; c'eſt la deſcription d'une fête établie à Briquebecq en Normandie, & nommée *la fête des bonnes gens*, mais les bornes de ce Journal qui ſeront déjà paſſées par les matériaux qui nous reſtent, nous obligent de remettre au Volume ſuivant ce morceau que nous pouvons annoncer comme un des plus intereſſans par les traits de vertu, d'humanité, & de bienfaiſance qui le caractériſent.

Teſtament Singulier.

PARMI les traits ſinguliers qui ne ſont pas rares dans les grandes Villes, en voici un qui peut ſervir de pendant au teſtament de l'Anglois, qui s'occupa en mourant du ſort des deux chevaux qui lui avoient ſervi pendant ſa vie. Une Dame a, dit-on, fait un teſtament auſſi original. " Attendu, dit-elle, que mon chien a été le plus fidèle de mes amis, je le fais mon exécuteur teſtamentaire, & je lui ai confié la diſpoſition de toute ma fortune. J'ai beaucoup à me plaindre des hommes, ils ne valent rien ni au phyſique ni au moral; mes amans étoient trompeurs, mes amis faux & perfides; de toutes les créatures qui m'entourent il n'y a que mon chien auquel j'ai reconnu quelques bonnes qualités. Je veux donc que l'on diſpoſe de mon bien en ſa faveur, & qu'on diſtribue des legs à ceux qui recevront ſes careſſes."

Hiſtoire de Filoux.

UN quidam ayant apperçu la derniere fois que la Reine vint au Spectacle, en petite

petite loge, une bourgeoiſe renforçée qui faiſoit grande parade d'une paire de bracelets de diamants, ſe préſenta à la loge comme venant de la part de ſa Majeſté, qui avoit remarqué la beauté de ſes bracelets, & deſiroit en voir un de plus près : la Dame ſe hâta de le détacher de ſon bras, & de le remettre au prétendu officier de la Reine, mais celui-ci diſparut avec ce bijou. La Dame étoit à déplorer le lendemain ſon ſort, lorsqu'il ſe préſenta chez elle, un exempt de police, dépeché par M. le NOIR, lequel venoit l'avertir, qu'on avoit arrêté la veille au ſortir du ſpectacle, un filou chargé de pluſieurs bijoux, parmi leſquels il avoit accuſé que ce bracelet appartenoit à cette Dame : le Magiſtrat la faiſoit prier par une Lettre, de remettre le pareil au porteur pour le confronter. Vous vous figurez aiſement la joie de nôtre bourgeoiſe, les éloges qu'elle prodigua à la Police, & les recommandations qu'elle fit à l'exempt, de rapporter preſtement les deux bracelets, pour faire la paix avec ſon mari, qui l'avoit furieuſement tançée de ſa ſotte crédulité. Mais cet exempt n'a pas jugé à propos de reparoître, & n'étoit que le confrere du hardi député de la

Reine. Il y a beaucoup d'eſprit dans cette maniere de dépouiller les gens.

OBSERVATION ſur les dangers aux quels on expoſe les enfans, en les laiſſant enfermés avec des animaux.

UN berger du village d'Alshmanshoff, à une lieue de la ville d'Erland, en Allemagne, gardoit ſon troupeau à la campagne; ſa femme voulut, à l'heure ordinaire, lui porter ſon diné; elle avoit un enfant de neuf mois; elle l'accommode bien dans ſon berceau & ſort du logis en y enfermant le chat. Cette imprudence la jetta bientot dans la derniére déſolation, à ſon retour, elle trouve, l'enfant mort, & le chat qui, après avoir mangé la joue gauche & le nez, entamoit la joue droite. Cet événement a inſpiré dans le Canton une horreur univerſelle pour un animal qui ne ſe dépouille jamais entiérement de ſon caractere féroce, & qui nous fait quelque fois payer bien cher les ſervices qu'il nous rend.

ON mande de *Metz* une aventure qu'on aſſure être auſſi vraie qu'elle paroît extraordinaire. " L'exécuteur de la haute Juſtice de *Landau*, lequel paſſe pour très habile dans l'art de décoler, reçut une Lettre anonyme qui l'invitoit de ſe rendre à un jour marqué, à la porte de *Nancy* & de ſe munir de ſon damas. Lorſqu'il fut arrivé au lieu indiqué, trois hommes armés ſe ſaiſirent de lui, en l'exhortant à ſe laiſſer faire. On lui banda les yeux, on le fit entrer dans une chaiſe de poſte. Après environ douze heures de chemin, on le conduiſit dans une chambre tendue de noir & éclairée par pluſieurs lampes. Là, on lui ôte ſon bandeau, on lui montre, une perſonne à genoux, ayant de beaux cheveux épars & la tête enveloppée dans un ſac. Il entend des gémiſſemens. On lui ordonne d'abattre la tête à cette perſonne. Il refuſe, on le menace en lui mettant deux piſtolets ſur la gorge, il eſt enfin forcé d'obéir. A peine l'exécution eſt-elle faite, qu'on lui remet une bourſe de 200. Louis. On lui rebande les yeux, & après l'avoir promené dans la chaiſe de poſte le même temps qu'on avoit employé

à venir,

à venir, on le reconduit à la porte de *Nancy* où on l'avoit pris. Il ne put découvrir de quel ſexe étoit cette malheureuſe victime, ni ne peut dire en quel endroit il a été conduit : mais il croit avoir paſsé le Rhin.

Quelques papiers publics ont annoncé, depuis cet évenement, que c'étoit une Dame de très grande diſtinction d'Allemagne, qu'ils nommoient, qui avoit été la victime de cette ſcéne effraïante, mais cette nouvelle a été démentie le courier ſuivant.

Les exemples de ſuicides & exécutés avec une préſence d'eſprit étonnante ont été peu rares depuis quelques années. Si c'eſt l'effet de la propagation de l'eſprit philoſophique, il faut en ſavoir peu de gré à la philoſophie; mais l'humanité ne lui devroit pas moins des actions de graces, d'avoir appris à mépriſer la mort & à l'enviſager avec fermeté. La malheureuſe fin de M. BACHMANN Banquier du Roi de *Pruſſe* à *S. Petersbourg*, en eſt un exemple récent & très frappant. Le dérangement de ſes affaires, la dureté d'un

d'un oncle qui lui a refusé des ſecours, & la diſgrace du Roi qu'il a encourue, l'ont déterminé à s'ôter la vie. Il a pris, une forte doſe d'arſenic, & pendant l'action du poiſon, il a écrit des Lettres qui m'ont paru un monument intéreſſant pour l'hiſtoire de l'eſprit humain. En voici les principales.

A. Monſieur Pierre BACHMANN, *Négociant, à* Berlin.

MON CHER ONCLE!

" CE n'eſt pas pour vous faire un reproche de la dureté avec la qu'elle vous avez toujours agi à mon égard; ce n'eſt pas non plus pour obtenir de vous quelques faveurs, que je m'adreſſe à vous mon cher oncle: c'eſt pour vous recommander ma femme & mes enfans; c'eſt pour vous engager à porter un regard ſur ces reſtes d'une famille malheureuſe qui vous tend les bras comme à leur protecteur. Une ſuite d'événemens funeſtes m'avertit, que je ne dois pas eſpérer ni chercher mon bonheur dans cette vie, j'y ſuis réſigné, & je vous aſſure que dans le moment où je vous écris, j'enviſage la mort,

mort, non ſeulement comme le paſſage à une éxiſtence bien préférable à celle dont j'ai joui ici bas. . . . . .
Penché ſur ma tombe, j'ai jetté un regard sévére ſur ma vie paſſée; né avec un cœur ſenſible, j'ai ſu préſerver ma jeuneſſe des écueils des paſſions; du côté des mœurs, je n'ai point trouvé d'égarement, point de foibleſſe à me reprocher. En entrant dans le monde, je me ſuis vu le maître d'un bien aſſez conſidérable, & me rappellant les leçons d'un pere qui joignoit à nombre de bonnes qualités, celle de la bienfaiſance, je me croyois heureux toutes les fois que je trouvois l'occaſion de faire ſervir ma fortune au bonheur d'autrui; ce penchant louable en lui-même a dégéneré en foibleſſe, & voila ce qui m'a perdu: victime de mon cœur, cruellement dupé par des gens qui ont ſu mettre à profit une diſpoſition généreuſe, je me vois plongé à la fin, dans un abyme de maux dont mes amis, ſi tant eſt qu'il s'en trouve, ne ſauroient me tirer. Une pensée affreuſe achéve de m'accabler, je manque à un Prince reſpectable qui m'a honoré de ſa confiance, & tel eſt l'aſſemblage bizarre des circonſtances malheureuſes qui m'en-

m'entourent, qu'il faut que je paroiſſe criminel, tandis que je ne ſuis que malheureux. J'ai ce ſeul reproche à me faire; il eſt horrible, je m'en punis. Puiſſe l'amende de mon erreur être acceptée favorablement! Pour vous mon cher oncle, guidé par un deſtin plus fortuné, vous avez réuſſi à augmenter vôtre fortune déjà conſiderable; puiſſiez-vous réuſſir à l'employer de façon qu'en quittant ce monde, le ſouvenir du bien que vous aurez fait, répande ſur votre ame, cette ſérénité qui fait braver les approches de la mort! Soyez le protecteur, ſoyez le pere d'une famille infortunée qui tient à vous par les liens du ſang; malgré le bas âge de mes enfans, on reconnoit en eux de bonnes diſpoſitions. Vous jouirez, mon cher oncle, du plaiſir de voir ces tendres rejettons croître & fleurir ſous vos yeux; les ſoins de leur bonne mere ſeront partagés entr'eux & vous: ils vous béniront & vous goûterez la douce ſatisfaction d'avoir fait des heureux.

Signé BACHMANN."

A MES AMIS.

"C'eſt à vous, mes amis, que je m'adreſſe dans un moment où abandonné de

tout ce dont vous m'avez vu jouir, je me prépare à paſſer dans un ſéjour où le bonheur ne dépend ni de la fortune ni de la faveur. Vous m'avez aimé, parceque vous m'avez cru quelque mérite; vous avez ſouvent lu dans le fond de mon cœur; & vous y avez trouvé l'amour de la vertu & du bien. Vous m'avez connu un cœur compatiſſant aux maux d'autrui, des mœurs réglées, l'horreur du vice, eh bien! mes chers amis, toutes ces qualités qui paroiſſoient devoir m'aſſurer un ſort heureux n'ont pu me ſouſtraire, je ne dirai pas à l'infortune, mais à l'opprobre. Je frémis quand je penſe qu'on a pu me ſoupçonner d'avoir détourné à mon profit, des ſommes qui m'avoient été confiées; j'avoue que j'ai manqué de prudence, mais l'honnêteté n'eſt jamais ſortie de mon cœur, vous le ſavez mes amis, & c'eſt à vous que je m'en rapporte pour le ſoin de mon honneur flétri. Je vous recommande ma femme & mes enfans: la premiere eſt ſujette à des infirmités, qui lui rendent vos ſoins d'autant plus néceſſaires. Ces enfans vous intéreſſeront par leur innocence & j'oſe dire par leur beauté. Quand mon fils viendra en âge de

pouvoir

pouvoir ſe choiſir-lui-même le genre de vie auquel il voudra ſe vouer, je veux qu'on l'inſtruiſe du ſort de ſon malheureux pere, & qu'on le détourne, s'il eſt poſſible, de la carriere du commerce, qui préſente, à la vérité, quelques avantages, mais qui ſoumet nos fortunes à des viciſſitudes par les quelles notre caractere peut être altéré. J'aimerois à m'entretenir encore avec vous mes amis, mais on m'interrompt. Signé BACHMANN."

A MA FEMME.

" Permettez, ma chere épouſe, qu'avant de diſſoudre les nœuds par leſquels nous avons été unis, avant de me ſéparer du monde & de vous, je vous témoigne ma reconnoiſſance, de l'amour & de l'attachement que vous m'avez toujours fait paroître, lorſque j'eus le bonheur de vous faire accepter ma main, j'étois dans des circonſtances qui devoient faire votre ſort: la providence qui dirige les événemens de ce monde a voulu me faire paſſer ſucceſſivement de l'opulence à la médiocrité, & m'envelopper enfin dans des embarras d'autant plus affreux, que les perſonnes à qui je dois,

n'admettent point dans la diſcuſſion de leurs intérêts, des raiſons d'équité, & ſont enſemble juge & partie. Un vil eſclave tremblant d'appréhenſion d'être envoyé à Spandau, s'il manque de rigueur contre moi, joignant la fineſſe à l'hypocriſie, eſt envoyé ici pour s'arranger avec moi ; ſéduit par ſes promeſſes, charmé en même temps, de pouvoir le convaincre de l'honnêteté de mon caractere, je lui fais une ceſſion entiere de tous mes biens, pour ſervir autant que poſſible à l'extinction de ma dette envers le Roi & le Prince Henri : il m'avoit promis de garder des ménagemens, de conſerver ma fabrique, l'objet principal de mes ſoins, mon unique eſperance pour l'avenir : il manque à ſa parole.... Pardonnez ma chere épouſe, ce dernier trait m'anéantit, il ne m'eſt plus poſſible de reſter dans un monde où j'ai continuellement été victime de la malice & de la méchanceté. Ce n'eſt pas envers vous, ma chere amie, que j'ai à juſtifier mes intentions, elles ont toujours été pures, vous le ſavez, & ſi le manque de foi de mes débiteurs ne m'avoit enveloppé dans les malheurs où je me trouve, je ne ſerois pas dans le cas de manquer à perſonne. Je

ſens

ſens que le premier inſtant de notre ſépa-
ration ſera terrible pour vous : vous me
nommerez ingrat, vous m'accuſerez de vous
abandonner lâchement, dans le temps que
je devois vous inſpirer la fermeté néceſſaire,
pour ſupporter l'infortune ; ah, ma chere !
gardez vous de porter de moi ce jugement.
Si je prévoyois pouvoir vous être encore de
quelque ſecours, ſi ma patience, mes ſoins,
mon travail pouvoient ſatisfaire l'homme
cruel qui me pérſecute, vous me verriez
ferme dans le malheur, me tenir à côté de
vous, vous ſerrer dans mes bras, & par un
redoublement d'attention & de ſoins tâcher
de vous faire oublier nos maux. Mais, com-
ment ſoutenir l'opprobre dont on cherche
à me couvrir ! ah, ma chere amie ! les in-
ſinuations funeſtes qu'on a pris ſoin de ré-
pandre, gagnent facilement tout le monde :
les uns les reçoivent par légéreté, les autres
y trouvent de quoi ſatisfaire leur haine &
leur jalouſie. Ma mort fera taire ceux-ci
& rendra les autres plus circonſpects. Vous
ſerez par la rendue à vous-même, vous
rentrerez dans le ſein de votre famille, &
telle eſt la bizarrerie des hommes, que ceux
même qui ſeront réjouis de mon infortune
s'em-

s'empreſſeront à ſoulager la vôtre. Je viens d'écrire à mon oncle Bachmann, je l'ai prié d'adopter mes enfans. Son cœur ne ſe fermera pas à la voix de la nature & du ſang. Il vous accueillera; vous pourrez être encore heureuſe dans ce monde & j'eſpere que nous nous retrouverons quelque jour dans ces régions fortunées où l'on s'occupe certainement d'autres intérêts, que de ceux qui diviſent les foibles mortels. Adieu ma très chere amie, ce qui doit vous conſoler ſurtout, c'eſt que j'enviſage la mort avec réſignation & fermeté. Signé BACHMANN."

Nous terminerons cet article par quelques petites anecdotes plus gaïes, pour ne pas laiſſer à nos Lecteurs, la mélancolie qu'inſpirent les précédentes.

De Paris.

On a parlè ici depuis peu, d'une prétendue Satyre contre le gouvernement, intitulée *la Béquille.* Elle a donné lieu à un qui-proquo dont les ſuites ont été aſſez plaiſantes. M. le Lieutenant de Police, ſur les bruits

bruits qui ſe ſont répandus, de l'exiſtence de cet ouvrage a donné ordre qu'on l'arrêtat. L'inſpecteur a fait les plus exactes perquiſitions & enfin a découvert *l'Abbé Quille*, brave eccléſiaſtique qui n'a jamais fait de mal à perſonne. C'eſt préciſement le jour du mariage de Mlle. LE NOIR que le pauvre Abbé a reçu à ſix heures du ſoir la viſite d'un ſuppôt de la police, qui lui a ſignifié de le ſuivre. Comme il n'avoit point d'ordre pas écrit, on n'a pu le conduire ſur le champ en priſon & on l'a mené à l'hôtel de la Police. M. LE NOIR étoit en famille; on a renfermé mon Abbé dans une ſalle au rez de chauſſée, dans le deſſein de le préſenter au Magiſtrat lorſqu'il ſortiroit de table. La chambre étant ſûre, l'exempt ſe retire & charge de cette préſentation un homme de la maiſon, qui promet de l'avertir enſuite de ce qu'il auroit à faire. Minuit ſonne, une heure, deux heures, & l'Abbé *Quille* n'entend parler de rien. Il ne comprend rien à cette aventure & réſolu de la faire finir à tel prix que ce ſoit, il appelle, il crie; perſonne ne l'entend. Le déſeſpoir s'empare de lui, il briſe des porcelaines & les jette avec violence contre la porte: enfin un domeſtique paroit:

que

que faites-vous là, Mr. l'Abbé?—Je l'ignore, on m'y a amené, il y a huit à dix heures, & ce traitement me paroit fort étrange.—On éveille M. LE NOIR qui depuis longtemps goûtoit les douceurs du ſommeil, ſans qu'on eut ſeulement penſé au malheureux Abbé mis en ſequeſtre. Le quiproquo a été bientôt dévoilé: M. le Lieutenant de police a fait ſur cette mépriſe les excuſes les plus honnêtes au digne eccléſiaſtique qui en avoit pâti, & celui-ci s'eſt retiré en ſe trouvant encore heureux d'être rendu à la Societé. Il eſt avéré au reſte que de cet ouvrage intitulé *la Béquille*, il n'exiſte abſolument que le titre, ainſi que cela s'eſt déja vu ſouvent.

Le Pape Benoit XIV, qui ſavoit allier les graces du monde avec la majeſté de la thiarre, étoit d'un caractére naturellement gai. Son médécin étoit ſouvent l'objet de ſes plaiſanteries: le Docteur Luſini, c'étoit ſon nom, y donnoit lieu par une paſſion pouſſée à l'excès pour la Géographie. Il conſommoit ſon temps & ſa fortune, à la recherche

& à l'acquiſition des Cartes rares & précieuſes. Le St. Pere aimoit aſſez le Cardinal Gaétano qui étoit ainſi que le ſerviteur des ſerviteurs de Dieu, affligé d'une maladie fort incommode, dont le nom auroit ſali la bouche deſtinée à être l'organe de l'Eſprit ſaint. Benoit XIV, avoit trouvé une expreſſion qui lui ſauvoit, lorſque le Cardinal venoit lui faire ſa cour avec les autres Princes de l'Egliſe, le déſagrement de lui demander comment alloient ſes hémorrhoïdes; il lui parloit de ſa *mappemonde* & perſonne n'avoit deviné le véritable objet de ſa queſtion. Il dit un jour à Luſini—Docteur, vous croyez connoître toutes les cartes ſingulieres poſſibles : votre collection vous tourne la tête & vous imaginez avoir ce qu'il y a de plus curieux en ce genre; eh bien, vous n'avez rien de comparable à la mappemonde que poſſéde le Cardinal Gaétano. . .—Eſt-il poſſible, répond le médecin géographe, je ne ſavois pas que S. E. eut un goût ſemblable?—Oh, dit le Pape, le Cardinal n'a que cette mappemonde, mais c'eſt bien la plus belle choſe à voir! . . . . allez ſur le champ chez lui & demandez lui de ma part à l'examiner; prenez garde

ſurtout aux points cardinaux . . Le Docteur court chez l'Eminence & s'annonce au nom du Pape, en expliquant le motif de ſa viſite. Le Cardinal étoit dans un moment de ſouffrance—Que ſa Sainteté eſt bonne, s'écrie-t-il, comment reconnoîtrai-je ſon attention! . . . . L'Eminence s'arrange derriére ſes rideaux, les ſouléve enſuite, & étale aux yeux de l'amateur de géographie, la mappemonde la mieux fournie, la plus arrondie & la plus ſinguliére...Ce n'étoit pas là ce que le Docteur Italien s'attendoit à voir en ce moment; il reſte muet d'étonnement. Eh bien, Docteur, lui dit le Cardinal, faites donc votre examen, & allez rendre compte à ſa Sainteté, de l'état malheureux où je me trouve. Ne manquez pas de lui préſenter en même temps, ma vive reconnoiſſance de ſes bontés. Luſini n'en veut pas voir d'avantage, il ſent le tour qu'on lui a joué & va furieux au Palais du Pape lui en faire des reproches." Sa Sainteté s'eſt fort amuſée de la colere de ſon médecin.

FEU M. *Duclos* Sécretaire de l'Académie étoit à ſe baigner dans la ſeine, près du bateau

bateau où *Poitevin* fournit à nos élégantes les moyens de ſe rafraichir la peau. Une belle Dame arrivoit dans une voiture fringante, le cocher n'apperçoit pas un trou prés du rivage, la roue tombe dedans, le carroſſe fait culebute, & voilà la petite maitreſſe étendue dans la boue, d'un côté, & ſes grands Laquais de l'autre. *Duclos* ſort de l'eau tout nud & accourt à elle. La jeune Dame eſt un peu étonnée de la ſituation où ſe trouve l'officieux Cavalier—mille pardons, madame, lui dit-il, ſans ſe déconcerter & en lui preſentant la main, excuſez mon incivilité . . ; pardonnez moi de n'avoir pas de gants.

MORT D'UN HOMME CELEBRE.

MONSIEUR Joliot Crébillon, Cenſeur Royal, ancien Cenſeur de la Police, fils du célebre auteur de Rhadamiſte & Zénobie, d'Elęctre, d'Atrée & Thieſte, &c. &c. eſt mort à Paris le 12e. Avril dans la 70me. année de ſon age. Il a mérité & obtenu de la réputation, quoique ſon pére eut eu de la gloire. Mr. Racine le fils a dit :

O Peres trop fameux que vos noms triomphans,
Sont un peſant fardeau pour vos foibles enfans !

Mais cela n'eſt bien vrai que lorſque les enfans entrent dans la même carriére ou dans une carriére à peu près ſemblable. On ne compare guere les auteurs, quels que ſoient même les rapports perſonels entr'eux, lorſqu'ils ont travaillé dans des genres différens. Quand le public a eu à marquer dans la Litterature, la place de l'auteur du Sopha, de Tanſaï, des égare-

mens

mens du cœur & de l'éſprit, &c. &c. rien ne lui rapelloit ſans doute que c'étoit le fils de l'auteur d'Electre, d'Atrée, des tragédies enfin les plus terribles de la ſcène Françoiſe; il n'a pu faire ce rapprochement que pour ſentir avec plus de force par les rapports des perſonnes, l'oppoſition des genres; & peut-être qu'alors on aimoit à voir dans les ouvrages du fils, les Romans les plus délicats, les plus ingénieux, les plus remplis de volupté, préciſement parce que le Pére, étoit l'auteur tragique le plus terrible de nôtre théatre. Car trop ſouvent nous formons des jugemens, & nous les croyons vrais, parce qu'ils peuvent ſe rendre par des contraſtes, & que ces contraſtes amuſent l'imagination. Quoiqu'il en ſoit les ouvrages de Mr. Crébillon le fils eurent le plus brillant ſuccès à leur naiſſance. Jamais peut-être la nation n'a eu des mœurs plus légéres & plus frivoles qu'au moment où il écrivoit. L'imagination n'aimoit qu'à parcourir rapidement les tableaux enchantés de la Féerie: les ſens vouloient être excités ou flattés par des images voluptueuſes; la raiſon fatiguoit,

& ſi

& ſi l'épigramme n'étoit pas preſque imperceptible, elle étoit peſante. L'amour ſurtout, tel qu'il eſt dans la nature, tendre & ſincere, étoit banni des ſociétés par le bon ton. Mr. de Crébillon peignit ces mœurs, avec un ton & des formes qui faiſoient partie de ces mœurs mêmes; aucun de ceux qui lui avoient ſervi de modèle ne craignit de ſe voir dans ſes portraits, parce qu'ils pouvoient tous aſſez naturellement ſe croire doués de tout l'eſprit qu'il falloit avoir eu pour les peindre. Il fortifioit donc les mœurs qu'il peignoit, & des modèles dont il flattoit beaucoup l'amour propre devoient aimer beaucoup le peintre & le tableau.

Mr. de Crébillon qui n'a jamais écrit que dans ce genre, étoit peut-être fait cependant pour s'élever à de plus grands ouvrages, s'il eut accoutumé de bonne heure ſon eſprit aux études & aux méditations qui ſeules en rendent capable. Il a ſi bien lu dans des ames legeres, & ſuperficielles qu'on eſt tenté de croire que ce n'eſt qu'à ſes modèles, qu'à manqué la profondeur, & que même on ſembleroit pouvoir

pouvoir dire de lui qu'il a eu ſouvent *la profondeur de la frivolité.*

Ses ſuccès n'ont pas eu autant de durée que d'éclat; il n'avoit étudié, il n'avoit peint que des mœurs paſſagéres, ſa réputation devoit beaucoup paſſer avec elles. La Philoſophie a ramené les eſprits à la raiſon, & le cœur au ſentiment. La nation s'eſt occupée des ouvrages qui lui peignoient la nature avec les pinceaux du génie. Elle a voulu connoitre elle même les ſources du bonheur qu'elle attend de ſon Gouvernement; enfin les plus grands objets mis à ſa portée par des eſprits qui avoient autant de lumiéres que de profondeur ſont devenus les ſujets de ſes réflexions & de ſes entretiens. Il étoit difficile que des ouvrages où l'on ne peint que les mœurs d'un moment avec un langage qui n'a guere été connu que dans ces mœurs, puſſent conſerver au milieu de cette révolution heureuſe, toute l'éſtime qu'ils avoient obtenue dabord & qu'ils méritoient à beaucoup de titres. Si cela étoit poſſible, il faudroit que l'auteur conſervat ſa réputation, même lorſque ſes ouvrages

ſonable.

SPECTACLES.

OPE'RA DE PARIS.

POUR donner une idée de l'Opéra de Paris aux perſonnes qui ne l'ont jamais vu, il ſuffira de leur préſenter les détails de la perfection & du nombre des talens ſupérieurs qui concourent à rendre ce ſpectacle ſans contredit le plus ſuperbe qui exiſte en Europe.

Un Orcheſtre de quatre vingt des meilleurs Muſiciens, des Chœurs de cinquante voix, plus de cent danſeurs & danſeuſes pour les ballets, à la tête des quels ſont les ſieurs Veſtris, Gardel, Dauberval, les Demoiſelles Heynel, Allard, Guimard, Peſlin, Dorival, tous talens du premier ordre, & reconnus généralement ſupérieurs à tout ce qui exiſte de mieux en fait de danſe; les ballets compoſés par Mr. Noverre, le plus grand homme, ſans doute qui ait jamais paru dans ce genre. Si l'on joint à cela la magnificence, & ſurtout le goût & l'élégance des habits, la perfection & la frai-

cheur des décorations toujours deſſinées par les plus grands peintres, l'exécution étonnante des machines, on ne ſera pas ſurpris des applaudiſſemens que donnent à ce ſpectacle la Capitale, & tous les étrangers qui s'y rendent. La partie du chant eſt également remplie par des talens ſupérieurs, mais qui ne paroiſſent pas toujours tels à des oreilles accoutumées à un autre genre de Muſique. La Demoiſelle Arnould auſſi grande actrice qu'excellente chanteuſe, les Demoiſelles Larrivée, Roſalie, Beaumenil, Laguerre, Duplan; les Sieurs le Gros, Larrivée, Gelin, Durand, & Lainé, ſont chacun dans leur genre des talens très diſtingués, & n'on pas peu contribué au ſuccès des Opera de Mr. Gluck, celui d'Iphigénie, celui d'Orphée, celui d'Alceſte, qui ont occupé la ſcène cet hiver, ſans oublier le Devin du Village qui, toujours charmant, fait toujours un nouveau plaiſir. La Muſique de Mr. Gluck a trouvé beaucoup de partiſans & beaucoup de contradicteurs, & pour ſe procurer de la variété dans ces ſortes d'ouvrages, on a imaginé qu'il falloit faire venir le Sr. Piccini, Muſicien celebre qu'on a chargé de mettre en Muſique l'Opera de Rolland, arrangé

rangé en trois actes par Mr. Marmontel ; bien des gens ont déſaprouvé ce trop modeſte projet, & ont murmuré qu'on eut recours à des artiſtes étrangers, tandis que nous avons nos Gretry, nos Philidor, nos Monſigny, nos Goſſec, dont les Italiens eux mêmes ont entendu avec admiration les chef-d'œuvres, au point qu'ils ont fait traduire nos plus charmans Opéras comiques, en ſe gardant bien de rien changer à la Muſique ; exemple qu'auroient du ſuivre d'autres Compoſiteurs qui, en traduiſant les paroles en leur langue, ont oſé traduire auſſi la muſique ſelon leur gout & à leur maniére, changement au quel elle n'a ſurement pas gagné. Je pourrois citer Zemire & Azor, le déſerteur, les deux Avares, qui ont été ici miſerablement eſtropiés. Le ſeul air qui faſſe plaiſir dans Zemire & Azor *no flower that blows* eſt tiré, d'un Opéra comique François. Ces Opéras répandus dans toute l'Europe y avoient cependant obtenu les applaudiſſemens des plus grands connoiſſeurs. Cela ne devoit il pas, engager les auteurs Anglois à reſpecter ces productions étrangéres, & à les préſenter au Public de Londres revétues des charmes qui leur ont fait

tant de partiſans dans tous les pays où elles ont été entendues.

L'arrivée de Mr. Gluck en France y a fait une grande révolution; Iphigénie, Alceſte & Orphée ont tourné toutes les têtes. Le François en général naturellement trop léger pour s'occuper longtems de choſes eſſentielles, a beſoin cependant d'objets dont la conteſtation puiſſe amuſer ſa frivolité. Celui qui fixe dans ce moment l'attention des amateurs eſt donc la Muſique. Mr. Gluck s'eſt fait un parti; un parti contraire s'eſt déclaré pour Mr. Sacchini, d'aprés ſon charmant Opera de *l'Iſola di amore*, qui a été traduit en François ſous le titre de la Colonie. On s'attend à voir le Sieur Piccini triompher dans ce genre. Mr. Grétry de ſon coté travaille de la même maniére ſur l'Opera d'Atys, Mr. Gluck a fait Armide; & avec plus de reſpect pour les manes de Quinault, n'ayant rien changé aux paroles. Voila une belle lice ouverte; elle ſera bientot un champ de diſcorde pour les differens partis; toutes les factions vont être ſous les armes, tandis que l'homme impartial attendra tranquilement le plaiſir, & donnera la préférence à celui qui aura ſu l'amuſer davantage.

davantage. Cela deviendra le ſujet, non ſeulement de toutes les converſations mais même des querelles littéraires, on attaquera, on répondra, on ſe déffendra: Cette petite guerre amuſera tout Paris. Nous donnerons pour échantillon de ces diſputes, quelques critiques de *Mr. de la Harpe* ſur les ouvrages de Mr. Gluck, auxquelles un ſoit diſant *anonyme de Vaugirard* à répondu. Cette petite diſſertation eſt tout à la fois amuſante & inſtructive, & du choc de ces idées de deux hommes de beaucoup d'eſprit, partent ſouvent des étincelles qui peuvent répandre de nouvelles lumiéres ſur l'art de la Muſique. Nous ne donnerons que les deux prémiéres lettres de cette diſſertation afin de pouvoir rendre compte des ballets du Sieur Noverre.

ARTICLE du Journal de Littérature de Mr. de la Harpe.

OPERA.

LA dernière repriſe d'*Iphigénie* a eu le plus grand ſuccès. Les Ballets dont la nouvelle

velle diſpoſition eſt l'ouvrage de M. Noverre, ont réuni tous les ſuffrages, & l'exécution eſt digne des talens de cet Artiſte. Il faut convenir que des trois Drames ſur leſquels a travaillé M. Gluk, *Iphigénie* eſt ſans aucune comparaiſon le plus théâtral. C'eſt le ſeul dont l'enſemble ſoit bien entendu. Tout concourt à prouver chaque jour que les François ſeuls ſavent faire un ouvrage de Théâtre. Ceux qui admirent le plus les grands morceaux des Compoſiteurs Italiens, conviennent que les Opéras d'Italie font un très-mauvais ſpectacle: on ſait auſſi comme ils ſont écoutés. M. Gluk aura la gloire d'avoir trouvé le premier le vrai ſyſtême du Drame Lyrique; & que de beautés de tous les genres étincellent dans ſon *Iphigénie!* Quelle majeſté religieuſe dans le rôle de Calchas au premier acte! Quelle expreſſion dans cet air que chante Achille, *cruelle, non jamais votre inſenſible cœur! &c.* C'eſt l'accent de l'amour & du reproche, comme cet autre air, *Calchas d'un trait mortel percé,* eſt le cri de la guerre & de la rage. On a obſervé que cet air, ſéparé des accompagnemens, eſt de la ſimplicité la plus commune; ſoutenu par les inſtrumens, il eſt du plus grand effet. Ceux qui

qui reprochent à M. Gluk de manquer ſouvent de mélodie, remarquent à l'avantage des Compoſiteurs Italiens que leurs airs ſéparés de l'accompagnement ſont encore d'une grande beauté. Mais on ne peut nier du moins qu'il ne répare autant qu'il eſt poſſible ce défaut de chant par ſa profonde connoiſſance de l'harmonie, & des effets qu'on en peut tirer.

On a fait une autre obſervation à propos du *duo* d'Achille & d'Agamemnon au ſecond acte. C'eſt qu'il n'eſt nullement convenable à la dignité de deux Héros de parler tous les deux enſemble, comme il arrive dans les querelles du vulgaire; & en effet ce conflict de menaces & de cris qui s'entre-choquent, manque abſolument de la nobleſſe qui doit caractériſer cette ſcène, & n'inſpire point la terreur que l'on doit reſſentir lorſqu'on voit en préſence deux hommes tels qu'Achille & Agamemnon. On pourroit aller plus loin, & obſerver que la muſique paroît ſe prêter avec peine à l'expreſſion principale de toute cette ſcène. L'accent de l'orgueil eſt dur & anti-harmonique; & ce dialogue d'Achille & d'Agamemnon eſt d'un genre de récitatif dont l'oreille eſt au moins étonnée. Il eſt

fort

fort au-deſſous de la déclamation dont cependant on s'eſt efforcé de la rapprocher; & peut-être Achille & Agamemnon ne peuvent pas ſe braver en muſique. Ce qui eſt certain c'eſt que l'effet de cette ſcène chantée eſt très-inférieur à celui de la même ſcène déclamée; & quoiqu'il ſoit généralement vrai que la muſique peut tout rendre, peut-être eſt-ce une partie de l'art de ne pas l'employer aux objets où il ne ſauroit s'appliquer heureuſement.

LETTRE aux auteurs du Journal de Paris.

MESSIEURS,

" J'AIME la Muſique, je la cultive, & je " crois qu'il eſt important pour la perfection " de ce bel Art, de rectifier les jugemens " qu'en portent des Amateurs qui en par- " lent ſouvent ſans en avoir des idées nettes " & préciſes.

" M. de la Harpe, par exemple, qui juge " avec tant de juſteſſe & de goût les Ou- " vrages d'Eloquence & de Poéſie, n'a pas

" été

« été aussi exact en parlant de Musique, « quoiqu'il en parle avec impartialité.

« Dans le Journal Politique & Littéraire « du 5 de ce mois, il loue l'*Iphigénie* de M. « Gluck d'une maniere vague & générale, « mais avec le sentiment d'un homme qui « en a été vivement affecté. C'est à exprimer « leur sentiment que devroient se borner « toujours ceux qui n'ont pas la connoissance des moyens de l'Art & une grande « habitude d'en comparer les effets.

« Il y a des critiques à faire de la musique « d'*Iphigénie*; mais ce ne sont pas celles que « M. de la Harpe rapporte: il ne fait, dit il, « que les répéter d'après d'autres; mais un « homme qui a autant d'esprit n'auroit pas « du les répéter.

« Je ne parle pas du reproche qu'on fait à « M. Gluck *de manquer de chant*, quoiqu'il « y ait plus de chant, de ce que tout le « monde appelle *du chant*, dans l'*Iphigénie* « que dans aucun Opéra Italien.

« Je ne parle pas du compliment qu'on « fait aux Compositeurs Italiens, de ce que « *leurs airs séparés de l'accompagnement sont* « *encore d'une grande beauté*. . . Un Virtuose Italien riroit au nez du critique s'il

" lui propoſoit de chanter ſans accompa-
" gnement un grand air patétique de Jumelli
" ou de Piccini.

" Je veux parler ſeulement du duo d'Aga-
" memnon & d'Achille. Les critiques qu'on
" en fait ſont curieuſes.

" *Il n'eſt nullement convenable à la dignité*
" *de ces Héros de parler tous les deux enſem-*
" *ble.* Voilà les trois quarts des duo de tous
" les Opéras du monde proſcrits d'un trait
" de plume; car le même défaut de poli-
" teſſe s'y trouve. Si je répondois ſimple-
" ment à M. de la Harpe, que les deux
" Héros *ne parlent pas enſemble*, mais *qu'ils*
" *chantent enſemble*, je ſuis perſuadé qu'il
" m'entendroit & qu'il voudroit effacer ſa
" phraſe.

" *Ce conflit de menaces & de cris manque*
" *de nobleſſe*. . . . pas plus que dans Homére
" & beaucoup moins qu'aux endroits de
" l'Iliade ou des Héros s'appellent *poltrons*
" *& viſage de chien.*

" *L'accent de l'orgueil eſt dur & antihar-*
" *monique* . . . Comme antipoëtique. Si M.
" de la Harpe vouloit eſſayer de traduire
" cette phraſe en termes précis à un homme

" de

" de l'art, il auroit de la peine à y donner
" quelque ſens.

" *Ce récitatif eſt au deſſous de la déclama-*
" *tion*... Il n'eſt ni au deſſus ni au-deſſous ;
" c'eſt une autre langue & d'autres accens.
" C'eſt une mépriſe trop commune & une
" ſource de mépriſes que de juger des pro-
" ductions des arts par ces ſortes de com-
" paraiſons.

" *Achille & Agamemnon ne peuvent pas ſe*
" *braver en Muſique*... Ni en vers François
" non plus. En reliſant cette puérilité, M.
" de la Harpe doit être étonné de l'avoir
" laiſſé tomber de ſa plume. Il eſt trop
" aiſé d'y répondre pour avoir beſoin de le
" faire.

" *L'effet de cette ſcène chantée eſt bien in-*
" *férieur à celui de la même ſcène déclamée*...
" Pour être en état de prononcer là-deſſus,
" M. de la Harpe devroit ſe donner le plaiſir
" de faire déclamer cette même ſcène par
" MM. l'Ainé & Durand.

" *Peut-être eſt-ce une partie de l'art de ne*
" *pas l'employer aux objets où il ne ſauroit*
" *s'appliquer heureuſement*... Cela veut-il
" dire qu'il y a dans un Poëme lyrique

" des morceaux qu'il ne faut pas mettre en
" Muſique ?

" Ces objections ne méritent d'être rele-
" vées que parce qu'elles ſont adoptées par
" un homme de lettres d'un mérite diſtin-
" gué. Tout ce qu'on entend dire dans le
" monde ſur la Muſique dramatique, prouve
" bien que le public n'a pas encore les
" élémens de la poëtique muſicale. Le mo-
" ment de la faire eſt venu."

(La ſuite au numero prochain.)

BALLET DES HORACES

De la compoſition du Sieur NOVERRE.

CE Ballet eſt diviſé en cinq Actes, & en Scènes Dramatiques, où l'action théâtrale, la déclamation muette, la Pantomime concourent avec la Danſe & la Muſique pour former un Spectacle.

ACTE Ier. *La décoration repréſente une ſalle du Palais des Horaces.* Camille, ſœur des

des Horaces, & amante de Curiace, déplore ſa cruelle deſtinée, apprenant que ſon frère & ſon amant doivent combattre l'un contre l'autre pour décider du ſort de leur patrie. Cependant elle préſente à ſon Amant, une écharpe qu'elle a brodée. Curiace accepte ce préſent, & vole au combat; Camille tremble pour ſon Amant, & ne peut recevoir, ſans frémir, les adieux de ſes frères. Le vieil Horace encourage ſes fils.

IIe. Acte. *La décoration repreſente un Camp, & un Autel eſt au milieu.* Les deux armées ſe proſternent devant l'Autel; les Prêtres font des libations. Les deux Rois ennemis ſe jurent qu'ils s'en tiendront à ce que le ſort du combat entre les Horaces & les Curiaces décidera. Combat des trois frères Romains, contre les trois frères Albains, en préſence des deux armées. L'aîné des Horaces, reſté ſeul contre les trois Curiaces, les attaque l'un après l'autre & en triomphe. Tullus met ſur ſa tête la couronne de la victoire. Le vieil Horace trompé par un faux rapport, gémit de la honte de ſon fils, & ne tarde pas à ſe féliciter de ſa gloire.

IIIe.

IIIe. ACTE. *La décoration repréſente le Capitole.* Le vainqueur eſt conduit en triomphe au Capitole. Camille ne voit dans ſon frère que le meurtrier de ſon Amant; elle lui arrache l'écharpe qu'il avoit ôtée à Curiace; elle s'abandonne à tout ſon déſeſpoir, & forme des imprécations contre la Patrie. Horace ne pouvant ſoutenir ſes plaintes & ſes reproches, lui plonge ſon épée dans le ſein. Ce crime fait horreur aux Romains, Horace, lui-même, en frémit. Le vieil Horace applaudit ſeul à cet attentat. On charge de fers le triomphateur.

IVe. ACTE. *La décoration repréſente une Priſon.* Horace déplore ſa deſtinée. Fulvie, ſon Amante, veut envain faciliter ſon évaſion. Elle ſe déſeſpère, & tombe évanouie. Le vieil Horace vient alors ſoutenir le courage de ſon fils. Procule, père de Fulvie, apporte le décret du Sénat, qui accorde la grâce du coupable, & lui donne ſa fille.

Ve. ACTE. *La décoration repréſente le Palais du Roi.* L'union d'Horace & de Fulvie eſt célébrée par des fêtes brillantes.

Nous n'examinerons point ſi ce ſujet convenoit à un Ballet, & ſi une action auſſi tragique

gique devoit être accompagnée de ruſes, M. Noverre a voulu faire voir que ſon art pouvoit, comme la Poëſie, former un Drame ſuivi, grand, pathétique & intéreſſant. C'eſt une Tragédie, c'eſt Corneille en Pantomime; mais il a fallu rompre l'unité de l'action pour la varier & la ſoutenir; alors on s'écarte des principes ſi eſſentiels à toute action théâtrale; on parvient à faire un ſpectacle, mais non pas une œuvre de génie.

Ce Ballet a eu peu de ſuccès. Les Ruſes de l'Amour Ballet Paſtoral du même Auteur, en ont eu infiniment davantage. Les applaudiſſemens qu'on lui a prodigué, ſont un dédomagement bien légitime qu'on ne doit pas envier à cet Artiſte célebre. L'amour propre n'eſt que trop flatté du plaiſir de juger, & ſouvent même d'humilier le génie. Il y a ſans doute un plaiſir bien plus doux à le conſoler.

La compoſition de ce Ballet eſt très-ingénieuſe, très-agréable, & d'une variété piquante. Le Compoſiteur a choiſi pour le lieu de la ſcène, un ſite champêtre, avec des côteaux qui, s'élevant en amphithéâtre, lui ont donné l'occaſion de former des tableaux charmans, & de varier les effets de perſpective.

perſpective. On a pu remarquer que M. Noverre ſait allier dans la compoſition de ſes Ballets, l'imagination du Poëte & le talent du Peintre. C'eſt de la poéſie qu'il emprunte ſes idées; c'eſt de la Peinture qu'il imite les figures & les attitudes de grouppes de Danſeurs. Heureuſe invention pour enrichir la danſe de penſées poëtiques & de diſpoſitions pittoreſques. Que de Ballets charmans à tirer des Odes d'Anacréon, des Poëmes d'Homère, de Virgile, du Taſſe, de Voltaire, des Idyles de Théocrite & de Geſner, &c. Que de figures agréables, que d'attitudes heureuſes à emprunter de Rubens, du Corrége, de l'Albanne, de Vateau, &c. C'eſt ainſi que l'homme de génie peut s'approprier les richeſſes des Arts, & en former un nouveau, par leur réunion.

Il eſt certain, que dans la danſe-pantomime, comme dans tous les arts d'imitation, le genre gracieux eſt toujours plus aiſé que le genre noble & héroique. Il eſt beaucoup plus facile d'exprimer avec des pas les agaceries d'un Berger & d'une Bergère que la douleur républicaine & le courroux ſublime du vieil Horace.

Mr.

Mr. Noverre a fait de plus, de nouveaux divertiſſemens aux Operas d'Iphigenie, d'Orphée, d'Alceſte, qui n'ont point démenti ſa réputation & qui lui aſſurent la place du prémier Chorégraphe de l'Univers.

J'imagine qu'on ne ſera pas faché de trouver ici une excellente plaiſanterie, qui probablement a été faite pour parodier cette maniére nouvelle de mettre en ballets de grand traits d'hiſtoire.

LE DE'LUGE.

BALLET Pantomi-Tragique, précédé de la Lettre d'un Chorégraphe Hybernois, à M. DORAT.

LETTRE DE L'HIBERNOIS.

JE vis ſeul, parce que j'ai éprouvé qu'on ne gagne rien à vivre avec les hommes. D'ailleurs, Monſieur, je crois que le ſouffle ſacré du Génie ne ſe fait bien ſentir que dans la ſolitude. Ayant une ſoif ardente de connoître, j'ai à-peu-près eſſayé de tous les

genres d'étude : je m'étois d'abord jetté ſur la morale, mais elle m'a ennuyé : tous les Moraliſtes ſont des bavards ; je l'ai réduite à deux phraſes, &, Dieu merci, elles me tiennent lieu de plus de cent volumes. La Métaphyſique m'avoit tenté ; mais par la raiſon qu'elle a penſé me rendre fou, j'ai cru qu'il ſeroit fort ſage de m'en détacher, & de moiſſonner dans un champ plus ſolide. L'Hiſtoire Naturelle ne m'a pas mieux réuſſi. Avec cette maudite ſcience, qui embraſſe tout, on apprend tous les jours qu'on ne ſait rien, & ce n'étoit pas là mon compte ; car j'ai la rage de ſavoir quelque choſe. La Politique n'eſt qu'un jeu d'enfans qui ſe font des niches & qui cherchent à s'attraper : dès qu'on connoît une de ſes fineſſes, on les ſait toutes ; & comme je ſuis plus fin que tous les Politiques, puiſque j'ai eu la malice de les planter là, je n'avois pas grand beſoin de leur ſcience : elle n'eſt bonne tout au plus que pour les ſots qui ont affaire à eux.

Avec cette maniere d'étudier, je courois grand riſque de n'avoir bientôt plus rien à faire, lorſqu'une illumination divine eſt venue ſoudain me découvrir tous les avan-

tages

tages de la danſe. J'en fis un ſaut de joie, & voilà que bientôt je m'enfonce dans les myſteres les plus abſtraits de la ſaltation, de la Pantomime & de la Chorégraphie; je ne marchois plus qu'avec des pas meſurés; j'écrivois en cadence, & je me ſuis quelquefois ſurpris ſeul dans ma chambre, geſticulant à trois temps, battant l'entrechat à deux, y ramenant toute la Philoſophie, & me moquant de l'Univers. Combien les Spectacles que j'avois vus à Londres & dans quelques autres grandes villes, me paroiſſoient petits en comparaiſon de ceux que m'étaloit mon imagination. Comme je travaille lentement, je n'ai encore compoſé que ſix cens quatre-vingt-dix-neuf grands Ballets héroi-pantomi-tragi-comiques: il n'en eſt pas un qui n'ait quelque choſe de ſublime; mais le dernier ſur-tout me paroît fait pour noyer toutes les autres productions théatrales; c'eſt le déluge univerſel.

Quel vaſte champ pour les danſeurs! quelle acquiſition pour l'Europe, qui ſommeille encore dans l'ignorance des *grands effets*. Et que deviendra la Tragédie Grecque, Latine, Françoiſe, quand mon déluge ſera venu fondre ſur elle? Je vous

envoie le Programme que, malgré ma modeſtie, je ne puis m'empêcher de regarder comme un chef-d'œuvre, en attendant les reſſources de l'exécution.

J'ai l'honneur d'être ſans plus de complimens, &c.

LE DE'LUGE,*

Ballet Pantomi-Tragique.

ACTE PREMIER.

LA perverſité des hommes eſt au comble. La diſſolution, aux regards effrontés, enfante une foule de crimes, qui, partagés en différens groupes, ſe répandent ſur la ſcene & y exécutent des danſes de caractere.

Ici c'eſt l'ivrognerie, ſous la forme d'une Bacchante: elle ne marche point, elle bondit; mais bientôt elle n'ébauche plus qu'à peine des pas obliques, inégaux, & qui

* L'Auteur a jugé à propos de faire quelques changemens à cette fable, telle qu'elle ſe trouve dans Ovide, afin de ménager de plus beaux éffets pour la ſcene.

peignent

peignent par leur trouble l'incohérence, le tumulte, le cahos de ſes penſées.

Là, c'eſt la Volupté qui fait les beaux bras : elle provoque l'intempérance par un ſourire *lyrique* & de molles attitudes, commence quelques demi-pas languiſſans, & ſe rejette ſoudain ſur un lit de roſes, autour duquel les plus habiles danſeurs viennent s'exercer.

Plus loin, ou plus près, la Guerre aux bras nuds, à l'œil farouche, par des mouvemens auſſi *agréables* * *que pittoreſques*, appelle le carnage & la mort. La Volupté s'enfuit, les buveurs tremblent & chancelent ; mais il reſte un chœur de jeunes ſauteuſes qui font toutes ſortes de *paſſes* avec les jeunes Guerriers ; ce qui forme un tableau vraiment digne de l'Opera, & des Savans déſœuvrés qui pourront en attraper quelque choſe à travers les *lorgnettes* des corridors. Ce tableau un peu terreſtre fache le Ciel. Tout-à-coup il en témoigne ſon reſſentiment par une ritournelle, qui exprime, avec deux nottes, le déſordre des élémens. En conſéquence, la terre tremble,

* Tout devient gracieux par un ſecret particulier à la pantomime.

l'air

l'air s'obſcurcit; le feu ſe déchaîne, l'onde bouillonne, & le premier Acte finit par une *fugue* qui laiſſe le champ libre au Muſicien.

ACTE II.

Couché près d'une roche ſolitaire, un homme juſte, ce ſera Deucalion, ſi l'on veut, déplore, dans l'amertume de ſon cœur, les débordemens de la race humaine. Il devine que le tapage qu'on vient d'entendre eſt un ſignal d'en-haut, & il n'a pas plutôt deviné cela, qu'il ſe remet à gémir en levant en cadence ſes bras vers le ciel. Ses deux filles & ſa femme arrivent, en meſure, comme de raiſon. De jeunes filles ont peur pendant l'orage; mais elles ſont bientôt raſſurées: elles entrelacent Deucalion de guirlandes, le couronnent de pampres verds, & lui préſentent une coupe pleine d'un jus pétillant. L'homme juſte boit en ſe recommandant à la Providence; puis il ſe leve; puis il danſe en rond avec ſa famille. Tout-à-coup un Eſprit céleſte leur apparoît; il a l'encolure dégagée, les inclinations aëriennes, & il paroît très-diſpoſé à battre l'entrechat. Il apprend à ſon protégé la vengeance prochaine du Ciel & les deſſeins de Jupiter ſur lui.

lui. Sa race doit être bénie dans toutes les générations, & produire autant de Danſeurs & de Danſeuſes qu'il y a de grains de ſable dans la mer. Il lui recommande donc de ſe tranſporter avec ſa femme & ſes filles, ſur le ſommet de la plus haute montagne, afin de ſe ſauver des inconvéniens de l'inondation. Il frémit, ſes filles frémiſſent, ſa femme frémit, l'Ange frémit, &, comme la conſternation eſt générale, ils ſe mettent à danſer un pas de cinq en ſe retirant, la mort dans le cœur & l'effroi ſur le viſage.

ACTE III.

Le fond de la ſcene découvre une montagne qui cache ſon front dans la nue, & qui domine ſur toute la création. Quoiqu'elle ſoit très-eſcarpée, Deucalion, ſa fille & ſa femme la graviſſent en danſant. Ce pas doit être un des plus ſinguliers qu'on ait jamais exécutés ſur aucun théatre. A peine ſont-ils arrivés au but marqué de ce voyage pantomime, les cataractes du ciel s'ouvrent, les torrens ſe précipitent, l'Orcheſtre culebute le cromatique, les Aquilons ſifflent, & tout eſt ſubmergé.... On ne voit plus que la petite famille de Deucalion, qui

exécute une ſarabande ſur la cime des eaux & ſur les ruines d'un monde, d'où la danſe même n'a pas encore diſparu.

ACTE IV.

De petits vents bouffis parcourent la ſcene en ſoufflant, en pirouettant, & les eaux ſe retirent. La ſcene repréſente alors un vaſte champ jonché des malheureuſes victimes de l'averſe qui a noïé le monde, toutes avec différentes attitudes, dans les embraſſemens d'époux & d'épouſe, de fils & de pere, d'amant & de maîtreſſe. La Pantomime ſera peut-être un peu embarraſſée, pour donner la vie à tout cela; mais, avec du génie, on ſe tire d'affaire. Cela d'ailleurs dépendra abſolument du coup d'archet, qui terminera ce magnifique quatrieme Acte.

ACTE V.

On apperçoit un Univers nouveau. La terre vient d'être inondée; le Ciel eſt content, & il envoie un ſigne de réconciliation. Deucalion, qui l'a échappé belle, cimente l'alliance entre Jupiter & l'homme ſur un autel orné de fleurs. C'eſt le cas de danſer ou jamais: auſſi danſe-t-il à perdre haleine autour

autour de l'autel de paix. Ses filles cependant, par un certain regard qu'elles jettent ſur leur pere, lui font entendre qu'il leur manque quelque choſe. Deucalion à ſon tour regarde ſa femme, qui comprend ce que cela veut dire, & la voilà qui ſe met à jetter des pierres par-deſſus ſon bonnet pour en faire naître de beaux & de jeunes Danſeurs bien agiles, qui accourent vers ſes filles & s'empreſſent à figurer avec elles .... Tout s'anime, tout reſpire l'allégreſſe & même quelque choſe de mieux. La Volupté renaît; l'Intempérance qui vient d'y être priſe, reſte d'abord à l'écart; mais bientôt on l'entraîne: elle fait un pas en avant, puis un encore; puis le *creſcendo*; puis on recommence à faire comme avant le Déluge & la toile baiſſe.

A CE TABLEAU de l'Opéra de Pa
allons oppoſer celui de l'O
Londres.

Les Sieurs Piccini, Paéſiello, Traj
d'autres grands maitres d'Italie, ont
cette année le théatre de Londres, le
de *Germondo*, d'*Aſtarto*, de *Telemaco*,
ramo & Thiſbeea, ceux de la *Fraſchet*
la *Buona Figliola*, *il Geloſo in Cim*
Schiava, &c. &c. & mardi 20 May
priccii del Seſſo, ont été repréſentés d
commencement de l'hiver. Nous p
ſeulement de ceux qui ont paru
plus de ſenſation.

En général l'Opera comique a é
gouté que l'Opera ſérieux, & il eſt
qu'il le méritoit davantage. La mu
Télémaque cependant eſt remplie d

fait dans cette carriere. Je ne craindrai pas de dire mon avis à cet égard. Je ſuis toujours fort étonné que les compoſiteurs des Ballets, qui ſont François, qui ont pris les leçons de leur art à l'Academie Royale de Paris, n'ayent pas eſſayé plutôt de ſuivre l'exemple de l'Opéra François. Je leur crois aſſés de gout pour me perſuader qu'ils ne demanderoient pas mieux qu'on leur en donnat les moyens. Comment eſt il poſſible que le premier ſpectacle d'une des prémiéres Capitales de l'Europe, d'une des nations les plus éclairées & les plus célébres, puiſſe languir ſi longtems dans cette anarchie du bon gout. J'avouerai que je n'ai pas vu de pais où le public fut auſſi complaiſant, auſſi indulgent, & auſſi bon. Il pardonne tout, & avec cette liberté de trouver mauvais ce qui l'eſt, & de le témoigner de maniére à obtenir quelque choſe de mieux; il ſouffre qu'on lui donne l'*aimable Vieilleſſe*, qui eſt bien une preuve qu'on n'en meurt pas, ou la *force de l'amour*, pendant tout un hyver; ce n'eſt pas aſſurement que mon intention ſoit de dénigrer ces deux ballets, ils ſont jolis, la

pantomime en eſt agréable; il y a un pas dans l'*aimable Vieilleſſe* ou le Sieur Valouy, danſeur charmant, plein de graces, & de ſentiment, fait toujours le plus grand plaiſir; mais cela n'empeche pas qu'il ne ſoit ſouverainement ridicule de donner ce ballet depuis le 1r. Novembre juſqu'au mois de Juin. On me dira à cela; *mais il eſt toujours applaudi.* Sans doute, quand le Sieur Valouy vient danſer ſon joli *Noël*, il n'eſt pas poſſible de n'en pas être content, & de ne pas témoigner ſa ſatisfaction par des applaudiſſemens, mais il le ſeroit autant & plus dans un Ballet nouveau, que dans l'aimable Vieilleſſe, qui ceſſe *d'être aimable* par la monotone & fatiguante répétition qu'on nous en donne. Voila ce qu'on éviteroit, ſi les Ballets étoient toujours analogues aux ſujets des Opéras, & envérité cela ſeroit bien plus naturel. Je crois bien que les Directeurs font de leur mieux; leur interet perſonel les y engage autant que le motif des plaiſirs du public. Je ſais qu'ils ont de grandes dépenſes à faire. Un Opera Italien ſérieux & un Opera comique, demandent de grands fraix. Des premiers

ſujets

ſujets qui auroient de gros appointemens dans leur pays, veulent en avoir de plus conſidérables pour s'expatrier & venir dans un pays fort cher pour les Etrangers, aux riſques de leur ſanté & de leur talent, ce climat étant peu favorable à la voix.

Ne ſeroit il pas poſſible d'établir une petite Académie d'enfans de chaque ſexe, qui par la ſuite pouroient fournir d'excellents ſujets, & qui mettroient à même de ſe paſſer des Etrangers. Mlle. Davies & Mlle. Prudom ſont Angloiſes, & cela ſuffit pour prouver qu'il ſeroit très poſſible de ſe diſpenſer de faire venir ici des Virtuoſes Italiens. Si abſolument on ne pouvoit ſe paſſer de ces Meſſieurs, il vaudroit mieux aſſurement en faire venir, que d'en établir ici une manufacture, mais on en ſeroit quitte pour un ou deux *Soprano*, ce qui ne couteroit pas les fraix de deux Operas, qui ſont immenſes, & qui empechent néceſſairement les Directeurs de faire ce qu'ils voudroient. Je ſerai donc le premier à les excuſer à cet égard, mais je ne ſçaurois m'empecher de leur reprocher un peu de négligence dans certains détails abſolument néceſſaires aux repréſentations.

Eſt

TAYLOR INST. OXFORD

Eſt il décent de voir arriver à la ſuite de Calypſo, une douzaine de petits Poliſſons des rues, plus mal peignés, plus malpropres, plus dégoutans, couverts d'une eſpéce de tunique d'un linge ſale, & on apelle cela les nymphes de Calypſo aſſurement ſi elles euſſent reſſemblés à ces ridicules Pantins, Telémaque n'eut pas eu beſoin de Mentor. Ces petits détails qui ne paroiſſent pas d'une auſſi grande conſéquence qu'ils le ſont en effet, font beaucoup à la repréſentation, & demandent au moins à être rendus d'une maniére décente; mais dans cette occaſion ainſi que dans beaucoup d'autres ils ne le ſont pas, & par conſéquent on doit ſonger à y faire attention.

L'Opéra Comique qui a obtenu le plus d'aplaudiſſemens cette année eſt ſans contredit, la *Fraſchetana*. Il eſt certain qu'il y a des morceaux de la plus grande beauté. Les deux chœurs qui terminent le premier & le ſecond acte ſont d'un genre de Muſique abſolument neuf. Il ſeroit à deſirer que ce genre obtint la préférence, quand ce devroit être un peu aux dépens de l'ariette ſi monotone, communément ſi déplacée & en général ſi peu naturelle. Ces deux mor-

morceaux au contraire, ſont compoſés chacun d'une ſuite de pluſieurs ſcènes qui ſe ſuccedent; le muſicien habile a ſçu y adapter des mouvemens analogues, aux différentes ſituations de ſes acteurs, point de ces triſtes *da capo*, point de répétitions faſtidieuſes, tout va, tout marche, la parole, le jeu, la muſique, tout eſt enſemble, l'interet ſe propage, l'action ſe ſoutient, continue, & conduit l'attention du ſpectateur également occupé de ce qu'il voit & de ce qu'il entend à une réunion générale de tous les differens ſentimens, qui exprimés dans des chœurs pleins de force, d'energie & d'élegance font éprouver tout à la fois, le charme de la plus heureuſe harmonie, par la beauté de leurs accords; le plaiſir de l'interet par la variété des ſituations, & ont pour effet certain d'entrainer tous les applaudiſſemens.

Voila ce que j'apelle de la Muſique *Pictive*, voila celle que je voudrois qu'on employat plus ſouvent. Je ſuis bien éloigné de rejetter l'Ariette, toutes les fois quelle ſe trouvera bien placée, je ſerai enchanté d'entendre une jolie voix, m'étonner & me ravir par une grande légéreté dans les paſſages les plus difficiles, par des cadences bien martelées,

telées, & bien juſtes ; ou les ſons harmonieux d'un bel organe, guidé par la meilleure maniére de chanter ; mais toutes les fois que je ne trouverai que ce genre de perfection, le plaiſir n'ira jamais juſqu'à mon ame, c'eſt du ſentiment qu'il faut pour en exciter en moi, & le ſentiment n'appartient qu'à la nature. Il ſera détruit toutes les fois que je la verrai violée outrageuſement par des non convenances, qui ſont ſi ſouvent multiplieés dans nos ſpectacles. Ceci me conduiroit trop loin, ſi je voulois mettre au jour les idées que j'ai ſur l'art dramatique en général. Je trouverai l'occaſion de les placer dans le cours de cet ouvrage.

Nous allons parler maintenant des acteurs de l'Opera de Londres. Nous mettrons dans nos obſervations toute la juſtice & la vérité néceſſaires pour qu'ils puiſſent s'en raporter à nous ſur nos avis quand ils nous paroitront en avoir beſoin, & ſur nos éloges quand nous croirons devoir leur en donner, n'ayant d'autres motifs, que le bien de la choſe, & leurs plus grands ſuccès.

Le Sieur RAUZINI a ſans contredit un talent ſupériéur, il a la voix agréable, un joli gout

gout de chant, & en tout une charmante maniére. Il joint à ces avantages, du talent pour la déclamation, mais il devroit ſe défaire de cette habitude nationale des geſtes déplacés qui ne diſant & n'exprimant rien, ſont toujours fatiguans pour les ſpectateurs. Avec cette petite attention, & du travail, il peut devenir un des meilleurs acteurs d'Italie. Communément ils s'occupent de leur chant, de préference à toute attention pour leur jeu. C'eſt ce qui rend en général les grands Opéras ſi monotones, & ſi inſipides. Tout doit engager le Sieur Rauzini à ſe diſtinguer de la foule de ſes confréres, ayant déja tout ce qu'il faut pour y réuſſir.

Les Acteurs de l'Opera comique en Italie ſont en général outrés & grimaciers. Le Sieur TREBBI a beaucoup moins ce défaut que ne l'ont ordinairement ſes compatriotes, cependant on pourroit lui reprocher de faire encore trop de geſtes. Il a dailleurs une très belle voix, & on peut dire avec vérité qu'il eſt difficile de chanter plus parfaitement que lui. Nous devons croire que c'eſt pour ſe rendre utile qu'il a accepté les roles de l'Opera ſérieux. Il eſt beaucoup mieux placé à tous égards dans ceux de

l'Opera comique. Mais on doit lui Savoir gré de ſon Zêle pour l'amuſement du public.

Quant au Sieur SAVOÏ, on peut dire que ſon organe eſt un des plus beaux & des plus purs qu'on puiſſe entendre. Lorſqu'il ſe donne des ſoins pour bien chanter, il fait aſſés de plaiſir pour l'inviter à en prendre plus ſouvent la peine.

Les Sieurs FOCHETTI & MICHELI ont l'air d'avoir envie de plaire, & ce deſir ſupplée quelque fois à de plus grands talens; à plus forte raiſon doit il réuſſir dans des acteurs qui, ſans être de la prémiére claſſe, ne laiſſent pas de faire plaiſir dans les roles dont ils ſont chargés. Le Sieur Fochetti joue bien les jaloux. Nous conſeillerions au Sieur Micheli de s'en tenir aux roles bouffons pour les quels il a un excellent maſque. Il met de la gaïté dans ſon jeu, qui ſeroit dailleurs aſſés naturel, s'il ne chargeoit pas quelque fois ſes roles.

La Demoiſelle DAVIES a certainement un des plus grands talens pour le chant qu'on puiſſe avoir. Elle eſt une preuve, qu'en prenant du chant Italien tout ce qu'il a de charmant, on peut faire le plus grand

plaiſir,

plaiſir, ſans en avoir abſolument l'idiome national. Il eſt dailleurs flatteur pour la nation de voir une Angloiſe remplir avec ſuccès le role de prémiére chanteuſe ſur ſon théatre Italien.

La Demoiſelle SESTINI a de l'élégance, de la gaïté, une figure fort agréable, mais toujours un peu du défaut national. Si on vouloit ſentir combien cet excès de geſtes eſt choquant on en feroit beaucoup moins. Elle chante dailleurs avec une grande facilité. Peut être devroit elle ménager un peu plus ſa voix dans les ſons hauts, mais en tout céſt une actrice fort aimable.

La Démoiſelle PRUDOM qui avoit débuté avec de grands ſuccès, paroit ſe ralentir un peu dans ſes progrès. Elle a pourtant tout ce qu'il faut pour réuſſir, une voix agréable, une jolie maniére de chant, une figure intereſſante. Il ne lui faudroit qu'un peu de travail. Comme elle eſt fort jeune, elle s'imagine pouvoir réparer le tems perdu. Mais on peut prendre dans cet intervale de mauvaiſes habitudes qu'il eſt difficile de perdre. Nous lui paroitrons peut être un peu ſéveres, mais nous ne lui donnerions pas ce conſeil, ſi nous n'apercevions en elle

les meilleures diſpoſitions poſſibles pour en profiter, & dailleurs en nous montrant auſſi vrais à l'égard d'une jeune perſone, jolie & intéreſſante, c'eſt bien faire nos preuves d'impartialité.

Il nous reſte à parler des Demoiſelles FARNESE. La Cadette a montré dans le role de Calypſo de véritables diſpoſitions pour la ſcène. Avec de bons conſeils, elle pouroit devenir Actrice. L'ainée n'a joué que de petits roles & les a aſſés bien remplis.

Paſſons à la danſe, nous avons dit ce que nous penſions du ſieur VALOUI, & nous n'avons été que l'Echo du public. Nous devons témoigner des regrets d'avoir été privés, des talens de Mme. VALOUI par la maladie qui l'a empéché de danſer cet hyver. Mais nous devons faire compliment à la D^lle. BACCELLI qui fait tous les jours de nouveaux progrès, & qui deviendra ſurement avant peu une des premiéres danſeuſes qui exiſtent.

Le S^r. & la D^me. SIMONET connoiſſent bien la danſe, & juſtifient la réputation qui les avoit précedé dans ce païs ci. Une des perfections de Madame Simonet eſt la maniére

niére dont elle a la tête & les épaules placées. Elle danſe parfaitement le demi caractére, joue la Pantomime, la noble ſurtout, avec beaucoup d'expreſſion. Dans le ballet de l'epouſe Perſane, il ſeroit difficile de deſirer mieux.

Le Sieur & la Dame *Zucchelli* danſent avec beaucoup de légéreté. La Dame Zucchelli a la jambe trés brillante.

Le Sieur *Valoüi* le cadet, annonce des diſpoſitions à ſuivre les leçons de ſon frére. Il ne ſauroit choiſir un meilleur modele.

Terminons ce morceau par quelques réflexions ſur l'enſemble de l'Opéra. Ne ſeroit il pas poſſible de remédier à des inconvénients principaux qui détruiſent abſolument toute eſpece d'illuſion. Je pourrois citer pour prémier exemple, cette negligence que les acteurs ont d'aprendre leurs rôles. Je ne connois rien de plus ridicule que d'entendre perpétuellement la voix fort diſcordante d'un ſouffleur qui récite très haut & mot à mot toutes les paroles de l'Opéra. Je conçois bien que le peu d'interet qu'on y prend, le peu d'attention qu'on y accorde, n'engage pas les acteurs à ſe donner des ſoins particuliers à cet

cet égard. Mais s'ils ont ſçu ſecouer vis-à-vis du public le joug auquel tout acteur eſt ſoumis, ils devroient au moins reconnoitre cette indulgence, en apprenant leurs roles aſſés ſuperficiellement, pour n'avoir beſoin que de tems en tems des ſecours du ſouffleur, qui de ſon coté devrait avoir l'attention de parler de maniére à n'être entendu que de l'acteur. Voila comme on prouve au public le reſpect qu'on lui doit, mais que malheureuſement on lui rend moins que jamais. Je le répete, il eſt beaucoup trop bon ce Public, & par cette exceſſive douceur, il perd le droit qu'il a aux égards des gens faits pour l'amuſer. Il ſeroit plus ſenſible à ces ſortes de ſoins qui annonceroient le deſir de lui plaire, qu'à ces plattes & ridicules révérences, que les acteurs ont la puèrile attention de faire, à chaque coup de main qu'on leur accorde. Y a t'il rien d'auſſi ridicule que de couper ainſi toute eſpece d'intéret. Cela va juſqu'à interrompre une ariette, quand ils ont fait quelque paſſages aſſés bien pour obtenir des applaudiſſemens. Je ne puis pas cacher mon étonnement de voir ſouffrir des choſes auſſi abſurdes. Ce n'eſt pas la faute des acteurs,

acteurs, ils s'imaginent par là plaire au public, & l'effet les juſtifie, puis que toutes les fois qu'ils quittent la ſcéne en ſe ſoumettant à ce ridicule uſage, il y a toujours quelqu'un qui applaudit. Mais cela n'empéche pas que cela ne ſoit très déplacé. Je dirai plus, c'eſt que le reſpect dû au Public eſt compromis dans cette ſorte de familiarité. Il ſeroit bien mieux annoncé par une contenance modeſte, qui marqueroit en même tems la reconnoiſſance.

Un acteur très aimé du Public, qu'on n'auroit pas vu depuis quelque tems, à qui on témoigneroit des bontés particuliéres par des applaudiſſemens multipliés, pouroit, avant de commencer ſon rôle, ſe dépouiller pour ainſi dire du caractere qu'il eſt chargé de repréſenter, redevenir lui, & alors témoigner le plus reſpectueuſement qu'il lui ſera poſſible ſa ſenſibilité mais du moment que ſon rôle eſt commencé, il ne peut jamais en ſuſpendre l'éxécution ſans détruire toute eſpece d'illuſion & de vraiſemblance.

Le détail des machines mériteroit un peu plus d'attention qu'on ne lui en accorde. Le Décorateur, qui lui même eſt machiniſte le

Sr.

Sr. COLOMBA à ſans contredit du talent. L'Orage qui eſt dans l'Opera de Télémaque en annonce beaucoup, & cette nouvelle maniére d'imiter les Eclairs eſt une invention fort heureuſe. En tout ce qui s'apelle repréſentation, toutes les fois qu'on ſe rapprochera de la nature, on ſera ſûr de faire un pas vers la perfection.

Quoique l'Orcheſtre raſſemble d'excellents ſujets, chacuns dans leur genre, & qu'il ſoit, dirigé par un homme d'un talent ſuperieur, & comme violon, & comme compoſiteur, nous ne pouvons nous empêcher de nous plaindre que ſouvent il y manque cet enſemble ſi nèceſſaire pour l'exécution. Souvent même les inſtrumens à vent pechent par le défaut de juſteſſe, & dans les accompagnemens du chant ſurtout, ce défaut eſt inſupportable. Il ſeroit à deſirer que l'Orcheſtre de l'Opera de Londres, dirigè par le Sieur GIARDINI, dont le nom ſeul fait l'éloge méritat la même réputation que lui. Nous ne pouvons pas terminer cet article ſans dire un mot du nouvel Opéra de *I Capricii di Seſſo*. Cet ouvrage fait autant d'honneur au ſieur Trajetta que ſes précédentes productions. Le prémier acte ſurtout eſt parfait.

Il

Il y a dans le troiſiéme un *duo* de la plus grande beauté. Le Rondeau, *il mio cuore* eſt auſſi d'un chant très agréable. La Scene d'yvrogne du ſecond acte eſt beaucoup trop longue. Il faudroit néceſſairement retrancher la plus grande partie du récitatif que chante le Sr. Trebbi. En général le plan, les paroles de cet Opera n'ont pas l'ombre du ſens commun. Eſt il poſſible qu'un nation qui ſe vante d'avoir un METASTASE, puiſſe faire entendre des Opéras qui ſont ſi loin de ces chef d'oeuvres.

On annonce un Opera de Mr. Back. Le nom ſeul ſuffit pour en donner d'avance l'idée la plus favorable.

JOURNAL DE POLITIQUE.

TURQUIE.

De Conſtantinople, le 20 Mars.

ON n'a point de nouvelles poſitives de ce qui ſe paſſe du côté de la Perſe ; la Porte ſe contente de déclarer de tems en tems que nos troupes conſervent leurs avantages. Le public ſera tenté de croire qu'ils ne ſont pas conſidérables, juſqu'à ce qu'on lui donne de plus grands détails. C'eſt tout ce qu'on lui a appris depuis le départ d'Halil-Aga, ancien Koul-Kiaya ou Lieutenant-Général du corps des Janniſſaires, qui retiré à Salonique, y reçut ordre d'aller prendre le commandement de l'infanterie Ottomane qui marchoit contre les Perſans, & ſe mit en conſéquence en route le 6 Janvier dernier.

Les démêlés avec la Ruſſie ſemblent devenir plus graves de jour en jour. Un des vaiſſeaux Ruſſes frétés par le Grand-Seigneur pour aller charger des grains à Salonique, & les rapporter ici, ayant rencontré au-delà des Dardanelles une frégate de ſa nation, a, dit-on, reçu défenſe de continuer ſa route ; & ceux qui, au nombre de cinq, ſe trouvent dans ce port, ont auſſi reçu ordre de la part de leur Souveraine, de n'accepter aucune commiſſion pour le compte de S. H. ; il en eſt réſulté que le commandant des Dardanelles a eu de ſon côté ordre de refuſer le paſſage du détroit à tous les navires Ruſſes ; trois ſe ſont préſentés dernièrement, & ont été obligés de retourner ſur leurs pas.

Ces actes réciproques n'annoncent pas que les deux Puiſſances ſoient près de ſe rapprocher. La Porte fait des préparatifs conſidérables pour conſerver l'empire de la

mer

mer Noire: elle équipe une eſcadre qui doit être prête dans deux mois, & paſſer auſſi-tôt dans cette mer ſous le commandement du Capitan-Bacha. On fond journellement des canons dans les arſenaux; & dernièrement on en a eſſayé un grand nombre qui ont été fondus depuis peu.

Pendant que la Porte ſe prépare à une nouvelle guerre que la précédente doit peut-être lui faire craindre, & que ſon intérêt eſt d'éviter, la Ruſſie à qui ſes anciens triomphes ſemblent en aſſurer de nouveaux, donne l'exemple de la modération, & ne néglige rien pour prévenir une rupture. Elle ſe propoſe de continuer les négociations, & d'en charger le Général Peterſon. On ſait que cet Officer fut chargé des affaires de cette Puiſſance après la concluſion de la paix. L'habileté & la prudence avec laquelle il en ménagea les intérêts, font eſpérer qu'il parviendra à accommoder les différends qui ſe ſont élevés. Il eſt attendu ici inceſſamment.

RUSSIE.

De Péterſbourg, le 5 Avril.

On s'attend ici à la guerre que peuvent occaſionner les prétextes allégués par la Porte, pour ſe diſpenſer d'exécuter les articles du dernier traité de paix relatifs à la Crimée & à la navigation de la mer Noire. Le Général Peterſon ſe diſpoſe, dit-on, à ſe rendre à Conſtantinople, en qualité d'Ambaſſadeur extraordinaire. L'objet de ſa miſſion eſt de demander au Grand-Seigneur quelles ſont ſes intentions; & ſa réponſe décidera la continuation de la paix ou ſa rupture. On augure beaucoup des talens du nouvel Envoyé; on dit ici que les négociations faites juſqu'à préſent à Conſtantinople, n'ont pas été conduites avec autant de prudence qu'elles auroient dû l'être; on ſe plaint de l'Interprête de l'Ambaſſade Ruſſe dans cette ville, & on lui

a envoyé ſa démiſſion. En même-temps on donne les plus grands éloges à M. Ferrieri, Conſul de la nation, à Smyrne. Il vient de recevoir des marques flatteuſes de la ſatisfaction qu'ont donné ſes ſervices. Il en a rendu de grands pendant & depuis la dernière guerre. Cependant, il n'avoit point d'appointemens; on ne lui avoit pas même remboursé les avances qu'il avoit faites, soit pour l'approviſionnement de la flotte dans l'Archipel, ſoit pour le rachat des eſclaves, & l'envoi des Grecs émigrans dans la Crimée. Ces avances montoient à 82,000 roubles, qui viennent de lui être payés; S. M. I. y a joint une gratification de 30,000; elle l'a confirmé dans les fonctions de ſon Conſul à Smyrne, & l'a fait Inſpecteur-Général de ſa Marine dans le Levant; il a l'eſpérance d'être élevé quelque jour à une dignité plus conſidérable. M. Ferrieri eſt ſujet de la Maiſon d'Autriche, dont il avoit réclamé la protection au ſujet de quelques déſagrémens que lui avoit donnés notre Miniſtre à Conſtantinople. On aſſure qu'aujourd'hui il demande à la Cour de Vienne la permiſſion de rentrer au ſervice de la Ruſſie.

Nos démêlés avec la Porte ont des effets favorables au commerce que nous faiſons ſur les frontières de la Perſe; juſques-là ce n'étoit qu'avec peine que nos Négocians trafiquoient ſur les côtes de la mer Caſpienne; la défiance du Gouvernement Perſan élevoit ſans ceſſe des entraves devant eux; aujourd'hui on les accueille; & comme les ennemis d'une même puiſſance contractent bientôt des liaiſons enſemble, nous nous flattons de conclure inceſſamment un traité qui rendra notre commerce plus ſûr & plus floriſſant dans ces contrées.

DANEMARCK.

De Copenhague, le 5 Avril.

Le Roi a rendu le 24 du mois dernier, une Ordonnance relative au pilotage & à l'enrôlement des gens de mer en Nor-

Norwège ; elle change quelques articles de celles qui furent rendues ſur le même ſujet en 1763 & en 1770. Au chef établi dans quelques diſtricts de ce Royaume, avec un détachement & des Officiers ſubalternes, on ſubſtitue dans chaque endroit un Commandant en chef, un Commiſſaire des guerres pour les enrôlemens ; l'Inſpecteur du pilotage dans la partie du nord & dans celle du ſud, eſt confiée à ces Commandans en chef.

On mande de ce Royaume le trait ſuivant qui a eu lieu vers la fin du mois de Février, dans un lieu peu éloigné de Bergen. Depuis quelque tems il n'étoit point tombé de neige ; le vent avoit diſſipé celle qui couvroit la terre. Une fille de vingt ans crut pouvoir profiter de ce moment pour aller voir une de ſes parentes dans un village voiſin du ſien. Elle ſe mit en route ; à peine avoit-elle fait la moitié du chemin que la neige l'aſſaillit ; on ſait qu'elle tombe dans ces contrées avec tant d'abondance qu'elle ſemble former une maſſe dans l'air. La voyageuſe apperçut une cabanne où elle voulut ſe réfugier, mais dont le ſauvage propriétaire la repouſſa. La nuit approchoit ; l'infortunée ne pouvoit retourner en arrière, ni arriver chez ſa parente. Elle chercha un abri ſous une haye, & s'y aſſit après s'être enveloppé la tête de ſes hardes. La neige continua pendant toute la nuit, & l'enſévelit à 5 pieds de profondeur. Ses parens allarmés la cherchèrent le lendemain, ſans eſpoir de la retrouver. L'élévation marquée de la neige au lieu de ſa retraite inſpira à ſon père l'heureuſe curioſité de ſonder cet endroit ſaillant. Il y trouva ſa fille pleine de vie. Elle avoit paſſé près de 30 heures dans cette eſpèce de tombeau, où elle avoit dévoré la fourrure d'un manteau dont elle étoit couverte. Elle n'étoit point engourdie ; tout ſon mal ſe réduiſit à un orteil gelé dont on fit l'amputation.

SUEDE.

SUEDE.

De Stockholm, le 10 Avril.

Le Roi eſt toujours au château d'Ulrichsdahl ; une fièvre tierce, dont il a éprouvé quelques accès, a retardé ſon retour dans cette capitale, où l'on ne l'attend que Dimanche prochain. Son indiſpoſition n'a point dérangé ſes occupations ordinaires. Tous les jours il aſſiſte au Conſeil ; après avoir pris les meſures les plus ſages pour la tranquillité intérieure du royaume, il travaille à ſe mettre en état de ne craindre aucune entrepriſe de la part de ſes voiſins. Il a conſacré une ſomme conſidérable à l'augmentation de la Marine, & on remarque qu'on s'occupe a mettre la flotte en état, avec autant d'ardeur que s'il étoit certain que ce Royaume dût prendre part aux évènemens qui pourront bientôt occuper le nord de l'Europe. On travaille en même-tems à conſtruire de nouveaux vaiſſeaux dans différens ports, & à réparer toutes les fortereſſes du pays ; divers détachemens de troupes ſont partis pour cet effet, & ſe rendent dans les lieux où ces réparations ſont jugées néceſſaires.

On aſſure qu'il eſt queſtion de donner à M. Celſing, Miniſtre de cette Cour à Conſtantinople, le caractère d'Ambaſſadeur. On dit même que ſes lettres de créance en cette qualité, lui ont été déja expédiées ; mais on ajoute qu'il a eu ordre en même-tems de ne déployer ſon nouveau caractère, que lorſque les circonſtances l'exigeront.

La ville de Marſtrand, en conſéquence de ſes priviléges, ſe croyoit exempte de l'obligation d'acheter des eaux-de-vie du pays ; elle en faiſoit venir une quantité conſidérable de l'étranger, non-ſeulement pour ſon uſage, mais encore pour tous ceux qui en vouloient acheter. Le Roi vient de lui défendre toute importation de cette eſpèce. La loi générale s'étend à cette ville, & les contrevenans, à préſent qu'ils en ſont inſtruits, ſeront punis comme ceux des autres endroits du Royaume.

La

La plupart des vaiſſeaux étrangers qui ont paſſé l'hiver ici, chargent journellement du fer dans ce port. Les demandes ſont ſi conſidérables, que malgré les approviſionnemens & les magaſins qu'on en a faits, on a de la peine à y ſatisfaire. Le goudron n'eſt pas moins recherché; le prix en eſt augmenté de 3 rixdahlers & demi par tonne.

POLOGNE.

De Varſovie, le 10 Avril.

Le Conſeil-Perpétuel, après 15 jours de vacances, à cauſe de la Semaine Sainte & des Fêtes de Pâques, a repris ſes ſéances le 8 de ce mois; ſon attention ſe porte avec plus de conſtance & d'activité que jamais à faire obſerver les loix portées par la dernière Diète. On eſpère qu'elles ſeront reſpectées à préſent qu'il exiſte un corps chargé de veiller à leur exécution. Par degrés on voit les abus de l'ariſtocratie féodale diſparoître & s'anéantir. Les Magnats ont perdu le privilége barbare de diſpoſer de la vie de leurs vaſſaux; ils ont défendu tant qu'ils ont pu celui de diſpoſer de leurs biens, en fruſtrant leurs créanciers de ce qu'ils leur devoient; les étrangers auxquels ils avoient fréquemment eſſayé d'étendre ce droit cruel, en ont été les victimes pendant long-tems & chaque fois qu'ils n'étoient pas ſoutenus de quelque protection puiſſante. Cet abus eſt l'un de ceux qui ont été ſupprimés par la dernière Diète; & il a donné lieu à un fait qui prouve combien les grands continuent de chercher à ſe mettre au-deſſus des loix & la vigilance du Conſeil-Permanent. La Maiſon de Radziwill a contracté depuis pluſieurs années une dette de 80,000 ducats avec M. Saturgus, Conſeiller de Commerce du Roi de Pruſſe; la légitimité de cette dette fut reconnue par la dernière Diète, qui en ordonna le payement par un *ſanctum* particulier, portant que dans le cas où il ne ſe feroit pas aux termes fixés, le créancier prendroit ſur les biens de la Maiſon de Radzivill des terres juſqu'à la concurrence

curnence de la ſomme. M. Saturgus a été obligé de faire valoir la déciſion de la Diète, & le Conſeil a ordonné aux Commiſſaires des biens de la Maiſon de Radziwill, de le ſeconder dans cette priſe de poſſeſſion; & aux Officiers civils de lui prêter main-forte.

Le Prince Antoine Sulkowſki, Palatin de Gneſne, vient auſſi d'éprouver que les Grands ceſſent d'être ſupérieurs aux loix, auxquels les petits ſeuls ont été ſi long-tems ſujets. Pendant qu'il voyage en Italie, quatre de ſes créanciers ont pris poſſeſſion de la ville de Liſſa, qui lui appartient dans la Grande-Pologne, & s'en partagent les revenus pour les intérêts de leurs créances; on aſſure que les habitants de cette ville en paroiſſent très-ſatisfaits.

La crue des eaux de la Viſtule a cauſé beaucoup de dommages dans nos environs; parmi ceux qui ont le plus ſouffert, ſe trouve le Meûnier, dans la maiſon duquel le Roi ſe retira, & prit quelque repos la nuit qu'il fut enlevé. On ſait que S. M. lui fait depuis ce tems une penſion. Lorſqu'elle a été inſtruite du tort que lui a cauſé l'inondation, elle fit appeller la femme du Meûnier, & lui donna 100 ducats, ſomme fort au-deſſus du dommage qu'il a eſſuyé.

L'Archevêque de Lemberg avoit nommé ſon neveu, le Comte Wenceſlas Sierakowſki, à la place de ſuffragant de cet Archevêché, vacant par la mort du dernier titulaire; mais celui-ci ne l'a point acceptée.

ALLEMAGNE.

De Hambourg, le 15 Avril.

On a beaucoup parlé d'un différend qui s'eſt élevé entre la Cour de Vienne & celle de Dreſde; voici ce qui y a donné lieu. Un Comte de la maiſon de Schœnbourg avoit cédé, en 1740, à celle de Saxe, les Comtés de Glauchau, Waldenbourg & Herteſtein. Cette ceſſion préjudicioit aux droits de la couronne de Bohême, dont ces terres ſont

ſont des fiefs, & à ceux de l'empire Romain dont elles ſont partie. LL. MM. II. & RR. firent en conſequence des proteſtations qui n'eurent pas l'effet deſiré. Elles ont fait enfin occuper ces Comtés par un détachement de leurs troupes; & à l'aide de leur protection, le Comte de Schœnbourg vient d'en reprendre poſſeſſion. Les troupes Saxones qui s'étoient raſſemblées dans le voiſinage, ſe ſont retirées à l'approche des Autrichiens, qui, après la retraite des premières, ſont rentrés dans leurs quartiers, en laiſſant ſeulement le bataillon du régiment de l'Ordre Teutonique, qui continue d'occuper les Comtés. On apprend que depuis ce tems on fait beaucoup de levées en Saxe.

Toutes celles qui ont lieu dans cet Electorat, & dans quelques autres endroits de l'Allemagne, nuiſent beaucoup à celles qu'on fait pour le ſervice de l'Angleterre; comme pluſieurs princes refuſent des troupes à cette puiſſance, & que ceux qui lui en ont fourni commencent à trouver difficilement les recrues que la continuation de la guerre rend néceſſaires, on voit un grand nombre d'enrôleurs étrangers ramaſſer ſur les grands chemins le plus de monde qu'ils peuvent pour en tirer le meilleur parti poſſible, en faiſant des ſoldats pour la Grande-Bretagne. Cette reſſource foible ne ſera ni d'un grand ſecours, ni d'une grande durée; par-tout on prend des précautions pour arrêter ce commerce inhumain, & ceux qui le font ſont punis ſévèrement dans pluſieurs endroits, lorſqu'on peut s'en ſaiſir.

De Vienne, le 20 Avril.

Depuis le départ de l'Empereur, les conſeils ſont très-fréquens à la Cour. L'Impératrice-Reine, ſon auguſte mere, y aſſiſte toujours; on dit qu'on y a délibéré ſur les arrangemens à prendre en Hongrie, dans le cas où la guerre éclateroit de nouveau entre la Ruſſie & la

Porte. On ignore cependant toujours quel eſt le parti que nous prendrons dans une pareille circonſtance ; on ſe flatte cependant que la rupture ſera évitée, & on parle même d'un dédommagement dont la Ruſſie pourra ſe contenter pour ne plus inſiſter ſur l'indépendance de la Crimée ; mais ce dédommagement devroit lui offrir les mêmes avantages ſur la mer Noire, & il eſt douteux que la Porte les lui accorde, à moins qu'elle n'y ſoit forcée.

M. le Baron de Breteuil eſt arrivé ici ces jours derniers.

On dit que l'Archiduc Maximilien, accompagné de quelques Officiers, partira inceſſamment pour Peſt, où l'on doit tracer un camp de 20 mille hommes, il doit être aſſemblé pour le retour de l'Empereur, qui veut paſſer lui-même en revue le troupes qui le compoſeront ; il y en aura auſſi un de 12,000 hommes à Luxembourg.

Les intérêts de tous nos fonds publics viennent d'être réglés à trois & demi pour cent ; mais ce règlement n'a point d'effet rétroactif ; ceux des capitaux qui ont été négociés avant le premier de ce mois, reſtent à quatre pour cent. Juſqu'à préſent la Cour a avancé plus de dix millions, tant de ſes propres fonds, que de ceux des Jéſuites, à la nobleſſe & aux particuliers, tant de la Bohême, que des autres provinces, à quatre pour cent. Comme il eſt permis à chacun de s'y intéreſſer, & de placer ſes fonds à quatre pour cent ſur hypothèque, & à cinq ſur des lettres de change, on ſe flatte que ce nouveau règlement contribuera à faciliter la circulation de l'argent.

Il eſt arrivé dernièrement de Chemnitz & de Cremnitz, deux tonneaux remplis d'or & d'argent qui ont été verſés dans ſe Tréſor royal ; on les a tranſportés ici ſous une forte eſcorte.

De Ratiſbonne, le 25 Avril.

On eſpère que les difficultés qui s'étoient élevées au ſujet du payement des contributions des différens

etats

états de l'Empire, pour l'entretien des Aſſeſſeurs à la Chambre de Wetzlar, vont s'arranger. Les Miniſtres de Bohême & d'Autriche, ont reçu de l'Impératrice des inſtructions à ce ſujet ; elles leur ordonnent d'engager les Etats de l'Empire à ne préſenter à la Chambre que le nombre d'Aſſeſſeurs aux appointemens deſquels le fond qui y eſt deſtiné peut ſuffire ; il n'eſt pas juſte que les autres travaillent ſans ſalaires ; il l'eſt que l'on préfère les Aſſeſſeurs préſentés par les Etats qui ont payé leurs contributions, conformément au réſultat de l'Empire. Pour faciliter à préſent les paiemens, on ne parle plus des anciens arrérages qui ſont dûs ; on ſe contente de demander les contributions courantes.

PORTUGAL.

De Liſbonne, le 5 Mai.

Le nouveau regne fait une grande révolution dans les affaires intérieures ; la plupart des établiſſemens faits ſous le précédent ont été réformés ou détruits. A la ſuppreſſion du Tribunal de *l'inconfidenza* qui étoit une eſpèce d'Inquiſition Politique, on a joint la deſtruction de celui de *la mezza veſſoria* dont l'autorité s'étendoit ſur toutes les parties des Sciences, & l'imprimerie & la Librairie. Ces deux Tribunaux terribles avoient été établis par le Marquis de Pombal. Les ſupérieurs des maiſons religieuſes des deux ſexes, n'ont été dépoſés que parce qu'il les avoit nommés ; dans leur nombre on compte ſa ſœur, Abbeſſe du Couvent de Sainte-Jeanne. Le Nonce, comme nous l'avons dit, a préſidé à l'élection de leurs ſucceſſeurs ; on remarque que ce Miniſtre du S. Siége eſt rentré par degrés dans tous les droits dont ſes prédéceſſeurs avoient joui ; c'eſt par ſon autorité & avec ſon agrément que le Viſiteur des Bernardins, & le Vicaire des Dominicains ont été mis en priſon avec pluſieurs autres religieux qui étoient en faveur ſous le dernier regne ; le Prêtre Men-

ſilha Directeur de la Compagnie des Vins à Oporto a été un des premiers arrêtés. L'Evêque de Béja, Confeſſeur du Prince du Bréſil & ci-devant ſon précepteur, a été renvoyé dans ſon Diocèſe; le Confeſſeur du feu Roi lui a ſuccédé. Les deux freres légitimés du Monarque relégués depuis pluſieurs années dans un Monaſtère, vont reparoître à la Cour; & on dit que le Cardinal d'Acunha cédera à l'un d'eux la place importante & diſtinguée d'Inquiſiteur Général. Dans de pareilles circonſtances, il n'eſt pas étonnant que la populace ſoit extrêmement animée contre l'ancien Miniſtre. On voit ſans ceſſe des pamphlets & des paſquinades dans leſquelles on le déchire; le lendemain de ſon départ de Liſbonne, on trouva un placard à la porte de ſon hôtel; la haine la plus violente a pu ſeule le dicter. Quoique la plupart des accuſations ſoient vraiſemblablement fauſſes & exagérées, on ne ſauroit diſconvenir qu'il n'ait eu quelquefois un excès de rigueur; il y a, dit-on, pluſieurs perſonnes dont on ne peut prouver le délit, qui ont croupi 18 ou 20 ans dans des cachots. Le Marquis d'Alorna & les autres parents ou alliés de la maiſon de Tavora, n'ont pas voulu quitter leur priſon en conſéquence du pardon général; ſe trouvant diſent-ils, ſans crime, ils demandent à être jugés pour démontrer l'injuſtice de leur détention. La Marquiſe d'Alorna qui étoit enfermée dans un Couvent, refuſe d'en ſortir avant que ſon mari ſoit lavé de tout ſoupçon. Le Commandeur d'Andrada, ci-devant Miniſtre du S. Siége, qui après ſon rappel avoit tout-à-coup diſparu & qu'on croyoit mort, eſt au nombre de ceux qui demandent qu'on leur faſſe leur procès, & qui exigent une réparation de la part de M. de Pombal. Un Miniſtre qui a été auſſi long-temps à la tête du Gouvernement, eſt un objet intéreſſant pour l'hiſtoire. On en a donné la vie dans pluſieurs papiers publics; on ſera peut-être bien aiſe d'en trouver ici le précis.

" M. de Pombal naquit en 1699 d'une famille noble, mais

mais peu riche, dans la Province de tra los Montes; après avoir fait ſes études dans l'Univerſité de Coïmbre, il embraſſa l'état militaire, & il entra fort jeune dans le corps des 24 Archers, qui ſervoient de gardes ſous le règne de Jean V.

Une ſtature haute & preſque giganteſque, une force extraordinaire, un grand courage, une belle figure & beaucoup d'eſprit, le firent bien-tôt remarquer parmi ſes camarades. Galant autant que brave, il obtint en mariage une Demoiſelle de l'Illuſtre maiſon d'Aveyras. Un Religieux de ſes parens, qui jouiſſoit de la confiance du Roi, obtint pour lui la charge de Secrétaire d'Ambaſſade à Vienne; là il apprit la mort de ſon épouſe, & il demanda en mariage une parente du célèbre Maréchal Comte de Daun, qui lui fût d'abord refuſée; mais il l'obtint lorſque le Marquis de Tancos l'eut fait nommer à ſa place Ambaſſadeur à Vienne.

Il commença alors à remplir les belles eſpérances qu'il avoit données. Ses dépêches faiſoient l'admiration de la Cour, & il s'élevoit déja dans cette politique ſupérieure, cette préciſion, cet ordre qu'il a depuis montrés dans toutes les affaires.

A la mort du Roi Jean V. arrivée le 9 Juillet 1750, il fut rappelé à Liſbonne, & dès ſon entrée au Conſeil, il en devint l'oracle. Don Diego Mendoſa Corte Real, Miniſtre & Secrétaire d'Etat, fut bientôt diſgracié & enſuite envoyé à Magazan en Afrique, où il ſubſiſta, comme Denys de Syracuſe, en ſe faiſant maître d'école.

La chûte de Don Diego Mendoſa entraîna celle du Chevalier Andrado, Miniſtre à Rome, & M. de Carvalho, devenu lui-même Miniſtre des affaires étrangères, remplaça cet Ambaſſadeur par le Commandeur d'Almada ſon couſin, qui étoit dans ce temps-là Prélat de Benoît XIV.

Il jouit alors de toute la confiance de ſon Souverain. Sans ceſſe entouré des périls qui accompagnent dans les Cours les grandes fortunes, il ſongea à aſſurer la ſienne.

Pour

Pour y parvenir, il donna tous les emplois, tant civils que militaires, à des perſonnes qui lui étoient dévouées; mais il pouſſa ſans doute trop loin ſes précautions. Les deux freres de S. M. furent envoyés en exil dans un Hermitage, & la charge de Grand Inquiſiteur, dont l'un étoit pourvu, fut donnée à Don Paul de Carvalho, frere du Miniſtre. Le mécontentement devint général à la Cour, & il ſe fit de puiſſans ennemis. La ſanté du Roi lui fit enfin prévoir que ſa fortune pourroit changer de face, & ces mêmes ennemis lui ont reproché alors, & lui reprochent encore plus aujourd'hui, d'avoir voulu ſe rendre néceſſaire en fomentant les diviſions entre ſa Cour & celle de Madrid.

Les grands évènemens qui feront époque dans l'hiſtoire de Portugal ſe ſont paſſés ſous ſon miniſtère; & ces mêmes évènemens, rapprochés de ſa politique, n'ont pu manquer de préparer ſa diſgrace. Il ſera difficile de refuſer à ce Miniſtre de grands talens & de grandes vues; au moyen du commerce, de l'agriculture & de la population, il a jetté les fondemens de l'indépendance du Portugal, indépendance fortement jalouſée par l'Angleterre.

Quant aux différends qui ſe ſont élevés entre l'Eſpagne & le Portugal, on ignore encore quelles en ſeront les ſuites. Les préparatifs qui ſe font dans le premier Royaume ne ſe ralentiſſent point. On prétend même avoir appris que la flotte partie pour l'Amérique après s'être rafraîchie à Buenos-Ayres, a pris le chemin des établiſſemens Portugais; les ſuccès des Américains contre les Anglois, occupant ceux-ci, empêchent de craindre qu'ils ne prennent part à ces démêlés, & rendent, dit-on, l'Eſpagne plus difficile. S'il faut en croire des Lettres de Londres, cette Puiſſance établit une nouvelle Colonie ſur le Miſſiſſipi près de la riviere Miſſoury, où un régiment d'infanterie eſt en quartier pour la protéger; tous les poſtes de quelque conſéquence qu'elle a ſur le fleuve ont été fortifiés avec ſoin; le Gouverneur Anglois du fort de Chartres qui a donné ces nouvelles à l'Amirauté, a déclaré, ajoute-t-on, qu'en

cas

cas de guerre les poſſeſſions Britanniques ſe trouveroient à la merci des Eſpagnols. D'un autre côté, le Gouverneur de la Jamaïque a inſtruit la Cour de Londres que l'Eſpagne a envoyé encore quatre Vaiſſeaux de ligne & trois frégates à la Havanne, de manière qu'il y a à préſent dans ce Port 11 vaiſſeaux, 7 frégates, 4 brulots & 4 chebecs armés, avec 7000 hommes de troupes.

ITALIE.

Rome le 8 Avril.

Le 8 Avril, deux pélerins ſe préſentèrent au Vatican, demandant la permiſſion d'attendre dans l'anti-chambre la ſortie du Pape pour lui baiſer les pieds. Au moment que S. S. alloit paroître, ſe préſenta également un ſoi-diſant hermite, que les gardes retinrent ſur ce qu'il vouloit pénétrer juſqu'à la ſeconde antichambre. Il s'enſuivit des voies de fait pour emmener le réfractaire hors du palais, & l'on chaſſa auſſi les pélerins qui paroiſſoient s'intéreſſer pour l'hermite. Une demi-heure après, un des Suiſſes qui pendant les débats avoit cru ſentir au côté à travers ſes habits une bleſſure fort légère, à laquelle il n'avoit point fait attention, tomba en foibleſſe. On examina la plaie, & on la trouva très-petite, mais empoiſonnée. Le Majordome en ayant été informé, fit faire des recherches; le lendemain on arrêta les deux pélerins, & le 11 on ſe ſaiſit de l'hermite qui avoit changé d'habit & s'étoit tranſformé en ſéculier. On lui trouva un ſtilet à reſſort qu'on ſuppoſe empoiſonné; l'état du Suiſſe ayant ſi fort empiré qu'on attendoit à tout moment ſa mort. Cette avanture & les prédictions de la prétendue Prophéteſſe de Valentano, qui a fixé la règne du S. Pere à deux ans & quatre mois, ont cauſé une grande inquiétude au palais Pontifical. Comme l'on ſent aiſément que l'Ange, dont elle ſe dit inſpirée, eſt du nombre des mauvais, on a mis de nouveau cette fille en lieu de ſûreté; & l'on commence à ſe repentir

TAYLOR INST. OXFORD

pentir de n'avoir point ſuivi, après la mort de Clément XIV, le fil d'une trame qu'on traitoit alors de chimère, & dont le développement auroit garanti Pie VI d'en devenir la victime à ſon tour.

FRANCE.

De Paris, le 10 Mai.

M. le Comte de Falckenſtein continue de partager ſon tems entre les voyages qu'il fait à Verſailles, & les courſes qu'il fait par-tout où il y a des objets dignes de ſa curioſité. Il a vu dernièrement le palais qu'il a viſité pendant que les Pairs y arrivoient pour ſe trouver à leur aſſemblée. Le 25 du mois dernier il accompagna la Reine, Madame, & Madame la Comteſſe d'Artois, à l'Opéra; le public témoigna par ſes applaudiſſemens le plaiſir que lui cauſoit la réunion de tant de perſonnes auguſtes; il ſaiſit dans le cours de la pièce tous les endroits dont il pouvoit faire l'application à une reine adorée; ces tranſports de joie & d'amour firent les impreſſions les plus touchantes, & des larmes douces coulèrent également des yeux de ceux qui les faiſoient éclater, & de la princeſſe qui en étoit l'objet. Le 5, M. le Comte de Falckenſtein aſſiſta à l'Opéra de *Caſtor & Pollux*, qui fut repréſenté ſur le grand théâtre de Verſailles, & le 6, il a vu la revue du Roi à la plaine des Sablons.

On dit que Monſieur ſe propoſe de faire un voyage à la Fere, où il paſſera quelques jours pour voir l'Ecole d'artillerie, & que de-là il ira viſiter les places de la Flandre Françoiſe.

Monſeigneur le comte d'Artois eſt parti le 7 pour ſa tournée dans le Royaume. Il a fait la prémiere journée à franc étriers. Le 11 il a du coucher à St. Malo, & le 14 à Breſt. Il doit aller à la Rochelle, à Rochefort, & à Bordeaux. A ſon retour il paſſera à Chanteloup chez

Mr.

Mr. le Duc de Choiſeull où il reſtera 24 heures ainſi qu'aux Ormes chez Mr. le Marquis de Voyer. Il ſera de retour à Verſailles le 8 Juin : outre les deux Capitaines de ſes Gardes, l'un de ſes prémiers Gentils hommes, de la Chambre, un de ceux d'honneur, & ſon premier Ecuyer, ce Prince eſt accompagné de Mr. Le Prince de Naſſau, le Comte de Bezenval, le Chevalier de Coigny, & le Comte d'Eſterhazy ; il lui faudra 60 Chevaux à chaque poſte.

Mr. Le Duc de Chartres eſt parti le 15e de ce mois pour Bruxelles d'où ce Prince ſe rendra en Hollande.

On mande de Toulon que l'on y a reçu ordre de ſuſpendre l'armement de trois vaiſſeaux que l'on avoit ordonné d'armer ; cet ordre a ſuivi de près la nomination des Commandans, qui ſont MM. de Vertrieux, le Chevalier d'Eſpinouſe, & le Chevalier d'Albert Saint-Hippolyte. Selon toutes les nouvelles des différens ports les diſpoſitions ſont telles, que l'on pourroit avoir en peu de tems, 50 vaiſſeaux de ligne, & un nombre proportionné de frégates & d'autres bâtimens à mettre en mer.

La levée de l'embargo mis ſur les navires, n'a pas empêché de retenir à Granville 600 matelots pour les flottes royales, indépendamment de ceux qu'ont fourni les précédentes levées. L'eſcadre de M. Duchaffault, compoſée de 13 vaiſſeaux, eſt toujours en rade.

On écrit de Marſeille que le Chevalier de Tott en eſt parti le 18 pour Toulon, où il doit s'embarquer ſur la frégate l'*Engageante*, commandée par le Baron de Durfort, pour aller inſpecter les établiſſemens François, tant dans le Levant, que ſur les côtes de Barbarie. On dit que le Comte de Noailles, le Comte & la Comteſſe de Teſſé, s'embarqueront ſur la même frégate qui les débarquera en Italie.

Les lettres de Bordeaux portent que les vaiſſeaux Anglois ne croiſent plus dans ces mers, & que l'on éprouve par-tout les bons effets de l'adminiſtration active de la marine. Les mêmes lettres ajoutent qu'il y a beaucoup

de Boſtoniens dans cette ville. La ſimplicité de leur parure, y eſt-il dit, contraſte ſingulièrement avec l'élégance de nos petits-Maîtres ; leurs cheveux ſont coupés en rond, point de friſure, point de dorure ſur leurs habits ; auſſi ils ne prennent encore aucune de nos marchandiſes de modes ; mais ils enlèvent à tout prix nos étoffes groſſières. La ſimplicité, la franchiſe de ce peuple neuf & libre, ajoutent ces lettres, eſt un ſpectacle preſque auſſi touchant que rare.

L'Abbé de Lironcourt a été préſenté au Roi par M. le Duc de Nivernois pour l'Evêché de Bethléem dans le Nivernois. C'eſt un privilége attaché au Duché de Nevers de nommer à cet Evêché, droit dont aucun autre particulier ne jouit en France.

On écrit d'Avignon qu'au ſeminaire de St. Charles tenu par les Sulpiciens, les ſeminariſtes voulant ſe venger d'un de leurs Camarades qu'ils ſoupçonnoient d'être leur Eſpion auprès du ſupérieur, l'ont ſaiſi un jour au nombre de quarante, & l'ont tellement battu qu'il en eſt mort ſur la place. Les jeunes gens étonnés de cette Cataſtrophe enterrerent le cadavre dans le jardin & ſe ſont enfuis le lendemain.

Il paroit furtivement depuis peu une lettre imprimée ſur les rémontrances du Parlement de Paris contre l'abolition des Corvées ; on pourra ſe former une idée de cette lettre par l'extrait que voici.

" Je crois avoir prouvé, dit l'auteur page 17, que ſi la nobleſſe & le clergé ne ſont pas ſoumis comme le peuple aux ordres de l'autorité publique ; s'ils poſſédent d'autres prérogatives que celles qui tiennent à l'honneur, à l'opinion, aux préſéances, les membres de ces deux corps ne ſont plus les premiers d'une nation libre ; mais les oppreſſeurs d'un peuple eſclave ; que s'il faut que recueillant plus de l'aſſociation, ils y portent moins de miſes ils commettent une vraïe ſpoliation. Selon le rédacteur de ces rémontrances, le clergé a toujours été exempt, donc il doit

l'être

l'être encore; l'auteur de la lettre réplique : le clergé l'avoit déja dit & pour la corvée & pour tout autre impoſition. Il s'appuyoit ſur ce que ſes biens étoient conſacrés à Dieu; mais on lui a dit : vous poſſédés de grands biens, vous les tenés pour la plus part des Seigneurs qui doivent le ſervice militaire que votre état vous empêche de faire; le ſouverain lui a dit comme aux autres ordres, je vous accorde protection, vous me devés les ſubſides; tous les efforts du clergé n'ont pu éluder la force de ce raiſonnement, & il paye l'impoſition. Il eſt vrai qu'on eſt convenu d'appeller cet impôt, *don gratuit*; mais le clergé en conſervant ce nom, ſait trop bien en apprecier la réalité. Qu'eſt ce qui peut donc empêcher qu'on lui diſe : vous profités des chemins pour exporter vos denrées pour les mieux vendre, pour le produit de vos poſſeſſions; donc vous devés payer votre côte part de l'impoſition établie pour la confection des chemins.

Comme Monſieur a réuni la terre de Groſbois & quelques autres nouvellement acquiſes à celle de Brunoy, le Roi a érigé ces terres en Duché Pairie mâle & femelle ſous le nom de Duché de Brunoy.

Suivant des lettres de Grenoble les troubles ſurvenus au Parlement de Dauphiné au ſujet du procureur général M. de Moydieu, ne ſont rien moins que terminés.

Il paroit un edit du Roi régiſtré en Parlement le 13 de ce mois concernant les ſujets du Roi qui ſe trouvoient dans la ſocieté des Jeſuites. Sa Majeſté y dit, que l'extinction abſoluë du regime de cette ſocieté dans tous les etats Catholiques, ne laiſſant plus aucun eſpoir qu'elle puiſſe jamais être rétablie, elle autoriſe ſes membres devenus ſéculiers à poſſéder des bénéfices; mais ailleurs que dans les villes, et en rapportant une ſoumiſſion à l'édit de 1764, & de maintenir & profeſſer les libertés de l'Egliſe Gallicane, notamment les quatre articles du clergé de 1682.

Il

Il paroit une Ordonnance de l'Amirauté de France portant injonction à toutes perſonnes qui ont à leurs ſervices des Negres ou Mulatres de l'un & de l'autre ſexe, d'en faire leur declaration au Greffe de l'Amirauté ou aux greffes des Amirautés particulieres de ſon reſſort. C'eſt un préambule néceſſaire à la loi que le Roi doit promulguer pour arrêter l'introduction de cette eſpéce d'hommes dont le nombre & la qualité du ſang ne peut qu'altérer l'uniformité de la couleur des habitans de ce royaume.

F I N.

☞ *COMME nous avons voulu donner dans ce prémier Numero une idée des différentes matiéres que nous nous propoſons de traiter par la ſuite, nous avons paſſé de beaucoup les bornes de ce Journal, fixées dans nôtre Proſpectus, aux quelles nous nous tiendrons dorénavant. Mais nous ne donnerons le ſecond Numero que le Premier de Juillet, afin de voir dans cet intervale ſi cet ouvrage a la bonheur d'être aſſés gouté du public, pour nous obtenir un nombre ſuffiſant de ſouſcripteurs.*

N'ayant pas encore reçu les noms de toutes les perſonnes qui ont bien voulu ſouſcrire à cet ouvrage, nous ſommes obligés d'en remettre la publication au Numero prochain.

Quelques perſonnes ayant paru déſirer de ne payer d'avance que la moitié de la ſouſcription, & l'autre moitié aubout des ſix premiers mois, nous nous ſoumettrons volontiers à cet arrangement.

TABLE

Des matières contenues dans ce Prémier Volume.

POESIES.

Page.

L'Homme malheureux, — — 9
Ode à Jaques mon Portier, — 17
L'Amour & l'Amitié, — — 18
Les Quinze ans, — — ibid.
A un Critique, — — 19
Ode à une femme bel esprit, — ibid.
Les baisers, — — 20
La raison yvre, Ode. — — 21
Réponse de Mr. le Prince de Ligne à Mr. de Voltaire, — — 22
*Vers de Mme. la Maréchalle de *** au Duc de **** — — 23
*Réponse de Mr. le Duc de N**** — 24
Strophes détachées d'un poëme intitulé les 12 mois, — — 25
Les Vouloirs, chanson, — — 27
*Réponse de Mlle. de **** — 28
Nice Electrisée, — — 29
Inscriptions d'un Jardin, — 30
La Convalescence d'un fille de 15 ans, 31
Lettre d'une jeune Demoiselle à son amie, 32
Prologue, — — 35

TABLE.

Enigme, — — 37
Autre, — — — 38
Logogryphe, — — ibid.

MELANGES LITTERAIRES.

IDEES GENERALES *sur l'état actuel de la Littérature en France*, — 39
REFLEXIONS *sur les Journalistes*, 58
IDEES *sur le bonheur*, — 61
REFLEXIONS *d'une Dame Angloise sur le morceau précédent*, — — 74
DE LA LEGISLATION *ou Principes des Loix par Mr. l'Abbé de Mably*, 76
HISTOIRE *de la décadence & de la chute de l'Empire Romain par Mr. Gibbon*, 100

ROMANS.

REFLEXIONS GENERALES *sur les Romans*, — — 108
HISTOIRE & CHRONIQUE *du vaillant Chevalier Cléomades & de la belle Claremonde*, — — 115

CAUSES CELEBRES.

MACHINE INFERNALE, — 145
EXTRAIT *de la Cause des accusés de Parricide* — — 161

TABLE.

JUGEMENT *du Procès de Mr. le Maréchal Richelieu*, — — 164
JUGEMENT *de des Rues*, — — 168

MODES.

DESCRIPTION *d'une Coeffure extraordinaire*, — — — 176
LETTRE *sur les Modes*, — — 188
COEFFURE *en Hériſſon*, — — 194
LE GOUT *des arts*, — — 195

PHISIQUE.

RECHERCHES *Hiſtoriques & Phiſiques ſur l'Iſthme marin Situé entre Calais & Douvres*, — — 196
PROBLEME *ſur l'Electricité*, — 209
EXPE'RIENCE *ſur l'Aimant*, — 211

AGRICULTURE.

PRE'CAUTION *à prendre en échenillant les arbres*, —— — 213
UTILITE' *des Marons d'Inde*, — 215
AVIS *intereſſant pour les Cultivateurs*, 216

ANECDOTES.

ANECDOTES *de l'Empereur*, — 218
TESTAMENT *ſingulier*, — — 226
HISTOIRE *de Filoux*, — — ibid.

TABLE.

OBSERVATION *sur les dangers auxquels on expose les enfans en les laissant avec des animaux*, — — 228
EVÉNEMENT *singulier*, — — 229
SUICIDE *remarquable*, — — 230
LA BÉQUILLE, — — — 238
ANECDOTE *du Pape Benoit XIV.* 240
ANECDOTE *de Mr. Duclos*, —— 242
MORT *d'un homme célebre*, — 244

SPECTACLES.

OPÉRA *de Paris*, — — 249
ARTICLE *du Journal de Littérature de Mr. de la Harpe*, — — 253
LETTRE *aux auteurs du Journal de Paris*, — — — 256
BALLET *des Horaces*, — — 260
LE DÉLUGE *Ballet Pantomi-Tragique*, 265
OPÉRA *Italien de Londres*, —— 274
Nouvelles Politiques, — — 290

NOUVELLES POLITIQUES. - 290

De l'Imprimerie du Sieur BIGG, dans le Strand; & se trouve chéz P. ELMSLY, dans le Strand; & chéz le Sieur LABOISSIERE, St. James Street, près la Cour.

JOURNAL ÉTRANGER

De LITTÉRATURE, des SPECTACLES, et de POLITIQUE.

OUVRAGE PÉRIODIQUE.

Floriferis ut apes in ſaltibus omnia limant,
Omnia nos itidem depaſcimur aurea dicta.

LUCRET. Lib. III.

JUILLET.

SECOND VOLUME.

No. II.

A LONDRES.

De l'Imprimerie du G. BIGG, dans le Strand; & ſe trouve chéz P. ELMSLY, dans le Strand; & chéz le Sieur LABOISSIERE, St. James Street, près la Cour.

M DCC LXXVII.

NOMS

DES

SOUSCRIPTEURS.

A

MY Lady Ailſbury
My Lord Ailſbury
M. le Duc d'Argyle
M. la Ducheſſe d'Argyle

B

My Lord Beauchamp
My Lady Diana Beauclerck
M. Beauclerck
M. la Ducheſſe de Beaufort
Mde Beckford
M. la Ducheſſe de Bedford
My Lord Edward Bentinck
My Lord Beſborough
Mde Boſcawen

Mr.

Mr. Bouſbey
Mde Bouverie
M. le Duc de Buecleugh
M. la Ducheſſe de Buccleugh
M. le Chevalier Charles Bunbury.
My Lady Bute

C

Mr. Cambridge
My Lord Frederic Cavendiſh
My Lord Georges Cavendiſh
My Lord Richard Cavendiſh
Mr. le General Conway
Mr. Henry Conway
Mr. Churchill
Mr. le Chevalier Thomas Clargos
My Lord Craven
Mr. Crawfort
Mr. Crawfort le Cadet
Me. Crew.

D

Mr. Dalton
Mde. Dammer
My Lord Darby
My Lady Darby

M. le

M. le Duc de Devonſhire
M. la Ducheſſe de Devonſhire
My Lord Duddley
M. Eveque de Durham.

E

My Lady Edgcombe
My Lord Egremont
Mr. Ellis
Mr. Errington
My Lady Eſſex

F

Mr. William Fackner
Mr. le Chevalier Henry Fetherſtone
Mr. Fitzpatrick
Mr. le General Fitzroy
My Lord Fitzwilliams
Mr. le Chevalier Michael Flemming
Mr. le General Fraſer
Mr. Freeman
M. Robert Frumpton, En écoſſe

Mr.

Mr. Gardiner)
Mr. Garrick
Mr. Gerningham
Mr. Gibbons
My Lord William Gordon
My Lord Granby.

H

M. le Duc d'Hamilton
M. le Chevalier Hamilton
My Lady Hamilton
Mr. William Hanger
Mr. Hare
Mr. Harris
Mr. Harris fils
My Lord Harrowby
My Lord Hertford
My Lady Hertford

J

My Lady Jerſey

K

Mr. Keene
Mr. Knight.

L

Mr. Langlois
My Lady Mary Lowther
My Lady Lincoln
My Lady Littleton
My Lady Lucan.

M

M. le Duc de Marlborough
M. la Ducheſſe de Marlborough
My Lord Melbourne
My Lady Melbourne
Mr. Meynell
Mr. Ralph Milbank
My Lord Monſon
M. le Duc de Montague
Me. Montague
Me. Montague
Mr. le Chevalier Charles Montague
Mr. Morice.

Mr.

My Lady North
My Lord Northington.

O

My Lord Onſlow
My Lord Offery.

P

My Lord Palmerſton
Mr. le Chevalier Ralph Payne
My Lady Payne
Mr. Stephen Payne
Mr. William Payne George
My Lord Pembroke
My Lady Pembroke
Me. J. Pitt
M. la Ducheſſe de Portland
My Lady Powis.
My Lord Powis

S

Mr. St. John
Mr. St. Georges
Mr. Scheldon
My Lady Francis Scott
My Lady Jane Scott
Mr. Robert Scott
My Lord Sefton
My Lady Sefton
Mr. George Selwyn
Mlle. Sharp
Mr. le General Smith
My Lord Spencer
My Lady Spencer
My Lord Charles Spencer
My Lord Robert Spencer
Mr. Stanhope
Mr. Stanley
Mr. Frederic Stuart.

T

My Lady Talbot
My Lord Tirconel.

My

V

My Lord Villiers
My Lady Villiers.

W

Me. Wallace
My Lord Walpole
Mr. Walpole
Mr. Walpole
Mr. Wedderburn
Mr. Wilbraham.

☞ *Comme les noms de plusieurs de nos ſouſcripteurs ne nous ont pas encore été envoyés nous les donnerons par ſupplement lorſqu'ils nous ſeront parvenus.*

JOURNAL ÉTRANGER.

JUILLET, 1777.

No. II.

POËSIES.

EPÎTRE

Sur la force & la foibleſſe de l'Eſprit humain.

QUAND je compare à ces globes ſans nombre,
A ces ſoleils dans le Ciel ſuſpendus,
Ce grain de ſable informe, aride & ſombre,
Où l'homme & l'ours habitent confondus;
Humilié de la foibleſſe humaine,
Laiſſant errer mes yeux autour de moi,
Je me demande: eſt-ce-là le domaine
Où la nature a confiné ſon Roi?
Et, ſi l'enceinte où ſe borne ma vue
Le cercle étroit que décrivent mes yeux,
Et dont j'ai fait la limite des Cieux
N'étoit encor qu'un point dans l'étendue;

Loin des ſoleils qu'obſerve Caſſini,
Si l'Eternel a, de ſes mains fécondes,
Laiſſé tomber des millions de mondes,
Les a ſemés dans l'eſpace infini;
Dans cet abîme immenſe, inacceſſible,
Où te chercher, atôme imperceptible,
Monde terreſtre? & nous, tes habitans,
Que ſommes-nous dans l'eſpace & le tems?
Et cependant voyez l'homme en ſa ſphere;
Voyez, ami, cet être ingénieux,
De la nature, émule induſtrieux,
L'étudier au moment qu'elle opere,
Suivre ſon cours, épier ſon deſſein,
Et, de ſes loix dévoilant le myſtere,
Chercher les arts, renfermés dans ſon ſein,
Si l'homme eſt grand, c'eſt par ce don ſi rare
De ſuppléer à la nature avare;
C'eſt quand le feu, ce fléau menaçant,
Sous ſon empire, eſclave obéiſſant,
Vient, dans ſes mains, amollir & diſſoudre
Ce fer, bientôt le rival de la foudre,
Ce fer terrible, & des préſens des cieux,
Le plus funeſte ou le plus précieux.
Si l'homme eſt grand, c'eſt quand lui-même en butte
Aux élémens contre lui déchaînés,
Par ſon adreſſe il évite ſa chûte;
Qu'en un Palais il transforme ſa hutte,
Et qu'il apprend aux marbres étonnés
A ſe ſuſpendre en voûte façonnés.
C'eſt quand il oſe élever ſur les ondes
Un pont flottant qui joindra les deux mondes,
Lorſqu'il commande à l'humide élement
Sous ſes vaiſſeaux de fléchir mollement;
Qu'il tient les vents enchaînés dans la toile;
Franchit les mers ſur la foi d'une étoile;
Et, ſi le ciel s'obſcurcit un moment,

Au

Au fer mobile animé par l'aimant,
Laiſſe le ſoin de diriger la voile.
Eſt-ce à l'inſtinct, ſecondé du hazard,
Que l'homme a dû ces prodiges de l'art ?
Non, c'eſt à toi, compagne du génie,
Raiſon céleſte, immortelle Uranie.
Mais l'infidele, enclin à te trahir,
Porte avec lui ta ſecrette ennemie ;
Et, dans tes droits ſouvent mal affermie,
A ta rivale on te voit obéir.
Fille des ſens, aimable enchantereſſe,
Vive & féconde imagination,
Quels ſont tes jeux & ta ſéduction ?
Tu captivois les Sages de la Grèce.
Tu les trompois ces crédules amans.
Pour la Nature ils prenoient tes fantômes,
Pour ſon hiſtoire ils donnoient tes romans.
L'un, dans ton ſein puiſoit ſes élémens,
L'autre, à ton gré, combinoit ſes atômes.
Chacun ſe livre à tes ſonges divers,
Par une ſecte une ſecte eſt chaſſée,
Par une erreur une erreur effacée,
Chaque ſyſtême eſt un nouveau travers,
Et du Portique, en paſſant au Licée,
C'eſt un autre ordre, un nouvel univers.
Eh ! toutefois quel reſpect fanatique
Pour ces erreurs n'ont pas eu nos aïeux ?
Malheur à qui leur deſſilloit les yeux ;
Malheur à qui touchoit l'idole antique.
Si Copernic oſe briſer les cieux,
De Ptolomée, il brave le tonnerre.
Si Galilée oſe apprendre à la terre
Qu'elle ſe meut, c'eſt un ſéditieux,
A qui par-tout on doit livrer la guerre.
C'eſt-là qu'on voit ce qu'il en a coûté
Pour nous tirer de cette longue enfance.

Comme un fléau, le vrai fut redouté,
Et contre lui l'homme étoit en défenſe.
Bacon parut dans ces tems orageux.
Des préjugés, ennemi courageux,
Sur la Phyſique il jette un œil ſévère.
C'eſt un abîme où, d'écueil en écueil,
Il voit flotter l'ignorance & l'orgueil.
A la lueur trompeuſe & paſſagere,
Des feux volans répandus dans la nuit,
Il voit errer l'opinion légere,
Qu'un ſouffle éleve & qu'un ſouffle détruit.
" Où ſommes-nous, dit-il ? Quelle démence
" Nous fait voguer ſur cette mer immenſe
" Sans gouvernail & dans l'obſcurité ?
" Ployons la voile, où finit la clarté.
" C'eſt bien aſſez qu'une vaine imprudence
" Ait égaré l'Univers deux mille ans,
" Sachons douter. La tardive évidence
" Veut qu'on la ſuive, & non qu'on la devance,
" Et la raiſon doit marcher à pas lents."
Mais des mortels peut-être le plus digne
De l'éclairer, l'egara de nouveau :
Lui qui, joignant le compas au niveau,
De l'évidence avoit tracé la ligne ;
Deſcarte enfin, infracteur de ſes loix,
Livré lui-même à l'attrait du génie,
Se fait un monde, & diſpoſe à ſon choix
De la matiere à ſon gré définie.
Son plan, ſublime en ſa témérité,
Honoroit trop la foible humanité.
Avec nos ſens, & du point où nous ſommes,
De ce grand tout ſaiſir l'extrêmité ;
Tel eſt ce plan qu'il avoit médité,
Digne d'un Dieu, mais trop grand pour des hommes.
Newton, plus ſage en ſa timidité,
Autour de lui chercha la vérité,

Dans

Dans ſa retraite, aſyle du ſilence,
En meſurant les cieux, il les balance.
Tout eſt ſoumis à la commune loi ;
Tout, dans le monde, attire tout à ſoi.
Que tout-à-tour la mer s'enfle & s'affaiſſe,
La même cauſe & l'éleve & l'abaiſſe.
Qu'une comète aux cheveux enflammés,
Ait fait pâlir nos aïeux allarmés,
Tremblans de même au retour d'une éclipſe :
L'homme aujourd'hui la voit, s'en s'effrayer,
Hâter ſa courſe, & tracer ſon ellipſe,
Dont le ſoleil eſt le brûlant foyer.
Pourſuis, mortel : ſur la Nature entiere
Il t'eſt permis d'étendre tes regards ;
De calculer ſa marche & ſes écarts ;
D'analyſer un rayon de lumiere :
Mais garde-toi de ſonder les ſecrets
Que Dieu dérobe à tes yeux indiſcrets,
De demander à la cauſe premiere
Quel fut ſon plan, ni quels ſont ſes décrets.
Je crains ſur-tout un ſavant dogmatique,
Qui, d'un air grave & d'un pas méthodique,
Me fait marcher dans une obſcure nuit,
En m'annonçant la clarté qui me fuit.
Rêveurs fameux, dans l'eſſence des choſes
Avec quel ſens croyez-vous pénétrer ?
Par quel détour m'y ferez-vous entrer ?
Nous éprouvons les effets ; mais les cauſes
Qui peut les voir ? qui peut les démontrer ?
Le mouvement, la durée & l'eſpace
Sont un chaos ténébreux & profond,
Où mon eſprit s'abîme & ſe confond.
De la matiere on touche la ſurface ;
Mais qui jamais en a ſondé le fond ?
Je vis, je ſens, un Dieu m'a donné l'être ;
Je ne ſais quoi, que j'appelle des corps,

Ebranle

Une de plus ? Vous nous en donnez l'ombre
L'illuſion regne dans vos écrits :
Embelliſſez du moins cette chimere.
Souvent Platon eſt menteur comme Homere
Mais il en a le vivant coloris.
Sombre Paſcal, tu n'as peint que toi-même
En nous faiſant la peinture d'autrui.
Plus ingénu, Montagne, ſans ſyſtême,
Nous a peint tous, en nous parlant de lui,
J'aime un cenſeur qui fait un badinage
De ſes leçons : c'eſt l'adreſſe du Sage.
L'homme eſt farouche ; il faut l'apprivoiſer.
Il eſt enfant ; il le faut amuſer.
Ne m'offrez donc qu'un miroir véridique,
Qui, ſans flatter, corrige en imitant.
Peintre infidele, injurieux critique,
S'il me noircit, je le briſe à l'inſtant.
Cenſeurs amers, votre ſombre ſageſſe
N'eſt point la mienne, & je m'en applaudis.
Un Dieu, ſans doute, avec plus de largeſſe,
M'a pu doter. Quelquefois je lui dis :
" Qui t'empêchoit de me donner des ailes
" Comme à l'oiſeau qui plane aux champs d
" Né pour jouir des clartés immortelles,
" Etois-je fait pour ramper comme un ver ?

" Puis, tout-à-coup, ſuis-je ſi miſérable,
" Dis-je à moi-même, il faut me conſoler ?
" Un ſort plus doux eût été préférable.
" Mais, tel qu'il eſt, me doit-il accabler ?
" Ramper, voler, ſont au fond même choſe.
" Qu'importe hélas ! où l'atôme repoſe ?
" L'onde, la flamme ou tel autre élément,
" Subtil, épais, clair, obſcur, ſec, humide,
" N'eſt bien ou mal que par le ſentiment
" Qu'on en reçoit : où la douleur réſide,
" Là tout eſt mal : où le plaiſir préſide,
" Là tout eſt bien. Le bœuf & la fourmi,
" L'homme & la brute ont le même ennemi :
" C'eſt la douleur : elle eſt un mal ſans doute.
" A la nature il vient je ne ſais d'où ;
" Mais c'eſt le ſeul enfin qu'elle redoute.
" *Non tu n'es point un mal, cruelle goute,*
" Diſoit un Sage, & ce Sage étoit fou."
A cela près, tout eſt bien dans le monde.
Pour nos beſoins la nature eſt féconde.
Qui n'a qu'un ſens ne connoît qu'un plaiſir ;
Mais il ſuffit à qui n'a qu'un deſir.
La taupe, heureuſe en fuyant la lumiere,
Dans les ſentiers qu'a creuſés ſon muſeau,
Se dit tout bas : " que je plains cet oiſeau
" Dont le ſoleil éblouit la paupiere !
" Il fuit la fleche ; il ſe prend au réſeau :"
Je ſuis, comme elle, aveugle en mon eſpece,
Je le ſais bien ; mais faut-il pour cela
Me déſoler ? m'injurier ſans ceſſe ?
Me ſuis-je fait ? me ſuis-je placé là ?
" L'homme eſt ſuperbe ; il ſe flatte ; il s'oublie ;
Qu'importe encor ? . . . cette utile folie
L'éleve ſeule au-deſſus du néant.
Il eſt un nain ; il ſe croit un géant,
Laiſſez-le faire : il trouvera bien vîte

De Jupiter ? Pour lui quel ennemi !
Il rit de l'homme ; il rit de la fourmi.
Non, dans l'excès d'un zele atrabilaire,
Vous avez beau m'annoncer ſon courroux :
Ce grand moteur que vous nommez jaloux,
Ainſi que vous ne ſent pas la colere ;
Et je ſerai reçu, ſans vous déplaire,
Entre ſes bras, tout auſſi-bien que vous.
De mon bonheur conſolez-vous d'avance :
Pour ſon plaiſir un Dieu m'a fait ; eh bien,
Je tâche auſſi qu'il m'ait fait pour le mien.
Il me permet une douce exiſtence.
Cueillir des fleurs, en former le lien
Des foibles jours dont il eſt le ſoutien ;
Ce n'eſt qu'uſer des dons qu'il me diſpenſe.
Je vous révolte, & vous voudriez bien
Que, pour l'honneur de votre prévoyance,
Il me damnât ; mais il n'en fera rien...
Laiſſez-nous donc, importuns moraliſtes,
Jouir en paix, & ceſſez d'accuſer
Les gens de bien qui ſavent s'amuſer.
En êtes-vous meilleurs, quoique plus triſtes
Contre lui-même inſpirez de l'effroi
A l'envieux qui ne ſe plaît qu'à nuire,

Contre nous ſeuls aurions-nous de la haine ?
Ferions-nous pis ſi nous étions méchans ?
Pourquoi troubler, par vos plaintes ameres,
De nos plaiſirs les lueurs paſſageres ?
Ils ſont ſi courts & ſi peu dangereux !
On les compare à des ombres légeres ;
Soit : mon ſommeil eſt embelli par eux.
L'amour, le vin, nos amis, nos bergeres,
Sont de faux biens ; mais ils flattent nos vœux.
Ah ! laiſſez-nous ces douceurs menſongeres !
Avez-vous peur qu'on ne ſoit trop heureux ?

EPITRE de *Pierre Bagnolet* citoyen de *Goneſſe.**

AUX GRANDS HOMMES DU JOUR.

ECOUTEZ-moi, mes chers amis,
Je n'aurai pas le ton ſévere.
Soyez, ſi cela peut vous plaire,
Lumineux, profonds, érudits ;
Regnez, par vos calculs hardis,
Sur la Peuplade Littéraire.
De Péterſbourg juſqu'à Paris
Tendez le filet ſalutaire,
Où vont ſe prendre les eſprits.
Que la clarté ſe développe
Avec chacun de vos Pamphlets ;
Qu'elle étonne, par ſes reflets,

* Bourg près de Paris, renommé pour le bon pain que les gens de ce lieu apportent chaque ſemaine aux marchés de la Capitale.

L'orgueil & la Philoſophie :
Il eſt la borne du Génie ;
Evitez donc ce travers-là.
Avec votre aſcendant ſuprême,
Que ſervent d'étrangers ſecours ?
S'il eſt puiſſant par ſes entours,
L'homme n'eſt grand que par lui-même.
Vous êtes vains, doctes Héros,
Très-vains : en vérité vous l'êtes
Comme ſi vous étiez des ſots.
Vos intrigues ſont mal-honnêtes,
Vous protegez des étourneaux,
Vos Sevignés ſont des caillettes,
Rien n'eſt moins gai que vos Journaux,
Et vos ſoupers ſont un peu bêtes.
Mais, ſur-tout, votre dignité,
Convenons-en, vaut qu'on la fronde.
En voyant tant de majeſté,
Cette confiance profonde,
Dont chacun de vous eſt doté,
On jureroit que ſa bonté
Va, par grace, éduquer un monde.
Bien loin d'aimer votre prochain
Vous le menez à la baguette.
A vous croire, le genre humain

Pour s'embellir ſous votre main.
Que ſommes-nous dans votre Proſe ?
De pauvres gens qu'il faut matter,
Et bien duement perſécuter,
Afin d'en faire quelque choſe.
Du ſommet d'où vous plongez tous
Sur notre obſcure taupiniere,
Vous nous pourſuivez dans nos trous,
Avec des fleches de lumiere.
De ce ſommet, franchi par vous,
De ce fort, que j'oſe combattre,
Vous deſcendez juſques à nous ;
Mais vous deſcendez pour nous battre.
Cela fini, vous rayonnez
Et levez votre tête altiere,
En triomphateurs fortunés.
D'un laurier banal couronés,
A la file vous courez plaire,
Et l'un de l'autre vous prenez
Un bel encenſoir circulaire,
Avec lequel vous vous donnez
Le plus doux encens par le nez ;
Puis, rentrant dans le ſanctuaire,
De l'auréole environnés,
Vous dictez un code à la terre,
Et ſes habitans conſternés,
Attendent, au loin proſternés,
Qu'on les fuſtige & les éclaire.
A vos pieds le temps eſt cité,
Les ſiecles vous ſervent d'eſcorte ;
S'il va poindre une vérité,
Fût-ce au bout du monde, n'importe.
A l'affut tout exprès planté,
Un Sage eſt là qui vous l'apporte ;
Et ſi le Diable vous emporte,
Ce n'eſt qu'à l'immortalité.

Allons,

Que vos nains en philoſophie,
Vos Mirmidons Littérateurs,
Et vos Linus ſans mélodie,
Grimpés ſur le dos des Prôneurs,
Alloient, avec leur pſalmodie,
Elever le temple des Mœurs,
Et la colonne du Génie?
Devenez moins vains & plus vrais.
Voyez Buffon, que la Nature
Initia dans ſes ſecrets;
De ſa touche énergique & pure
S'eſt-il enorgueilli jamais?
Tous les eſprits de même étoffe
Ont brillé ſans morgue & ſans art;
Dès qu'on ſe croit un être à part,
On ceſſe d'être un Philoſophe.
Montagne avouoit ſes erreurs,
Avec un courage ſublime;
Ayant l'air d'effleurer l'abyme.
Il en ſondoit les profondeurs.
Dans ſon Dédale politique
Bacon marchoit en héſitant;
Aucun d'eux ne fut deſpotique,
De vous, je n'oſe en dire autant.
Monteſquieu, bénignement [illegible]

N'avoit ni la froide jactance,
Ni les écarts accoutumés
De votre amuſante arrogance.
La Fontaine qui vous valoit,
Etoit pétri de bienveillance.
Ils vous eût admirés tout net,
Tant il étoit plein d'indulgence!
Moi-même, Pierre Bagnolet,
Compoſé rare & bien complet
Des plus beaux dons de la ſageſſe;
Moi, qui n'ai plus ce feu follet,
Dont on fit cas dans ma jeuneſſe,
Qui lis, médite tour-à-tour,
Et Dimanche, après la Grand'Meſſe,
Commentai votre article *Four*
Aux Philoſophes de Goneſſe;
Enfin, moi, qui connois à fond,
Soit les anciens, ſoit les modernes.
Et qui me ſuis montré profond
Dans mon Traité ſur les Lanternes;*
On ne m'a point vu m'en targuer,
Chacun, ſans choquer ma ſcience,
Peut librement extravaguer,
Se piquer même d'ignorance.
Tout obtenir, ne rien forcer,
C'eſt le conſeil de la prudence.
Il ne faut pas, parce qu'on penſe,
Contraindre les gens á penſer.

* Il doit paroître inceſſamment.

REPONSE.

MON ami, Pierre Bagnolet
A tes talens je rends hommage ;
Tu chantes comme un ſanſonnet,
Tu jaſes comme un merle en cage.
Tu ravis par ton flageolet
Toutes les filles du village,
Mais mon cher ami Bagnolet
Tu n'es pas un grand perſonnage.
Je m'apperçois avec douleur
Que tu deviens un peu mauſſade,
Et que tu joins beaucoup d'humeur
Au ton gai dont tu fais parade.
Ne ſerois-tu pas tourmenté
Par cette vapeur cruelle
Qu'un petit grain de vanité
Fait monter dans notre cervelle ?
Souviens toi, que notre Curé
Nous a ſouvent dit que l'envie
Etoit un poiſon préparé
Pour le malheur de notre vie.
Helas ! il avoit bien raiſon
Le bon paſteur, & je préſume
Que c'eſt aujourd'hui ce poiſon
Qui t'irrite & qui te conſu-

Lorsqu' autrefois cherchant à plaire
De tes couplets entortillés
Tu préſentois à ta bergére
Les ornemens déguenillés,
Une douce philoſophie
Regloit tes plaiſirs & tes vœux
Et tu paſſois des jours heureux
Entre l'amour & la folie.
Il falloit conſerver toujours
Ton caractere & ta deviſe,
Et ne pas quitter les amours,
Pour courir après la ſottiſe.
Mais, quand te laiſſant enticher
Des honneurs de la double ſcene,
Tu courus vite t'accrocher
Aux cotillons de Melpomène,
Le vent des ſiflets deſsécha
Les guirlandes de la couronne
Que le public t'arracha,
Pour venger l'ennui que lui donne
Le beau drame dont accoucha
Ton Apollon qui s'époumone.
Nous eſperions que dégoûté
Par ce châtiment ſalutaire,
Ton amour propre dépité,
Sentiroit qu'il vaut mieux ſe taire,
Que de nouveau dans la carriere,
Pouſſant ton pégaſe éreinté,
Venir préſenter ton derriere
Au fouet de la cauſticité.
Maltraité par la ſœur ainée
La cadette te reçut mal,
Et par la critique obſtinée,
Ta muſe miſe à l'Hopital,
Pour braver la clique acharnée,
Va s'affubler d'un vieux journal !

N'eſt qu'un rimailleur ordinaire,
Qui veut que ſon maigre baudet
Traîne le coche hebdomadaire.
Ah ! quel bonheur de corriger
Ces *petits Meſſieurs* qui s'oublient :
Et quel plaiſir de fuſtiger
Les mauvais plaiſans qui t'ennuyent ?
Mais, mon cher Pierrot, tu perdras
Ton ironie & tes injures,
Et jamais tu n'y gagneras
Que des vérites un peu dures.
Le petit Harpin n'eſt pas doux
Et compte bien, je t'en aſſure.
Te faire ſentir la piquure
Des chardons dont il eſt jaloux.
Car, entre nous, ce qui te pique
Et ce qui te ſemble un affront,
C'eſt de voir briller ſur ſon front
Le diadéme Académique.
Tu prétends qu'il eſt *entêté*
Qu'il n'a pas *les belles manieres*
Et qu'il a cent fois mérité
Qu'on lui donnât les étriviers.
C'eſt fort bien dit aſſurément,
Mais ce mirmidon Littéraire

Il faut, mon cher, que je te diſe
Que l'on ſe plaint auſſi de toi.
Trop bavard & trop peu modeſte,
Tu traites un peu ſans façon.
Et d'un ſtyle tranchant & leſte,
Ceux à qui tu fais la leçon,
Et l'on voudroit, s'il eſt poſſible,
Etre fatigué moins ſouvent,
Du jargon inintelligible,
De ton perfiflage inſolent,
Allons, Pierrot, ſois raiſonnable
Renonce à la célébrité,
Sois bien galant, ſois bien aimable
Fais des hymnes pour la beauté ;
Et conviens que la vanité
N'eſt qu'un ridicule effroyable
Qui defigure ta gaieté
Et qui te rend inſupportable.
Si les vapeurs de l'helicon
Te donnent encor la migraine,
Va reprendre ton violon,
Fais nous des vers à la douzaine ;
Que la peur de nous ennuyer.
Ne te mette jamais en peine ;
Mais ſans humeur laiſſe aboyer
Le roquet de la quarantaine.

LES QUATRE PARTIES DU JOUR.

LE MATIN.

JE vais donc voir lever l'aurore !
Par degrés l'Olympe ſe dore.
Que l'air eſt pur ! quelle fraîcheur !
Chaque bouton ſe change en fleur.

Qu'il eſt doux de la voir éclore !
Ah ! qu'il eſt doux de la cueillir !
Oui. . . . Mais il faut, il faut encore
Qu'Amour nous donne à qui l'offrir.

LE MIDI.

Mais le ſoleil, du ſein de l'onde,
Renaît pour éclairer le monde.
Quel vif éclat, à ſon retour,
Vient marquer les progrès du jour !
Pour offrir un abri plus ſombre
Les rameaux ſemblent ſe croiſer.
Oui . . . . Mais hélas ! que faire à l'ombre,
S'il faut tout ſeul y repoſer ?

LE SOIR.

Sur l'aride ſein des campagnes
L'ombre deſcend de nos montagnes.
Aprés un beau jour, quel eſpoir
De voir encor naître un beau ſoir !
La pudeur, la décence auſtere
S'effarouchent pendant le jour ;
Mais la beauté la plus ſévere,
Le ſoir, compoſe avec l'amour.

LA NUIT.

Sous un azur ſemé d'étoiles,
Enfin la nuit étend ſes voiles.
S'il faut aimer pendant le jour,
Que ſeroit la nuit ſans l'amour ?
En vain un ſommeil ſalutaire
Suſpend le cours de nos ennuis :
Ah ! pour laiſſer la vie entiere. . . .
Prends, Amour, prends encor les nuits !

L'ANNONCE DU PRINTEMS.

L'HIVER a peine à fuir, mais il combat en vain.
Bientôt il va céder à la toute puiſſance
De cet aſtre brillant, dont la douce influence
Conſole la Nature & réchauffe ſon ſein.
Elle languit encor ſans aucune parure ;
L'arbuſte dépouillé n'offre point de verdure ;
Tout repoſe & tout dort : mais, malgré ce ſommeil,
Tout ſemble preſſentir le moment du réveil.
L'oiſeau vole incertain, traverſe la campagne,
Revient, chante, ſe tait, cherche & fuit ſa compagne ;
Rien ne s'anime encor, mais tout va s'animer ;
Tout paroît ſans amour, mais tout eſt prêt d'aimer.

A L'OREILLER DE GLYCERE.

STANCES ANAGRÉONTIQUES.

RÉVELE tes ſecrets au jour,
Oreiller foulé par Glycere,
Duvet, plumage de l'Amour,
Ou des colombes de ſa mere.

Ne me dis pas ce que l'on voit,
Quand ſa main, quand Zéphyr entr'ouvre
Le lit heureux qui la reçoit,
Ou l'heureux voile qui la couvre.

Prêteroit ſa bouche divine,
Tous les appas que tu peindrais,
Vaudroient ils ceux que je devine ?

Dis-moi plutôt, dis-moi comment
Et combien de fois ta Maîtreſſe
Répete ces doux mots d'amant,
Et de plaiſir & de tendreſſe ?

Dis-moi plutôt combien de pleurs
Baignent le lin qui te décore,
Quand, par haſard, j'orne de fleurs
Le ſein de Néris ou d'Aglaure ?

L'autre jour, j'obtins un baiſer :
Elle me dit : " tu vois ! je t'aime !
" Tu peux . . : . mais garde toi d'oſer,
" Et défends-moi contre moi même."

Yvre d'amour & de deſir,
Je reſpectai ſon innocence ;
Je n'ai perdu que le plaiſir,
Et j'ai conſervé l'eſpérance.

Un baiſer charma nos adieux ;

Sentois-tu palpiter ſon ſein,
Empriſonné ſous la dentelle ?

La Beauté ſeule, entre deux draps,
Eſt moins timide & plus émue ;
Son ame, ainſi que ſes appas,
Entre deux draps, eſt preſque nue.

Mille autres, Oreiller charmant,
A tes ſecrets peuvent prétendre :
Mais, crois-moi, dans ce peuple amant,
Le plus aimable eſt le plus tendre.

Hélas ! tu ne m'as jamais vu :
Puiſſe-tu quelque jour m'entendre !
Peut-être mon nom t'eſt connu ;
Ma Glycere a pu te l'apprendre.

Oh ! quand pourrai-je, près de toi,
Dans mes bras, la voir moins farouche,
Me peindre le plus doux effroi,
Et ſe raſſurer ſur ma bouche !

Hier, je lui ſerre la main :
Son œil s'anime, elle ſoupire,
Puis elle dit : " reviens demain !"
Rougit, pâlit, & ſe retire.

Dieux ! en croirai-je un doux eſpoir ?
Eſt ce mon bonheur qu'elle annonce ?
Cher Oreiller, j'irai ce ſoir,
Près de toi, chercher ſa réponſe.

VERS.

Préſentés à la REINE par le fils de M. D'ARNAUD, *âgé de cinq ans.*

A MON papa ſouvent je demandois :
Quels ſont donc ces divins objets
Dont tu parle toujours : Cypris & les trois Graces,
L'enfant qui vole ſur leurs traces,
Diane dont l'aſpect embellit les forêts,
La jeune Hebé, Flore à la douce haleine ?
Il répondoit : ſois ſage, on te les montrera.
Madame, à vos pieds on m'amene,
J'ai vu tous les Dieux de Papa.

LES ABRICOTS,

FABLE.

UN homme étoit propriétaire
D'un aſſez grand jardin fruitier :
Fort beaux arbres en pleine terre,
Arbres fort beaux en eſpalier.
Au printems, chaque abricotier
Donne ſa fleur, puis le fruit noue,
Puis, petit-à-petit,
Il s'augmente & groſſit.
Il vient un vent fort qui ſecoue
Tous les abricotiers : vous jugez que le fruit
Tombe à terre comme la grêle ;
Il en tombe au moins la moitié.

Notre

Notre homme ſe lamente à vous faire pitié,
Un vieux Jardinier qui ſe mêle
De raiſonner, (des vieilles gens
C'eſt là le plus grand des talens,)
Lui dit: pourquoi pleurer, mon maître?
Ouvrons ces fruits tombés, & vous allez connoître
Que le coup de vent eſt heureux.
Voyez-vous? ... Ils ſont tous verreux;
De l'arbre ils mangeoient la ſubſtance,
Et ne pouvoient venir à leur maturité.
C'eſt le vent de l'adverſité,
Qui fait des faux amis diſparoître l'engeance.

Le jeune méritoire conte.

UNE dévote en vêtemens funebres,
En grande coëffe & d'un air pénitent,
Un jeudi ſaint au ſortir de ténébres
Fut à confeſſe à certain Révérend.
Après avoir conté ſa peccadille,
Et les péchés de meſſieurs ſes enfans,
De ſon époux & de bien d'autres gens,
Le Révérend lui demande, ma fille,
Jeûnez vous? ſi je jeûne! oui mon pere, toujours.
Exactement je jeûne tous les jours.
Et c'eſt je vous proteſte, un acte méritoire,
Car je ſuis délicate & j'ai peu de ſanté:
Je prens trois œufs chaque ſoir, en mémoire
De la très ſainte trinité;
A ces œufs j'ajoute cinq pommes
Ou d'autres fruits que je mange en l'honneur
Des bleſſures que le ſauveur
Endura pour ſauver les hommes:

Je mange quarante pruneaux
En faveur de la pénitence
A la quelle, pour laver nos défauts
Se condamna Jéſus, en faiſant abſtinence:
De plus, je bois ſept gobelets de vin
En mémoire de notre-Dame
Des ſept douleurs. Eſt-ce-là tout, Madame?
Lui demanda le Capucin.
Oui, lui dit la béate femme
Si ce n'eſt que, dans ces jours-ci,
Treize biſcuits j'ajoute à tout ceci
Pour rendre honneur aux treize Cierges....
Eh, morbleu que ne jeûnez vous,
Reprit le Pater en courroux,
En ſouvenir des onze mille vierges!

Explication des Enigmes & du Logogryphe du Prémier Volume de Juin.

Le mot de la prémiére Enigme eſt *Patin*; celui de la Seconde eſt *Pie*. Le mot du Logogryphe eſt *cage* ou l'on trouve *age*.

ENIGME.

JE fus jadis un ſigne d'eſclavage;
Mais aujourd'hui mon ſort eſt plus brillant:

Du

Du ſeul beau ſexe on m'a fait le partage,
Et je le ſers à titre d'agrément.
Souvent, pour plaire à ma Maîtreſſe,
J'offre à ſes yeux l'objet dont ſon cœur eſt jaloux :
Souvent alors, dans un inſtant d'ivreſſe,
Sur moi ſa bouche imprime un baiſer des plus doux ;
Je ſuis baigné par fois de larmes de tendreſſe.

AUTRE.

UN laboureur peut toujours eſpérer
Du grain qu'il a ſemé, la récolte abondante ;
Mais je cultive un champ que j'ai beau labourer,
Il ne rapporte rien de tout ce que j'y plante.
Je travaille pour des ingrats,
Qui n'ont de mon labeur nulle reconnoiſſance ;
Mais ſi de ce travail ils ne me payent pas.
J'en ſais fort bien tirer d'ailleurs la récompenſe.
Dans mon emploi ſouvent, & de deſſein,
Je fais coucher le fils avec ſa mère,
Le frère avec ſa ſœur, la fille avec ſon père,
Et la couſine avec que ſon couſin.
Rimer n'eſt pas mon exerciſe,
Je m'y prendrois tout de travers ;
Mais ceux à qui je rends ſervice
Font naturellement bientôt après des vers.
Aux parens, aux amis, & même en leur préſence,
On me voit enlever ce qu'ils ont de plus cher,
Sans qu'ils ſe mettent en défenſe
Et tentent de me l'arracher.
Mon ouvrage, quoique pénible,

Ne me chagrine pas pourtant,
Toujours il s'achève en chantant ;
Bien loin qu'à la fatigue l'on me trouve ſenſible,
De ma profeſſion ſi l'on fait peu de cas,
Abus ; car ſur ce point à bon droit je m'obſtine
Qu'on devoit lui donner le pas,
Immédiatement après la Médecine.

LOGOGRIPHE.

Tout enfant me chérit, en voici la raiſon
Prends ma tête ou ma queue, en tout tems je ſuis bon.

AUTRE.

LECTEUR, tant que le malheureux
Me conſerve dans ſa détreſſe,
Je lui prodigue ma tendreſſe,
Et radoucis ſon ſort affreux :
Mais dès l'inſtant qu'il me rejette,
Et qu'il ne m'ouvre plus ſon cœur,
Me groſſiſſant de trois pieds en hauteur,
Je l'abandonne à la mort qui le guette.

MÉLANGES LITTÉRAIRES.

PRÉCIS DES LOIX DU GOUT,

Ou Rhétorique raiſonnée.

ON n'a jamais tant parlé du *Goût*, que dans ce ſiècle ou le Goût eſt ſi corrompu, mais chacun en parle ſelon ſes préventions & ſa manière de voir ; & ce qu'il y a de ſingulier, dans cette contrariété de Goûts divers & oppoſés, chacun veut & croit avoir le bon Goût : il n'en faut pas conclure que le bon Goût ſoit arbitraire ; mais qu'on en juge arbitrairement. Quand les hommes ſe ſont une fois éloignés des plaiſirs vrais & ſimples que leur préſente la Nature, ils ſe font des plaiſirs capricieux & fantaſtiques, ſelon les différens mouvemens qui les agitent ; tous réciproquement

quement trouvent étranges les caprices d'autrui qui ne ſont pas les leurs; mais ils s'accordent tous à s'ennuyer intérieurement de leurs plaiſirs factices, ſans pouvoir revenir aux plaiſirs naturels qui leur paraiſſent inſipides, & qui ſeuls cependant peuvent ſatisfaire le cœur humain. Il en eſt de même du Goût, & la comparaiſon eſt parfaitement exacte. Lorſqu'on s'eſt écarté de celui qui eſt fondé ſur la nature, on n'a plus qu'un Goût de caprice & de fantaiſie, & l'on ſait que les fantaiſies varient à l'infini, & ſe contrarient toutes: mais le bon Goût eſt immuable comme la nature qui n'a point de caprice. Voilà pourquoi ſes Partiſans ſont aiſés à diſtinguer des Sectateurs du mauvais Goût. En cela, comme en tout, la vérité a un petit nombre de principes qui ſont les mêmes dans tous les tems; mille routes diverſes conduiſent à l'erreur, mère des Syſtêmes & des Paradoxes. Les Partiſans du bon Goût ont eu les mêmes principes, dans les différens ſiècles: Homère & Sophocle, Horace & Virgile, Racine & Deſpréaux avoient dans le fonds le même Goût & les mêmes ſentimens; s'ils ont un peu varié dans la forme, c'était pour ſe conformer

mer aux idées de leurs Nations différentes. Tous ceux, en un mot, qui ont cherché, dans la nature, les loix du bon Goût, ſont d'accord ſur les règles de l'Art, eſſentielles pour bien imiter la nature. Les Sectateurs du mauvais Goût, au contraire, quoiqu'ils ſe ſoient quelquefois réunis, afin de ſe mettre en crédit, ne s'accordent qu'en un point, qui eſt de détruire les bons principes; mais ils varient preſque tous dans leurs idées & dans leurs ſentimens particuliers.

Comme on voit qu'en un bois, que cent routes ſéparent,
Les Voyageurs, ſans guide, aſſez ſouvent s'égarent,
L'un à droit, l'autre à gauche, & courant vainement,
La même erreur les faits errer diverſement.

Liſez les diſſertations & les poétiques de ces nouveaux Docteurs, vous les verrez tous ſe contrarier en différens points. Celui-ci attaque un principe, que celui-la ſoutient pour en combatre un autre. L'un veut dénaturer le genre de l'Epopée; c'eſt la Comédie que cet autre veut habiller d'un maſque larmoyant, ou du manteau doctoral; pluſieurs entreprennent de décrier l'Ode ou la Satyre; il y en a qui convertiſſent la Tragédie

en

en Roman, & propoſent même de la faire parler en proſe ; enfin vous en verrez qui ſacrifient Homére au Taſſe, qui préférent Lucain à Virgile, qui égalent Quinaut à la Fontaine ; tantôt c'eſt Corneille qu'on déprime, tantôt c'eſt Rouſſeau ; Racine déplaît à quelques-uns, & Boileau à preſque tous. Il eſt inutile de détailler tous leurs travers de jugement qui ſont aſſez connus ; mais enfin cette contrariété d'opinions ſur les mêmes objets prouve qu'ils n'ont tous qu'un Goût incertain arbitraire & faux ; c'eſt à ce ſigne de contradiction qu'on doit les reconnoître ; comme l'unité & l'accord des ſentimens & des principes eſt le caractère de ceux qui ſuivent encore, en petit nombre, les loix du bon Goût.

La lecture du Livre que nous venons d'annoncer, nous ayant fait naître ces réfléxions nous avons cru qu'elles pouvaient trouver ici leur place. Quant à cet Ouvrage, nous n'en parlerons que pour relever des erreurs capables d'égarer le Goût des jeunes gens auxquels l'Auteur l'a deſtiné.

Cette *Rhétorique raiſonnée* n'eſt qu'un abrégé de tout ce qu'on a écrit ſur la Littérature en général, & ſur les différens genres de

de Littérature. On ne ceſſe de nous répéter les principes généraux, qu'il ſuffit de bien connaître une fois ; ce ſont de nouveaux développemens de ces principes qui pourraient inſtruire, & contribuer à perfectionner les Arts ; ces développemens ſont infinis comme la nature où l'on doit les chercher ; ne vaudrait-il pas mieux répandre quelques lumières nouvelles ſur un ſeul genre & même ajouter une ſeule vérité à celles qui ſont déjà trouvées, que de copier éternellement toutes ces idées communes qui ſont comme le rudiment des Arts.

Au ſujet de l'invention, l'Auteur avance un paradoxe qui mérite d'être examiné : " La difference des ſuccés, dit-il, ne vient " peut-être pas de la différence des eſprits. " N'eſt-ce point la pareſſe qui fomente " cette opinion ? On regarde le génie, com- " me un préſent du Ciel ; mais qu'eſt-ce " que le génie ? Ce n'eſt autre choſe qu' " une attention forte & ſoutenue, qui nous " fait appercevoir dans les objets une infi- " nité de nuances que des eſprits, non pas " médiocres, mais inattentifs, ne ſoupçon- " nent pas même. Pourquoi Corneille & " Newton ſont-ils de grands génies ? C'eſt

" que l'un a obſervé les Aſtres, & l'autre
" les paſſions ; c'eſt que tous deux ont ap-
" profondi de grands objets, ils n'ont rien
" produit, rien créé. L'eſprit humain
" n'eſt qu'un miroir qui réfléchit la lumière
" dont il s'eſt rempli lui-même, ou qu'il
" a reçu des objets dont il eſt environné.
" Oui, nous devons toutes nos idées à nos
" ſens ou à la réfléxion. La bonté des
" organes fait ſeule la bonté des eſprits ;
" & la plus grande partie des hommes
" étant bien organiſés, ils pourraient être
" preſque tous des génies. Pourquoi donc
" les génies ſont-ils ſi rares ? C'eſt que le
" travail de l'attention eſt pénible... Mais
" il eſt, dit-on, des eſprits laborieux &
" ſtériles. Peut-être ces eſprits ſont-ils
" dans des corps faibles, ou bien tranſ-
" portés tout-à-coup dans la carrière des
" Arts, veulent-ils en pénétrer les ſecrets,
" avant d'en avoir étudié les élémens, c'eſt-
" à-dire, voir des objets qui ſont encore
" trop loin d'eux ? . . . Quoi qu'il en ſoit,
" il n'eſt rien de plus vrai, ni de plus con-
" forme à l'expérience que cette maxime
" commune : *labor improbus omnia vincit*...
" Il faut attendre beaucoup plus du tra-

" vail

" vail que de la nature, elle partage à peu " près également ſes dons ; mais tous n'en " font pas également uſage."

Un peu plus bas l'Auteur ajoute " les " Ouvrages les plus animés ont toujours " été lentement, j'ai preſque dit froide- " ment médités."

Ce paradoxe eſt ſingulier, mais il n'eſt pas nouveau. L'Auteur du Livre *de l'Eſprit* l'a beaucoup plus étendu, en ſoutenant qu'il n'y aurait aucune différence entre les hommes, s'ils avaient tous une même éducation. Cependant l'expérience nous démontre que les grands hommes triomphent d'une mauvaiſe éducation, & que la bonne peut adoucir quelquefois un méchant naturel, mais ne le rectifie jamais. L'éducation plie aiſément & met à peu près au même niveau la foule des hommes ſans caractère qui n'ont ni de grands talens, ni de grands vices. L'expérience prouve auſſi que l'Art, l'Etude, ou *l'attention* ne donnent point le génie ; que la nature ſeule le donne, & le donne rarement. De ce qu'on ne peut pas dire ce que c'eſt que le génie, il ne s'enſuit pas qu'il n'exiſte point, lorſqu'on en voit les effets. Que ce ſoit donc, ſi l'on veut, une combi-

naiſon plus parfaite dans le jeu des organes ; il eſt certain qu'on ne voit les effets de cette combinaiſon que dans un petit nombre d'hommes, parce que c'eſt peut-être le plus grand effort que la nature puiſſe faire. Ce ſerait induire les jeunes gens dans une erreur préjudiciable à la Société comme à eux-mêmes, ſi on leur perſuadait qu'à force de peine & d'*attention*, ils pourront ſe donner le génie de Corneille ou de la Fontaine. Leur génie ſe découvrira de lui-même, & malgré eux, quand ils en auront. Vous avouerez ſans doute que Newton & Corneille avaient un génie different ; mais à qui ferez-vous croire que Corneille était le maître de ſe donner le génie du Phyſicien Géomètre, & Newton celui du Poëte ? Les hommes de génie naiſſent avec la faculté de ſentir ce qu'il y a de grand ou de délicat dans les objets ; ce ſentiment profond fait naître l'attention ou la méditation qui ſaiſit de nouveaux rapports, qui apperçoit de nouveaux points de vue ; mais l'attention ne donne pas le ſentiment ou le génie, comme elle ne donne pas l'œil perçant de l'aigle au hibou qui ne peut ſoutenir l'éclat du Soleil. Sans le génie le travail & l'attention ne ſe

portent

portent & ne s'arrêtent que ſur des objets communs ; il n'apperçoivent que les ſuperficies, & n'approfondiſſent rien. Que de gens laborieux & robuſtes que ont occupé leur *attention* toute leur vie, & n'ont pas eu un moment de génie, qui, parfaitement inſtruits des élémens & des principes de leur Art, n'ont rien imaginé, rien créé ; tandis que le grand Corneille au milieu du mauvais Goût de ſon ſiècle, & ſans beaucoup d'inſtruction, tire la Tragédie du chaos, & devient créateur dans ſon Art ; car c'eſt créer que de produire des choſes neuves : les traits ſublimes, ces grands élans du génie, dont le génie lui-même n'apperçoit point la trace, avant, ni après l'invention, ſemblent ſi indépendans des opérations ordinaires de nos ſens & même de la réflexion, qu'on peut les regarder comme une création véritable. Dire que ces productions ſublimes du génie ont été *froidement méditées*, c'eſt manifeſtement dire une choſe ridicule. La méditation profonde, qui caractériſe l'enthouſiaſme, n'eſt, ni lente, ni froide ; c'eſt alors au contraire que l'eſprit vivement frappé des objets qu'il veut peindre, ſe replie ſur lui-même, & raſſemble toutes ſes forces, pour exhaler avec chaleur ſes ſentimens

mens rapides dont il eſt affecté. Ce ne ſont pas les traits de génie qui coûtent des ſoins & de la peine ; ils échappent comme des éclairs ; mais l'eſprit le plus ſublime ne ſaurait toujours l'être : c'eſt l'ordre, le choix & la liaiſon, la correction & l'élégance qui demandent une attention lente & ſoigneuſe. S'il était donné à l'homme d'avoir toujours du génie, ſi ce génie ne s'épuiſait pas, s'il n'était point ſujet à s'égarer, il n'aurait beſoin, ni d'art, ni d'étude, ni de règles ; car, dans ſes beaux momens, le génie a toujours du Goût. Diſons donc que les hommes de génie doivent être guidés & ſoutenus par les réfléxions & par l'étude ; mais ne prétendons pas que l'étude, ni les réfléxions puiſſent jamais donner le génie qui eſt un pur don de la nature.

Le nouveau *Légiſlateur du Goût* en a manqué totalement, quand il a dit, page 54 : « Je ne ſais pourquoi l'on admire la longue « digreſſion de Malherbe dans ſon Ode « ſur le ſiège de la Rochelle. Quel rap- « port y a-t-il entre les Proteſtans & les « Géans, entre Jupiter & Louis XIII ? Ce « ne ſont là que des morceaux de remp- « liſſage. Quelques brillans qu'ils ſoient, « on les dédaigne, parce qu'ils ſont de trop, « &

" & qu'on peut les détacher de l'Ouvrage " ſans rien ôter au ſujet." Cette mauvaiſe critique vient de ce que l'Auteur ne connaît point le génie de l'Ode, dont il parle ainſi, dans un autre endroit: " La forme " d'une Ode eſt à peu près la même que " celle d'un diſcours. On ne comprend " pas aiſément quel eſt ce déſordre dont " parle Boileau:

Son ſtyle impétueux ſouvent marche au hazard,
Chez elle un beau déſordre eſt un effet de l'art.

Quiconque parle ainſi de ce qu'il ne ſent point, de ce qu'il ne peut comprendre, ſe réfute aſſez de lui-même. Comparer la forme d'une Ode à celle d'un Diſcours, eſt une choſe auſſi ridicule que ſi l'on comparoit la forme d'un Diſcours à celle d'une Ode. La digreſſion de Malherbe eſt un exemple de ce beau déſordre qui eſt un effet de l'Art; le Poëte n'indique point les rapports qui ſont entre la révolte des Géans contre le Ciel, & celle des Proteſtans contre la Religion; il franchit les idées intermédiaires qui peuvent lier ces deux objets: voilà le déſordre ſous lequel eſt caché l'Art qui règne dans cette comparaiſon; il ſuffit que Malherbe ait grouppé enſemble ces images

images analogues ; il ſuffit qu'il faſſe ſentir à ſon Lecteur que les enfans de la terre n'ont jamais attaqué le Ciel impunément. Cette guerre impie des Titans eſt une allégorie qui entrait naturellement dans le ſujet de ſon Ode : ôtez-en cette digreſſion, la marche en ſera trop réglée, trop uniforme ; elle n'aura plus ce mouvement lyrique, cet enthouſiaſme qui ſemble emporter malgré lui le Poëte hors de ſon ſujet, pour l'y faire rentrer par l'écart même qui paraît l'en éloigner. Si l'on a quelque reproche à faire à Malherbe ; c'eſt de n'avoir pas aſſez connu ce beau déſordre dans ſes autres Odes, qui par-là ſont inférieures à celle-ci.

Malherbe dans ſes furies
Marche à pas trop concertés.

L'Auteur de cette *Rhétorique raiſonnée*, paraît ignorer ſouvent les choſes qu'il veut apprendre aux autres : " On ſait, dit-il, " (pag. 56) combien les *Mentoriſmes* font " languir l'Odyſſée & le Télémaque, qui " en eſt une imitation, ſupérieure à ſon " modèle."

Il eſt bien vrai qu'il y a trop de réfléxions dans le Télémaque, mais il n'y en a preſque

que point dans l'Odyſſée. La manière d'Homère eſt toujours de mettre la morale en action ; & c'eſt la ſeule manière convenable à l'Epopée. Au reſte, le Télémaque n'a pas beſoin d'être ſupérieur à l'Odyſſée, pour être un très-bon Ouvrage ; il lui eſt aſſurément inférieur, quant au plan ; & le noble, le gracieux, l'élégant Fénelon eſt rarement ſublime & naïf comme Homère.

Il n'eſt pas permis, quand on veut inſtruire les jeunes gens, de dire au ſujet de la Jéruſalem délivrée (pag. 240) : " Se peut-" il que Deſpréaux ait mépriſé ce Poëme, " qui ſeul trouve plus de Lecteurs que tous " les autres, & que le Peuple même ſait " par cœur ?" Deſpréaux ſe moquait avec raiſon de ceux qui préféraient le clinquant du Taſſe à l'or de Virgile ; mais s'il eût mépriſé ce Poëte, il n'aurait pas dit, dans l'Art poétique, que ſon Livre avait *illuſtré l'Italie*. Le nombre des Lecteurs ne prouve pas la ſupériorité d'un Ouvrage. Il y a plus de gens qui liſent des Romans, qu'il n'y en a qui liſent l'Enéide ; c'eſt parce que la Jéruſalem délivrée reſſemble trop à un Roman, qu'elle eſt moins eſtimée des Con-

 naiſſeurs,

naiſſeurs, & qu'elle trouve beaucoup de Lecteurs.

" On vante Milton en Angleterre, dit " l'Auteur (pag. 241), on peut à peine le " lire ailleurs. Ce Poëte eſt preſque tou- " jours dur & bizarre, comme ſon ſiècle, " cependant il eſt quelquefois ſublime." Il fallait dire qu'il eſt ſouvent ſublime, & qu'il n'y a rien dans la Poéſie moderne, qui ſoit comparable à ſon Paradis Terreſtre & aux Amours d'Eve & d'Adam, dont les peintures ſi gracieuſes & ſi touchantes font un ſi beau contraſte avec le ſublime des premiers Chants.

On lit dans la même page, que *la Henriade eſt le Poëme le plus inſtructif & le plus ſoutenu que nous ayons, ſans excepter ceux des anciens que l'Auteur nous a ſi bien fait connaître dans ſon Eſſai ſur le Poëme-épique.*

Si les anciens n'étaient connus que par cet Eſſai, il y a grande apparence qu'ils ſeraient déjà oubliés. Si l'Auteur a voulu dire que la Henriade était le Poëme-épique le plus didactique que nous ayons, il a eu raiſon ; *le plus ſoutenu*, c'eſt une autre affaire. Un Poëme ſe ſoutient par l'action & par la Poéſie ; dans ce cas la Henriade eſt le moins ſoutenu,

ſoutenu, car il manque preſque entièrement de l'une & de l'autre. Le ſtyle de cette Hiſtoire rimée eſt en grande partie, dans le genre médiocre ; le reſte n'eſt que noble & élégant. Les plus beaux vers y ſont en maximes ; ce qui peut bien la faire citer ; mais la faire lire, je n'en répons pas.

On nous dit encore des choſes bien étonnantes ſur la manière de traiter l'Hiſtoire. On préfere la méthode de M. de Voltaire à celle de Tite-Live : " On pourrait, eſt-il " dit, page 155, la diviſer à peu près " comme on a diviſé le ſiècle de Louis " XIV. & l'Hiſtoire de Ruſſie. L'Auteur " a fait des Articles particuliers pour le " Gouvernement, la Religion, les Sciences, " les Arts, le Commerce, la Guerre, &c. " Cette méthode offre bien des avantages : " le Lecteur ſuit plus aiſément une Hiſ- " toire ainſi diviſée : d'ailleurs il peut " choiſir l'article qui l'intéreſſe ; le Juriſ- " conſulte & le Politique liront celui des " Loix ou du Commerce ; l'homme de " Lettres, celui des Arts & des Sciences, &c. " Pluſieurs Ecrivains pourraient entre- " prendre une pareille Hiſtoire, & ſe par- " tager les faits : le Théologien ſe char-

" geroit de l'article de la Religion, le Guer-
" rier de celui des combats, &c. Notre
" Hiſtoire de France ſerait peut-être enfin
" terminée ; peut-être ſerait-elle plus inté-
" reſſante, ſi l'on avait oſé ſuivre cette me-
" thode. Ce n'étoit pas celle des Anciens,
" il eſt vrai ; mais ſi les Anciens ont eu
" quelquefois ſur nous l'avantage du génie,
" n'avons nous point ſur eux l'avantage du
" Goût ?"

La néceſſité où l'on eſt d'étudier les Anciens, pour avoir du Goût, prouve bien que nous n'avons pas ſur eux cet avantage : mais quand nous l'aurions, ce ne ſerait pas en morcelant l'Hiſtoire, en déſaſſemblant ſes parties, pour les ranger ſous des Chapitres ſéparés ; diviſion encore plus gothique que celle des Sermons en trois points. Qui ne voit que cette méthode a été imaginée par la pareſſe, par l'envie de dépêcher ſon travail, par l'impuiſſance de mettre de l'ordre, de la liaiſon dans ſes récits, & de former, de toutes les différentes parties qui compoſent une grand Hiſtoire, un enſemble bien proportionné, où chaque choſe ſoit à ſa place ? Si l'on veut écrire l'Hiſtoire pour la commodité de ceux qui n'y cherchent que ce qui

qui eſt de leur Goût, ne faudra-t-il pas bientôt la mettre en Dictionnaire ? C'eſt ſans doute ce qu'on voudrait, quand on nous propoſe de diſtribuer la compoſition d'une Hiſtoire à huit ou dix Auteurs différens. Quelle liaiſon y aura-t-il entre ces différentes Piéces ? Où ſera le fil de la Narration qui unira toutes ces Parties ? Que deviendra l'intérêt hiſtorique ? Combien on releve les Anciens ſans le ſavoir, en diſant qu'il faudrait dix Modernes, pour faire très-mal ce que Tite-Live a ſi bien fait lui ſeul ! Mais je m'apperçois qu'il ſerait ridicule de combattre ſérieuſement des principes qui ſe détruiſent par leur abſurdité ; que dire en effet à un *Légiſlateur du Goût*, qui prétend qu'*on ne lit plus le Lutrin* ; que *la plus grande partie du Tartuffe eſt ſérieuſe* ; que *c'eſt moins une Comédie qu'une Tragédie Bourgeoiſe* ; qu'*on place avec raiſon Quinaut à côté de Racine* ; que *l'Opéra ſeul peut nous donner une idée du Théâtre des Anciens* ; que *le dénouement de la Henriade eſt plus intéreſſant que celui de l'Enéide* ; qu'*on pouroit finir les Pièces de Théâtre par une maxime* ; que *la vérité nous déplait, quand le génie ſe montre à côté d'elle* ; qu'*on pourrait faire paraître ſur*

notre

notre Théâtre ce Seigneur qui avait outragé un Laboureur, & à qui Louis XII fit refuſer du pain, juſqu'à ce qu'il eût fait de juſtes excuſes à ce reſpectable Citoyen, &c. Que répondre à de pareilles extravagances ? Il vaut mieux en rire, ſur-tout depuis qu'il nous vient tous les ans quelque Poétique nouvelle échappée des Petites-Maiſons.

Un bon avis à donner aux jeunes gens, c'eſt de ſe méfier de toutes ces Poétiques ou Rhétoriques nouvelles, d'étudier leur Art dans Longin, Ariſtote, Quintilien, Cicéron, & dans le petit nombre des Critiques modernes qui ont ſuivi les véritables principes du Goût ; mais ſur-tout de méditer longtems les chefs-d'œuvre des Grands Maîtres de Poéſie & d'Eloquence. Quand ils verront les préceptes s'accorder avec la pratique des Poëtes & des Orateurs eſtimés, ils ſeront ſûrs de tenir le bon chemin ; & s'appercevront aiſément que les paradoxes & les ſyſtêmes de mauvais Goût ont été de tout tems imaginés pour juſtifier les productions que le mauvais Goût avait enfantées.

DISCOURS

DISCOURS qui a remporté les deux Prix d'Eloquence, au jugement de l'Académie de Beſançon, en 1776, *ſur ce ſujet:* combien le reſpect pour les mœurs, contribue au bonheur d'un Etat; *par M. l'Abbé DE MOY, Chanoine honoraire de Verdun, & Curé de Saint-Laurent à Paris.*

L'Auteur nous avertit dans une courte Préface, qu'il n'étoit pas encore nommé à l'une des principales Cures de Paris, lorſqu'il entreprit ce Diſcours. Il ſe hâte d'en avertir, de peur qu'on ne le ſoupçonne d'avoir ſacrifié les devoirs de ſon état aux agrémens de la Littérature. " Ils ne " ſont pourtant pas incompatibles, ajoute-" t'il; Huet, Fénélon, Fléchier, furent de " très-grands Evêques, & de très-bons " Littérateurs....Peut-être même l'étude de " la Littérature eſt-elle aujourd'hui d'une " néceſſité indiſpenſable pour les Paſteurs " des Ames. Il faut ſe monter au ton de " ſon ſiecle. Dès que les Apologiſtes du " vice ſont lettrés, il faut bien que les " Apôtres de la vertu le deviennent..... " Parlez, écrivez, ſéduiſez comme eux,

" vous

" vous aurez des diſciples, vous en aurez " même davantage, puiſque vous annoncez " le vrai."

Après cette juſtification, que M. de Moy a cru néceſſaire, il demande une autre grace, c'eſt de n'enviſager ſon travail que du côté Littéraire. Il n'écrit point ici en Théologien; & quelque perſuadé qu'il ſoit qu'il n'y a pas de principe de mœurs plus fécond & plus ſûr que notre religion ſainte il a dû en faire une abſtraction entiere; il a dû, s'élevant au-deſſus des régions & des âges, parler un langage que puſſent entendre les hommes de toutes les croyances & de tous les tems.

On voit enſuite un Extrait de la Séance Publique de l'Académie de Béſançon du 24 Août dernier.

L'Orateur établit, que ſans les mœurs on ne peut pas être bien avec ſoi-même, & bien avec les autres; que ces deux choſes ſont néceſſaires pour le bonheur, & qu'il les faut ſurtout pour le bonheur d'un Etat; qu'enfin le ſeul reſpect pour les mœurs peut aſſurer aux Nations la *tranquillité au-dedans*, & *la conſidération au-dehors*. Voici les diviſions du Diſcours: " Les beaux jours des " Empires

« Empires ont duré, dans chaque légiſla-
« tion, auſſi long-tems qu'elle a reſté ſous
« la garde des mœurs. Ils ne s'obſcur-
« cirent qu'à l'inſtant où les mœurs furent
« écartées par le luxe, par cette multipli-
« cité de loix qui devient plutôt un piege
« pour la vertu qu'un frein pour le vice;
« par ce défaut d'union entre les Membres
« du Corps Politique, qui en prépare la
« diſſolution. Le reſpect pour les mœurs
« écarte ces trois fleaux des Etats, &c."
C'eſt ce que l'Auteur s'attache à prouver dans la premiere partie.

Lorſque des hauteurs de la philoſophie il contemple les maux qui affligent les ſociétés politiques, il voit preſque par-tout la liberté naturelle ſe débattant ſous le couteau du deſpotiſme; le luxe s'abreuvant à longs traits du plus pur ſang des Nations; la cupidité transformant les Cités en repaires de brigands; l'innocence attaquée à la fois par l'audace & par le ridicule, n'oſant rougir, & n'oſant ſe défendre. « O mes ſemblables,
« dit-il, étoit-ce la peine de nous arracher
« du milieu des bois pour nous livrer à de
« pareilles horreurs?"

L'Orateur s'exprime avec force contre le luxe, qu'il regarde comme l'ennemi de la félicité publique, puiſqu'il enleve l'homme à la terre, la terre à l'homme, & briſe le reſſort des Etats. " O toi ! le peintre des " graces & l'interprete de la raiſon, Poëte des " Philoſophes ! tu déplorois, ſous ce regne " d'Auguſte, ſi vanté de nos Orateurs, l'af- " freuſe voracité du luxe, qui déja ne laiſ- " ſoit plus d'eſpace à la charrue pour tracer " des ſillons ! Tu gémiſſois de voir le pla- " tane célibataire remplacer de toutes parts " le compagnon & l'appui de la vigne ; l'olivier fructueux diſparoître devant le " myrthe, qui n'eſt qu'odorant ; des bâti- " mens auſſi faſtueux qu'inutiles, peſer ſur " les champs qui nourriſſoient autrefois les " Camilles & les Curius ! Que dirois-tu, " ſi, tranſporté tout-à-coup dans les alen- " tours de nos Villes principales, tu te voy- " ois contraint d'errer pendant pluſiers mil- " les, avant d'appercevoir les pas de l'agri- " culture imprimés ſur le ſol ! Si tu ne ren- " controis, au lieu d'elle, que de vaſtes pie- " ces d'eau, qui n'ont pas même le mérite " d'imiter la nature ; d'immenſes tapis de " gazon qu'on ceſſe de trouver beaux, lorſ-

qu'ils

" qu'ils commencent à devenir utiles....
" Plût aux Dieux! t'écrierois-tu, que les
" peres de ces propriétaires ſomptueux,
" euſſent reſſemblé à leurs efféminés deſ-
" cendans! Jamais le ſang Romain n'eût
" abreuvé les Gaules, & cimenté les fonda-
" tions de l'Empire des Francs."

" Les mœurs faiſoient alors la force de
" nos ayeux. Ce ſont elles qui élevent les
" Etats; c'eſt le luxe qui les renverſe; c'eſt
" lui qui, plus puiſſant que le Dieu de la
" guerre, vengea Carthage & l'Univers,
" des fers qu'ils avoient reçu de l'Italie.
" Sous ſa main ſe détend & ſe rompt le reſ-
" ſort des Gouvernemens.

" La crainte peut bien reſter à l'eſclave.
" Comme il reçoit du luxe le peu de fleurs
" qui couvrent ſa chaîne, il doit trembler
" de perdre ce honteux adouciſſement. Mais
" l'honneur, mais la vertu, on les cherche-
" roit inutilement dans les climats où le luxe
" domine: trop de diſtance ſépare ces ob-
" jets. La vertu ne cherche qu'à bien
" faire; l'honneur, qu'à mériter l'eſtime;
" le luxe qu'à s'enrichir. La vertu ſe dé-
" voue à l'Etat, l'honneur s'y loue, le luxe
" s'y vend."

C'eſt ainſi que ſouvent l'Orateur, avec le ſtyle de Tacite, foudroie les obſtacles qui s'oppoſent au retour des mœurs.

Il paſſe enſuite à la multiplicité des Loix, qu'il a regardée comme un ſecond ennemi des mœurs.

" Qu'eſt-ce que les loix ? On les a nom-
" mées le ſupplément des mœurs, c'eſt à-
" dire, qu'elles font faire par la force ce
" que les mœurs ne font pas faire par la
" perſuaſion ; c'eſt une barriere étendue
" devant la ſociété contre les fougues de la
" licence & de l'audace....Toute loi impoſe
" une obligation & une peine. A meſure
" que le nombre des premieres s'accroît, la
" liſte des peines & des obligations ſe groſſit.
" Il faut des Prêteurs pour les faire con-
" noître ; il faut des Licteurs pour les
" faire exécuter. Viennent enſuite les Sé-
" natus Conſultes qui, ſous prétexte de les
" éclaircir, ajoutent à la difficulté de les en-
" tendre ; les commentaires qui concou-
" rent à les embrouiller ; la Juriſprudence
" qui acheve de tout confondre. Il arrive
" un tems où la Nation ſe trouve diviſée en
" deux grandes claſſes, dont l'une armée,
" ce ſemble, par les loix & pour les loix,
" n'eſt

" n'eſt occupée qu'à frapper ou effrayer l'au-
" tre ; & celle-ci, incertaine & tremblante
" au milieu de ce labyrinthe d'Ordonnan-
" ces & de Réglemens, ne ceſſe de faire des
" chûtes, dont elle eſt punie, ou n'oſe faire
" un pas dans la crainte de donner contre
" quelqu'une des bornes que le Gouverne-
" ment a poſées autour d'elle. Quelqu'un
" qui chercheroit le bonheur au ſein d'une
" pareille légiſlation, reſſembleroit à ce
" Guerrier d'Homere qui demandoit le
" jour, quand Jupiter avoit couvert l'hori-
" zon de ténebres."

" Athenes eut des mœurs & des vertus ;
" &, pour tout dire, Athenes fut heureuſe
" avant d'avoir des loix. Celles de Dracon
" la peuplerent de bourreaux & de victimes ;
" celles de Solon la livrerent aux factions,
" aux cabales, aux diviſions inteſtines.
" Sparte même, redoutée par ſes armes, ne
" trouvoit pas le bonheur dans ſa légiſla-
" tion. Lycurgue, en faiſant de ſes con-
" citoyens des lions contre l'ennemi, en
" avoit fait des tigres pour leurs propres
" enfans & pour leurs eſclaves. Et toi,
" Cité ſuperbe, qui d'une chaumiere de
" Pâtres & d'un vil repaire de brigands,

" portas

" portas ton front juſqu'aux nues, & de-
" vint la dominatrice de l'Univers, quel
" fut le tems de ta félicité ! Pluſieurs ſiecles
" ont été les témoins de ta gloire : je cher-
" che les jours de ton bonheur. Com-
" mencerent-ils à cette proclamation ſo-
" lemnelle, où un homme ſans mœurs vint
" dire à tes habitans : Juſqu'à préſent le
" cri de la conſcience vous apprit vos de-
" voirs ; liſez-les déſormais ſur ces tables
" que je dépoſe entre une hache & des
" verges. L'Hiſtoire ne le dit que trop ;
" ces douze tables furent un ſignal per-
" manent de vexation de la part des Grands,
" de murmures & de ſouffrances de la part
" du peuple. On eſt forcé de remonter
" au-delà de cette époque, pour trouver
" l'âge d'or des Romains, le ſiecle des
" Mutius, des Coclès, des Clélie, & de
" ce Cincinnatus, que la ſimplicité, la
" tempérance, la modération, les mœurs
" en un mot, ſemblent avoir formé, pour
" montrer à l'homme quelle eſt l'école de
" la véritable grandeur.

" A Dieu ne plaiſe que je veuille inſpirer
" du mépris pour les loix..... Je viens redire
" que relativement au bonheur des Etats,

" le

" le reſpect pour les mœurs a cet avantage
" infini, ſur la multiplicité des Loix, que
" le premier y ſuppoſe toujours la vertu,
" mere de la félicité publique ; tandis que
" la ſeconde n'y ſuppoſe jamais que des
" vices d'où les Loix ſont iſſues, comme
" les remedes ſont nés de nos maux. Je
" viens redire que les Loix ne peuvent rien
" ſans les mœurs, tandis que les mœurs
" peuvent tout ſans les Loix."

Le défaut d'union entre les membres du Corps politique en prépare la deſtruction. C'eſt la troiſieme propoſition que devoit établir l'Orateur dans cette premiere partie de ſon Diſcours, & il le fait avec la même force, & ce ton d'éloquence inſinuante & pathétique qui lui eſt ſi familier.

" Faut-il demander d'où a pu naître cet
" intérêt perſonnel, cet égoïſme qui iſole
" l'homme au milieu de ſes ſemblables, le
" jette tout-à-coup de la circonférence au
" centre, lui perſuade que la ſociété eſt
" pour l'individu, & non l'individu pour
" la ſociété ; ne le ramene à ſes concitoy-
" ens que lorſqu'ils lui ſont utiles, le rend
" indifférent à la vertu comme au crime,
" & lui feroit égorger de ſang-froid la
" patrie

" patrie, s'il en eſpéroit une jouiſſance de
" plus ? Ce monſtre a pris naiſſance parmi
" les ruines & les décombres des mœurs...
" les Loix ſont contre lui ſans pouvoir :
" c'eſt avec les mœurs qu'il faut le com-
" battre. Le Citoyen qui reſpecte les
" mœurs n'a de volontés que celles de
" l'état, &c."

La ſeconde partie de ce Diſcours, a pour objet de prouver que le défaut de mœurs, fait perdre auſſi au Gouvernement toute conſidération au dehors, & voici comment l'Orateur y procede.

" Qu'un particulier iſole ſon être, qu'il
" vive inconnu au milieu de la Société,
" que ſous les yeux de la divinité & de la
" conſcience, il ſe faſſe un bonheur indé-
" pendant de ſes ſemblables, il le peut ;
" mais un Etat eſt privé de ce précieux
" avantage, il ne ſauroit ni cacher ſon
" exiſtence aux corps politiques dont il
" eſt environné, ni la détacher de la leur...
" Eſt-il déteſté, on l'attaque ; eſt-il mé-
" priſé, on l'écraſe. Si, au contraire, les
" mœurs préſident aux grands rapports
" qu'il peut avoir avec eux, s'il montre de
" la bonne foi dans le Commerce ; dans

" les

" les Traités, une fidélité inaltérable ; dans " la guerre, une valeur ſoutenue, il en " réſulte pour lui une ſource nouvelle & " abondante de félicité." C'eſt dans l'Hiſtoire que l'Orateur puiſe ſes preuves ; c'eſt d'après elle qu'il montre chez telle Nation le bonheur aſſuré par les mœurs, & chez telle autre ſa perte entrainée, & produite par le vice, & l'oubli des devoirs.

Après avoir loué la ſimplicité & la bonne foi de la Nation Helvétique, & avoir dit que, ſans les mœurs, il n'y a point de Soldats, l'Orateur ajoute : " En donnerez-" vous le nom à cette vile multitude que " la ſurpriſe enrôle, que la crainte plie à " l'obéiſſance, que l'impoſſibilité de fuir " néceſſite à combattre ? Le donnerez-vous " á ces ſimulacres armés, qui dans un corps " débile portant une ame éteinte, reſſem-" blent plus à des troupeaux qu'on traîne " à la boucherie, qu'à des légions qui vo-" lent à la victoire ? Le donnerez-vous à " ces hommes altérés de pillage, ou perdus " de débauches, qui ne voient dans la car-" riere des armes qu'un vaſte champ ou-" vert à leurs paſſions ? Le donnerez-vous " à ces eſclaves du luxe, qui veulent dans

" un camp les ſuperfluités des Villes.... Le-
" donnerez-vous enfin á ces êtres équivo-
" ques, plus avides de fêtes que de batailles,
" plus ſoigneux de leurs ajuſtemens que de
" leurs armes, & qu'on prendroit pour des
" Nymphes de Vénus, embarraſſées dans
" les habits de Mars?"

" O tems! ô mœurs de nos aïeux!
" s'écrie l'Orateur, qu'êtes-vous devenus?
" Ce n'eſt point avec de pareils Soldats,
" qu'ils ont ſubjugué deux fois la Patrie
" de Miltiade & de Camille." Il fait le tableau des mœurs des Gaulois, & il ajoute:
" J'aime à penſer que les Grecs avoient em-
" prunté d'eux l'allégorie d'Achille élevé
" par Chiron..... Cette allégorie, qui fut
" l'Hiſtoire de nos peres, n'eſt qu'une fable
" pour nous, tant notre éducation eſt éloig-
" née de la leur. Auſſi quelle adoleſcence
" ſuccede à notre premier âge? Des ſens em-
" braſés pour tous les objets de corruption
" qui les environnent, éveillent l'imagina-
" tion avant l'heure marquée par la na-
" ture.... C'eſt ainſi qu'une jeuneſſe ardente
" ſe hâte d'exiſter; c'eſt ainſi que preſſant
" une vie entiere ſur un eſpace de peu d'an-
" nées, elle ne tranſmet à l'âge mûr, qui

" trop

" trop ſouvent ſe confond avec la veilleſſe,
" que des regrets & des infirmités. Entre
" cette végétation de peu d'inſtans, & cette
" caducité de toute la vie, quel tems choi-
" ſira la Patrie pour ſe donner un Défen-
" ſeur ? Chargera-t-elle d'une armure cet
" enfant qui n'eſt développé que pour le
" vice ou ce vieillard de vingt ans, qui déja
" même n'a plus de force pour le plaiſir ?"

Aprés avoir prouvé que les mœurs ſeules ſont le vrai boulevard des Nations, & que les Etats ne proſperent qu'autant qu'ils ſavent les reſpecter, voici comment l'Orateur termine ſon Diſcours.

" S'il exiſtoit un Etat où le véritable hon-
" neur fût prêt á s'éteindre, où les Généraux
" fuſſent plus avides de richeſſes que de
" gloire ; les Magiſtrats plus jaloux de
" leurs prérogatives que des intérêts de la
" Juſtice ; le Financier plus attentif à groſ-
" ſir ſes tréſors que ceux du Souverain ;
" tous les Ordres des Citoyens plus occu-
" pés à diſputer entr'eux de faſte & de
" diſtinction, qu'à remplir en ſilence, &
" ſans appareil, des devoirs que l'honneur
" ſeul, fondé ſur les mœurs, peut rendre
" chers. Si cet Etat exiſtoit ; s'il avoit en

« même tems l'avantage d'être gouverné
« par un Prince aſſez éclairé pour chercher
« le vrai, aſſez généreux pour vouloir le
« bien, aſſez courageux pour l'entreprendre,
« aſſez jeune pour eſpérer d'y parvenir; car
« le bien ne ſe fait jamais mieux, que lorſ-
« qu'il s'opere lentement; je dirois au Mo-
« dérateur de cet Etat: c'eſt Minerve,
« ſans doute, qui a jetté dans votre ſein, le
« deſir de rendre à votre Empire tout ſon
« éclat. Mais pour cela, ne conſultez pas
« trop les ombres illuſtres de ces Monar-
« ques qui dorment ſous le Trône où vous
« êtes aſſis. L'un vous perſuaderoit que
« pour être un grand Roi, il faut aller creu-
« ſer un vaſte tombeau á ſes Sujets dans les
« champs de ſes voiſins. Un autre place-
« roit l'art ſublime de régner, dans l'art odi-
« eux de diſſimuler. Un troiſieme borne-
« roit la ſcience du Gouvernement, à des
« établiſſemens ſages, & à de bonnes loix:
« comme s'il ſuffiſoit d'enchaîner les bras
« pour faire la felicité des cœurs. Pour
« un autre encore, le premier mérite d'un
« Souverain, ſeroit la protection accordée
« aux Arts & aux Lettres; comme ſi les
« préſens de Flore, étalés ſur des ſillons,

« pouvoient

" pouvoient y ſuppléer les tréſors de Cérés.
" Non, grand Prince, ce n'eſt point tout
" cela qui fait la force des Nations & la
" gloire de leurs Conducteurs. Au milieu
" de ces cris de la fauſſe grandeur, diſtin-
" guez une voix modeſte, mais perçante,
" qui s'éleve & vous dit: Je ſuis la Vérité,
" fille de l'Eternel, j'ai pour appui l'expé-
" rience, cette fille du temps, qui ne trom-
" pe jamais. Il n'eſt qu'un moyen de ré-
" tablir le reſſort de votre Empire, fai-
" tes-y reſpecter les mœurs. Bientôt éle-
" vant ſa tige mâle & vigoureuſe, l'honneur
" couvrira, de ſes rameaux, votre Trône
" & vos Peuples. Un même eſprit ani-
" mera toutes les claſſes de vos Sujets. La
" proſpérité deviendra l'objet de leur am-
" bition. Leur propre bonheur ſera la ré-
" compenſe de leurs efforts. Déja les
" Nations voiſines envient le deſtin de celle
" qui chérit en vous un pere, encore plus
" qu'elle n'y révere un Maître. Je vois
" la poſtérité, ce Juge integre & redoutable
" des dominateurs du monde, vous ouvrir
" les portes de l'immortalité. Je l'entends
" vous proclamer le Reſtaurateur des mœurs,
" ne prononcer votre nom qu'avec l'émo-

" tion

" tion la plus tendre, & vous offrir pour " modele à tous les Souverains."

On ne peut mieux louer ce Diſcours, qu'en répétant le jugement qu'en a porté M. l'Abbé Talbert, Préſident de l'Académie, qui lui même a le front ceint de tant de Couronnes Académiques. Ce diſcours, dit-il, offre à la fois un *coloris brillant*, un *ſtyle animé par les images*, une *chaleur ſoutenue*, une *heureuſe variété de tours*, &c. Le principal défaut qu'il y remarque auſſi très-judicieuſement, c'eſt que l'Auteur ſe livre trop *à ſon abondance & à ſes ſaillies*, & qu'il a prodigué la *Mythologie dans ſes métaphores*.

Au reſte, une queſtion encore plus importante pour le bonheur des Peuples, que celle propoſée à Beſançon, ſeroit : *de déterminer les moyens de ramener les Mœurs chez une Nation qui auroit le malheur de n'en plus avoir*. M. de Moy afflige ceux qui aiment & deſirent le bien, quand il dit que " c'eſt " preſque demander comment on peut " ramener ſur les hauteurs les eaux qui en " ſont deſcendues."

LES

LES INCAS.

IL étoit impoſſible d'aſſeoir la baſe d'un Ouvrage ſur une époque plus impoſante que celle dont l'Auteur s'appuie. Elle a, pour ainſi dire, ſervi de berceau à tout l'Hiſtoire moderne. C'eſt elle qui a renouvellé la face du Globe; elle en a changé l'eſprit, les relations & les intérêts. On doit donc déja beaucoup d'éloges à M. Marmontel pour le choix de ſon ſujet. Il eſt riche, grand, vraiment épique.

Les Incas forment deux volumes, en proſe, qui, de ſon aveu, ne ſont Poëme, Hiſtoire, ni Roman. Cependant il me ſemble que rien ne prêtoit davantage à la fable d'un Poëme, qui auroit enrichi notre Litérature. Quel vaſte champ pouvoient offrir à l'ame & à l'imagination les ravages inouis de cette malheureuſe terre qui renfermoit dans ſa richeſſe même le germe de ſes déſaſtres? L'avarice donne le ſignal, le fanatiſme accourt, un monde entier nage dans le ſang. Quel contraſte que la cruauté inventive & policée des vainqueurs avec le courage inexpérimenté d'une Nation que ſes bourreaux

regardoient

regardoient comme barbare, parce qu'elle ignoroit l'art de détruire.

M. Marmontel, ne voulant pas faire un Poëme, avoit encore un parti à prendre, dont on lui auroit ſçu gré; c'étoit de conſerver à l'Hiſtoire toute ſa vérité, toute ſon énergie, au lieu d'y mêler des fictions qui diſparoiſſent devant la majeſté de ſes tableaux, & contribuent à dénaturer le fond de l'Ouvrage, ſans qu'il y gagne du côté de l'intérêt.

D'après ces remarques, ou plutôt d'après ces doutes, ceux qui chercheroient dans cette production un plan fortement conçu exécuté avec chaleur, dont toutes les parties ſe tiennent, ſe correſpondent & ſe font valoir, y trouveroient peut-être quelque choſe à deſirer. Mais ceux que contentent des détails agréables, quoique ſans variété, une galerie brillante de tableaux, une grande ſageſſe d'imagination, l'élégance uniforme d'un ſtyle ſoigné, quelques développemens heureux, placeront les Incas dans la claſſe des Livres qui méritent beaucoup d'eſtime.

Quant à moi, qui aime mieux m'abandonner au ſentiment pur des beautés qu'aux obſervations arides de la critique, j'avoue que le caractere de Las Cazas m'a ſouvent attendri

attendri juſqu'aux larmes. Celui de Pizarre n'eſt peut-être pas tout-à-fait aſſez prononcé dans le cours de l'Ouvrage; mais l'Auteur lui a ménagé, pour la fin, des traits qui le relevent. Alonzo eſt un ami de l'humanité, un Guerrier plein de grandeur, un Héros fait pour l'amour. Le ſecond volume eſt réchauffé par la touchante épiſode de Cora. C'eſt le ſentiment dans toute ſon ivreſſe. Le ſtyle alors devient plus vif, plus brûlant, plus abandonné; il reſpire la paſſion, & c'eſt ainſi qu'on entraîne.

Si M. Marmontel s'étoit livré plus ſouvent à de pareils détails, on auroit moins regretté l'enſemble. Il n'y a point d'Ouvrages ſans défauts; mais c'eſt la chaleur qui empêche de les voir, ou qui les fait pardonner.

Quoi qu'il en ſoit, pluſieurs perſonnes, que je crois de trés-bonne foi, comparent déjà le Livre de M. Marmontel au Poëme enchanteur de Fenelon. D'autres admirent ſans prononcer. Je les imite, & j'attends, avec elles, que le tems, ſeul diſpenſateur de la gloire ſolide & des véritables réputations, tienne lui-même la balance entre les Incas & Télémaque.

HISTOIRE de la Reine Marguerite de Valois, première femme du Roi Henri IV, par M. A. Mongez.

L'HISTOIRE de cette Reine, célèbre par ſa beauté, ſon eſprit & ſes galanteries, eſt puiſée dans les meilleures ſources & tracée par une plume ſage & impartiale. L'Auteur a le mérite très-précieux & malheureuſement trop rare, de s'être rempli & pénétré de l'eſprit des Ecrivains originaux & des meilleurs Mémoires du tems. Il les a tous étudiés & comparés avec cette attention ſcrupuleuſe qui n'eſt donnée qu'à ceux qui attachent un grand intérêt aux objets dont ils s'occupent; car il faut pour réuſſir en tout genre que nos travaux deviennent nos plaiſirs. L'étude de l'Hiſtoire eſt attrayante ſans doute; mais pour en acquérir la connoiſſance la moins imparfaite qu'il ſoit poſſible, il faut s'enfoncer tout entier dans la lecture des Auteurs contemporains. Eux ſeuls peuvent donner ſur chaque évènement des idées claires & ſûres; eux ſeuls vous font vivre avec les perſonnages dont ils parlent. Ce n'eſt pas que la plupart ne ſoient en particulier

culier plus ou moins paſſionnés ; mais dès que l'on connoît leur condition, leur caractère, & la part qu'ils ont eue aux affaires, on ſait leur ſecret ; & comme ils ne peuvent pas être tous prévenus de la même manière ſur les même faits, on corrige la partialité des uns par l'équité des autres. On croiroit volontiers que les Auteurs d'Abrégés ou d'Hiſtoires générales, qui ont écrit long-tems après les évènemens, ſont des guides moins ſuſpects & bien plus ſûrs à ſuivre. Cependant on peut obſerver que les préjugés d'opinion ſont plus contagieux que les préjugés d'intérêt. On ſe méfie de ceux-ci, parce qu'ils ſe préſentent avec moins de précaution. Au contraire, un Auteur qui ne peut avoir eu aucune relation perſonnelle avec les hommes dont il parle, vous offre un piége d'autant plus caché que lui-même ne l'apperçoit pas. Tout Hiſtorien porte ſur les perſonnages & les évènemens une vue générale à laquelle il rapporte & ſubordonne tout. Il ſe rend maître des autorités & des témoignages & les plie au ſyſtême qu'il s'eſt fait. Le Lecteur qui n'a point les originaux ſous les yeux eſt obligé de ſuivre aveuglément le guide qu'il a choiſi ou de s'arrêter

en chemin ; & comme l'eſprit a beſoin de ſe repoſer ſur une opinion quelconque, on prend tout naturellement celle de l'Hiſtorien qu'on lit. C'eſt le Rapporteur du Procès, & l'on juge ſur ſes Concluſions ſans examiner les Pièces. On ne fera pas ce reproche à M. Mongez. Il a fouillé tous les monumens hiſtoriques dont il pouvoit tirer des ſecours. Il garde un juſte tempérament entre les Panégyriſtes, adulateurs de Marguerite, & ſes Détracteurs ſatyriques. En avouant ſes foibleſſes, il la juſtifie de l'accuſation d'inceſte avec ſon frère le Duc d'Alençon. Il peint les agrémens de cette Princeſſe, qui, pendant long-tems, lui firent des adorateurs de tout ce qui l'approchoit, ſa beauté majeſtueuſe, & ſa gaieté facile, ſa complaiſance pour les maitreſſes d'un mari qu'elle n'aimoit pas, & ſon attachement aux intérêts de ce Prince au milieu de leurs infidélités réciproques ; ſes connoiſſances littéraires qu'elle cultivoit au milieu des affaires & des plaiſirs ; ſa fermeté dans les dangers, & ſes inimitiés & ſes vengeances mêlées à ſes intrigues amoureuſes. Les citations des Ecrivains du tems ſont la plupart très-curieuſes & d'un ſi bon choix que rien n'eſt plus propre

propre à inſpirer le goût des études hiſtoriques. L'Auteur ne diſſimule aucune vérité, & ne cherche point à diminuer l'horreur que l'on doit avoir pour les hommes atroces & ſanguinaires, quelqu'ait été le rang qu'ils ont ſouillé. Excuſer ou adoucir ce qui eſt odieux & criminel, c'eſt ôter à l'exemple ſon pouvoir & à l'hiſtoire ſon autorité. Quelques Ecrivains ont cru bien faire en rejettant ſur des étrangers, ſur les Italiens de la Cour de Catherine, l'affreux complot de la Saint-Barthélemy. Ils en ont preſque juſtifié Charles IX, & n'ont repréſenté ce Prince que comme l'inſtrument foible & docile de fureurs qu'il ne ſentoit pas. Mais la vérité dément ces vaines excuſes; & M. Mongez l'a dit. Il fait voir en citant les faits & les témoignages, que ce Prince étoit naturellement cruel; que ſon caractère féroce & emporté ſe manifeſtoit en tout; que perſonne ne nourriſſoit contre les Proteſtans une haîne plus furieuſe & plus ſanguinaire; & qu'il projettoit depuis plus d'un an le plan de leur deſtruction, combinée dans une ame déja faite à la diſſimulation & endurcie à la vengeance. Des paroles échappées de tems en tems trahiſ-

ſoient

ſcient la joie barbare que lui inſpiroient ſes projets de meurtre & de carnage, & l'impatience de les voir exécuter. *Je guette mes oiſeaux comme les Fauconniers,* diſoit-il ; & lorſque la Cour de Rome faiſoit attendre les diſpenſes néceſſaires pour la mariage d'une Princeſſe Catholique avec un Prince Proteſtant, & diſputoit ſur le formulaire qu'il faudroit obſerver dans la cérémonie des noces ; Charles dit à Jeanne d'Albret, *avec ſes juremens ordinaires, ma Tante je vous honore plus que le Pape, & aime plus ma ſœur que je ne le crains. Je ne ſuis pas Huguenot, mais je ne ſuis pas ſot auſſi. Si Monſieur du Pape fait trop la bête, je prendrai moi même Margot par la main & la menerai épouſer en plein Prêche.* Que le Lecteur réfléchiſſe ſur ces paroles ; qu'il ſe rappelle encore celles que diſoit le même Prince après la Saint-Barthélemy, *la jupe de ma ſœur Margot m'a ſervi de filet pour prendre les Huguenots* ; & qu'il juge du caractére de Charles IX.

Que peut-on penſer encore, & de ce Roi & des mœurs de cette Cour abominable, & de ces tems malheureux, lorſqu'irrité contre le Duc de Guiſe que l'on croyoit aimé de

de Marguerite, & que l'on regardoit comme la cauſe des obſtacles qu'elle apportoit au mariage projetté entre elle & le Prince de Navarre ; Charles fait appeller Henri d'Angoulême, Grand-Prieur de France, ſon frère bâtard, & lui dit : *de ces deux épées que tu vois il y en a une pour te tuer, ſi demain que j'irai à la chaſſe, tu ne tues le Duc de Guiſe* ; lorſqu'on le voit diſtribuer lui-même des cordes à ſix gentils-hommes pour étrangler la Mole, le favori du Duc d'Alençon ; bel emploi pour un Roi & pour des Gentils-hommes ! lorſqu'on lit dans *le Laboureur* que Charles *avoit derrière ſon chevet de lit ſix coûteaux de la longueur du bras, fort tranchans ?*

Les Vaudevilles & les plaiſanteries populaires ſervent ſouvent à faire connoître le caractère & les mœurs des Princes. Lorſqu'on ſait, par exemple, qu'Henri III. s'amuſoit à enlever tous les petits chiens * dans les rues de Paris, ou à friſer les cheveux & arranger les parures de ſa femme, lorſqu'on ſe rappelle ſes proceſſions & ſes momeries monacales, trouve-t-on qu'il ſoit

* Mezerai.

mal

mal peint dans ce placard qui courut de ſon tems ? *Henri, par la grace de ſa mère, inerte Roi de France, & de Pologne imaginaire, Concierge du Louvre, Marguillier de Saint-Germain-l'Auxerrois, Gendre de Colas, Gaudcronneur des colets de ſa Femme, & Friſeur de ſes cheveux, Mercier du Palais, Viſiteur des Etuves, Gardien des quatre Mendians, & Protecteur des Blancs-battus.*

Parmi les citations de différens genres que l'on trouve dans cet utile & eſtimable ouvrage, nous rapporterons un morceau tiré du Recueil des Sermons préchés par le Frere *Cornelis Adryanſen*, Franciſcain de Bruges, & chaſſé de cette Ville à cauſe de ſon libertinage & de ſon fanatiſme. L'Auteur tranſcrit ce morceau dans ſes Notes à propos de la prétendue médaille frappée par le Prince de Condé, avec ſon effigie & cette légende, criminelle : *Ludovicus XIII. Dei gratia Francorum Rex primus Chriſtianus.* Le ſavant *Proſper Marchand*, a très-bien prouvé, dans ſon Dictionnaire hiſtorique, au mot Bourbon, que cette médaille n'avoit jamais exiſté. Quoiqu'il en ſoit, voici le ſermon du Franciſcain qui mérite d'être connu.

" Voyez,

" Voyez, s'ecrie-t-il, comme ce maudit
" Condé, le chef des Huguenots en France,
" recommence à y jouer ſon jeu, & eſt oc-
" cupé à ſaccager cette noble France, à la
" piller, à la ruiner & à la détruire de fond en
" comble! ſa fureur va même juſqu'à vouloir
" chaſſer, prendre ou maſſacrer ſon Roi légi-
" time. Ah! cela ne paroît-il pas bien à
" la monnoie qu'il a fait frapper avec cette
" inſcription: *Ludovicus Borbonnius*; *primus*
" *Rex Chriſtianorum?* Ah! faux traître,
" infâme coquin & double ſcélérat! Crois-
" tu donc être le premier Roi des Chrétiens?
" Et! voyez, je vous prie, n'eſt-ce point
" là le train des Anabatiſtes de Munſter
" avec leur Roi Jean de Leiden? & ne
" faut-il donc pas que ce Condé & ſes
" Huguenots, aient chacun au moins cent
" mille diables dans le ventre.... il ſe fait
" intituler, continue-t-il encore, *Ludovicus*
" *XIII. primus Rex Evangeliſtarum* ou *Evan-*
" *gelicorum.* Eh! n'eſt-ce pas là un joli
" premier Roi des Evangéliques? Eh!
" qu'il ſe faſſe appeller le *fleau de Dieu*
" comme Attila. Mais en vérité, quoiqu'-
" Attila fût un cruel tyran, ce n'étoit en-
" core qu'un Saint auprès de ce Condé.

" Hélas! hélas pourquoi Mgr de Guiſe, ce
" ſaint martyr de bienheureuſe mémoire,
" ne l'a-t-il pas fait accrocher à un gibet,
" quand il l'avoit pris, il y a cinq ans?
" tant de malheurs & de cruels traitemens
" n'auroient pas été faits aux Religieux de
" Dieu, aux Prêtres de Dieu, & à tous les
" Catholiques de France. Mais, helas!
" nous autres Catholiques, nous n'avons
" d'autre défaut que d'être toujours beau-
" coup trop bons, beaucoup trop pitoyables
" & beaucoup trop débonnaires. Ce bandit
" n'a-t-il pas été pris deux fois pour ſa
" méchanceté? pourquoi lui avoir chaque
" fois fait grace du gibet? Hélas! voilà
" d'où viennent nos malheurs. Mais quoi-
" qu'il ait échappé le gibet, il n'échappera
" pas les grands diables d'enfer qui lui far-
" ciront le derrière de ſouffre & de poix
" ardente....Ce n'eſt rien que l'équippée du
" Prince d'Orange, ajoute-t-il ailleurs,
" mais ce qui doit nous tenir bien plus au
" cœur, c'eſt le triſte & déplorable état
" des Egliſes de France, où cet enragé de
" Condé, accompagné & tenté par les
" diables de l'enfer, recommence ſon hor-
" rible train & ſon affreuſe perſécution,

" pillant,

" pillant, brûlant, volant, ſaccageant &
" renverſant de fond en comble toutes les
" Egliſes & Monaſtères Catholiques, & en
" chaſſant & maſſacrant inhumainement
" tous les Prêtres, Religieux & Religieuſes.
" C'eſt donc cet endiablé & ſes Satellites
" que nous devons craindre & avoir en
" exécration : mais non ce pauvre gueux
" de Prince d'Orange, que notre brave &
" Saint défenſeur le Duc d'Albe ſaura bien
" étriller & réduire au petit pied."

*CONSEILS * adreſſés à un jeune Homme qui en avoit beſoin, par une Femme du monde qui avoit la ſimplicité de croire à l'utilité des Conſeils.*

MON cher M. **, vous avez de la nobleſſe dans les ſentimens, de la bonté dans le cœur, un eſprit agréable & très-cultivé : voilà bien des moyens d'intéreſſer & de plaire ; mais, croyez-moi, il n'y en

* J'ignore quel eſt l'Auteur de ces Conſeils. Mais il eſt difficile de joindre plus de raiſon à plus d'eſprit, de penſer plus juſte & d'écrire mieux.

a pas assez pour satisfaire l'ambition que vous montrez de subjuguer tous les cœurs, de tourner toutes les têtes.

Ce desir si général de plaire est difficile à concilier avec le desir d'inspirer des affections fortes & profondes. Si vous voulez être aimé, cherchez moins à être aimable.

On disoit au Président de Montesquieu que Fontenelle n'aimoit personne: *Eh bien*, répondit le Président, *il en est plus aimable.* Pensez à ce mot, mon cher M. **, il peint le monde. En effet, ce qu'on y appelle un homme aimable, est d'ordinaire un homme d'un esprit animé, d'une conversation piquante, d'un commerce doux & facile; mais ce n'est pas celui dont il faut faire son mari, son amant, son ami: les hommes faits pour les sentimens tendres & solides, mettent un intérêt trop foible à ce qui occupe essentiellement la société pour lui en inspirer un très-vif.

Pour mériter d'être aimé, ce n'est pas assez de mettre sa gloire a être aimé, il faut y attacher son bonheur.

Prenez-y garde, mon cher M. **, vous vous faites illusion sur les moyens de plaire: jaloux de toutes les sortes d'agrémens, vous voudriez

voudriez réunir en vous toutes les qualités aimables, & lorſque vous rencontrez dans la ſociété un homme qui par le tour de ſon eſprit, par ſes manières, par ſon humeur, vous paroît faire une impreſſion généralement agréable, vous êtes tout de ſuite tenté d'imiter tout ce qui plaît en lui; vous vous dites, je ſerai quand je voudrai auſſi gai, auſſi animé, auſſi attentif, auſſi galant: pourquoi ne plairois-je pas autant que lui?

Vous avez adopté une erreur bien plus extraordinaire encore pour un homme de votre âge. Vous avez réfléchi ſur la ſociété, ſur les hommes, ſur ce qui les intéreſſe, les ſéduit, leur plaît ou leur déplait; & d'après vos obſervations, vous vous êtes fait des principes ſur leſquels vous vous imaginez régler vos démarches & le cours de votre vie.

Aſſurément, c'eſt fort bien fait que de réfléchir ſur le cœur humain & ſur le monde; mais les réflexions qui ne ſont pas le fruit de l'expérience, ont ordinairement bien peu d'empire & de ſolidité; & quant au plan de conduite que vous vous êtes formé, prenez garde qu'il ne vous égare au lieu de vous guider.

Mon

Mon cher M. **, mettez-vous bien avant dans l'eſprit cette vérité importante, quoiqu'en apparence ſimple & commune: c'eſt que non-ſeulement on n'eſt jamais bien que ce qu'on eſt, mais même qu'on n'eſt jamais que ce qu'on eſt.

L'ambitieux, l'intriguant, l'homme frivole qui paſſe ſa vie à ne voir le monde qu'en viſites, peut à force d'attention ſur lui même & ſur-tout de mobilité dans ſa vie, en impoſer par de fauſſes vertus, des manières factices, un caractère emprunté; mais on ne trompe ni ſes amis, ni même ſes connoiſſances habituelles. Regardez autour de vous, & nommez-moi un ſeul homme qui ne finiſſe par être apprécié & jugé ce qu'il eſt, par ceux qui vivent de ſuite avec lui.

On naît avec un caractère & un tour d'eſprit, qu'il n'eſt pas plus poſſible de changer que la forme de ſes traits.

Une femme peut avec du goût & des ſoins, montrer ſa figure avec avantage, en relever adroitement les agrémens & en déguiſer les défauts; mais c'eſt à quoi ſon art doit ſe borner. Je ne connois point de femme qui mette du blanc, ſans que toutes les perſonnes

ſonnes de la ſociété s'en apperçoivent & s'en mocquent.

Il eſt cependant bien plus indifférent de farder ſon teint que ſon caractére ; & après tout, quand vous n'aurez aucune prétention ſur une femme, que vous importe qu'elle ait du blanc ? S'il ſert à cacher une peau noire, ou tachetée, ou flétrie ; il ne trompe que vos yeux, & c'eſt pour leur plaiſir.

Mais comment pretendre cacher toujours ſon caractère ? il perce & s'échappe à chaque inſtant. Malgré toute l'attention & tous les ſoins qu'on peut y mettre, les paſſions & la vanité miſes en jeu par mille circonſtances imprévues, le décèlent & le trahiſſent ſans ceſſe.

Il y a une maxime Chinoiſe qui dit : *L'ame n'a point de ſecret que la conduite ne revèle.* Cela eſt vrai à Paris comme à Pekin.

On peut bien garder le maſque & prendre une voix de bal pendant quelques heures ; mas cettte contrainte ſeroit impoſſible huit jours de ſuite. A Veniſe, où l'on va maſqué pendant la moitié de l'année, on ſe reconnoît comme ſi l'on étoit à viſage decouvert.

Je

Je terminerai cette triſte morale par quelques maximes que l'expérience m'a démontrées, & que mon amitié offre à votre raiſon.

On peut attirer des cœurs à ſoi par les qualités qu'on montre, mais on ne les fixe que par celles qu'on a.

On plaît quelquefois dans le monde par ſes défauts, plus que par ſes talens & même par ſes vertus.

On perdroit ſouvent à avoir réellement tous les genres de mérite qu'on voudroit avoir. La ſociété eſt un commerce qui n'eſt agréable à tous que parce que chacun croit y apporter ce qui manque à d'autres

Une prétention fruſtrée eſt une bataille perdue, qui vous fait perdre autant de terrein que vous en auriez pû gagner par la victoire; & de ces batailles-là je n'en ai preſque vu gagner aucune.

De toutes les prétentions, la plus commune aujourd'hui & la plus difficile à ſoutenir, c'eſt la prétention à la grande ſenſibilité & même à l'enthouſiaſme. Les ames paſſionnées & les cœurs ſenſibles ont des moyens de ſe toucher & de ſe reconnoître que l'eſprit ne peut appercevoir. Ce n'eſt pas

ſeulement

ſeulement par des paroles que la ſenſibilité s'exprime ; c'eſt par l'air, le regard, les accens & le ſon de la voix, ſur-tout par un accord de tout cela qu'il eſt impoſſible de jouer. J'ai vu des hommes pleurer à volonté, en entandant une Scène de Tragédie ou un morceau de Muſique, & conſerver la réputation d'ames sèches & d'imaginations froides. Je vois qu'il ne faut ſouvent qu'un mot ſimple, un accent vrai, pour peindre une ſenſibilité profonde.

On n'a pas aſſez de tems pour tromper tout le monde, & quand on pourroit y parvenir, ce qu'on y gagneroit ne dédommageroit jamais de ce qu'il en auroit coûté.

ROMANS.

FIN de l'hiſtoire & Chronique du Vaillant Chevalier Cléomades & de la belle Claré-monde.

LA rapidité furieuſe avec laquelle le cheval s'élança, l'éblouit dans les premiers momens ; mais au bout d'un quart d'heure, ne ſe trouvant à la vue d'aucune ville, & n'appercevant au-deſſous d'elle que de grandes forêts, des chaînes de montagnes & des lacs, elle reconnut toute l'étendue de ſon malheur. Il n'étoit plus temps, & Croppart, ſans être touché des reproches dont elle l'accabloit, avoit ſaiſi ſes belles mains avec force, & faiſoit voler ſon courſier vers les déſerts de l'Afrique, n'oſant encore diriger ſon vol vers la Hongrie. Les montagnes du Tirol avoient déjà diſparu ſous leurs yeux ; l'Adriatique étoit traverſée ; ils planoient dans les airs ſur l'Italie, lorſque la Princeſſe, accablée par la douleur, jeta le cri le plus attendriſſant & le plus douloureux ; & le froid que Croppart ſentit

tit couler dans ſes mains, lui fit juger qu'elle étoit évanouie.

La peur de la perdre, & l'aſſurance qu'il a que perſonne ne peut plus l'arracher de ſes mains, le détermine à s'abattre & à s'arrêter dans un pré qu'arroſoit une fontaine : il la deſcend doucement à terre, il lui fait reſpirer des gouttes ſpiritueuſes qui la rappellent à la vie. Lorſqu'elle a repris ſes eſprits, il lui avoue qu'épris de ſes charmes, il s'eſt cru tout permis pour l'enlever ; mais que ce n'eſt que pour l'élever au rang de Reine, & la placer ſur le trône de Hongrie.

Clarémonde joignoit beaucoup d'eſprit à tous ſes charmes, & ſe crut bien permis de diſſimuler avec un traître : ah, Sire, dit-elle, à quoi penſez-vous ? Voudriez-vous faire une Reine d'une pauvre payſanne qu'un jeune fils de Roi, qui ſe dit être Cléomadès, n'acheta de ſes parens *que pour en faire à ſa volonté ;* n'importe, lui dit Croppart, votre beauté vous rend digne des premiers trônes de l'Univers. Cependant ce faux aveu qu'elle vient de lui faire, excite ſon ame corrompue, & le rend moins

reſpectueux qu'il ne l'avoit été dans les premiers momens.

Le vilain boſſu la requiert d'amour d'une façon moins tendre qu'effrayante: déjà la Princeſſe, très-embarraſſée à ſe défendre des longs bras & des doigts crochus de ſon raviſſeur, voit que la plus ſûre reſſource eſt de feindre encore: arrêtez, lui dit-elle, ou je vais expirer à vos yeux: oui, je conſens à m'unir avec vous, pourvu que vous attendiez le moment de deſcendre en quelque ville écartée, où je pourrai recevoir votre foi, & vous entendre me la jurer au pied des Autels.

Croppart, ſéduit par cette feinte, & (tout déteſtable qu'étoit ſon cœur) aſſez épris pour craindre de ſe faire haïr, lui accorde une ſi juſte demande. Echauffé par l'ardeur du ſoleil d'Italie, & par les vains efforts qu'il avoit faits, il court plonger ſes bras dans la fontaine, il y étanche ſa ſoif & l'ardeur qui le brûle; mais cette eau, d'un froid extrême, glace ſes ſens, & le fait tomber preſque ſans connoiſſance. Claré-monde, de ſon côté, s'aſſeoit à quelques pas; &, ſuccombant à la laſſitude, elle s'endort. Ce fut dans cet état que les Fauconniers

conniers du Roi de Salerne les trouvèrent l'un & l'autre. Ils pourſuivoient un de leurs faucons qui s'étoit échappé, & qu'ils avoient vu s'abattre pour boire à la fontaine. Ils ſont ſurpris de trouver en cette prairie ſolitaire un vilain petit boſſu, qui, en haletant, ſemble déjà combattre contre une mort prochaine; & une beauté incomparable. L'un d'eux part & vole au Palais en avertir Mendulus, qui régnoit alors dans Salerne.

Ce Roi très-voluptueux, aſſez bonhomme pour être aimé de ſes ſujets, mais trop médiocre en tout pour s'en faire craindre & reſpecter, ne penſoit qu'à paſſer des jours heureux & variés par les plaiſirs qu'il faiſoit naître ou qui lui étoient offerts. Il monte à cheval, il vole à la prairie, & trouve Clarémonde & Croppart dans le même état où le Fauconnier les avoit laiſſés.

La beauté divine de Clarémonde le ſurprend, l'enchante; &, pour la première fois de ſa vie peut-être, il ſent que ſes deſirs ſont unis aux ſentimens & au reſpect que la beauté modeſte & malheureſe eſt faite pour inſpirer.

Il interroge d'abord le boſſu : ce traître lui répond qu'il eſt homme libre ; que le haſard l'a fait trouver mal ſur le bord de cette fontaine ; & que la jeune perſonne qu'il voit, *eſt ſa femme épouſée.* Il ſe tourne enſuite vers Clarémonde, *& la requiert à dire ſi réellement elle tient à Baron le boſſu* (S'il eſt véritablement ſon mari & ſon maître.) Clarémonde commence par le nier, & ſupplie le Roi de Salerne de la mettre à couvert de ſes pourſuites. Mendulus fait enlever ſur des charriots la jeune perſonne & le boſſu ; le cheval même, quoiqu'on en ignorât l'uſage, ne fut pas oublié. On logea dans le Palais la belle Clarémonde ; le cheval fut mis au garde-meuble. On s'aſſura du boſſu, que Mendulus voyoit bien qu'il avoit ſurpris en menſonge ; & le malheureux & triſte Croppart, étouffé par la violence de ſa pleuréſie, expira dans la nuit ſuivante.

Mendulus fut très-empreſſé, le lendemain, à ſe rendre chez Clarémonde : il venoit, diſoit-il, lui rendre un hommage plus digne d'elle, & lui offrir ſa couronne & ſa main : *A ſotte me tenez vous,* lui dit-elle, *quand par cette gaberie penſez m'allécher*

cher & tromper ; point ne naquis de meſgnie (famille) louable & connue ; me fut racompté en mon bas-âge qu'œuvrée je fus par moines & nonains en pélérinage ; iceux qui me recueillirent me donnerent à nom treuvée ; & quand je fus devenue à point & grandelette, à femme ils me donnèrent à un vavaſſeur, auquel me ravit le boſſu qui grand Clerc étoit, diſoit-il, Phyſicien & Mire. Il me conduiſit par pays, & gagnoit aſſez largement les teſtons, de lieux en lieux, par philtres médicinaux, & tours dont il ébahiſſoit les curieux, monté ſur ſon cheval de bois, tant qu'il m'avoit toujours bien vêtue, bien nourrie, hors la veille que, ſans raiſon, m'avoit battue & voulu affoler.

Un tel aveu avoit bien de quoi rebuter & dégoûter Mendulus d'une pareille alliance ; mais, nous l'avons déjà dit, il étoit peu délicat ſur les moyens de ſatisfaire ſes deſirs ; & d'ailleurs il étoit bon-homme. Il aſſemble, pour la forme, un Conſeil, compoſé de flatteurs, dont la plupart étoient compagnons de ſes plaiſirs ; il obtient leur aveu pour épouſer la belle *Trouvée* ; il revient le lui annoncer, & Clarémonde ne trouve d'autre reſſource, pour retarder le mariage qu'elle craint, que de feindre que la joie lui

lui fait tourner la tête. Elle fait les plus grandes folies, des grimaces affreuſes; & finit par des actes de fureur contre Mendulus même, qui l'obligent à travailler à ſa guériſon; &, en attendant, à la mettre ſous la garde de dix femmes, les plus fortes & les plus ſenſées qu'on pût trouver; cette ſeconde qualité exigea de longues recherches.

Pendant ce temps, la Cour d'Eſpagne étoit plongée dans une douleur bien amère. Le Roi, la Reine & Cléomadès s'étoient rendus vainement au petit château du Prince, & n'y avoient point trouvé la belle Claré-monde. Quelques recherches que le Prince fit, il ne put retrouver qu'un de ſes gants. Celle du cheval enchanté fut auſſi très-inutile. Son père & ſa mère le ramenèrent au Palais, dans un état qui fit craindre pour ſa vie.

Quelques jours après, des Ambaſſadeurs du Roi de Touſcan arrivent; & la Cour de Seville eſt accablée d'une nouvelle douleur d'être forcée de leur dire que leur Princeſſe, enlevée à ſon amant, eſt peut-être perdue pour toujours.

Le

Le Chef de l'ambaſſade étoit un homme ſage & très-ſavant : attendri ſur le ſort de Cléomadès, il fut le premier à le conſoler ; mais il ne put s'empêcher de lui dire qu'il s'étonnoit de le voir s'abandonner au déſeſpoir, au lieu de partir pour chercher par toute la terre une Princeſſe ſi digne d'être regrettée.

Ce roproche ranime les forces & le courage de Cléomadès ; & des qu'il peut ſupporter le poids de ſes armes, il s'en couvre, monte un fier & vigoureux deſtrier, franchit les montagnes, & s'approche du Royaume de Touſcan, eſpérant que quelque heureux haſard y portera des nouvelles de ſa Princeſſe. Il reconnoît bien-tôt les montagnes eſcarpées dont ce Royaume eſt entourré, il les traverſe au milieu de mille précipices ; & la nuit étoit déjà obſcure lorſqu'il ſe trouve près d'un château iſolé, où la fatigue le force de s'arrêter. Le pont-levis étoit levé, il appelle ; un homme paroît aux crénaux, & lui dit que la coutume du château eſt qu'aucun Chevalier n'y peut entrer ſans y laiſſer ſes armes & ſon cheval, à moins qu'il ne ſe ſoumette à combattre ſeul le lendemain contre deux redoutables Chevaliers. Une telle

coutume, répond Cléomadès, eſt contraire à la courtoiſie. Elle fut établie, lui réplique-t-on, depuis qu'un traître qu'on reçut dans ce château, viola les droits de l'hoſpitalité, en aſſaſſinant, la nuit, le maître qui le poſſédoit. Ses deux neveux le trouvèrent le lendemain matin baigné dans ſon ſang. Il leur fit jurer, en expirant, de maintenir cette coutume, qu'il établit, & qui vous eſt impoſée.

On croira ſans peine que cette coutume ne fit pas rebrouſſer chemin à Cléomadès; il inſiſte pour entrer; le pont s'abaiſſe; il eſt bien reçu, fait bonne chère, ſe repoſe tranquillement; & le lendemain matin celui qui s'étoit empreſſé pour le bien recevoir, lui dit que le moment eſt arrivé, ou de laiſſer ſes armes, ou de combattre. Cléomadès ne daigne plus lui répondre; il ſe couvre de ſes armes, prend une forte lance, & trouvant ſon cheval tout prêt, il s'élance deſſus & ſuit celui qui le conduit, ſur une eſplanade, où la lice étoit préparée, & où deux Chevaliers vigoureux l'attendoient.

Cléomadès les défie le premier; ils courent ſur lui; tous deux briſent leurs lances contre ſon écu ſans l'ébranler; & celui qui reçoit

reçoit l'atteinte de la ſienne, eſt jeté au loin ſur la pouſſière avec une épaule démiſe, & hors d'état de ſe relever. L'autre charge Cléomadès à coups d'épée & le combat eſt long & douteux; enfin, le Prince d'Eſpagne le ſaiſit & le déſarme. Sur le champ ce Chevalier ôte ſon caſque de lui-même, & Cléomadès reconnoît en lui l'un des plus braves Chevaliers qu'il eût connu dans ſes voyages; il ſe fait connoître à ſon tour: ils s'embraſſent, & volent au ſecours du Chevalier bleſſé. Son compagnon lui fait connoître le Prince Cléomadès: " Seigneur, " lui dit le bleſſé, c'étoit malgré moi que " je ſoutenois la coutume injuſte que vous " venez de détruire; & je regretterois peu " d'être bleſſé par un bras accoutumé à " vaincre, ſi je n'avois la douleur de me trou- " ver inutile à la défenſe d'une jeune & noble " demoiſelle, accuſée à tort de trahiſon."

On entre dans le château; on rapporte le Chevalier bleſſé; & ſon compagnon & lui racontent à Cléomadès que Liopatris étant arrivé à Touſcan le lendemain de l'enlèvement de Clarémonde, trois Chevaliers de ſa ſuite ont injuſtement accuſé de trahiſon Florette, Gayete & Lyriade comme complices de cet enlèvement. Tous les

deux confient à Cléomadès qu'ils ſont amoureux de Florette & de Lyriade ; & que leurs parens, d'accord, étoient prêts à les unir, lorſqu'on les a fauſſement accuſées ; & le bleſſé gémit de nouveau de ne pouvoir défendre l'innocente & belle Lyriade. " Eh ! " qui doit être plus obligé que moi, s'écria " Cléomadès, à leur conſerver la vie ? Soyez " tranquille, Seigneur ; je pars avec vôtre " brave compagnon, & j'eſpère rendre bien- " tôt l'aimable Lyriade à votre amour."

Cléomadès ne voulant point ſe faire connoître à la Cour de Touſcan, choiſit, dans l'arſenal du château, les armes les plus ſimples : il part avec ſon compagnon, qui, déjà, ne doute plus de ſauver les jours de Florette & de Lyriade ; mais il s'attendrit ſur le ſort de Gayete, qui reſte ſans défenſeur. " Nous " lui en ſervirons, lui répondit vivement " Cleomadès ; & je répandrois plutôt tout " mon ſang, que de laiſſer périr aucune de " ces trois demoiſelles." Ils arrivent dans les fauxbourgs de la ville où reſidoit Cornuant. Le Chevalier du château ſe préſente ſeul à la Cour ; il y déclare que deux Chevaliers ſe préſentent pour combattre les trois de Liopatris, & pour défendre les trois filles

filles d'honneur de Clarémonde, de l'accuſation portée contre elles. Le combat eſt ordonné ; les adverſaires ſont placés aux deux extrémités de la lice ; ils y renouvellent les proteſtâtions & les ſermens ordinaires ; & dès que le juge du camp a crié *laiſſez aller les bons combattans*, ils s'élancent les uns contre les autres : le plus apparent des trois Chevaliers de Liopatris court ſeul contre Cléomadès, dont la lance briſe ſon écu & ſon haubert, & lui perce le cœur. Les deux autres courent enſemble contre ſon compagnon, & lui font vuider les arçons ; mais bien-tôt Cléomadès vole à ſon ſecours, le ſauve d'une nouvelle atteinte, & lui donne le temps de remonter à cheval. Cléomadès eſt bientôt vainqueur, &, chargé des deux épées des Chevaliers de Liopatris, qui lui ont crié merci, *ſi demande qu'à brief les trois nobles pucelles lui ſoient délivrées ſaines & dechargées de leur accuſation.* La loi des combats l'ordonnoit ; elle eſt exécutée. Les parens des trois jeunes pucelles les entourent, leur amènent des palefrois ; &, ſous la conduite de Cléomadès, ils reprennent tous enſemble le chemin du château, d'où Cléomadès & ſon compagnon étoient partis.

A peine

A peine ſont-ils arrivés, que la tendre Lyriade, ſuivie de ſes deux compagnes, vole au ſecours du Chevalier bleſſé ; la préſence de ce qu'il aime, lui rend la vie ; & tout ce qui ſe trouve préſent, célèbre & la haute valeur, & la généroſité de Cléomadès.

Pendant ce temps, le Prince ſe déſarmoit : rien ne peut exprimer la ſurpriſe & les tranſports de joie de Gayete, de Florette & de Lyriade, lorſqu'elles le reconnurent. Elles l'entourent, elles veulent baiſer ſes mains victorieuſes ; mais bien-tôt les larmes que lui fait répandre le ſouvenir de Clarémonde, en les revoyant, fait auſſi couler celles de ſes trois jeunes amies. Ils ſe conſultent, & cherchent enſemble les moyens de réuſſir à la retrouver. Un vieux Chevalier, que ſon grand âge empêche de porter les armes, leur dit qu'il connoît à Salerne *un ſage Aſtronomien qui claires voit les choſes les plus couvertement célées.* Un foible rayon ſuffit pour déterminer un amant. Cléomadès ne balance pas à partir dès le lendemain matin ; il embraſſe les trois jeunes amies ; il leur fait promettre de venir le trouver en Eſpagne, avec les époux qui leur ſont deſtinés, s'il retrouve

trouve ſa belle Clarémonde, & s'il peut l'y faire régner avec lui.

L'aube du jour paroiſſoit à peine, que Cléomades, ſans permettre à perſonne de le ſuivre, s'arme & part : il franchit, de nouveau, les montagnes, & arrive, en peu de jours, dans les fauxbourgs de Salerne. Il s'informe, à l'hôte chez lequel il deſcend, du ſage dont il eſpère tirer quelques lumières. " Ah ! Seigneur, lui répond-on, " depuis un an nous l'avons perdu ; & " jamais on ne l'a tant regrette ; car il eût " été d'un grand ſecours pour calmer la " douleur de notre Souverain, & pour ren- " dre la raiſon à la plus belle fille qui re- " ſpire, & dont ce Prince eſt aſſez amou- " reux pour vouloir l'épouſer, malgré ſa baſſe origine."

Cléomadés, pénétré de douleur de la mort du ſage, dont les connoiſſances étoient ſa dernière reſſource, tombe dans une triſte & profonde rêverie : ſon hôte eſſaye de l'en tirer, en lui contant l'hiſtoire du vilain Boſſu, & par quelle aventure le Roi Mendulus a trouvé cette jeune perſonne ſi charmante. Il pourſuit & lui raconte comment la joie lui a tourné la tête, lorſque le Roi lui a déclaré

a déclaré qu'il alloit l'épouſer. Dieux, quel trouble, quels tranſports s'élevèrent dans l'ame de Cléomadès à ce récit! Il queſtionne ſon hote, & ne lui laiſſe pas oublier la plus petite circonſtance; l'hôte finit par celle qu'il croyoit la moins intéreſſante, & parle enfin du cheval de bois, qui par haſard fut trouvé près du vilain Boſſu expirant. A ces mots, Cléomadès lui ſaute au col: ah! mon ami, lui dit-il, votre fortune eſt faite, & la mienne auſſi; j'ai des ſecrets infaillibles pour guérir de la folie la plus complette; conduiſez-moi promptement à votre Souverain; mais comme mes armes pourroient lui cauſer quelque ombrage, trouvez-moi la robe & le bonnet d'un Médecin, ajuſtez une fauſſe barbe ſur mon viſage, & ſoyez sûr de la reuſſite, & d'une fortune que je jure de partager avec vous.

L'hôte enchanté d'une pareille promeſſe, lui fournit promptement le déguiſement néceſſaire: il court à la cour; il annonce au Roi qu'il eſt arrivé chez lui, de la veille, un Médecin célèbre, qui répond, ſur ſa tête, de guérir ſa maîtreſſe..... " Vole, & me " l'amène, s'écria Mendulus."

Cléomadès

Cléomadès, muni du gant de Clarémonde, qu'il avoit rempli de quelques fleurs & plantes communes, prend une longue baguette noire; il eſt préſenté à Mendulus. Ce Prince le conduit lui-même à l'appartement de Clarémonde, qui, les voyant venir de loin, redouble de folie & de fureur. La barbe, l'habit & la phyſionomie changée de Cléomadès, ne permirent pas d'abord de le reconnoître, à la belle Clarémonde qui n'avoit jeté qu'un coup-d'œil ſur lui, & qui, plus occupée que jamais de paroître folle, faiſoit alors des cris affreux, & rendoit ſes yeux hagards, autant que leur douceur & leur beauté pouvoit le permettre. " Sire, dit Cléo-" madès, ne vous étonnez de rien, je vais " bien-tôt la calmer." Il s'approche d'elle, porte ſon gant ſous ſes yeux comme pour le lui faire ſentir: ſurpriſe en voyant ſon gant, elle fixe Clémadès, le reconnoît; auſſi-tôt elle ſe calme; elle prend ſa main comme pour s'appuyer, & ſe remettre de ce dernier vertige. Elle la lui ſerre tendrement..... Non jamais la feinte n'a caché tant d'amour & tant de plaiſir..... " Phy-

" ficien, lui dit-elle, ton gant eſt habile,
" car il me fait du bien; mais pour toi,
" pauvre mortel, je te crois tout auſſi fou
" que moi; tu fais ici l'important, & je
" parie que mon cheval de bois en ſait
" plus que toi: mais à propos, je crains
" bien qu'on ne le laiſſe mourir de faim;
" je voudrois qu'on me l'apportât, pour
" le faire diſputer avec toi; oh qu'il rai-
" ſonneroit bien s'il pouvoit manger de
" l'avoine de Séville!" En diſant cela, Clarémonde levoit ſes beaux yeux au ciel; tous les traits de ſon viſage avoient repris leur accord & leur beauté céleſte; & la préſence de ſon amant coloroit ſes joues de l'incarnat doux & brillant de la roſe. Mendulus attendri, mais déſeſpéré de croire l'entendre déraiſonner plus fortement que jamais, ſaiſit les mains du Médecin qui l'avoit fort bien entendue. Il le conjure d'employer tout ſon art pour achever de la guérir. Je vais, dit-il, Seigneur, faire tous mes efforts; mais dans ces premiers momens, il faut céder à ſes plus légères fantaiſies, obéir à toutes ſes volontés, & ſaiſir l'inſtant favorable de lui faire prendre les

" remèdes

remèdes que j'ai eu ſoin d'apporter avec moi. Mendulus convient qu'il a raiſon. " Belle " Treuvée, lui dit le faux Médecin d'un " ton bien doux, je ne refuſe point de diſ- " puter avec votre cheval; il m'eſt arrivé " ſouvent de ſoutenir thèſe contre de pareils " animaux; j'avoue qu'on ne peut les con- " vaincre, mais avec adreſſe on peut les " apprivoiſer, & les rendre utiles. Faites " conduire ici votre cheval. Ah! pauvre " bête que tu es, s'écria Clarémonde en " éclatant de rire, mon cheval eſt bien " d'une autre nature que ceux que tu as " connus. Il ne ſe laiſſe point conduire, " mais il aime à ſe faire porter par des " ânes comme toi; vas le chercher toi- " même, & reviens, ſi tu l'oſes, diſputer " avec lui en ma préſence." Cléomadès feint de ne rien comprendre à cette nouvelle extravagance. Sire, dit-il à Mendulus, comment faire? Elle a l'imagination frappée d'un cheval; ordonnez qu'on en amène un de vos écuries. Mendulus qui ſe croit fort habile, lui répond, vous n'y êtes pas; je comprends mieux que vous ce qu'elle veut dire. Alors il ordonne qu'on porte promptement

tement le cheval de bois dans le jardin. " Belle Treuvée, dit-il en ſouriant, le " cheval pourroit ſalir votre appartement, " venez avec nous dans le jardin, il ſera " dans un moment à vos ordres. Ah ! petit " Roi mon ami, dit Clarémonde, tu raiſonnes mieux que ce bénêt de Phyſicien: " viens, mon enfant, ajoute-t-elle, avec " un regard enchanteur, donne-moi le bras, " & deſcendons."

Mendulus, enchanté de cette eſpèce de faveur, & des progrès de la guériſon de Treuvée, prend ſon bras, ſur lequel elle s'appuye fortement, & de l'autre main, elle ſaiſit l'oreille de Cléomadès, qu'elle a l'air d'entraîner en ſe moquant. Toute la Cour rit & deſcend : on apporte le cheval de bois ; on le poſe ſur un rond de gazon. Clarémonde court à lui, l'embraſſe : ah, mon ami, s'écrie-t-elle, comme te voilà ſec & maigre ! On t'a laiſſé mourir de faim. Elle court arracher des fleurs, des herbes, les lui porte à la bouche : on la laiſſe faire ; tout le monde ſe prête à cette nouvelle folie.

Cléomandès s'approche myſtérieuſement de Mendulus, & lui montre une petite bouteille,

bouteille, dont il ne faut pas perdre de temps, dit-il, à lui faire avaler la liqueur. Clarémonde, ſans avoir l'air de s'en appercevoir, change auſſi-tôt de folie : elle feint de prendre confiance aux remèdes du Médecin. " O grand homme, lui dit-elle, " ſecourez-moi, montez avec moi ſur ce " cheval, & tirez-moi des mains de cette " populace qui me tourmente. Cherchez " dans l'oreille du cheval, vous y trou- " verez ma guériſon." Cléomadès lève les épaules, & dit à Mendulus qu'il commence à déſeſpérer du ſuccès. Mendulus le force lui-même à monter ſur le cheval ; il prend la Princeſſe, la ſoulève, & la place doucement ſur la croupe. Cléomadès tire de ſa poche, & laiſſe voir la petite bouteille qu'il a l'air de cacher dans ſa main : il feint de l'aller chercher dans l'oreille du cheval ; mais il prend ſon temps ; il tourne promptement la cheville, & le cheval s'élance dans l'air comme une flèche qui partiroit de l'arc d'un Tartare. Mendulus tombe à la renverſe d'étonnement ; toute la Cour jette de grands cris. Cléomadès fait planer un inſtant le cheval. " Mendulus, lui dit-

" il,

" il, je ſuis Cléomadès, Prince d'Eſpagne; " & celle que tu perds eſt la belle Claré- " monde, fille du Roi de Touſcan." A ces mots, il excite la vélocité naturelle du cheval enchanté, qui diſparoît aux yeux de toute la Cour étonnée.

Ces heureux amans ſe livrent alors à toute leur tendreſſe & au bonheur de s'être retrouvés. Ils arrivent le lendemain matin à Séville. Le Roi & la Reine d'Eſpagne, qui les reçoivent dans leurs bras, ne veulent plus différer leur bonheur. L'Archevêque les unit; on en donne avis au Roi Cornuant, qui arrive ſuivi d'une partie de ſa Cour. Il revoit, avec tranſport, ſa chère Clarémonde dans ſes bras, & Cléomadès à ſes genoux. Les fêtes les plus brillantes recommencent en l'honneur de ſon arrivée. Il y eut des tournois magnifiques; on y vit paroître un quadrille de Chevaliers tartares, qui s'obſtinoient à ne ſe point faire connoître. Leur chef étoit Liopatris; ce Prince étoit venu pour tirer raiſon de l'enlèvement de Clarémonde; mais, touché des charmes de la jeune Maxime, il ne penſa plus qu'à l'offre que Cléomadès lui en

en avoit faite ; il ſe découvre ; il obtient la main de la Princeſſe d'Eſpagne, qui le trouve très-propre à le dédommager de l'horreur que lui avoit inſpirée le vilain Roi boſſu. Gayete, Florette & Lyriade arrivèrent auſſi avec leurs amans ; & tous ces époux fortunés compoſèrent une Cour aimable & riante, où tout reſpiroit l'amour, & jouiſſoit de la félicité.

CAUSES

CAUSES CÉLEBRES.

La Poule noire.

DANS un Procès inſtruit au Bailliage d'Orléans, l'année 1775, il a été queſtion d'une eſcroquerie d'une eſpece ſinguliere.

Un nommé Jean Moreau, Vigneron, dépoſa que, depuis long-tems, il recherchoit en mariage, une Fille qui avoit une certaine fortune; il en fit un jour la confidence aux nommés Macret & Cribier, le premier Tonnelier, & ſe diſant Médecin de beſtiaux, & l'autre, Vigneron. Ils lui promirent de lui faire faire le mariage auquel il aſpiroit, s'il vouloit qu'ils fiſſent travailler l'*Eſprit*, mais que l'Eſprit ne travailloit pas ſans argent. Le bon Moreau ſe laiſſa perſuader, & il fut la dupe de ces impoſteurs, qui le rendirent témoin des cérémonies ridicules qui aboutirent à lui enlever ſon argent.

Un autre témoin, nommé Etienne Jaunicot, Garçon Meûnier, dépoſa qu'un particulier à lui inconnu, alla pluſieurs fois chez lui,

lui, pour l'engager de lui acheter une *Poule noire*, qui avoit le don de pondre de l'argent. Jaunicot ſe laiſſa enfin aller aux ſollicitations de ce particulier, qui ſe trouva être Jacques Cribier. Pour faire cette emplette, il emprunta ſoixante écus, qu'il remit à ſon Marchand de Poule. Celuici lui perſuada qu'en mettant, tous les matins, neuf francs, ſous un quart vuide qui ſe trouvoit dans ſa cave il en retrouveroit dix-huit le lendemain ; il fut bientôt détrompé, mais cette leçon ne le corrigea pas.

Fort peu de tems après, ayant entendu dire qu'un nommé Chambaut, Vigneron, avoit une *Poule noire*, qui pondoit de l'argent, il l'alla trouver, & lui propoſa de lui céder ſa Poule. Chambaut y conſentit moyennant de l'argent, & Jaunicot lui donna cent deux livres. Le prétendu Sorcier ſe fit aider dans ſes eſcroqueries par un ſecond, nommé Bertin, & les différentes ſommes qu'ils tirerent de Jaunicot, montoient à celle de ſept cens ſoixante-deux livres, qu'il avoit empruntée. Pour les rendre, il a vendu tout ſon bien, & s'eſt vu réduit à la derniere miſere.

Les même ſtratagême procura aux prétendus Sorciers, 600 livres qu'ils eſcroquerent au nommé Fortier.

Les accuſés contre qui la procédure avoit été inſtruite contradictoirement, trouverent le moyen de s'évader des priſons. Cribier mourut à l'Hôtel-Dieu de Pithiviers. Ils furent donc jugés par contumace.

Par Sentence du 12 Octobre 1775, Cribier, Macret, Chambault & Bertin, furent condamnés à être fouettés par l'exécuteur de la Haute-Juſtice, dans les carrefours de Pithiviers, mis au carcan pendant deux heures ſur la place publique, marqués à l'épaule de la lettre V. & bannis du Bailliage d'Orleans pendant cinq ans.

Chambault ayant été repris, il fut condamné par Sentence contradictoire, du 7 Mai 1776, au carcan ſeulement, & au banniſſement pour cinq ans; & par Arrêt du 29 Août ſuivant, la Sentence fut encore adoucie. Il fut ordonné qu'il ſeroit attaché au carcan, ſur la place publique de Pithiviers, par l'exécuteur de la Haute-Juſtice, pendant trois jours de marché conſecutifs, & qu'il y demeureroit, chaque fois, depuis dix heures juſqu'a midi, ayant écriteau devant

vant & derriere, portant ces mots : *Eſcroc par fauſſe magie.* Ainſi il fut déchargé du banniſſement.

On pourroit être ſurpris de ce que la Cour n'ordonna pas la reſtitution des ſommes volées par Chambault. Mais Jaunicot les avoit données volontairement. Il eſt même prouvé, au procès, qu'il avoit réſiſté aux conſeils de ſa femme & de ſon frere, qui avoient fait leur poſſible, pour lui ouvrir les yeux ſur la charlatannerie de ſon prétendu Sorcier. Il y a plus : on voit qu'après avoir été attrapé par Cribier, loin de profiter de cette leçon, il alla, de lui-même, trouver Chambault, & le ſollicita de lui vendre ſa prétendue Poule noire. Il devoit donc s'imputer à lui-même la tromperie dont il avoit été la victime.

D'ailleurs, le motif qui avoit porté Jaunicot à donner ſon argent, étoit un motif condamnable. Il vouloit s'enrichir par un moyen qui, quand il n'auroit pas été illuſoire, ſeroit, condamnable. Il vouloit employer pour ſe procurer de l'argent, la ſorcellerie, qui eſt réprouvée avec exécration par les loix divines & humaines. Or, tout homme qui, pour un motif honteux, donne de l'argent, ne peut jamais être autoriſé à en

TAYLOR INST. OXFORD.

exiger la reſtitution. La loi donne, pour exemple, celui qui a été payé pour obtenir un jugement favorable. *Ubi & dantis, & accipientis turpitudo verſatur, non poſſe repeti dicimus: velut ſi pecunia detur, ut malè judicetur. L. 3, ff. de condict. ob turp. vel injuſt. cauſ.*

Or, ici celui qui donnoit, & celui qui recevoit, étoient également coupables; ils étoient pouſſés, l'un & l'autre, par un motif condamnable: l'un vouloit s'enrichir par le ſecours de la ſorcellerie, & l'autre par l'eſcroquerie.

La loi va plus loin encore, & veut que, quand la honte du motif qui fait agir ne ſeroit que du côté de celui qui donne, il ne ſeroit pas recevable à répéter ce qu'il a donné. Elle apporte, pour exemple, un homme qui donne une rétribution à une femme publique. La honte, dit-elle, n'eſt, dans ce cas particulier, que du côté de celui qui donne. La femme exerce, ſans doute, un métier honteux: mais, puiſqu'elle a embraſſé cet état, elle ne fait pas une choſe honteuſe en ſe faiſant payer chaque fois qu'elle s'abandonne. *Quod meretrici datur repeti non poteſt, ut Labeo & Marcellus ſcribunt; ſed no-*

vé

vâ ratione; non eâ quòd utriuſque turpitudo verſatur, ſed ſolius dantis. Illam enim turpiter facere quòd ſit meretrix, non turpiter accipere, cum ſit meretrix. L. 4. §. 3. ff. ibid.

Mais ſi la reſtitution des choſes ainſi livrées pour des actions repréhenſibles, ne peut être ordonnée; celui qui donne & celui qui reçoit n'en ſont pas moins puniſſables, l'un pour avoir voulu faire faire une choſe prohibée, & l'autre pour avoir voulu l'exécuter. Ainſi, à la rigueur, Jaunicot étoit puniſſable pour avoir voulu ſe procurer des richeſſes par un moyen abominable. Mais le Miniſtere public ne s'en eſt pas plaint, & la Cour a eu compaſſion d'un malheureux imbecille que ſa ſtupidité a plongé dans la miſere.

SAXON contrefaiſant le Sourd & Muet.

UN Saxon qui vivoit depuis long tems aux environs de Nuremberg, étoit parvenu à ſe faire paſſer pour ſourd & muet aux yeux de toute la Contrée. Perſonne, en conſéquence, ne ſe cachoit de lui, & il étoit

étoit inſtruit, mieux que perſonne, de tout ce qui ſe faiſoit ou ſe diſoit dans toutes les Sociétés. Il tiroit un parti merveilleux de ſes connoiſſances; il découvroit les ſecrets, les vols, & ſur-tout les infidélités des femmes: les maris & les amans jaloux le payoient bien cher pour ſavoir ce qu'ils auroient dû ignorer. Il étoit également officieux pour les femmes; pluſieurs l'employerent avec ſuccès dans des intrigues amoureuſes, & tout ce qu'il entreprenoit étoit ſuivi de la plus heureuſe exécution. Au ſurplus, il ſe moquoit de tout le monde, & recevoit de toute main. Quand il ſe crut ſuffiſamment enrichi, il commença a ſe laſſer de la gêne qu'il s'étoit impoſée, & prit des meſures pour recouvrer la parole & l'ouïe. Il ſe mêloit auſſi de découvrir des tréſors cachés. Il ſe rendit donc, pendant la nuit, avec une troupe de payſans, dans un lieu qu'il leur avoit indiqué pour y chercher un tréſor. Là, par un prodige inoui, les payſans conſternés entendirent la voix d'un ſpectre qui apoſtropha ainſi le fourbe: *Homme de Dieu, je te rends l'uſage de la langue.* Dès ce moment notre homme parla comme s'il avoit toujours joui de cette

cette faculté. Les bons payſans crierent au miracle, & s'en retournerent, publiant par-tout cette grande merveille. Il ne dédaigna pas de faire ſes preuves, & parla publiquement, louant Dieu & le ſpectre, qui lui avoit rendu la parole; mais, malheureuſement pour lui, on s'apperçut que l'eſprit lui avoit communiqué l'idiome Saxon au lieu du Franconien. Les perſonnes qu'il avoit trompées le dénoncerent à la Juſtice, comme un impoſteur qui avoit abuſé de la crédulité publique. Il fut mis en priſon: on lui fit ſubir de longs interrogatoires, dans leſquels il avoua les manœuvres dont il s'étoit rendu coupable. Par jugement du mois de Novembre de l'année derniere, il a été condamné à être fouetté & marqué.

Viſite indécente & illégale faite d'une jeune Fille, ſous prétexte qu'on la croyoit enceinte.

NOTRE légiſlation, allarmée ſur le ſort des enfans qui naiſſent des conjonctions illicites, a aſſujetti les filles enceintes à faire la

la déclaration de leur état. Elle a attaché des peines rigoureuſes à l'infraction de cette formalité, dans le cas où leur fruit viendroit à périr, ſans avoir reçu le Baptême ; mais la loi qui les a ſoumiſes à cette précaution, n'a jamais autoriſé les Officiers de Juſtice à outrager la pudeur, & violer l'aſyle des Citoyens par des viſites ſcandaleuſes, ſous prétexte de connoître ſi des filles ſont ou non obligées de ſe ſoumettre à la formalité de faire une déclaration de leur groſſeſſe. Un exemple d'un abus auſſi révoltant a donné lieu à une Cauſe qui a été jugée le 2 Octobre dernier par la Chambre de Vacations du Parlement de Paris.

La Demoiſelle Poulin demeuroit dans le Village de Marly près Guiſe avec ſon pere & ſes freres. Le Sieur Poulin, qui avoit donné à ſa fille une éducation honnête, voulant lui procurer un état, lui deſtinoit une ſomme de 50000 livres en mariage ; cette dot attira un grand nombre de partis ſur les rangs. La fortune du Sieur Poulin excitoit depuis longtems l'envie de quelques habitans de Marly. A la nouvelle du mariage que le pere projettoit pour ſa fille, cette vile paſſion devint plus forte encore.

Quelques

Quelques particuliers ſe crurent tout permis pour faire manquer l'établiſſement de la Demoiſelle Poulin.

D'abord il ſe répandit, dans le Village, des bruits calomnieux ſur ſa ſageſſe; on en découvrit bientôt les auteurs; on les mépriſa. Elle ſe félicitoit de voir que la calomnie alloit enfin être réduite au ſilence, mais un événement affreux vint la tirer de ſa ſécurité.

Le 9 Avril de l'année derniere, la Demoiſelle Poulin étoit ſeule dans la maiſon de ſon pere, lorſqu'elle y voit entrer précipitamment trois hommes du Village avec une femme qu'elle ne connoiſſoit pas. Si cette irruption preſque militaire la ſurprit; elle fut bien plus frappée encore quand elle en eut appris la cauſe.

" Pierre Hutin, chef de cette inquiſition, " avec un ton arrogant & impérieux, lui " dit en entrant: *nous venons pour vous* " *faire viſiter par cette ſage-femme, afin de* " *voir ſi vous n'êtes pas groſſe*.... Dans la " frayeur extrême dont elle fut ſaiſie à une " menace auſſi effrayante pour une fille " bien élevée, qui rougit au moindre mot " qui peut bleſſer la pudeur, ſon premier

" cri fut d'appeller ſon pere: mais elle " imploroit vainement ſon ſecours; ni lui " ni ſes freres n'étoient à portée de lui en " procurer; elle ne voyoit, autour d'elle, " que de farouches ennemis de ſon hon- " neur, qui ne ſe laiſſerent toucher, ni par " ſes prieres, ni par ſes larmes. Aban- " donnée à ſon ſeul déſeſpoir, livrée à une " agitation d'eſprit ſi grande, qu'elle étoit " incapable de prendre aucune réſolution, " elle n'eut pas la force de s'oppoſer à un " projet auſſi indécent qu'irrégulier; ils " la ſoumirent à l'inſpection de la matrone; " enſuite ils ſe retirerent promptement, en " la laiſſant preſque ſans connoiſſance."

" La Demoiſelle Poulin n'étoit pas " encore entiérement revenue de cet éva- " nouiſſement, lorſque ſon pere rentra " chez lui. Surpris de la ſituation dé- " plorable où il la trouva, & de voir ſes " joues baignées de larmes, ſon premier " mouvement fut d'y mêler les ſiennes. " Quand ſa fille eut un peu recouvré ſes " forces, & qu'elle put lui expoſer l'ou- " trage qu'elle venoit d'eſſuyer, la plus " vive indignation ſuccéda bientôt, dans " ſon ame, au ſentiment ſtérile de la tri-

" ſteſſe,

" ſteſſe, & dès-lors il réſolut d'en tirer une " vengeance prompte & éclatante."

Dès le lendemain (le 10 Avril), il conduiſit ſa fille devant les Juges de Guiſe, & il leur rendit plainte: il pourſuivoit, devant ces Juges, la réparation qui étoit due à ſa fille; mais les coupables, pour éviter de comparoître en preſence de leurs Juges, ſe ſont adreſſés à la Cour, & y ont fait aſſigner, ſur leur appel des premiers actes de la procédure, les Sieur & Demoiſelle Poulin. Ils n'ont oſé déſavouer la viſite, qui étoit prouvée. d'ailleurs, par l'information; mais ils ont cru qu'en employant un menſonge groſſier, ils échapperoient à la vengeance de la juſtice. Ils ont eu l'impudence de ſoutenir que cette viſite avoit été requiſe par la Demoiſelle Poulin & par ſes parens.

M. Sanſon Duperron, Avocat du Sieur & de la Demoiſelle Poulain diviſoit ſa défenſe en quatre parties. " Quatre moyens, " diſoit-il, s'élevent contre les coupables. " Ces moyens ſont le *défaut de réqui-* " *ſition*, l'*incompétence*, l'*irrégularité* & la " *vexation*."

Quant au défaut de réquiſition la preuve en éclatoit de toutes parts, les coupables

ne repréſentoient ni ne pouvoient repréſenter aucun acte qui contînt cette réquiſition.

Non-ſeulement les Officiers de la Mairie de Guiſe n'avoient point été requis, ils étoient encore *incompétens* pour faire la viſite qu'ils ont faite. " Leur incompétence " réſulte de la nature même de la juriſ- " diction qu'ils exerçoient, ils étoient ce " qu'on appelle en pluſieurs cantons de " Picardie, *des Juges fonciers*, électifs par " les habitans, & choiſis parmi eux. Ils " n'étoient ni gradués, ni pourvus en titre. " L'un eſt Laboureur, l'autre eſt Tiſſerand. " Leur juriſdiction, toute civile, ſi même " elle mérite ce nom, ne s'étend que ſur " des objets de la plus légere importance. " En un mot, ils n'étoient, dans leur Vil- " lage, à très-peu de choſe près, que ce " qu'un Syndic eſt ordinairement dans le " ſien. De-là, il réſulte qu'ils étoient ab- " ſolument incompétens de faire, dans la " maiſon du Sieur Poulin, une deſcente " qui avoit pour objet la recherche d'un " crime auſſi grave que celui de la ſup- " preſſion de part."

Mais

Mais en ſuppoſant que ces Officiers euſſent été compétens, en ſuppoſant également qu'ils euſſent été requis, l'irrégularité de leur *viſite* ſuffiſoit ſeule pour la faire proſcrire : & c'eſt ce que prouvoit ſans replique le Défenſeur de la Demoiſelle Poulin. Il prouvoit également la *vexation* dans les circonſtances dans leſquelles ils ont fait leur deſcente.

Mais, diſoient les Officiers de Marli, notre procès-verbal, loin de flétrir la réputation de la Demoiſelle Poulin, prouve, au contraire, ſon innocence.

" Il eſt vrai que le rapport de la ſage-
" femme rend témoignage à la vertu de la
" Demoiſelle Poulin; mais pourquoi ce
" rapport a-t-il été fait? On a donc élevé
" des ſoupçons ſur cette vertu; quelques
" calomnieux qu'ils ſoient, ils ne s'effa-
" ceront jamais entiérement; c'eſt une
" plaie profonde fait à l'honneur de la
" Demoiſelle Poulin, que le tems pourra
" cicatriſer, mais dont la cicatrice même
" rappellera toujours le ſouvenir. Le pere
" a perdu l'eſpérance flatteuſe de ſe don-
" ner un gendre, qui ſervît de ſoutien &
" d'appui à ſa fille, & celle-ci ſe voit
" réduite

" réduite à renfermer, dans l'obſcurité " d'un Couvent, où elle s'eſt déja retirée, " ſa vertu calomniée."

Par Arrêt rendu le 2 Octobre 1776, ſur les concluſions du Miniſtere public, les Officiers de la Mairie de Marly près Guiſe, ont été condamnés à différentes peines. Comme cet Arrêt eſt très-important, ſoit pour le fond de la queſtion en elle-même, ſoit pour fixer le pouvoir de ces ſortes de Juges, nous allons le tranſcrire.

" Notredite Chambre reçoit les parties " d'Aujollet (*) oppoſante à l'exécution de " notre Arrêt par défaut; faiſant droit ſur " l'appel interjetté par leſdites parties d'Au- " jollet, met l'appellation & ce dont eſt appel " au néant; émendant, évoquant le principal " & y faiſant droit, fait défenſes auxdites " parties d'Aujollet de récidiver; ordonne " qu'elles ſeront tenues de reconnoître la fille " Poulin pour fille d'honneur & vertueuſe, " & d'en paſſer acte au Greffe du Bailliage " Royal de Guiſe, ſinon que notre préſent " Arrêt vaudra ledit acte; condamne Ni- " colas-Pierre Huttin & Alexandre Fayola,

(*) Les Officiers de la Mairie de Marly près Guiſe.

" ſolidaire-

" ſolidairement en ſix cens livres de dom-
" mages-intérêts, par forme de réparation
" civile envers ladite fille Poulin. Faiſant
" droit ſur les concluſions de notre Procu-
" reur-Général, *fait défenſe aux Juges de*
" *ſe tranſporter, pour faire des viſites, ſans*
" *ordonnances préalables*; enjoint à Nicolas-
" Pierre Huttin, Lieutenant de Maire de la
" Juſtice de Marly, & Alexandre Fayola,
" Echevin en la même Juſtice, d'être plus
" circonſpects à l'avenir, *& de ne plus, de*
" *leur ſeule volonté, en qualifiant leur démar-*
" *che d'acte judiciaire, ordonner & faire ex-*
" *écuter la viſite des veuves ou filles que le*
" *bruit public annonceroit être enceintes, &*
" *de ſe tranſporter chez elles; ſauf, dans le*
" *cas où, par des informations juridiquement*
" *faites, des veuves ou filles ſeroient chargées*
" *d'avoir celé leurs groſſeſſes, & d'être accou-*
" *chées ſans l'avoir déclaré, à les pourſuivre*
" *extraordinairement, & à les faire viſiter*
" *s'il y échet*; & pour l'avoir induement fait,
" & fait faire envers la perſonne de la fille
" Poulin, ordonne que Nicolas-Pierre
" Huttin & Alexandre Fayola demeureront
" interdits de toutes fonctions pendant ſix
" mois; & que notre préſent Arrêt, à cet
" égard,

" égard, leur ſera ſignifié à la diligence du " Subſtitut de notre Procureur-Général au " Bailliage de Guiſe, qui ſera tenu d'en " certifier notredite Cour au mois ; con- " damne leſdits Nicolas-Pierre Huttin, Alex- " andre Fayola, & Etienne Bée ſolidaire- " ment aux dépens des cauſes principales, " d'appel & demandes, envers leſdites Par- " ties de Samſon Duperron : permet aux- " dites Parties de Samſon Duperron de faire " imprimer le préſent Arrêt juſqu'à con- " currence de cent exemplaires, & d'en " faire afficher dix par-tout où bon leur " ſemblera, le tout aux frais & dépens ſo- " lidaires deſdites parties d'Aujollet Si man- " dons, &c.

PHISIQUE.

PHISIQUE.

LETTRE De M. De Morveau à M. Gueneau de Montbeillard,

Sur l'influence du fluide électrique dans la formation de la Grêle.

LE Mémoire que vous m'avez fait l'honneur de m'adreſſer pour le préſenter à nôtre Académie, rend bien intéreſſant l'examen des cauſes de la formation de la grêle ; quel avantage pour l'Etat & pour les particuliers ; quelle gloire pour la Phyſique, ſi, après nous avoir enſeigné l'art, d'enchaîner la foudre, & de nous mettre à l'abri de ſes feux, elle nous donnoit encore les moyens de prévenir ou de diſſiper cet autre météore, ſouvent auſſi funeſte pour ceux qui ſe trouvent expoſés à ſa chûte, toujours terrible dans ſes effets ; qui détruit, en un inſtant, la ſubſiſtance de pluſieurs milliers de familles ; qui ruine les eſpérances de pluſieurs récoltes, & porte encore, loin des campagnes qu'il a déſolées, une intempérie de refroidiſſement, capable d'arrêter la fructifi-

cation des végétaux les plus utiles, quelquefois même d'intéreſſer la vie des hommes !

Je vous félicite, Monſieur, d'avoir conçu le premier cette belle idée, de vous en être occupé en patriote ; & après avoir raſſemblé tout ce qui pouvoit rendre probable l'influence de la matière électrique, pour la formation de la grêle ; d'avoir développé & calculé les moyens phyſiques & économiques d'exécution ; animé par votre exemple, j'ai fait quelques réflexions ſur la théorie qui doit ſervir de baſe à ce grand projet ; elles ſont trop favorables au ſyſtême des *para-grêles*, pour que je ne m'empreſſe pas de vous les communiquer.

Une Académie de Province annonça, il y a une vingtaine d'années, pour ſujet de ſon Prix, la queſtion de la formation de la grêle ; les parties frigorifiques étoient alors à la mode ; le Pere Meneſtrier s'en ſervit aſſez ingénieuſement pour réſoudre ce Problême, & ſa Diſſertation fut couronnée ; mais le règne de cette hypothèſe étoit paſſé, lorſque notre Académie fit imprimer, en 1769, dans le premier Tome de ſes Mémoires, la Diſſertation de M. Barberet, ſur le Même ſujet dont vous me parlez dans votre dernière ;

vous

vous y avez ſûrement remarqué, que notre Confrère appuye preſque toujours ſon explication ſur les faits & ſur les grandes loix phyſiques ; de ſorte que l'on peut dire que l'on n'a encore rien propoſé de mieux ; cependant, il s'en faut beaucoup que la matière ſoit éclaircie au point d'interdire des recherches ultérieures, ni même que ſes conſéquences ſoient toujours à l'abri de toutes objections.

Je croirai, par exemple, volontiers avec notre Confrère, que la grêle n'eſt que de l'eau en état de glace ; que les phénomènes de ſa chûte, ſont les mêmes que ceux de la peſanteur ; que les vapeurs peuvent être portées, pendant l'été, dans une region plus élevée, par conſéquent plus froide, & y éprouver une plus forte condenſation ; enfin, que les vents, qui accompagnent toujours les tempêtes, contribuent à la prompte congélation, en déplaçant ſucceſſivement l'athmoſphère tempérée qui environne ces vapeurs ; mais les trois autres cauſes me paroiſſent ſuſceptibles de bien des difficultés. 1°. Quoique nous ſachions bien, par l'expérience journalière, que la glace devient plus froide par le mêlange des ſels, il n'y

aura aucune raiſon d'en conclure qu'ils contribuent à la formation de la grêle, tant qu'il n'y aura aucune preuve de l'exiſtence de ces ſels dans l'athmoſphère, tout-au-moins dans les nuages, tant que l'on n'aura pas expliqué comment ces ſels produiſent une plus forte condenſation en été qu'en hiver; comment, après avoir contribué à la congélation des vapeurs, ils pourroient s'en ſeparer au point qu'il n'en reſtât aucune partie dans ces petits ſolides. 2°. Suivant M. Barberet, les parties ignées, comprimées par le choc des vapeurs qui ſe rencontrent, réagiſſent avec force, ſe dégagent, ſe réuniſſent & ſe font jour à travers la nuée; or, ce n'eſt encore qu'une ſuppoſition, même peu conciliable avec les effets connus du choc des corps; car, comme il ne parle ici que de la matière ignée qui produit la chaleur, & non de celle qui donne les phénomènes électriques, il eſt ſûr qu'elle doit plutôt être augmentée qu'affoiblie par la colliſion; on ſait, à la vérité, qu'il y a des efferveſcences froides; mais en donnant l'obſervation de celle que produit l'eſprit de nitre *médiocrement fort*, avec la ſoude en *cryſtaux*, j'ai fait voir que l'effet naturel de la

la colliſion, n'étoit alors que maſqué par l'effet contraire & proportionnel d'une cauſe étrangère. *(Mémoires de l'Académie de Dijon, Tome II, page 183.)*

3°. Enfin notre Confrère met en jeu l'électricité, il la regarde comme une des cauſes de la formation de la grêle; je le crois comme vous, Monſieur, parce que les phénomènes de ces deux météores ſont preſque toujours ſimultanés; mais la manière dont il le conçoit, ne paroît pas vraiſemblable; la preuve que l'abſence du fluide électrique ne peut congeler les vapeurs, c'eſt qu'un corps électriſé en moins, ne change pas de température; c'eſt que nos globes & nos plateaux ne fourniſſent jamais plus de fluide électrique, que pendant les grands froids; c'eſt que les Phyſiciens ont obſervé que dans les tems où l'électricité de nos machines étoit la plus foible, le verre acquéroit, au contraire, le plus de chaleur; d'ailleurs, il ſuivroit de cette hypothèſe, que le fluide électrique pourroit quitter l'eau, l'un de ſes plus puiſſans conducteurs, pour ſe porter ſur des corps métalliques, placés à une très-grande diſtance;

tance ; il ſuivroit, qu'il n'y auroit plus ſimplement de décharge pour rétablir l'équilibre, mais perte totale d'un côté, pour produire excès de l'autre ; il ſuivroit, enfin, que la grêle ne pourroit tomber, ne pourroit même ſe former que quand la nuée qui, d'abord abonde en fluide electrique, en ſeroit preſque entièrement dépouillée ; que dès-lors, il ne devroit plus y avoir ni éclair, ni tonnerre, dès que la grêle a paru ; & l'expérience eſt contraire ſur tous ces points.

Voilà, Monſieur, ce qui m'a toujours raſſuré ſur les effets que M. Barberet attribue aux barres métalliques, & j'ai d'autant moins héſité de les recommander, à l'exemple & d'aprés l'expérience, déja ancienne, des Colonies Angloiſes ; que même, en adoptant ce ſyſtême qui n'admet aucune diſtinction entre le fluide électrique & le feu actuel, la concluſion contre les para-tonnerres ne ſeroit pas encore fondée, en ce qu'ils ne feroient qu'ajouter à l'action continuelle & très-multipliée des croix des clochers, des girouettes & autres ferrures élevées, l'effet de conduire, ſans danger pour nous, la matière deja ſéparée des nuées, ou par des écoulemens

lemens ſucceſſifs, on par des exploſions ſpontanées.

Je vais eſſayer préſentement d'appuyer la même thèſe de l'influence du fluide électrique dans la formation de la grêle, ſur des principes & des obſervations qui me conduiront à une conſéquence directement oppoſée à celle de M. Barberet.

La grêle n'étant bien certainement que des gouttes de pluie congelées, ce ſeroit, ſans doute, aller trop loin que de dire, que la grêle ne peut jamais exiſter ſans électricité, & je n'ai nullement été étonné de ce que m'a aſſuré un homme, très-digne de confiance à tous égards, qu'il avoit vu la même pluie tomber en grêle ſur les glacières de Savoie, & en gouttes fluides dans le vallon, ſans qu'il y eût aucun phénomène électrique, ni même aucun ſigne d'orage; mais je crois qu'il n'eſt pas beſoin d'avertir auſſi, que ni cet exemple, ni pluſieurs autres de même nature, ne peuvent être tirés à conſéquence, par rapport à la grêle qui tombe ſur des plaines dont la température eſt ſi différente, & quand on voit d'autre part que c'eſt dans l'été même que les grêles ravagent nos campagnes, qu'elles

ſont

ſont rares en automne; qu'il ne tombe au printems que du greſil; que tous les Obſervateurs atteſtent de concert qu'il n'y a point de grêle, au moins conſidérable, ſans tonnerre, & que ſi l'apparition de ce météore nous a quelquefois étonné au milieu des hyvers, il a encore été accompagné des éclairs & du bruit de la foudre *. Il eſt difficile de ſe refuſer à la préſomption, que l'électricité eſt une des cauſes habituelles, plus ou moins immédiates, de la formation de la grêle; peut-être qu'en cherchant à nous rendre compte de la manière dont elle contribue à la production de ce phénomène, nous parviendrons à changer cette probabilité par l'évidence de l'explication.

C'eſt une vérité bien reconnue aujourd'hui par tous les Phyſiciens, que l'évaporation eſt la cauſe immédiate du refroidiſſement; il n'importe par quel moyen on produit cette évaporation, l'effet ſera le même, à moins qu'une autre cauſe ne re-

*. Le tonnerre gronda ſans interruption, pendant la chûte de la fameuſe grêle obſervée par M. *de Ratte*, à Montpellier, le 30 Janvier 1741. (Encyclopédie, article Grêle.)

ſtitue

ſtitue en même-tems une nouvelle chaleur: l'une des plus belles expériences de ce genre, eſt la congélation de l'eau en été, ſans ſels, ſans glace, ſans vent, & par la ſeule évaporation ſpontanée de l'éther; nous la répétâmes publiquement le 12 Juin dernier, à la Séance de notre Cours de Chymie; l'athmoſphère de la Salle étoit à 17 degrés du thermomètre de Réaumur; on entoura d'un linge fin une petite phiole remplie d'eau; on l'imbiba, à pluſieurs repriſes, de bon éther, qu'on laiſſoit enſuite évaporer à l'air libre, même ſans agitation; en ſept minutes, l'eau fut congelée au point de briſer la phiole, & de ſoutenir le paſſage, de main en main, dans la plus grande partie de l'aſſemblée.

Je poſe, pour ſecond principe, que l'électricité augmente ſenſiblement l'évaporation, c'eſt-à-dire, que toutes choſes d'ailleurs égales, un liquide éprouve une perte plus conſidérable, quand il ſe trouve dans une athmoſphère ſurchargée de fluide électrique; que cet effet eſt d'autant plus marqué, que le liquide eſt de ſa nature plus évaporable; enfin, que la multiplication des ſurfaces le favoriſe, quoique le progrès ne

ſoit pas dans une exacte proportion : toutes ces propoſitions réſultent clairement des expériences de M. l'Abbé Nollet ; ce Phyſicien a obſervé que 4 onces d'eau, électriſée pendant cinq heures de ſuite, avoient perdu 8 grains dans un vaſe de verre, 10 grains dans un vaſe de métal, tandis que pareille quantité de même eau non électriſée, n'avoit perdu conſtamment que $\frac{1}{3}$ grains. (*Recherches ſur les Phénomènes électriſés, Diſc.* 4, *page* 315. *& ſuivantes.*)

L'application de ces principes ſe fait ici tout naturellement ; une nuée eſt un amas de vapeurs abondamment chargé de matière électrique ; tant qu'il y a excès de cette matière, elle favoriſe continuellement l'évaporation ; & puiſque l'évaporation produit le refroidiſſement, il eſt tout ſimple que par la ſucceſſion des inſtans, les vapeurs, ainſi électriſées, ſe condenſent, & arrivent au point de congélation, parce que la matière électrique n'eſt pas plus capable de reſtituer la chaleur actuelle, que l'éther qui forme une athmoſphère autour de la phiole remplie d'eau ; quoique nous ne puiſſions douter que cette liqueur ne contienne bien plus qu'elle de principe inflammable ; ſi donc

donc on parvient à ſoutirer, à épuiſer cette matière ſurabondante, à meſure qu'elle s'entaſſe dans l'année, l'effet décroîtra comme la cauſe, ou plutôt il ceſſera tout de même, que dans notre expérience on eût arrêté le refroidiſſement, en écartant de la phiole le linge imbibé d'éther; tout de même, que dans l'expérience de M. l'Abbé Nollet, on eût arrêté l'évaporation, en plaçant une pointe qui eût attiré & diſſipé le fluide électrique à meſure qu'il en chargeoit ſon conducteur.

Je ſens combien il y a encore à deſirer pour la pleine conviction de cette hypothèſe; cependant voici de nouvelles réflexions qui me paroiſſent devoir fortifier la confiance.

Il réſulte des obſervations de M. Ronayne, communiquées à la Société Royale de Londres par M. Henley, que l'air eſt bien plus électriſable en hyver qu'en été; que cette électricité eſt poſitive, & qu'elle eſt d'autant plus forte que les vapeurs ſont plus condenſées; (*Journal Phyſiq. Tom. IV. pag.* 14.) L'Auteur n'imagine pas, pour cela, que le froid électriſe en plus, & la chaleur en moins; il croit, d'après les expériences de M. Franklin, que l'une des

électricités eſt le produit de l'autre ; il ſuffiroit donc toujours de diminuer l'intenſité de la première pour faire ceſſer les phénomènes des deux genres.

La répulſion par laquelle Newton expliquoit l'évaporation, ne me paroît qu'un effet ſecondaire qui ſuppoſe une cauſe antérieure ; car ce n'eſt pas l'eau, mais la vapeur de l'eau qui éprouve cette répulſion. Or, qu'eſt-ce que la vapeur d'un fluide ? ſinon le produit de ſa combinaiſon avec un fluide plus volatil qui lui ſert de diſſolvant ; c'eſt ce que le Lord Kames appelle *attraction élective*, (Journal Phyſique, Tom. II, pag. 97,) & qui ne ſignifie autre choſe qu'attraction d'affinité ; mais il eſt plus que probable que l'air ne peut ſe charger des particules de l'eau qu'autant qu'elles ont été précédemment diſſoutes par le feu ; que la proportion de cet intermède doit être plus conſidérable pour l'état de vapeur que pour l'état de ſimple fluidité : dès-lors, je conçois que pour élever, par exemple, une partie d'eau, il faut une partie d'air & deux parties de feu ; que ſi ce feu néceſſaire au point de ſaturation de la vapeur n'eſt pas apporté par l'air lui-même, que s'il n'eſt pas fourni par quelque foyer

foyer prochain, que s'il eſt pris enfin ſur la maſſe de l'eau qui reſte ſans être convertie en vapeurs, cette maſſe doit infailliblement changer de température, & éprouver un refroidiſſement. On voit au premier coup-d'œil, dans cette marche de la nature, pourquoi la ſeule action du vent, ou de l'air agité, produit du froid; pourquoi, au moment de la congélation de l'eau, l'air qui lui étoit uni par l'intermède du feu, ſe dégage, ſe précipite en quelque ſorte, reprend ſon élaſticité, & occaſionne la rupture des vaiſſeaux; pourquoi, à feu égal, l'ébullition eſt d'autant plus prompte que l'air a un contact plus libre; pourquoi enfin l'évaporation peut être auſſi conſidérable en hyver qu'en été, à raiſon de la denſité de l'air.

Rien ne nous empêche d'ajouter à cette théorie la belle idée du Docteur Franklin, pour completter l'explication de tous les phénomènes qui appartiennent à la diſſipation du feu actuel, ou de la chaleur.

En conſéquence, le feu commun ſera conſidéré, tout auſſi-bien que le feu électrique, comme un fluide capable de pénétrer les corps, & tendant à l'équilibre; les corps ſeront diſtingués par leur propriété de

de *conduire* plus ou moins facilement la chaleur. L'on concevra, par ce moyen, pourquoi le plomb coulé ſur le plomb, devient plutôt ſolide que lorſqu'il eſt coulé ſur le bois ; pourquoi le fer refroidit ſenſiblement la main qui le touche : on dira que la plume, les poils, la laine, &c. entretiennent notre chaleur, parce qu'ls ſont moins propres à conduire ce fluide, & qu'ils empêchent l'air de nous l'enlever ; on regardera le mêlange de glace & de ſel comme un compoſé qui acquiert à un plus haut degré la vertu de ſoutirer la chaleur ; on placera enfin dans la claſſe des conducteurs les plus puiſſans, l'eſprit de vin, l'éther, & les autres ſubſtances ſpiritueuſes ou volatiles.

Partant de ces principes, je demanderai que l'on m'accorde ſeulement que la vapeur électriſée devient un meilleur conducteur de chaleur, que celle qui ne l'eſt pas. Rien de ſi probable ; car un fluide électriſé approche plus de la nature des ſubſtances volatiles & ſpiritueuſes ; nous le ſentons par l'analogie ; nous le voyons par l'obſervation, puiſque l'eau électriſée devient ſenſiblement

plus

plus évaporable ; il n'en faut cependant pas davantage pour fonder mon explication.

Si on objecte que toutes les vapeurs de la nuée étant ſuppoſées dans ce cas, aucune ne doit paſſer à la condenſation, encore moins à la congélation ; je répondrai que les vapeurs d'une nuée ne ſe condenſent pas au même inſtant ; la preuve eſt, qu'elles ne tombent pas en maſſe, mais en gouttes : or, ſi ces gouttes ſe forment & ſe groſſiſſent ſucceſſivement * il y a donc, dans tous les tems, une partie encore en vapeur, une partie déja condenſée, à un degré quelconque ; & ce ſera préciſément la partie de vapeurs électriſées, qui fera, autour des molécules condenſées, fonction de *meilleur conducteur* du feu commun, fonction de notre éther autour de la bouteille ; elle le fera indubitablement, malgré le mêlange des parties deſtinées à paſſer à des états ſi différens, tout de même que le mêlange d'eau & d'éther laiſſa l'eau en glace ſur la boule du thermomètre de M.

* Pluſieurs Auteurs ont remarqué que la grêle qui tomboit ſur les montagnes, étoit ordinairement plus petite que celle qui tomboit dans les vallées, ce qu'ils expliquent par l'accroiſſement qu'elle prend dans ſa chûte, en congelant les vapeurs qui la touchent. (*Encyclopédie, article Grêle.*)

Franklin.

Franklin. (*Journal Phyſ. Tom II. page* 453.) Elle le fera avec d'autant plus d'avantage, que les ſurfaces ſe trouveront plus multipliées, que l'air ſera plus ambiant, plus acceſſible, plus agité; & il en réſultera la grêle. Au contraire, la condenſation ſera toujours d'autant moins forte que le fluide électrique aura été plutôt ſoutiré & rendu à la terre par les pointes métalliques.

Enfin, pour ajouter l'éxpérience à l'analogie, j'ai eſſayé de produire un refroidiſſement par l'électricité artificielle de nos machines; j'ai pris, pour cela, deux thermomètres parfaitement comparables, je les ai ſuſpendus à un long tube de verre, à 15 pouces de diſtance l'un de l'autre; leurs boules couvertes chacune d'un petit linge pareil, ont été plongées, au même inſtant, dans l'eſprit de vin; puis ayant fait communiquer l'une de ces boules au conducteur par le moyen d'un fil de laiton, on a tourné le plateau pour charger; la liqueur a commencé à baiſſer dans les deux thermomètres, toujours un peu plus dans celui qui étoit électriſé; & au moment où elle a paru s'arrêter pour remonter, j'ai obſervé le refroidiſſement de 4 degrés dans le thermomètre communiquant

muniquant au conducteur, & de 3 degrés ſeulement dans l'autre. Pour aſſurer ce réſultat, j'ai ſubſtitué l'un de ces deux inſtrumens à la place de l'autre; après les avoir laiſſés revenir au même point, & ayant au ſurplus opéré de la même manière, le thermomètre électriſé a deſcendu cette fois de 3 degrés $\frac{1}{4}$, l'autre, de 3 degrés ſeulement; ainſi, voilà un refroidiſſement au moins de $\frac{1}{4}$ de degré qui ne peut être attribué qu'à l'électricité, puiſqu'elle forme ici la ſeule différence.

Vous ſentez, Monſieur, combien cette expérience peut devenir concluante; lorſqu'avec de très-fortes machines, dans des jours favorables à l'électricité, on en aura varié les effets ſur des liqueurs inégalement évaporables, j'imagine que l'on pourroit même y faire ſervir l'électricité naturelle, en la conduiſant par un fil de métal dans un vaſe rempli d'eau, & plaçant à peu de diſtance un autre vaſe pareil, chacun recevant la boule d'un thermomètre très-exact & très ſenſible, alors, l'obſervation conjointe des progrès de l'évaporation & du refroidiſſement pourroit donner, dans les grands orages, des différences plus marquées, & d'au-

tant plus capables de décider la queſtion, qu'il n'y auroit plus ni ſuppoſition, ni annalogie; que ce ſeroit, en un mot, l'effet du même fluide ſur la même matière. Je me propoſe d'ajouter, l'été prochain, ce petit appareil à la pointe iſolée que j'ai établie ſur ma maiſon.

Je ſuis, &c.

PROCÉDÉ.

Pour faire le Métal fuſible dans l'eau de M. MARGRAF.

PLUSIEURS perſonnes nous ayant paru deſirer de connoître les proportions dans leſquelles on fait cette ſubſtance métallique ſingulière, nous nous empreſſons de les ſatisfaire. Prenez deux parties de biſmuth, une partie de plomb & une autre d'étain. Faites fondre le tout dans un creuſet. Verſez votre mêlange métallique ſur une plaque de tôle, & vous aurez un régule, couleur de l'étain, qui eſt caſſant. Si vous le mettez dans de l'eau bouillante, & que vous continuiez à faire bouillir l'eau une ou deux

deux minutes, vous verrez votre métal ſe fondre, & rouler comme un ou pluſieurs globules de mercure au fond de l'eau.

C'eſt une de ces petites découvertes que M. Margraf, célèbre Chymiſte de Berlin, fait dans ſes momens de loiſirs, ou dans l'intervalle de ſes grands travaux. Elle prouve que les propriétés des mêlanges ou des combinaiſons, ne ſont pas toujours relatives & dépendantes des ſubſtances dont elles ſont faites. Car aucune des ſubſtances métalliques qui entrent dans ce mêlange, n'eſt ſuſceptible, comme on ſait, de ſe fondre dans l'eau bouillante.

Journal de Phyſique, page 60.

AGRICULTURE.

NOUVEAU Semoir inventé en Italie.

ON doit compter au nombre des inventions les plus utiles, celle d'un nouveau Semoir, dont on eſt redevable à M. Pierre Ardouin, Profeſſeur public d'Agriculture dans l'Univerſité de Padoue. Ce Semoir, qui date de l'année 1770, a été ſoumis à un examen juridique, & l'on a comparé ſes effets avec ceux du Semoir ordinaire & d'un autre Semoir inventé par le noble Aloyſe Dolfin. Pluſieurs perſonnes inſtruites & d'une probité reconnue, ont aſſiſté à l'enſemencement, & ſuivi avec exactitude les progrès de la végétation juſqu'au moment de la récolte; & il réſulte de leur témoignage qu'une meſure de ſemence en a produit 10 $\frac{1}{3}$ au moyen du Semoir ordinaire; 23 $\frac{3}{4}$ au moyen du Semoir de M. Dolfin; & 33 $\frac{1}{4}$ au moyen du Semoir de M. Ardouin. Cette différence

eſt

eſt ſans doute aſſez conſidérable pour faire donner la préférence à celui ci.

MANIERE économique de nourrir les Chevaux.

DEPUIS que l'on ſait que la paille contient le corps ſucré, on n'eſt plus étonné qu'on puiſſe nourrir les chevaux avec cette ſubſtance; c'eſt ce qu'on obſerve en Eſpagne, où tous les végétaux, en général, ſont plus ſucrés que dans nos climats, & par conſéquent plus ſubſtantiels pour les animaux qui s'en nourriſſent. Quoique dans la partie méridionale de la France, la paille ſoit très-bonne, elle ne vaut point celle d'Eſpagne, & en général, plus on approche du Nord & de tous les pays froids & humides, moins la paille a de corps, c'eſt-à-dire, de corps doux, capables de nourrir. Tous ces faits ſont connus, mais bien des perſonnes ignorent, qu'il eſt poſſible de nourrir un cheval exercé, avec la moitié moins d'avoine, qu'on ne leur en donne

donne ordinairement. C'eſt néanmoins ce qu'une expérience récente, faite aux environs de S. Marcellin, en Dauphiné, ſemble prouver.

Un particulier, perſuadé qu'un cheval qui mange l'avoine en perd environ la moitié, parce qu'il en avale une partie ſans la broyer, laquelle ne ſe digere pas, & devient par conſéquent inutile, a eſſayé de la faire tremper dans l'eau pendant vingt-quatre heures, dans l'intention de la ramollir & de la rendre plus propre à ſubir l'action de la maſtication. Il aſſure qu'avec la moitié de la portion ordinaire ainſi préparée, on peut conſerver les chevaux auſſi forts & auſſi vigoureux que ceux qui en prennent le double ſans être préparée. Alors, il n'y a rien de perdu, le cheval digere tout, & aſſez facilement. On cite l'exemple d'un cheval ruiné qui a été rétabli de cette maniere. Un autre particulier de St. Laurent-du-Pont, écrit une Lettre qui vient à l'appui de ce que le premier avance. Il dit que ce moyen n'eſt pas nouveau, qu'il eſt connu depuis long tems dans quelques parties du Dauphiné, & que les Marchands de chevaux de ces cantons, n'oublient

n'oublient jamais de le mettre en uſage. Il ſeroit à ſouhaiter qu'un moyen d'économie auſſi ſimple, bien établi, fût plus généralement connu, ſur-tout quand on ne peut pas douter, que la nourriture d'un cheval coûte aujourd'hui plus cher dans une grande ville, que celle d'un homme.

ANEC-

ANECDOTES.

Fête des bonnes gens de Canon & de Bricquebec.

TOUS les papiers publics ont annoncé l'inſtitution de la fête des bonnes gens par le Seigneur de Canon en Normandie. Monſieur l'Abbé le Monier, dans un recueil de Lettres qu'il vient de publier, a raſſemblé d'une maniére tres intereſſante les différens détails de ces fêtes. Une partie de ce Recueil eſt deſtinée à faire connoître les vertus domeſtiques des reſpectables villageois, qui ont obtenu les prémiéres Couronnes. L'auteur, remarque avec raiſon que parmi les gens de la campagne les défauts ſont francs comme les bonnes qualités. Il en cite pluſieurs exemples: en voici un qui ne peut manquer de faire plaiſir. Un Pêcheur de la Hougue étoit brouillé avec ſon beau-frere; ce beau frere tombe dans la miſere; le Pêcheur l'aborde & lui dit: " écoute donc, beau-frere, je ne " t'aime guéres, tu ſais bien pourquoi; " mais faut-il pour cela que tu meures de " faim?

" faim ? on m'a dit que tu n'as pas de pain " chez toi : eſt-ce que tu ne ſais pas qu'il " y en a chez nous ? viens en prendre, & " tout ce qu'il te faut : je ne t'en aimerai " pas plus, va, ne crains rien." Voilà des mœurs ſauvages ! Vous n'approuverez point les derniers mots, dit l'Auteur ; je les aime pourtant mieux, ajoute-t-il, qu'une réconciliation traitreſſe.

Charles Duret, âgé de trente deux ans, a mérité l'année derniere la couronne de *bon chef de famille*. Dès l'âge de quatorze ans il a pris le timon de la charrue, que ſon pere infirme ne pouvoit plus conduire. Après la mort de ſon pere, il s'eſt fait le pere de huit freres & ſœurs & le premier domeſtique de ſa mere. Il a fait valoir & proſpérer une ferme conſidérable.

La Dame Legros a été élue *Bonne Femme*. Elle eſt renommée dans tout le Pays par ſa bienfaiſance, ſa charité & toutes les vertus chrétiennes & ſociales. Elle a eu dix enfans ; lorſqu'elle allaitoit un de ſes enfans, ſa ſervante non mariée accoucha. Les plus zélées des voiſines vouloient qu'on jettât la mere & le fils à la porte. La bonne Dame Legros n'en voulut rien faire & les

garda. La ſervante n'a pas vécu longtems; le fils eſt vivant. On ne peut s'empêcher de rapporter ici la converſation qu'eut l'Auteur de ces Lettres avec cette femme ſi remplie d'humanité. " Quand j'aurois " du mandier mon pain, diſoit-elle avec " vivacité, je n'aurois pas abandonné cet " enfant; il étoit né dans notre maiſon; " ma mere, qui mourut quinze jours après " ſa naiſſance, me dit dans ſes derniers " momens: ma fille! n'abandonne pas ce " petit garçon-là: Dieu t'en récompenſera " quelque jour. Et puis, il étoit ſi gentil! " Quand ſa mere étoit à traire nos vaches, " & qu'il pleuroit, je le prenois, je lui " donnois mon ſein en cachette comme à " mon autre enfant.—Ne vous a-t-il ja- " mais donné de chagrin?—Lui! jamais. " Depuis trente-cinq ans qu'il eſt chez " nous, il n'a jamais eu qu'une fois du " chagrin: ce ne fut pas quand il perdit " ſa mere, car il n'avoit qu'un an; ce fut " quand il eut douze ans. Des voiſins " s'aviſerent de lui dire qu'il n'étoit pas " mon enfant: cela lui fit bien de la peine " & à moi auſſi."

Quelle

Quelle ſimplicité ! quelle inclination naturelle à la bienfaiſance ! Malheur aux ames dures qui n'en ſeroient point touchées & qui ne trouveroient de telles Anecdotes intéreſſantes ! Les vertus domeſtiques trouvent donc enfin de la récompenſe & même de la gloire ! on ne ſauroit aſſez le publier : car cette publication eſt propre à multiplier les exemples des bonnes actions & des établiſſemens utiles.

Les perſonnages devant leſquels on s'arrête avec le plus de complaiſance à la lecture de ces Lettres ſi intéreſſantes pour tous les cœurs ſenſibles ſont un Curé de Briquebec, Diocèſe de Coutances en Normandie, que la charité réduit à l'état de ceux qu'il aſſiſte, & deux pauvres Payſannes de la même Paroiſſe, qui employent dix-huit années de leur vie à ſoigner & nourrir leur pere paralytique. Chaque année, l'une d'elles s'eſt fait ſervante de baſſe-cour chez des Fermiers & a donné ſes gages pour ſubſtanter ſon pere, tandis que l'autre reſtoit auprès de lui pour le ſervir ; & l'année d'après, celle qui avoit été ſervante revenoit près du pere remplacer ſa ſœur, qui à ſon tour ſe mettoit en condition

& donnoit pareillement ce quelle pouvoit gagner. M. l'Abbé le Monnier a mis en vers l'hiſtoire de ces deux filles vertueuſes & a arraché des larmes de tous ceux qui l'ont entendu raconter. Ces larmes n'ont pas été infructueuſes. Une perſonne, qui a voulu reſter inconnu, a rendu M. l'Abbé le Monnier dépoſitaire d'une ſomme de trois cent livres. Elle a deſiré que la conduite des deux ſœurs de Briquebec fût ſoumiſe au jugement des Electeurs des Roſieres de Canon, & qu'il leur plût de déclarer ſi ces deux filles leur paroitroient dignes de la couronne, dans le cas où elles auroient eu l'avantage de naître dans l'une des trois Paroiſſes réunies pour la Fête des *Bonnes-gens*; de maniere que d'après leur jugement, elles puſſent recevoir les honneurs des Roſieres dans leur paroiſſe.

Lecture eſt faite à l'aſſemblée de Canon du certificat de la conduite des deux filles du paralytique de *Briquebec*. Cette aſſemblée les juge dignes des couronnes de la bonne fille; les médailles leur ſont décernées, l'auteur eſt chargé de les offrir.

Arrivé à *Briquebec*, l'auteur annonce au prône

prône le couronnement des deux filles pour le Dimanche ſuivant. Semaine intermédiaire employée à faire habiller le père & les deux filles, à tous les préparatifs de la fête, pompe champêtre & peu diſpendieuſe, mai planté à la porte du vieillard, inſcription au-deſſus de ſa porte; entretiens avec le vieillard très-ſimples & très-touchans; portrait hiſtorique du Curé & des deux filles; épiſodes & réflexions naiſſantes du ſujet: tout cela eſt bien doux à lire, mais à lire en entier; on n'en peut rien extraire, tout eſt également intéreſſant.

Le jour du couronnement, à chaque pas l'aſpect des tableaux varie. Tout eſt intéreſſant & capable de faire chérir & reſpecter la vertu.

D'abord on voit une marche ſe former pour aller chercher le vieillard & ſes deux filles. Ce patriarche, âge de 91 ans & paralytique, eſt porté en triomphe par quatre hommes de ſa famille: deux dames, à qui on veut faire honneur, ſoutiennent les bras de ſon fauteuil; la main eſt donnée à ſes deux filles par les deux hommes le plus diſtingués de la paroiſſe; elles vont, précédées de ſept filles

filles vêtues de blanc, qui tiennent à honneur d'être leurs parentes, & forment leur cortége. Le drapeau de la bonne-fille eſt porté en tête, il eſt eſcorté de tambours, de fuſiliers. Tous les habitans d'une paroiſſe immenſe ſont dans l'attente, attente douce & reſpectueuſe.

Les perſonnages de la fête & leur cortége ſont placés ſur une eſtrade élevée au-devant du Preſbytère. Alors on fait lecture du certificat qui atteſte la conduite du vieillard & de ſes deux filles. Probité, ſageſſe, pieté, y ſont annoncées; il porte de plus, que, pendant 18 ans, *chaque année l'une d'elles s'eſt fait ſervante de baſſe-cour chez des Fermiers & a donné ſes gages pour ſubſtanter ſon père, tandis que l'autre ſœur reſtoit auprés de lui pour le ſervir avec une affection vraiement filiale: que l'année d'après, celle qui avoit été ſervante revenoit, près du père, remplacer ſa ſœur, qui, à ſon tour, ſe mettoit en condition, & donnoit pareillement ce qu'elle pouvoit gagner; laquelle conduite elles continuent de tenir encore actuellement*, &c.

Ceux qui n'ont pu ſouſcrire cet acte y joignent leurs ſuffrages par des applaudiſſemens

mens univerſels. Alors les deux ſœurs ſont proclamées *bonnes-filles* & dignes Roſières; elles ſont décorées de rubans & de bouquets, 300 liv. leur ſont offerts comme tribut & hommage payé à leur vertu. Du bled, deux vaches, deux tonneaux de cidre, &c. &c. ſont donnés à diverſes époques.

Un inſtant après, on voit une marche ſe former pour aller à l'égliſe. Le père & les filles ſont reçus à la porte principale par le Clergé en chappes. L'encens & l'eau bénite leur ſont donnés. Eſtrade, fauteuils, tapis, prie-dieu ſont préparés au milieu du chœur pour les recevoir. Après l'évangile, bénédiction des deux couronnes que le ſieur Curé poſe ſur la tête des deux filles. Aux prières du prône, elles ſont recommandées comme dames & patrones de la paroiſſe, &, ſur le champ, elles font un uſage bien louable de leur autorité. On nomme environ quarante pauvres familles à qui les Roſières font remiſe des amendes & confiſcations encourues pour beſtiaux ſaiſis ou délits commis dans les bois de la Seigneurie. Enſuite un orateur, (M. l'Abbé *le Monnier*, car ſon ſtyle le decèle) prononce un diſcours relatif

latif à la fête; il n'en donne que la ſeconde partie dans ſon imprimé; il paroît qu'elle fait regretter au public de n'avoir pas la totalité. Le ſtyle en eſt ſimple, touchant & doux. On voit qu'il a tâché de le proportionner à ſon ſujet & à ſon auditoire. Ce n'eſt pas que, du milieu de cette ſimplicité, il ne ſorte quelquefois des traits d'éloquence; mais c'eſt quand ils viennent d'eux-mêmes. M. l'Abbé *le Monnier* a trop d'eſprit pour affecter péniblement de les faire naître. Par exemple, après avoir peint ainſi le bonheur d'une mère & d'un père qui ſoignent eux-même leurs petits enfans: " Voyez cette " mère tendre, occupée de ſon fils; à cha- " que inſtant du jour, vingt fois pendant la " nuit, ſes regards inquiets interrogent les " beſoins de l'enfant. C'eſt ſa propre ſub- " ſtance qu'elle vient offrir; il lui en coûte " des douleurs aigues; l'enfant déchire le " ſein qui le nourrit; n'importe, la douleur " devient plaiſir dès que l'enfant laiſſe " échapper un ſourire.

" Voyez avec quelle tendreſſe le père, " tout couvert de ſueur & de la pouſſière des " champs, entr'ouvre le berceau; comme

" viſage

" viſage s'épanouit! comme ſon cœur ſe
" dilate, ſi l'enfant lui tend ſes petits bras,
" s'il croit l'entendre balbutier le nom de
" pére!" Après cette apoſtrophe, l'orateur ſélève à une plus grande image " Ames
" froides, s'écrie-t-il, cœurs flétris, vous
" dédaignez ces détails minutieux, ſans
" doute; mais ſçachez que le bonheur y
" eſt attaché; ſçachez que, pendant ces
" occupations que vous croiriez indignes
" de vous, l'ange, protecteur de l'enfant,
" ouvre un grand livre; Dieu dicte, &
" l'ange écrit: il écrit un contrat ſacré
" entre les parens & l'enfant; il trace en
" caractères ineffaçables les peines, les ſoins
" des parens; il ne le fermera plus ſon
" livre. Quand l'âge aura affoibli les
" parens & fortifié l'enfant, il le prendra
" par la main, ſon doigt ſuivra toutes les
" lignes, il lui dira: voilà les engagemens
" que j'ai contractés pour toi, acquitte la
" dette."

Il obſerve encore très-bien les convenances, lorſqu'il parle à des villageois de l'amour de Dieu. Citons ſes propres termes: " Je croirois vous offenſer, Chré-
" tiens, ſi je m'arrêtois long-temps à vous

" prouver que vous devez aimer Dieu; &
" pourquoi vous prouver une vérité dont
" vous êtes convaincus? Vérité que la
" nature entière vous rèpète à chaque in-
" ſtant du jour, & dans toutes vos occu-
" pations champêtres.

" Le grain de bled que vous confiez à
" la terre, vous dit, en s'échappant de la
" main qui le ſeme: bénis celui qui me
" fera germer & multiplier pour ta ſub-
" ſiſtance. Lorſqu'il a tenu ſa promeſſe
" ce grain de bled, lorſqu'il a produit au
" centuple, chaque gerbe que vous ſerrez
" dans ſon lien, vous crie: rends grace au
" Dieu qui m'a fait mûrir. Ces animaux
" qui gémiſſent ſous le poids du joug, vous
" répètent, en haletant: donne ton cœur
" à celui qui m'a créé pour ton ſervice.
" Lorſque le ſoleil ſe lève pour éclairer
" vos travaux, mûrir vos moiſſons & co-
" lorer vos fruits; lorſqu'il ſe couche pour
" rafraîchir l'air & la terre, & vous inviter
" au repos; à chaque inſtant du jour, il
" vous répète: élève ton ame vers celui
" qui alluma mes feux, qui les entretient
" & dirige ma courſe. La pluie qui arroſe
" vos campagnes & les fertiliſe, vous dit,

" en

" en tombant : offre un tribut d'amour au " Dieu qui porte les nuages dans ſa main, " & les preſſe ſur ton champ pour le fé- " conder."

Le morceau qui a dû faire le plus d'effet eſt celui où il adreſſe la parole au vieillard & lui dit : " Pendant dix-huit ans, bon " vieillard, que vous avez vu ces filles re- " ſpectables ſe faire ſervantes, tour à tour, " afin de pourvoir à votre ſubſiſtance, tra- " vailler jour & nuit pour .... vous apporter " au bout de l'année le pain de leur ſueur.... " Pendant ces dix-huit ans, vous avez " gémi de ne pouvoir jamais reconnoître " des ſervices auſſi pénibles..... Con- " ſolez-vous aujourd'hui, la Providence " vient d'acquitter votre dette.

" Béniſſez-la, cette divine Providence, " béniſſez-la ; mais béniſſez auſſi vos en- " fans ; les bénédictions d'un père tel que " vous ſont toujours exaucées. Devant " cette reſpectable aſſemblée, à la face des " autels, que ſi long-temps vous avez " deſiré voir encore une fois, faites pour " vos filles les vœux que vous ne pourrez " peut-être former au lit de la mort. Elles " vont, proſternées à vos genoux, attendre

" votre bénédiction paternelle. Etendez " vos bras défaillans, appuyez vos mains " chancelantes ſur leurs têtes couronnées ; " dites, dans l'effuſion de votre cœur, " répétez avec nous : ô mes filles ! ô filles " chéries ! nourrices de mes vieux ans ! je " n'ai plus rien à deſirer ſur la terre, j'ai " vu récompenſer vos vertus." Tout le pathétique de ce morceau eſt dans l'action du vieillard & des filles : ce n'eſt pas là une éloquence de mots, c'eſt celle du cœur & du ſentiment.

Tous les détails de cette journée ſont très-intéreſſans. Un dîner donné le ſurlendemain de la fête dans le pré voiſin de la maiſon du vieillard, n'eſt pas moins agréable.

" Le pré voiſin de la maiſon du vieillard " nous a ſervi de ſalle à manger. Point " de tables. Les nappes étendues ſur " l'herbe, le patriarche, ſa fille & un vieux " couſin, au bout de l'enceinte, dans un " fauteuil & ſur des chaiſes. Le reſte " de l'aſſemblée, compoſée de trente-ſix " perſonnes, ſur des paquets de fougère. " Depuis quatre ou cinq ans, juſqu'à quatre-" vingt onze ans, des convives de tous les

" âges,

" âges, pas une haleine de vent. Le plus
" beau ſoleil. La nature auſſi riante que
" les convives. De larges cruches de cidre
" à rafraîchir dans le ruiſſeau. Le Ma-
" jordome à genoux pour couper les
" viandes. Un énorme poiſſon porté à la
" ronde. Chacun prend les aſſiettes ſur
" les genoux. Le vieillard & ſa fille centre
" de tous les regards ; leur gloire rejaillit
" ſur toute la famille ; leur bonheur, ſur
" tous les étrangers. Des étrangers ! il
" n'y en a point ; tous ſont frères. Egalité,
" paix, concorde, amitié ; Image vivante
" des agapes des premiers Chrétiens. Au
" lieu de bons mots, des expreſſions de
" ſentiment qui partent d'un cœur & vont
" à tous les autres. L'appétit du vieillard
" augmente le nôtre, ſa gaieté ſe commu-
" nique à toute l'aſſemblée.

" Sur la fin du repas, une mère donne
" le ſignal aux jeunes filles, & les voilà
" parties. Comme autant de *biches*, elles
" ſautent les foſſés, franchiſſent les haies
" des jardins, ne tardent pas à nous rap-
" porter des fruits. Les tabliers en étoient
" pleins, l'herbe & les nappes en ſont
" couvertes. La mère offre des galettes

" faites

" faites à notre inſçu. Notre ſurpriſe fait " grand plaiſir à celles qui ſont dans la " confidence. Comme l'innocence rit de " bon cœur & mange de bon appétit! " La gaieté de la vertu eſt franche, naïve " & pure; il n'y a que celle-là qui *vaille*; " il n'y a que celle-là qui épanouiſſe le " cœur. Le rire équivoque de nos con- " vives de Paris m'attriſte; leurs petites " contractions de lèvres me laiſſent tou- " jours douter s'ils ſont bien aiſes ou *s'ils* " *ſe brûlent.*"

Ce repas, qui ne paroiſſoit fait que pour la gaieté, finit par de bonnes actions. La moitié du pré eſt louée pour nourrir les vaches des Roſières. On fournit à ces dignes filles des uſtenſiles de ménage. On ordonne les réparations de leur maiſon, &c. & c'eſt toujours l'inconnu qui paye.

Il nous reſte à faire connoître le Curé de Briquebec, ce digne Paſteur dont la Cure vaut huit ou dix mille livres par an & qui donne tant aux pauvres, très-nombreux dans ſa Paroiſſe, qu'au bout de l'année, il ne lui reſte pas même de quoi acheter une ſoutane. C'eſt lui qui, depuis quelques années, ſoutenoit l'exiſtence du Vieillard paraly-

paralytique & de ſes deux filles, en leur envoyant une vache, du cidre, & d'autres ſecours que M. l'Abbé le Monnier s'eſt plu à leur porter de ſa part. Ce bon Curé s'appelle *Euſtache*. Il a fait d'excellentes études. Comme il finiſſoit ſes claſſes, on demanda des hymnes Latines pour l'Office propre de St. Florent. Tous ceux qui ſe trouvoient quelque talens pour la Poéſie ſe mirent à l'ouvrage; la beſogne d'Euſtache eut la préférence & la méritoit; les hymnes furent imprimées.

Pendant dix-huit ans qu'il a été Vicaire dans la Paroiſſe de Courtri, Diocèſe de Paris, il a toujours vécu dans la plus grande ſimplicité. Un pauvre étoit-il malade, le Vicaire lui portoit ſa marmite & tout ce qu'elle contenoit, puis revenoit chez ſoi manger du pain. Quand on le grondoit de porter ſes chemiſes à un infirme, il répondoit doucement: *ce pauvre homme n'avoit pas de quoi changer*. Il a vécu dans la meilleure intelligence avec les deux Curés ſucceſſifs de Courtri, ſous leſquels il a exercé les fonctions de Vicaire. Il a toujours été chéri de ſes Paroiſſiens, au point qu'après

la

la mort du ſieur Clément, le premier de ces Curés, tous les habitans en corps vinrent le demander pour leur Paſteur. Il n'étoit pas connu, & leurs ſollicitations furent ſans effet. Lorſqu'il fut nommé Curé de Briquebec, *Si mon Vicariat*, diſoit-il, *étoit inamovible, je le préférerois à ma Cure, toute bonne qu'elle eſt.* Une particularité qui ne ſe trouve point dans cette relation, & dont le haſard nous a inſtruits, c'eſt que les habitans de Briquebec ſont redevables de ce digne Curé à M. l'Abbé le Monnier qui l'a fait nommer à ce bénéfice; & perſonne ne nous contredira, lorſque nous avancerons que donner aux campagnes de tels Paſteurs, eſt le plus grand ſervice que l'on puiſſe rendre à l'humanité.

Quand le bon Euſtache eut pris poſſeſſion, il fut averti qu'il auroit, comme ſes prédéceſſeurs, des procès avec les Laboureurs, à l'occaſion de la dixme. Que fait le nouveau Curé? il parle à ces Laboureurs & leur dit: *Ecoutez, mes bons amis, mes prédéceſſeurs ont plaidé contre vous pour la dixme: moi, je ne plaiderai pas; vous auriez beau dixmer mal, il y en aura toujours aſſez pour me nourrir, & je le mangerai; ſi vous dixmez bien, il y*

en

en aura pour les pauvres, ils l'auront. Qu'eſt-il arrivé de-là ? que les bons Laboureurs paient plus que moins au Curé.

Quelques habitans de Briquebec vinrent à Paris & firent viſite à M. l'Abbé le Monnier. Après avoir beaucoup loué leur Curé & parlé de toutes ſes aumônes, ils exhorterent ſon ami à lui dire deux mots ſur le peu de ſoin qu'il prenoit de lui-même, à l'exhorter à ſe donner quelques habits, à ſe faire ſervir, à ſe meubler, à ſe nourrir autrement qu'avec du pain d'orge. M. l'Abbé le Monnier entre effectivement dans tous ces détails, en lui écrivant ; voici la réponſe qu'il en reçut. " J'ai été élevé " dans des ſabots ; on m'a fait prêtre par " charité ; parce qu'il s'eſt trouvé un ami " comme on n'en voit gueres, qui m'a mis " un brevet à la main, faut-il que j'oublie " ma chaumiere & que je faſſe l'inſolent " aux dépens des pauvres ? Je ne peux pas " acheter une ſoutane que je n'en faſſe " mourir de faim au moins cinquante." Que voulez-vous, dit M. l'Abbé le Monnier, qu'on réplique à un homme qui donne d'auſſi bonnes raiſon pour reſter dans la miſere ?

Nous ne pouvons rapporter ici tous les traits de bienfaiſance de ce vénérable Eccléſiaſtique. Ceux qui ſeront curieux de les ſavoir, auront recours au livre même. Nous nous bornerons à celui-ci, & nous ſuivrons la relation de l'Auteur de ces Lettres.

" Hier (ceci eſt écrit en 1774) pendant " le dîné, le Valet du Curé eſt entré & a " dit à ſon Maître: Il y a là cette vieille " femme qui demeure à . . . elle demande " pour une fille qui eſt venue à ſa porte. " La fille ſouffroit, elle l'a fait entrer; & " puis la fille, celle là qui. . . & puis la " fille eſt accouchée de deux enfans. Il " n'y a rien dans la maiſon.—Eh bien, La- " forêt, a dit le Curé, il faut y aller & por- " ter du cidre, du bouillon & tout ce qu'il " faut." Là-deſſus quelques zélés qui dînoient avec nous, ont repris aigrement: " Vous entendez bien, Laforêt, il ne faut " pas manquer de porter du cidre, du bouil- " lon & tout ce qu'il faut; ne manquez " pas de faire tout ce que dit M. le Curé; " il favoriſe le libertinage, comme vous " voyez.—Allez toujours, Laforêt, a dit le " Curé." L'ironie, la gloſe ont continué;

ce

ce refrein revenoit ſouvent; " M. le Curé " favoriſe le libertinage." Le Curé qui mangeoit ſon pain d'orge en ſilence, l'a rompu à la fin, & a dit: " Mais les deux en- " fans qui viennent de naître ne ſont pas libertins eux."

Nos dévots auroient dû être atterrés par cette réponſe: ils n'en ſont devenus que plus hargneux. L'humeur a remplacé les raiſons. Le Curé s'en eſt ennuyé, & leur a dit ſans s'émouvoir: " Je ne donnerai " rien ſi cela vous fâche tant; mais c'eſt " à une condition, c'eſt que vous prendrez " les deux enfans, & que vous les jetterez " à la riviere; allez vous-y-en." Alors plus de réplique.

Tel eſt le but de cet Ouvrage, qu'on peut regarder comme un excellent traité de bienfaiſance à la portée de tout le monde. C'eſt une galerie de tableaux où l'on voit repréſentés des gens de bien en action; ils ſont peints avec des couleurs ſi vraies, ſi franches qu'il eſt aiſé de voir que les portraits ſont faits d'après nature, & que le Peintre a été lui-même un des principaux perſonnages de la Fête. Le ſentiment général qui reſte après la lecture de ces Lettres, c'eſt qu'on

aimeroit à vivre dans une Société compoſée d'êtres ſemblables à ceux qui y ſont dépeints.

Elles ne peuvent qu'augmenter l'amour que toute ame bien née a pour la vertu. Elles doivent reconcilier avec l'eſpece humaine. On y voit avec plaiſir qu'il exiſte encore de belles ames, mais ce ſont dês veines de métaux précieux, qu'il faut prendre la peine de déterrer.

SPECTACLES.

ARTICLE du Journal de Littérature de Mr. de la Harpe, qui répond à la lettre aux auteurs du Journal de Paris, inſerée dans nôtre prémier Numero, & qui eſt la ſuite de cette diſſertation intereſſante ſur la muſique,

ON a donné pour la capitation, le jour de la clôture, *Alceſte* de M. Gluk, toujours accueillie avec les mêmes applaudiſſemens, parce que l'effet des vraies beautés eſt toujours le même. On ne peut pas entendre ſans admiration ce chœur des Prêtres d'Apollon, *Dieu puiſſant écarte du trône, &c.* cette muſique d'un caractère neuf, a quelque choſe de ſaint & d'auguſte. Cette prière des Miniſtres des Autels ne reſſemble point aux cris & aux lamentations des autres ſujets d'Admète. Dans ce chœur ſacerdotal, la triſteſſe eſt riligieuſe. Un genre de beauté plus ſingulier encore, c'eſt ce contraſte ſi heureux des chants d'allégreſſe que fait entendre le peuple en revoyant ſon Roi,

Roi, & des gémiſſemens que pouſſe l'infortunée & généreuſe Alceſte qui ſeule ſait à quel prix Admète eſt ſauvé Sa plainte dont l'accent eſt toujours le même, eſt déchirant & va au fond du cœur. Ce ſont là des traits ſublimes. L'air, *Divinités du Styx*, ſoutenu de la voix ſi belle & ſi éclatante de Mlle. Roſalie, & de ſon jeu pathétique, & ſur-tout ce dernier cri, *me déchire & m'arrache le cœur*, & l'accompagnement de tout ce morceau, tous ces grands effets ne ſauroient être trop admirés.

J'avois déjà rendu pluſieurs fois le même hommage au génie de l'Auteur d'*Orphée*, & avec un très-grand plaiſir. J'avois rapporté en même-temps quelques-unes des objections que lui font tous les jours ceux qui même en lui rendant juſtice ſur ſes beautés ne trouvent pas qu'il ſoit exempt de défauts, ni ſur-tout qu'il ait réuni tous les mérites. J'ai expoſé ces critiques avec tous les égards dûs à un très-grand Artiſte, & avec toute la circonſpection convenable à un homme qui ne connoît de la muſique, que le plaiſir qu'elle lui fait. Un Amateur Anonyme, ſans doute plus éclairé que moi, mais dont l'enthouſiaſme paroît aller juſqu'a l'intolérance,

m'a

m'a répondu dans le Journal de Paris, par une Lettre où il me traite avec une très-grande politeſſe, & mes Obſervations avec un très grand mépris. J'examinerai ſi mes Obſervations étoient ridicules, & ſi ce mépris étoit fondé.

" C'eſt à exprimer leur ſentiment, dit " l'Anonyme, que devroient ſe borner tou- " jours ceux qui n'ont pas la connoiſſance " des moyens de l'art, & une grande habi- " tude d'en comparer les effets."

Et, qu'ai-je fait autre choſe que d'*exprimer mon ſentiment ?* J'ai dit, il eſt vrai, que c'étoit celui de beaucoup d'autres. J'ai appuyé mon avis de celui de perſonnes plus inſtruites ; mais cet avis étoit mon *ſentiment*. Il ne portoit point ſur *les moyens de l'Art* ; mais bien, ſur les *effets*, ce qui eſt très-différent, & ce qui doit occaſionner ici une diſtinction très-eſſentielle.

L'Anonyme ſemble tirer beaucoup d'avantage de ce que j'ai déclaré que je ne ſavois pas la muſique. Il a l'air d'en conclure que je devrois me borner à dire, ceci m'a fait plaiſir, cela ne m'en a point fait ; c'eſt du moins ce que ſignifient ces mots qu'on *devroit ſe borner à exprimer ſon ſentiment*. Je demande à l'Anonyme qu'il me permette

un

un peu plus; qu'il me laiſſe dire pourquoi telle choſe m'a fait plaiſir; pourquoi telle autre ne m'en a point fait. Voici ſur quoi je fonde ma demande. Il y a dans les Arts deux parties, l'une élémentaire & méchanique; elle n'eſt connue que des Artiſtes; eux ſeuls ont le droit d'en parler; l'autre eſt le réſultat des opérations d'un Art. Elle a pour Juge quiconque a un ſens droit & des organes ſenſibles. Je ne crois pas que l'Anonyme me conteſte ce principe. Si on le rejettoit, il faudroit que les Artiſtes n'euſſent plus de Juges que leurs confrères. Je doute qu'ils admiſſent cette conſéquence. Un homme qui ne connoît ni les règles du deſſin, ni celles de la peinture, ne ſaura pas en quoi pèche une figure mal deſſinée, ni d'où naît le défaut de lumière ou d'ombre, ni pourquoi telle couleur eſt mal choiſie. Mais il dira fort bien: cette tête a l'expreſſion convenable au ſujet; ſon attitude a tel caractère; la ſituation de ces perſonnages ſe préſente à mon imagination; la couleur de ce payſage eſt celle de la nature; ces objets, ces ſites ſont gais ou triſtes, &c. De même, un homme qui ne ſait pas la compoſition, ne dira pas ſi telle muſique eſt correcte, ſavante;

vante ; il ne raiſonnera pas ſur les combinaiſons harmoniques, ni ſur les procédés d'une phraſe muſicale. Auſſi n'ai-je pas dit un mot de tout cela. Voilà *les moyens de l' Art.* Je ne m'en mêle pas. Mais cet air, dans cette ſituation, a-t-il l'expreſſion ſuffiſante ? ce chant eſt-il varié ou monotone ? eſt-il pauvre ou riche ? réunit-il les modulations qui doivent porter dans mon ame tel ſentiment ? ce duo eſt-il bien placé ? eſt-il naturel ? produit-il un effet analogue à la ſcène ? voilà ce que peut examiner tout homme qui a de l'oreille & du bon ſens. On peut donc, ſans ſavoir la muſique, parler des effets de la muſique, parler des beautés ou des défauts d'un Drame muſical, ſans s'expoſer à entendre cette phraſe ſi orgueilleuſement & ſi gratuitement répétée par ceux qui ont appris a ſolfier : vous ne ſavez pas la muſique : n'en parlez pas.

L'Abbe Dubos ne ſavoit pas un mot de muſique, n'avoit jamais ſu faire un vers, & n'avoit pas un tableau. Il a pourtant fait un fort bon livre ſur la Poéſie, la Peinture & la Muſique.

Après avoir établi le droit que j'ai de ré-

pondre à l'Anonyme, je vais ſuivre ſes remarques.

" Je ne parle pas du reproche qu'on fait " à M. Gluck de manquer de chant, quoi- " qu'il y ait plus de chant, de ce que tout le " monde appelle chant, dans l'*Iphigénie* que " dans aucun Opéra Italien."

Cette réponſe ſeroit bonne, s'il s'agiſſoit de comparer l'Opéra François à l'Opéra Italien. Mais perſonne ne défend ce dernier, & il s'agit de perfectionner l'autre. Il faudroit donc examiner ſi les airs de M. Gluck ſont auſſi mélodieux que ceux d'Jumelli, de Picini, de Sakini. Il faudroit prouver, par exemple, que cet air, *Non, ce n'eſt point un ſacrifice*, excepté la première modulation, n'eſt pas d'un bout à l'autre foible & commun; que cet air, *Ah! Divinités implacables*, n'eſt pas d'une langueur froide, dans un moment très-tragique; que cet air, *Je n'ai jamais chéri la vie*, quoique le chant en ſoit agréable, n'eſt pas fort au-deſſous de la ſituation & des perſonnages. Enfin il s'agiroit d'examiner ſi les airs d'*Alceſte* & d'*Iphigénie*, ne ſont pas trop ſouvent une eſpèce de récitatif obligé, lorſqu'on en attend l'effet de la mélodie.

Il

Il les ſoutient, il eſt vrai, par la puiſſante harmonie de ſes accompagnemens. On a obſervé que les beaux airs des compoſiteurs Italiens, par exemple, les airs pathétiques que chante Bélinde dans la *Colonie*, & qui pourroient convenir au Drame le plus Tragique, ſont encore d'une grande beauté, ſéparés de l'accompagnement ; ſur quoi l'Anonyme répond.

" Un virtuoſe Italien riroit au nez du " critique, s'il lui propoſoit de chanter ſans " accompagnement un grand air pathétique " d'Jumelli ou de Picini."

Cela ſe peut. Apparemment qu'en Italie on ne chante jamais que dans un Concert. Mais ici rien n'eſt plus commun que d'entendre chanter les plus grands airs ſans orcheſtre. Les Muſiciens, les Amateurs, ont cette complaiſance en ſociété, & ne *rient pas au nez* lorſqu'on le leur demande, parce qu'ils ſont François, & qu'ils ſont polis.

J'avois obſervé, à propos d'Achille & d'Agamemnon, qu'il n'eſt nullement convenable à la dignité de deux Héros de parler tous les deux enſemble *comme dans les querelles du vulgaire*. On ſupprime ce dernier membre de phraſe, & l'on répond en me

citant : " voilà les trois quarts des duo de " tous les Opèras du monde proſcrits d'un " trait de plume."

Non, je n'ai pas déraiſonné à ce point, & je ne ſuis pas ſi deſtructeur. Il ne s'agit abſolument que de deux Héros qui ſe bravent & ſe menacent, comme Achille & Agamemnon. Tout le reſte du paſſage prouve évidemment que ma remarque ne s'étend pas plus loin. Je trouve très-bon que deux Héros *chantent enſemble* leur malheur, leur amitié, leurs eſpérances, leurs craintes, leur amour, leurs vœux, &c. &c. &c. Mais quand deux Héros ſe menacent, alors mon imagination les ſépare & les met à diſtance comme le Peintre les mettroit ſur la toile ; alors je les veux entendre l'un après l'autre, pour juger de l'effet que la fierté de l'un produit ſur la fierté de l'autre ; cette alternative de bravades & d'injures eſt le ſpectacle que j'attends, & qui produit mon inquiétude & mon intérêt. J'obſerve les progrès de la colère & le point précis où elle paſſera des paroles aux effets. Ils m'inſpirent tous deux de la terreur & du reſpect, en ſe maintenant l'un devant l'autre dans toute leur dignité ; ils la perdent s'ils mêlent & confondent leur

cris

cris & leurs invectives. Si Coypel, dans ſon tableau de la colère d'Achille, l'eût rapproché d'Agamemnon, ils auroient eu l'air de ſe battre à coups de poing, & le tableau n'eût produit aucun effet. L'éloignement où il les met les place dans la perſpective convenable, & le tableau eſt impoſant. Tous les Arts ſe tiennent par les endroits où ils rencontrent la nature. Je crois donc mon obſervation très fondée, & je n'ai nulle envie d'*effacer ma phraſe*.

L'accent de l'orgueil eſt dur & antiharmonique, ai-je dit, en parlant de cette même ſcène que je trouve peu favorable à la muſique, L'Anonyme répond : *comme antipoétique*. Non, ce n'eſt point du tout la même choſe. La ſcène d'Achille & d'Agamemnon dans Racine eſt admirable. L'Anonyme qui doit croire le génie de M. Gluck égal à tout, oſeroit-il dire que cette ſcène eſt de la même beauté dans le Muſicien que dans le Poète ? Je ne le crois pas. Oſeroit-il nous dire que la Muſique rendroit le rôle de Sertorius ou d'Acomat ? Quoiqu'il penſe, je perſiſte à croire qu'il y a des ſentimens qui ſe refuſent juſqu'à un certain point à l'expreſſion

preſſion muſicale, c'eſt-à-dire, qu'elle ne rendra pas heureuſement. Tels ſont tous ceux de la hauteur & de la fierté : ils ont certainement moins de rapports naturels avec le chant que toutes les autres affections de l'ame, *& peut-être, Achille & Agamemnon ne peuvent pas ſe braver en muſique.*

L'Anonyme retranche le *peut-être* ; tranſcrit ma phraſe en la tronquant, comme il a déja fait une fois, & ajoute : *ni en vers non plus. En reliſant cette puérilité, M. de la Harpe doit être étonné de l'avoir laiſſé tomber de ſa plume.* S'il n'eſt pas honnête de tronquer une phraſe qu'on cite ; il n'eſt pas plus poli d'y répondre ainſi. Au reſte, je laiſſe juger au Lecteur ſi mes remarques ſont en effet ſi *puériles*, ſi le récitatif & le *duo* de la ſcène d'Achille & d'Agamemnon valent les vers de Racine, & ſi *deux Héros peuvent ſe braver en muſique* d'auſſi bonne grace que deux Amans peuvent ſe parler d'amour. Si c'eſt une *puérilité* de penſer que les arts d'imitation ne s'appliquent pas avec un ſuccès égal à tous les objets, l'Anonyme aura de la peine à détromper mon enfance. Je reconnois volontiers la ſupério-

rité

rité de ſes lumières. Je ne demande pas mieux que d'être inſtruit, même aux dépens de mon amour-propre; mais j'oſerois par reconnoiſſance lui donner un conſeil, c'eſt de retrancher de ſon juſte enthouſiaſme pour M. Gluck ce qu'il peut avoir de tyrannique, de permettre les obſervations & les critiques aux admirateurs du génie, & de réſerver le ton & l'expreſſion du mépris pour les ennemis des talens.

SECOND LETTRE de l'Anonime de Vaugirard en réponſe à la précedente.

IL n'y a rien que ne puiſſe défendre un homme d'eſprit qui ſait écrire. J'avois relevé cinq à ſix propoſitions de M. de la Harpe; & j'y avois répondu par autant de phraſes ſimples & préciſes. Mon adroit adverſaire a ſi bien enveloppé tout cela de généralités, de diſtinctions, de petites vérités étrangeres à la queſtion, & de quatre pages très-bien tournées, que ſi je voulois

voulois ſuivre ſa marche, on ne ſauroit bientôt plus d'où nous ſommes partis & où nous voulons aller.

Tâchons cependant de reprendre les points principaux de la queſtion, & de les préſenter ſous une forme claire & ſenſible.

On avoit reproché à M. Gluck de manquer de chant; j'avois répondu qu'il y avoit plus de chant dans *Iphigénie* que dans aucun Opéra Italien. M. de la Harpe réplique: *Cette reponſe ſeroit bonne s'il s'agiſſoit de comparer l'Opera Français à l'Opéra Italien.* Vraiment, c'eſt de cela même qu'il s'agit en effet. S'il eſt vrai que M. Gluck ait mis dans ſon Opéra plus de chant que les meilleurs compoſiteurs du monde n'en mettent dans les leurs, il eſt bien étrange de lui reprocher de manquer de chant. M. de la Harpe accuſeroit-il de manquer de pathétique un Poëte qui auroit fait une Tragédie plus pathétique qu'aucune de celles de Racine & de M. de Voltaire?

Il ajoute: *Il faudroit prouver que cet air,* Non ce n'eſt point un ſacrifice, *excepté la premiere modulation, n'eſt pas d'un bout à l'autre*

l'autre foible & commun; *que cet air*, Ah! divinités implacables, *n'eſt pas d'une langueur froide, dans un moment très-tragique*; *que cet air*, Je n'ai jamais chéri la vie, *quoique le chant en ſoit agréable, n'eſt pas fort au-deſſous de la ſituation & des perſonnages.*

Je demanderai d'abord à M. de la Harpe à qui il veut que je prouve tout cela. Ce n'eſt pas ſans doute au public, qui depuis près d'un an n'a ceſſé de revenir à *Alceſte* & d'applaudir ces mêmes airs avec tranſport: il n'en a pas beſoin: ce n'eſt pas à ces Amateurs qui, mettant l'eſprit à la place de l'oreille, voudroient réduire les combinaiſons infinies de l'art à la froide & monotone ſymétrie des formes que les Italiens ont données à leurs airs; on ne leur prouve rien; ce ſont eux qui *prouvent*. Seroit-ce à M. de la Harpe lui-même? mais comment lui *prouver* ce qu'il n'a pas ſenti? apparemment qu'il ſait comment cela ſe fait. En ce cas-là je le prie très ſérieuſement de me *prouver* ou de me faire *prouver*, par qui il voudra, que l'air des *adieux* d'Iphigénie par exemple & le duo d'Orphée,

qu'il trouve très-beaux, ſont très-beaux; je m'engage alors à lui *prouver* que l'air, *Non ce n'eſt point un ſacrifice*, eſt admirable *d'un bout à l'autre*, par la variété des ſituations qu'il renferme, par la vérité des accens qui les expriment, & par l'art avec lequel elles ſont ſoumiſes & ramenées à la ſituation dominante; que dans l'air, *Ah! divinités implacables*, il n'y a pas un ſeul ſon qui ne reſpire la douleur & la tendreſſe mêlées de courage, & que la douceur de la mélodie y contraſte d'une maniere vraiment tragique avec le chœur ſombre & terrible qui le précéde; enfin que l'air, *Je n'ai jamais chéri la vie*, eſt du chant le plus aimable & de l'expreſſion la plus vraie; que le grand effet qu'il produit toujours, eſt dû ſurtout à la place qu'il occupe, à cet art des oppoſitions que M. Gluck entend ſi ſupérieurement & dont ſes Critiques ne paroiſſent pas ſe douter. Je ne dis pas cela pour M. de la Harpe; & je le prie de me dire lui-même ce qu'il penſeroit de l'homme qui jugeroit d'un grand tableau en conſidérant les détails & l'effet de chaque figure en particulier, ſans faire attention aux grouppes dont ces figures feroient partie.

M. de

M. de la Harpe répéte encore que les beaux airs Italiens, *par exemple, les airs pathétiques que chante Belinde dans la Colonie & qui pourroïent convenir au drame le plus tragique, ſont encore d'une grande beauté ſéparés de l'accompagnement.*

Je prendrai la liberté de lui repréſenter que les airs de Belinde, tout beaux qu'ils ſont, pourroient bien ceſſer de l'être dans une Tragédie; que M. Sacchini ne recevroit peut-être pas le compliment qu'il veut lui faire; qu'un grand Compoſiteur comme lui ſait mettre des nuances différentes dans un air pathétique d'Opéra *bouffon* & un air pathétique de Tragédie; que ces nuances ſe diſtinguent par des formes de chant aiſées à démêler; que par exemple dans l'air de Belinde, *Oui je pars*, &c. après la premiere phraſe qui eſt d'une belle expreſſion, le chant de *Mais écoute*; *un mot encore*, devient plus familier & n'eſt plus du ſtyle tragique. Un homme qui n'auroit jamais réflechi à ce qui conſtitue la nobleſſe du ſtyle tragique, en poéſie, ſeroit porté à croire que la ſcène ſi pathétique des deux Euphémons dans *l'Enfant Prodigue* pour-

roit *convenir à Brutus* ou à *Alzire*; mais M. de la Harpe ne s'y tromperoit pas.

Je reſte d'ailleurs dans l'opinion que les grands airs Italiens ſont, de tous les airs du monde, ceux qui peuvent le moins ſe ſéparer de l'accompagnement, & que cela eſt évident pour quiconque a fait attention à la maniere dont ils ſont compoſés, n'y eut-il que les briſures fréquentes qui interrompent ſans ceſſe le chant vocal, & dont les vuides ne ſont remplis que par l'orcheſtre. Dans l'air de la *Colonie* que j'ai cité, on trouve à chaque inſtant des ſilences d'une demi-meſure.

Il eſt vrai que j'ai eu le tort de dire : *qu'un Virtuoſo Italien riroit au nez du Critique, s'il lui propoſoit de chanter ſans accompagnement un grand air pathétique.* J'aurois du dire au moins : *un Virtuoſe Italien qui ne ſeroit pas poli.* C'eſt que j'en ai vu pluſieurs qui ne l'étoient point du tout ; mais je dirai toujours comme Madame Dacier, *ma remarque ſubſiſte.*

M. de la Harpe revient ſur ſa remarque, *qu'il n'eſt point convenable à la dignité de deux Héros de parler tous les deux enſemble, comme dans*

dans les querelles du vulgaire. Moi, j'inſiſte à dire qu'il eſt très-convenable à la dignité de deux *héros d'Opéra* de *chanter* tous les deux enſemble, & que je n'ai jamais entendu chanter de duos *dans les querelles du Vulgaire.*

M. de la Harpe *trouve très-bon que deux héros chantent enſemble leur malheur, leur amitié, leurs eſpérances, leurs craintes, leur amour,* &c. Mais il ne veut pas que deux héros *ſe bravent & ſe menacent* en duo, comme font Agamemnon & Achille. Moi, je trouve très-bon que deux perſonnages d'Opéra chantent enſemble tout ce qu'ils voudront, pourvu qu'ils chantent juſte & de la bonne muſique. Mais je trouve de plus que s'il falloit en appeller à ces règles de convenance & de vérité, ſi étrangères à la muſique, le ſeul cas peut-être où un duo ſoit naturel, c'eſt celui où deux hommes *ſe bravent & ſe menacent.* Je n'ai jamais entendu deux perſonnes parler toutes deux enſemble, en ſe contant *leur malheur, leur amitié, leurs eſperances, leur amour,* &c. mais j'en ai entendu ſouvent deux parler enſemble dans la diſpute & dans la colere.

Un

Un des plus beaux duos qu'il y ait dans aucun Opera, c'eſt celui de Ricimer & de Sandomir, au ſecond acte de l'Opera d'*Ernelinde*, où il y a beaucoup de belles choſes, & ce duo d'un ſtyle vraiment dramatique, eſt préciſément entre *deux héros qui ſe menacent & ſe bravent*, comme Agamemnon & Achille dans *Iphigénie*.

M. de la Harpe inſiſte à dire que *l'accent de l'orgueil eſt dur & anti-harmonique*, & je perſiſte à répondre que j'ignore ce que c'eſt que *l'accent de l'orgueil* en général ; qu'il y a l'orgueil tranquille, & l'orgueil irrité, menaçant, &c. que chacune de ces nuances a des milliers d'accens pour s'exprimer, que tout ſentiment qui a un accent, eſt très-propre à être exprimé en muſique, & que les accens de la colere ſurtout, ſont les plus aiſés à exprimer, dans la muſique tragique ainſi que comique.

J'ai dit & je répète que l'accent de l'orgueil n'eſt pas plus *anti-harmonique* qu' *anti-poëtique*. Pour en donner à M. de la Harpe une preuve qu'il doit mieux goûter que toute autre, je lui rappellerai que les Tragédies Grecques étoient chantées, & que par conſequent

ſequent tous les ſentimens exprimés par la poéſie l'étoient auſſi par la muſique.

M. de la Harpe me demande à ce ſujet, ſi je crois que la ſcène d'Agamemnon *eſt de la même beauté dans le Muſicien que dans le Poëte.* Hélas! j'ai déja répondu que loin d'être de *la même* beauté, c'étoient deux genres de beauté eſſentiellement différens, impoſſible à comparer, & plus incommenſurables que la ligne droite & la ligne circulaire le ſont entre elles.

Il ajoute qu'il y a des ſentimens moins ſuſceptibles d'expreſſion muſicale, & qui ont moins de rapports naturels avec le chant que d'autres; que deux héros ne peuvent pas ſe braver en muſique *d' auſſi bonne grace* que deux amans peuvent ſe parler d'amour, &c. Ce ſont là d'éternelles vérités que je reſpecte infiniment, mais qui ne font rien à la queſtion. S'il eſt des ſituation ou des affections de l'ame qui ſe refuſent à l'expreſſion muſicale, c'eſt la faute de la muſique, & il eſt bien injuſte d'en faire un crime au Muſicien. Il faut bien qu'il mette en muſique tout ce que le Poëte a mis en vers; s'il le fait avec les reſſources dont ſon art eſt ſuſceptible,

il

il remplit ſon objet, & ne mérite que des éloges.

Je ſuis obligé, de vous prier de me réſerver un peu de place dans une autre de vos Feuilles, pour dire encore à M. de la Harpe quelque choſe que j'ai ſur le cœur.

☞ *LES bornes de ce Journal déja excédées ne nous permettent pas de rendre compte, ainſi que nous nous l'étions propoſé, de la Comédie Françoiſe de Paris & du Théatre de Drury Lane; nous differons dautant plus volontiers, ſurtout ce dernier article qu'on nous a fait eſperer de nous procurer la lecture de la derniere piéce nouvelle,* The School for Scandal, *qui a eu un ſucces mérité, & que par la nous ſerons plus à portée d'en parler avec plus de connoiſſance. En conſéquence nous renvoyons au ſecond Numero de ce mois cet article & celui des nouvelles politiques, que le défaut de place ne nous a pas permis de traiter dans celui-ci. Nous nous permettrons dorénavant d'employer ce moyen, pour ne pas partager nos morceaux, ce qui nous a paru déplaire à pluſieurs de nos ſouſcripteurs, nous croirons remplir également nos engagemens vis avis le public, quand dans les deux Numeros réunis, diſtribués chaque mois, nous aurons préſenté quelques articles intereſſans ſur toutes les matiéres que nous nous ſommes engagés de traiter.*

Pour

Pour terminer ce volume d'une maniére tout à la fois intereſſante & plus courte, nous allons propoſer une queſtion qui a été agitée il y a quelque tems dans un cercle très diſtingué à Paris, & qui nous a été tranſmiſe par Mr. de la Harpe, l'un des quarante de l'Académie Françaiſe, auteur qui s'eſt fait un nom par des productions ſuperieures, quoiqu'en diſe l'envie, & rédacteur du Journal de Politique & de Littérature.

QUESTION propoſée à ceux qui étudient le cœur humain.

Quel eſt le moment où Oroſmane eſt le plus malheureux? Eſt ce celui où il ſe croit trahi par ſa maitreſſe? Eſt ce celui où, après l'avoir poignardée, il apprend qu'elle étoit innocente.

CETTE queſtion peut & doit être auſſi intereſſante à Londres qu'à Paris. La Tragédie de Zaïre a été traduite & jouée ſouvent ſur les théatres Anglois, & quoi-

que la traduction en ſoit revoltante, on n'oubliera jamais le plaiſir qu'on a gouté à ce ſpectacle quand on a eu le bonheur d'y voir le role de Luzignan joué, comme il ne la jamais été nulle part, par l'homme admirable, l'homme unique, dont je me réſerve de dire mon ſentiment ailleurs un peu plus en détail. Je ne crois pas néceſſaire de le nommer. Malheureuſement pour les Anglois & pour l'Univers, il n'y en a pas deux.

Mr. de la Harpe invite les perſonnes éclairées & ſenſibles capables de traiter la queſtion dont nous venons de parler, de lui addreſſer leurs idées ; il annonce qu'elles l'encourageroient à offrir de tems en tems à ſes lecteurs des points de morale ou de gout faits pour aiguiſer les eſprits & éveiller l'attention du public. Nous aurions une égale reconnaiſſance pour les perſonnes de ce païs qui voudroient nous faire part de leurs ſentimens ſur cette queſtion ; & nous oſons dire qu'il ſeroit à deſirer que les ſociétés du grand monde ſe livraſſent quelquefois à ces ſortes d'exercice, de préférence aux choſes futiles & peu intereſſantes qui ſont le plus ſouvent l'objet

des

des converſations. Par ce moyen les Dames Anglaiſes dont l'eſprit eſt ſi juſte & les ſenſations ſi douces & ſi fines montreroient, par le choc de leurs ideés avec celles des Dames Françaiſes, la difference de leur maniére de voir & de ſentir, & quoique bon français, je ſuis aſſés eſclave de la vérité pour oſer dire que la comparaiſon ne ſeroit peut être pas à l'avantage des derniéres, beaucoup plus de légéreté, de facilité, peut être même plus déſprit dans les unes, mais ſurement plus de ſenſibilité & de profondeur dans les autres. Comme la queſtion propoſée paroit étre également du reſſort de l'eſprit & des ſenſations de l'ame, nous aurions un vrai plaiſir à offrir le parallele de ces deux maniéres de la traiter & nous ſerions enchantés d'avoir allumé le flambeau de cette petite guerre entre les motifs eſſentiels de l'ornement des deux nations. Nous ſerions ſurs dailleurs d'en voir jaillir des éteincelles qui feroient également honneur à l'eſprit & au cœur humain.

Nous ſupplions donc nos Lecteurs, & nos Lectrices ſurtout, de nous faire paſſer leurs réflexions ſur ce petit probleme ſoit en

en Français ou en Anglais. Nous promettons, ſi on le deſire, le plus grand ſecret aux perſonnes qui ne voudront pas être nommées, & nous pouvons compter d'avance ſur le ſuccès de ces productions dans tous les pays où il ſe trouvera des eſprits penſans & des ames ſenſibles.

F I N.

TAYLOR INST. OXFORD

TABLE

Des matiéres contenues dans ce Seconde Volume.

POËSIES.

Page

EPITRE *ſur la force & la foibleſſe de l'eſprit humain,* - - 3

EPITRE *de Pierre Bagnolet Citoyen de Goneſſe,* - - - 11

Réponſe à l'Epitre précédente, - 16

Les quatre parties du jour - - 19

L'Annonce du Printems, - - 21

A l'oreiller de Glycere, - - 21

Vers préſentés à la Reine de France, - 24

Les abricots fable, - - - 24

Le jeune méritoire Conte, - 25

Explication des Enigmes & du Logogriphe du premier Volume de Juin, - 26

Enigme, - - - 26

Autre, - - - 27

Logogriphe, - - - 28

Autre, - - - 28

Chanſon, - - - 28

ME-

TABLE.

MÉLANGES LITTÉRAIRES.

PRE'CIS *des Loix du Gout*, - 29
DISCOURS *ſur les mœurs* - 47
LES INCAS - - - 63
HISTOIRE *de la Reine Marguerite de Valois*, - - - 66
CONSEILS *addreſſés à un Jeune homme*, 75

ROMANS.

FIN *de l'hiſtoire & Chronique du Vaillant Chevalier Cléomadès & de la belle Clarémonde*, - - - 82

CAUSES CÉLEBRES.

La Poule noire - - - 104
Saxon contrefaiſant le Sourd & le muet 109
Viſite indécente d'une jeune fille - 111

PHISIQUE.

LETTRE *de Mr. de Morveau ſur l'influence du fluide Electrique dans la formation de la Grele*, - 121
PROCEDE' *pour faire le métal fuſible dans l'eau*, - - - 138

AGRI-

TABLE.

AGRICULTURE.

NOUVEAU SEMOIR *inventé en Italie*, 140
MANIE'RE E'CONOMIQUE *de nourir les Chevaux*, - - - 141

ANECDOTES.

Féte des bonnes gens de Canon & de Bricquebec - - - 144

SPECTACLES.

ARTICLE *du Journal de Littérature de Mr. de la Harpe*, - - - 165
SECONDE LETTRE *de l'Anonime de Vaugirard en réponſe à la précédente*, 175
QUESTION *propoſée à ceux qui étudient le cœur humain*, - - - 185

JOURNAL ÉTRANGER

De LITTÉRATURE, des SPECTACLES, et de POLITIQUE.

OUVRAGE PÉRIODIQUE.

Floriferis ut apes in ſaltibus omnia limant,
Omnia nos itidem depaſcimur aurea dicta.

LUCRET. Lib. III.

JUILLET.

No. III.

A LONDRES.

De l'Imprimerie du G. BIGG, dans le Strand ; & ſe trouve chéz P. ELMSLY, dans le Strand ; & chéz le Sieur LABOISSIERE, St. James Street, près la Cour.

M DCC LXXVII.

JOURNAL ÉTRANGER.

JUILLET, 1777.

No. III.

POËSIES.

BOUTADE.

QUE le diable emporte l'amour !
Il eſt décidé que le traître
Ne ſe fera jamais connoître
Qu'en jouant quelque mauvais tour
A ceux dont il s'eſt rendu maître.
Que le diable emporte l'amour !

QUAND il échauffe trop la bile,
On a recours aux vains ſermens
D'être déſormais indocile
Au pouvoir de deux yeux charmans ;
Pour moi, j'en ai fait plus de mille :
Hé bien ! en ſuis-je plus tranquille ?
Ce ſont toujours nouveaux tourmens.

Mon pauvre cœur, ma pauvre tête,
Tous deux ſont faits du même bois ;
Et, dans l'amoureuſe tempête,
Font tous deux naufrage à la fois.

Que faire en ce déſordre extrême,
Et comment diantre s'arranger ?
L'amour ſera toujours le même ;
Ce ſeroit à moi de changer.
Mais cet effort m'eſt impoſſible,
Et le bonheur d'être ſenſible,
M'en fait oublier le danger.

Vous, qui devez à la Nature
Piquant minois, vive tournure,
Dès l'inſtant que je vous verrai,
Je ſens que je vous aimerai.
Où donc ſe cacher, où ſe mettre
Pour diſpoſer enfin de ſoi ?
Pour éviter de ſe ſoumettre
A ce certain je ne ſais quoi,
Qui fait ſi doucement la loi.

Toi, qui troubles la terre entiere,
Fripon, que je devrois haïr,
Toi qui, par ta fauſſe lumiere,
As ſu ſi long-tems m'éblouir ;
Je ſens bien, malgré ma colere,
Qu'il faudra toujours t'obéir ;
Mais je déteſte tes caprices,
Je gémis de tes injuſtices ;
Et, pour me venger à mon tour,
Même en t'offrant des ſacrifices,
Je répéterai nuit & jour :
Que le diable emporte l'amour !

LA NATURE SAUVAGE
ET LA NATURE CULTIVÉE,

ODE. (*)

AVANT que l'homme ſur la terre
Eût porté des yeux créateurs,
Son globe inculte & ſolitaire
N'offroit que de vaſtes horreurs :
Des forêts chauves & mourantes,
Des rocs tombans, des eaux ſtagnantes,
Des troncs briſés, des monts fumans. . .
Dans l'effroi de ce deuil immenſe
La mort ſeule erroit en ſilence
Parmi les ravages du tems.

O toi qui, portant l'épouvante
Dans tous les lieux où tu parois,
Ravis la pâture vivante
Des cruels hôtes des forêts ;
Quelle eſt cette enveloppe épaiſſe
Qui te défigure & t'abaiſſe
Au-deſſous des ours dèvorans,
Et, voilant ton grand caractere

(*) Cette Ode m'a paru ſi belle, que je me hâte de l'offrir à mes Lecteurs. Depuis celle de M. Le Franc, ſur la mort de Rouſſeau, il n'a rien paru, ce me ſemble, dans le genre lyrique, qu'on puiſſe comparer à cette production, où des idées fortes ſont rendues par des images ſublimes, & dans laquelle la grandeur du deſſin eſt encore ſurpaſſée par la richeſſe de l'execution : elle préſente même des traits de cette ſenſibilité précieuſe qui manquoit aux chants de notre Orphée. Enfin on y admire preſque par-tout l'accord ſi rare de l'ame & du génie. Qu'il eſt doux d'avoir à louer de pareils ouvrages !

Fait

Fait du bienfaiteur de la terre
Le plus affreux de ſes tyrans ?

A ce bloc informe & rebelle,
Un prompt reſſort donnant le jeu,
Y développe l'étincelle
Qu'y lança le regard d'un dieu :
L'homme en jaillit, ce Dieu l'agite,
Son cœur s'ouvre, ſon ſein palpite,
Son front ſuperbe eſt éclairci ;
La bienveillance y peint ſes charmes,
Sous l'humide voile des larmes
Son œil farouche eſt adouci.

Ainsi l'ébauche diligente
Du mâle crayon du pouſſin,
Sous une couleur indigente
Ne montre encor qu'un grand deſſin :
Par degrés l'accord ſe dévoile,
Un ſouffle qui parcourt la toile
Y répand un feu créateur ;
La touche ardente qui s'enflamme
Aux traits muets imprime une ame,
L'ouvrage étonne ſon auteur.

Chênes antiques du Riphée !
Vous vîtes ce prodige heureux,
Quand le Thrace aux accens d'Orphée
Quitta vos dômes ténébreux.
A ta voix, divine éloquence,

De

Des mœurs, des arts, de l'aboudance,
L'homme a vu les tréſors ouverts ;
Ta chaleur lui rend tout poſſible,
Et, du moment qu'il eſt ſenſible,
Seul il émeut tout l'univers.

O Nature ! voici ton maître ;
Terre ! Elémens ! Obéiſſez ;
Germes nouveaux ! recevez l'être :
Voiles épais ! diſparoiſſez.
Il dit ; & l'antique nature,
Dans ſa profonde ſépulture,
Treſſaille à ce cri ſouverain ;
Elle s'éleve triomphante ;
Une flamme active & puiſſante
A coulé dans ſon vaſte ſein.

La forêt gémit & recule,
Le ſep monte ſur les côteaux ;
L'herbe s'étend, l'onde circule,
Le marais fuit ſous les roſeaux ;
Le fier lion perd ſon empire,
Epouvanté, l'ours ſe retire
Dans les rochers inhabités ;
Et vers les cavernes profondes,
On voit les reptiles immondes
S'enfuir á nœuds précipités,

Tells, parmi des cyprès funebres,
Et d'une froide horreur émus,
Les voyageurs, dans les ténebres,
Traverſoient les forêts d'Hémus ;
Tels, ſortant de ces noirs dédales,

Ils

Ils s'élançoient, tremblans & pales,
Saluant les tours de Tempé ;
Ainſi j'embraſſe le rivage
Où m'a précipité l'orage
Dont le péril eſt diſſipé.

O terre nouvelle & chérie !
Jeune verdure ! utile émail ?
Nouvel éden que l'induſtrie
A reconquis par le travail !
Salut ! ſalut, vive lumiere,
Toits de fleurs, paiſible chaumiere,
Source pure, fleuve argenté,
Bocage où la fraicheur repoſe,
Où, parmi des berceaux de roſe,
Sourit la tendre volupté !

Aux ſoins ſi doux de la culture,
Quel plus doux charme s'uniſſoit !
L'homme alors chantoit la nature,
Lorſque ſa main l'embelliſſoit :
Je le vois, dans la greffe heureuſe
Epanchant la ſeve amoureuſe,
Enfler l'or des fruis éclatans,
Marier mille fleurs entr'elles,
Et de mille eſpeces nouvelles,
Couronner le front du printems.

Autour de ſon toit ſolitaire,
Les fiers taureaux multipliés,

Devant

Devant ce maître de la terre,
Baiſſent leurs fronts humiliés.
La faux dépouille la prairie,
L'aire gémit, la meule crie,
La roue enleve les moiſſons.
Si les autans lui font la guerre,
L'homme allume au feu du tonnerre,
Le feu qu'il oppoſe aux glaçons.

La parole peinte ou tracée
Dans les dépôts du ſouvenir,
Immortaliſe la penſée
Et la tranſmet à l'avenir.
Le tems fuit ; mais une main ſûre
L'atteint, l'enchaîne, le meſure,
Et regle ſes pas inégaux.
L'œil armé des foyers du verre,
Voit un atome ſur la terre,
Et dans les cieux des cieux nouveaux.

Sous les profondeurs de la roche,
Le flot comprimé va rugir ;
Par un canal qui les rapproche,
Les deux mers s'entendent mugir.
Frappé d'un faiſceau de lumiere,
Le diamant vole en pouſſiere,
L'or en vapeurs ſe convertit.
L'homme a parlé, la foudre expire,
Elle ſuit un fil qui l'attire
Dans l'abîme qui l'engloutit,

Desir dévorant de connoître !
L'homme eſt un dieu par tes tranſports ;
Des élémens il ſe rend maître,
Tout cede à ſes bouillans efforts.
Des vaſtes ailes du commerce,
Il bat l'Océan qu'il traverſe,
Lit au ciel les chemins des eaux ;
Et, pénétrant la terre obſcure,
Dans l'attelier de la nature,
Surprend le ſecret des métaux.

Son génie a de ſes barrieres
Briſé l'importune priſon :
Il court, il vole, & ſes lumieres
Ont l'univers pour horiſon.
Brûlant du feu de la penſée,
Dans les cieux ſon ame élancée
Va ſaiſir les plus grands objets ;
Il embraſſe, en ſon vol immenſe,
Le paſſé par l'expérience,
Et l'avenir par ſes projets.

ELPHIRE ET MÉLAZONE,

OU Portraits des deux Couſines Mme. la Comteſſe de S***, & Mme. la Princeſſe de B****.

PRENEZ Elphire pour modèle,
Si vous peignez la volupté.
Voulez-vous peindre la gaîté?
C'eſt Elphire, c'eſt encore elle.
Je crois même que j'oſerais,
Sans vouloir lui faire injuſtice,
Emprunter quelqu'un de ſes traits
Pour le portrait de la malice;
Et je ne ſerois point ſurpris
Que, par l'art de l'enchantereſſe,
Le même tableau ne fût pris
Pour l'emblême de la tendreſſe.
Elle eſt piquante avec candeur,
Ingénieuſe à la fois & naïve;
Elle eſt touchante ſans langueur,
Et ſans pétulance elle eſt vive.
Son entretien ſéduit, & ſon ſilence plaît;
Sa façon d'écouter vaut celle de bien dire;
La grace eſt tout ce qu'elle fait;
Et le goût, c'eſt l'inſtinct d'Elphire.
En elle on peut voir tour à-tour,
Ou l'enfant qui folâtre, ou la femme qui penſe.
Son défaut c'eſt l'indifférence;
Mais elle y donne encor un faux air de l'amour.

Quand on a répété : " que Mélazone eſt belle !"
On croit l'avoir louée, on n'a rien fait pour elle.
Que l'on ôte à ſes traits leur régularité,
A ſon teint ſa fraîcheur, à ſa peau la fineſſe ;
Seulement à ſes yeux qu'on laiſſe leur tendreſſe,
Et l'on verra combien la ſenſibilité
A de charmes puiſſans plus ſûrs que la beauté.
On la croiroit ſouvent plus ſenſible qu'heureuſe.
Alors on s'attendrit, & l'on en veut aux Dieux.
Elle eſt belle, elle eſt tendre, elle eſt même rêveuſe ;
Et je ne connois rien de ſi doux ſous les cieux,
Qu'un ſentiment rêveur qu'expriment deux beaux yeux.
Mélazone, une nuit, m'apparut dans un ſonge.
Dans ce rêve charmant tout ne fut pas menſonge.
Mélazone y gardoit ſon air timide & doux.
Mélazone y bercoit l'Amour ſur ſes genoux.
Elle paroit ſon front de guirlandes nouvelles,
Jettoit un œil craintif ſur ſes fleches cruelles,
Et tous bas répétoit cent fois, en l'embraſſant :
Aimable Dieu ! cruel enfant !
Combien je t'aimerois, ſi tu n'avois point d'ailes !
Je croirois volontiers que ce fut en ce jour
Que, pour la rendre plus parfaite,
Ce vrai Dieu, ce fripon d'Amour
Sut nous la rendre un peu coquette.
Mais ce n'eſt point pour nos tourmens
Que le deſir de plaire éveille Mélazone.
Elle veut plaire à tous, & n'afflige perſonne,
Aime à parler d'amour, à faire des romans,
Mais paie en amitié tous les ſoins des amans.
Des plus doux entretiens de la galanterie
Elle aime le piquant, veut en cueillir la fleur,
Sait en ôter l'épine ; & la coquetterie
S'épure en paſſant par ſon cœur.

LA SUPERSTITION,

OU

LE SAINT ANTOINE PORTUGAIS (*).

EN Portugal, chaque fillette,
Pour être heureuſe au jeu d'amour,
Conſerve dans une cachette,
Un petit Saint que tour-à-tour,
On careſſe, on maudit, on bénit, on maltraite,
Suivant que bien ou mal un Galant fait ſa cour.
Ce Saint patron dans l'amoureux myſtere,
Se nomme Antoine, & quand les filles vont ſe voir,
Au lieu de bon jour, ou bon ſoir,
Comment te portes tu? leur formule ordinaire
Eſt celle-ci: ton Saint, comment ſe porte il?
Eſt-il boudeur, eſt-il gentil?
Agnès aimoit, comme à quinze ans on aime,
De bonne foi, de tout ſon cœur,
Et ſur le ſoir, devoit avoir le bien ſuprême,
De parler tête-à-tête à Pédro ſon vainqueur.
Vîte! on pare le Saint d'une robe dorée;
De roſes, de jaſmin, ſa tête eſt décorée;
Sandale de velours chauſſe ſon pied mignon;
De fleurs une guirlande entoure ſa ceinture,
Et pend deſſus ſa robe en guiſe de cordon;
Le vermillon d'amour anime ſa figure:
Bref! on l'eût volontiers nommé Saint Cupidon.
Mon Amant va venir! Antoine, je t'adore!

(*) Ce Conte, qui eſt le fidele portrait des mœurs Portugaiſes, montre combien les paſſions auxquelles la vraie piété eſt ſi contraire, ſympathiſent merveilleuſement avec la ſuperſtition.

Et

Et le Saint eſt couvert du feu qui la dévore;
Aux pieds, aux mains, au front, par-tout il eſt baiſé;
Des plus doux noms en foule, il eſt favoriſé.
Enfin, le jour finit: Agnès s'impatiente,
Va, vient, rêve, s'aſſied, ſe leve & meurt d'ennui:
A tout ce qu'elle entend: c'eſt lui! ce n'eſt pas lui!
Fais que Dom Pédro vole auprès de ſon Amante,
Mon doux ami! mon petit Saint!
Lui paſſant au menton une main careſſante.
Pédro ne paroît pas: on murmure, on ſe plaint
D'Antoine; il eſt bien tard! mon Dieu! que le tems dure!
De la plainte, l'on paſſe au reproche, à l'injure.
Ingrat! ſi je te traitois mal!
Eſt-il de Saint Antoine en tout le Portugal,
Plus recherché dans ſa parure?
Tiens, lui dit elle, vois, lui montrant le miroir!
Eh bien!.... & tu me mets au déſeſpoir!
A ces mots, l'heure ſonne;
On compte! il eſt minuit: ah! Pédro m'abandonne!
Maudit Saint! tu mourras! On vous le découronne;
Piece à piece, bientôt il eſt déſhabillé,
Et par la Belle en pleurs il étoit étrillé,
Quand une main très-délicate,
Tout doux à la porte a gratté:
Au cœur tremblant d'Agnès le bruit s'eſt répété:
Ah! le voilà!... notre Belle s'en flatte;
Elle court, en jettant ſur le Saint maltraité,
Un regard repentant, & des yeux de bonté;
Elle ouvre: eſt ce Pédro? Non, c'eſt une Béate,
Courtiere de Cypris, qui ſervoit ſon prochain
Pour l'amour de Jeſus, de Marie & du gain.
—Eh bien! Pédro vient-il?—Dans un lieu clandeſtin,
Il va paſſer la nuit avec la jeune Agathe:
J'ai pourtant dit pour vous cinq *Ave* ce matin.
Oh! pour le coup! n'en pouvant plus de rage,

Elle

Elle empoigne le Saint, qui mordu, ſoufflété,
Foulé, meurtri, décapité,
Vole par la fenêtre, & tombant dans le Tage,
Au loin, & pour toujours, ſoudain fut emporté.

ODE CONTRE L'AIL,

Horace, IIIe Epode.

Parentis olim, &c.

S'il eſt un monſtre affreux qui, d'une main barbare,
Ait plongé le couteau dans le flanc maternel,
Que l'ail ſoit ſon ſupplice au fond du noir Tartare,
Et ſon aliment éternel.

Quels feux brûlent mon ſein ! Dieux quelle perfidie !
Des poiſons de Colchos ces mets ſont infectés ;
Ou ne ſeroit-ce point l'infâme Canidie
Qui fit ces ragoûts empeſtés ?

Les charmes de Médée étoient moins redoutables ;
Ou plutôt ce fut d'ail qu'elle frotta Jaſon,
pour lui faire dompter les taureaux indomptables
Qui gardoient la riche toiſon.

Elle en teignit encor cette robe fatale,
Qui la vengea depuis d'un Amant odieux,
Lorſque, prêt à le fuir, la mort de ſa rivale
Signala ſes derniers adieux.

Jamais

Jamais l'été brûlant de l'ardente Appulie,
N'éleva dans les airs de pareilles vapeurs ;
Jamais le fils d'Alcmène, aux monts de Theſſalie,
Ne ſentit de telles ardeurs.

Quel eſtomach d'airain peut ſupporter ſans peine,
Cet horrible aliment cher à nos moiſſonneurs ?
Ah ! ſi je vous revois, voluptueux Mécène,
Goûter ces ſucs empoiſonneurs,

Puiſſe votre Maîtreſſe, au lit même cruelle,
Repouſſer de la main vos baiſers dangereux,
Et détournant la tête en cherchant la ruelle,
S'effrayer de vos tendres feux !

(*) LA QUERELLE DES DIEUX,

OU

LES MALHEURS DE L'HOMME.

FABLE.

JUPITER, Neptune, & Pluton
Jadis s'aimoient, vivoient en freres ;
L'homme ſentoit moins ſes miſeres,
Et tout dans l'Univers en alloit mieux, dit-on.
L'amitié chez les Dieux eſt ſans doute éternelle ?
Point... C'eſt comme ici bas. L'amour, l'ambition
Cauſerent dans l'Olympe une haine cruelle ;

(*) On attribue cette Fable d'un genre neuf & philoſophique, à M. l'Abbé Reyrac, Chanoine d'Orléans, Correſpondant de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres.

Si bien qu'après grande diviſion,
Et pour terminer la querelle,
On en vint au partage. Or, pour ſa portion,
Jupin prit le gros lot, des cieux il eut l'Empire,
C'étoit l'aîné : Neptune obtint celui des mers,
Et le triſte Pluton deſcendit aux enfers.
Ami Lecteur vous m'allez dire :
Mais dans ces partages divers
Que gagna l'homme ? Rien... Son deſtin devint pire,
Ces trois Dieux à l'envi l'accablerent de maux ;
Chacun dans ſes Etats lui déclara la guerre ;
Jupiter en courroux le frappa du tonnerre ;
Neptune mugiſſant l'engloutit dans les flots,
Et Pluton l'enchaîna dans ſes brûlans cachots.

LES PLAISIRS DE L'HIVER

A LA CAMPAGNE.

*EPITRE A M****

UN ſang illuſtre t'a fait naître ;
Ton devoir t'appelle à la Cour,
Et tu reſtes près de ton Maître,
Moins par orgueil que par amour.
Mais, loin de l'eſcalier de marbre,
Oh ! mon fidele ami, crois-moi,
Dans mon champ, quand je plante un arbre,
Je fais auſſi ma cour au Roi.
Ici, pour mes plaiſirs, crois-moi, ceſſe de craindre ;
Garde, même à Verſailles, un cœur à l'amitié,

De l'hiver, il eſt vrai, j'ai vu fuir la moitié,
Je ſuis encor aux champs, & ne ſuis point à plaindre.
Pourquoi les craindre ces hivers ?
Va, c'eſt outrager la Nature.
Si tous les bois reſtoient couverts
D'une inaltérable verdure,
Plus de printems pour l'Univers.
Pour moi, j'aime à voir ſur la terre
Varier le fond du tableau.
Le tems me paroit toujours beau
Quand il fait le tems qu'il doit faire.

LES antres du Nord ſont ouverts,
Soufflez, fougueux enfans d'Eole,
Volez de l'un à l'autre pôle ;
Hâtez-vous d'épurer les airs.
Purgez la cîme des bocages
De mille inſectes affamés,
Qui détruiroient les verds feuillages,
Où, dans les mois des doux ombrages,
Repoſent les Amans aimés.

DE nos forêts battez les faîtes,
Agitez puiſſamment leurs têtes ;
Frappez ces languiſſans rameaux
Qui, dans les mois de la verdure,
Viendroient ravir la nourriture
De mille rejettons nouveaux.
Rameau ſeché, tombe en pouſſiere
Du ſommet de ces peupliers,
Et que le pauvre en ſa chaumiere
Te porte à ſes humbles foyers.

AQUILONS, Autans & Borée,
Quand, vers la fin de la ſoirée,
De l'emploi du jour ſatisfait,

Aſſis

Aſſis auprès de ce que j'aime,
Je puis me redire à moi-même :
" Le bien que j'ai pu, ja l'ai fait."
Dans quelle volupté me plonge
Le long murmure de vos coups !
Non, le zéphir n'eſt pas ſi doux
Au Courtiſan que l'ennui ronge,
Et qui, ſe couchant au matin,
Sur le mol edredon péniblement ſommeille,
Et paſſe conſtamment la veille
A trembler pour le lendemain.

LES vents ont diſſipé la nue
Utile au germe des moiſſons.
Son eau féconde eſt parvenue
Juſques au creux de nos ſillons,
Et, ſur des maſſes de glaçons,
Le ſoleil radieux étale
Les émaux changeans de l'opale
Qu'il empourpre de ſes rayons.
L'atmoſphere ſe purifie,
L'air plus léger ſe raréfie ;
Le flot coule, il eſt arrêté ;
Et, du fluide qui ſe glace,
Je vois la tranquille ſurface
Acquérir l'immobilité.

QUELLE vaſte magnificence !
Par-tout, ſous l'horizon immenſe,
Etincelle un ſol argenté ?
Que j'aime la ſalubrité
De cette glaçante influence !
Quelle auguſte munificence,
Par une légere ſouffrance,
Vient doubler mon agilité !
Mon ſang, dans mon corps dilaté,

S'élabore avec violence ;
Je jouis avec confiance
Du ſentiment de la ſanté
Qui fait ſi bien, par la gaieté,
Valoir le prix de l'exiſtence.

QU'ILS ſont beaux ces affreux hivers !
Ami, j'héſite à te les peindre.
A leurs enchantemens divers
Tu croiras que j'ai voulu feindre.
Pour le caprice des pinceaux
Tu prendras mes portraits fideles ;
Il faut avoir vu les modeles,
Pour ſentir le prix des tableaux.

QUELLE grande leçon la Nature nous donne,
Lorſqu'aux enfans du Nord ſa voix tonnante ordonne,
De mugir avec majeſté,
D'entaſſer les glaçons pour lui ſervir de trône,
D'enchaîner la fertilité
Dans le froid tombeau de l'automne ;
De faire pâlir la clarté
De cette mer de feux qui dans les cieux bouillonne ;
De flétrir le globe attriſté ;
Dans ſa courſe d'arrêter l'onde ;
Et, parmi les débris du monde,
D'iſoler l'homme épouvanté !
C'eſt alors qu'il rêve, qu'il penſe ;
Qu'en lui-même il rentre en ſilence ;
Qu'il ſent plus, en jouiſſant moins,
Que de l'utilité des ſoins
Qu'exige ſa fréle exiſtence,
Naît l'amour du travail & de la vigilance ;
Que du ſentiment des beſoins
Nait celui de la bienfaiſance.

VERS

VERS

Inſcrits dans un jardin, ſur une eſpece de petit Mauſolée.

REPROCHE ALLÉGORIQUE,

A une Maîtreſſe infidelle.

CE n'eſt point une froide cendre,
Qui repoſe ſous ces cyprès :
Hélas ! pour un uſage auſſi triſte, & plus tendre,
Je viens de les planter exprès.

Je veux, dans ce ſombre bocage,
Que ce lugubre monument
Me rappelle à chaque moment,
Le ſouvenir d'une volage ....
Elle eſt morte pour ſon amant.

Explication des Enigmes & Logogriphes du Volume précédent, No. II.

Le mot de la prémiére Enigme eſt *braſſelet*, celui de la Seconde eſt *foſſeyeur*. Le mot du premier Logogriphe eſt *bonbon* & celui du Second eſt *eſpoir* & les trois piés ſont les trois lettres qu'on trouve de plus dans déſeſpoir.

ENIGME.

ÉNIGME.

JE vais ſautant, danſant, & faiſant bonne chère:
Je ſais m'inſinuer dans ces lieux de myſtère,
Qu'amour ne réſerva qu'à ſes ſeuls favoris:
La Béate dévote & le bel Adonis,
La femme de la Cour & cet homme d'Egliſe,
Le petit-Maître fat, la Prude qu'on mépriſe,
S'empreſſent à l'envi de porter mes couleurs:
Des plus fières beautés j'atteins juſques aux cœurs.
A ce tableau, Lecteur, mon ſort te fait envie;
Mais en moi reconnois le malheur d'une vie
Qui ne tient qu'aux faveurs du Sexe féminin:
Telle, dont chaque nuit je careſſe le ſein,
Se réveille ſoudain, frémiſſant, en délire,
Me cherche, & de fureur elle veut que j'expire:
Je m'élance d'un trait, preſſant d'autres appas;
Mais ſa brûlante main s'attache à tous mes pas;
Et bien-tôt, ſuccombant à ſon impatience,
Je ſens jaillir.... hélas! toute mon exiſtence.

AUTRE.

SANS mon frère, Lecteur, je ſerois inconnue;
Je lui dois tout l'éclat dont je brille à ta vue.
Avec lui, cependant, on ne me voit jamais,
Et s'il vient d'un côté, de l'autre je m'en vais.
Sur la terre jadis je me vis révérée,
Même juſqu'aux Enfers je régnois adorée;

Mais

Mais déchue aujourd'hui de ce haut rang des Dieux.
Si je n'ai plus d'Autels, j'habite encor les Cieux.
Encore un mot, Lecteur, je blanchis les campagnes,
Et tu me vois toujours avec mille compagnes.

LOGOGRYPHE.

JE ſuis un inſtrument par-tout fort en uſage;
Du beau Sexe ſur-tout je peins le coloris.
Depuis long tems je régne, & je ſers à tout âge;
Antidote excellent, je rapelle les ris.
De mes huit pieds, Lecteur, combinez la ſtructure:
Vous trouverez le nom de deux globes charmans;
Celui d'un animal de groteſque nature;
Un oiſeau domeſtique admiré par ſes chants,
De l'humide élément, la perfide Déeſſe
Redoutable aux Marins par ſes accens trompeurs.
Vous ventez du François l'objet de la tendreſſe,
Que l'Etranger vit naître, & qui vit dans nos cœurs.
Près de vous, cher Lecteur, ce n'eſt plus un myſtère:
Peut-être mes effets vous ſont déjà connus.
Si je vous ſuis un être ſalutaire,
Employez-moi, mais vantez mes vertus.

AUTRE.

AUTRE.

RESPECTE, ami Lecteur, la tête où je repoſe ;
Honore en moi toujours ton maître en toute choſe ;
Ne crois pas que, ſans peine, on puiſſe m'approcher ;
En huit pieds cependant il faudra me chercher.
Tu verras un métal que par-tout on encenſe,
Un vaſe où les Anciens, pleins de reconnoiſſance,
Conſervoient des Héros les cendres avec ſoin ;
L'inſtrument qu'un piqueur fait réſonner au loin ;
Ce qu'on doit moins à l'art ſouvent qu'à la nature ;
Dans la Géométrie on trouve ma figure ;
Le ſiége des vertus que l'on eſtime tant ;
Ce que l'on voit ſans peine en nos Villes ſouvent,
J'offre un lieu trop fécond en lâches artifices ;
Où gémit la vertu, où triomphent les vices.
Aux ordres d'un Prélat toujours prêt à marcher
Celui qu'en pluſieurs Cours il a fait voyager.

MÉLANGES LITTÉRAIRES.

REPROCHES

A NOTRE LITTÉRATURE,

Par un vieux Gentilhomme François.

J'AI paſſé ma vie à avoir de l'humeur, & je n'y renonce pas. J'ai vécu long-tems à Paris, c'eſt-à-dire dans un ſéjour tumultueux, le plus propre à l'exciter & à l'entretenir. Je m'y réveillois le matin en peſtant contre les hommes, je m'endormois en m'en plaignant. Mes rêves même n'étoient pas trop pacifiques. Je grondois dans mon ſommeil, & cette continuelle effer-

veſcence ne laiſſoit pas que d'altérer ma tranquillité.

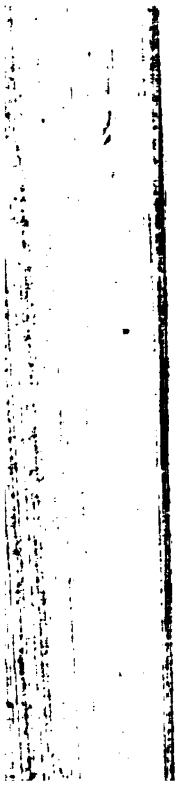
Après avoir rendu pendant trente ans des ſervices aſſez importans pour qu'on y fît attention, je m'aviſai de me mettre ſur les rangs, pour demander hautement un poſte qui m'étoit dû. J'avois l'âge, les titres, tous les droits. Je ne doutois nullement du ſuccès de mes démarches, & je me fâchois, Dieu ſait! contre ceux qui prévoyoient des obſtacles. Point du tout: un jeune concurrent ſe préſente avec des graces, des ridicules & des vices à la mode. Dès ce moment je fus culebuté. Les femmes le recommanderent; je devins inſupportable, odieux; il parut *charmant*, *divin*, fait *pour aller à tout*, & les intrigues d'un fat inutile l'emporterent ſur les travaux d'un bon & brave citoyen. Vous jugez ſi, dans ce moment, je jouois au naturel, le rôle du Miſantrope! J'étouffois de colere, je trépignois d'impatience, &, comme Alceſte, je ne ſongeois plus qu'à ſortir d'un gouffre où l'injuſtice triomphe, où la probité courageuſe eſt immolée ſans ceſſe aux maneges d'une lâche dextérité. Heureuſement j'étois graçon & libre. Ne

tenant

tenant ni à ces liens ſacrés qu'on aime & qui retiennent, ni à ces attachemens frivoles qu'on mépriſe & qui contrarient, je ne craignois point d'envelopper dans ma retraite des êtres qu'elle auroit pu effaroucher. Prêt à partir, brûlant d'échapper à mes concitoyens, du point fatal où j'étois encore, je jettois les yeux ſur ce malheureux globe pour y trouver un azyle.

Ce fut la Suiſſe qui me détermina. Il me ſembla que la contagion univerſelle ne l'avoit point encore gagnée; que la franchiſe y régnoit, que le courage y entretenoit la liberté, & que la liberté, à ſon tour, y étoit la ſauve-garde des vertus. Ce fut elle que j'adoptai pour patrie, & que je choiſis pour ſéjour. Je m'y réfugiai donc avec l'eſpérance d'y faire impunément tout le bien qu'il me plairoit & la douce ſatiſfaction d'y jurer à mon aiſe contre le reſte de la terre; car on jure en Suiſſe aſſez paſſablement, & c'eſt peut-être une des cauſes de ma prédilection.

J'y habite une chaumiere où ma penſée eſt indépendante, où mes ſenſations ſont vraies, ou je jouis même de mon humeur. Toute idée de faſte en eſt bannie: mais j'y



La nature eſt ſi belle auto
vos Plutus déshonorés en
duvet leur déſœuvrement
qu'entre le remords qui
dégoût qui les conſume,
nui ſous l'or qui les cou
qu'ils ne puiſſent, dans
de leurs boudoirs myſté
cri éternel d'une conſcien
ſuit: moi, je me leve
regard ſerein comme ell
pur que ſes rayons. Je n
un tranſport nouveau, le
de l'univers, s'élever de l
d'où il va répandre ſur
vie, la chaleur & la féco
que mon eſprit le ſuit d
ſage avec raviſſement
promet aux hommes.

vous plaît, que vous me la pardonniez. Tout ce qui part de l'ame n'eſt jamais hors d'œuvre. Voilà ma poétique, à moi, & je ne la donnerois pas pour celles de Vida, d'Ariſtote & de Boileau. Revenons cependant ; car je n'ai pas de tems à perdre, & j'ai beaucoup de choſes à dire.

Vous imaginez, peut-être, que le genre paiſible de la vie que je mene aura calmé mon caractere naturellement iraſcible & prompt à s'allumer. Point du tout, un homme ſans humeur eſt, à coup sûr, un être ſans énergie, je dirois preſque, ſans vertu. Mon ame eſt courroucée par le mal, comme mon oreille eſt déchirée par un ſon diſcordant, & tout ce qui rompt l'harmonie morale ou phyſique, m'eſt également importun, odieux, inſupportable. Il n'y a pas juſqu'à des goûts que j'aime, qui ne nourriſſent en moi cette indignation habituelle, qui m'incommode quelquefois, mais dont je ne me plains jamais. Il eſt vrai, je ne vois plus le tableau affligeant & répété de vos perfidies, de vos intrigues, de vos conventions & de vos ſottiſes ; je ne commerce plus avec nos chers compatriotes ; mais je lis leurs livres & la plupart me rendent furieux.

rieux. Comme vous voyez, l'amour des Lettres ne ſert encore qu'à aigrir les levains de ma complexion : cependant le moyen de ſacrifier un loiſir ſi noble, & une ſi douce étude ! Je voulois d'abord, afin d'éviter les criſes, me borner à la lecture des anciens, ou des auteurs François qui ne ſont plus. Je conſervois Labruyere, qui a médit de l'homme, Montagne, qui l'a peint, & Paſcal qui l'a calomnié. Juſques-là tout alloit bien : mais l'habitude de ſuivre les progrès de l'eſprit de ma nation, un vœu mal éteint pour ſa gloire, ce je ne ſais quoi qui ſurvit dans l'ame d'un transfuge, trop philoſophe, pour être excluſif, & trop vertueux pour être ingrat, me ramenerent à cette maudite littérature que j'avois laiſſée en aſſez mauvais état, mais que je retrouvai dans un état bien pire encore. Je ne me poſſédai plus quand, dans le cours d'une année, je ne vis pas au milieu des brochures qui vous inondent, ſurnager un bon ouvrage, & que je comptai, en ſix mois, au moins deux cens pamphlets, tous impertinens, cruels, ſcandaleux monumens de la rage enhardie par l'impunité, & de cette vile audace qui, à la longue, deviendroit la honte d'un ſiecle où elle ſeroit autoriſée.

Je

Je ſais que, dans tous les tems, l'orgueil, la plus ſtupide des paſſions, s'eſt livré, au nom de la gloire, à des excès dèshonorans; je ſais que les Puiſſances les plus belligérantes ne le ſont pas autant que l'amour-propre des Ecrivains. Dans le dernier ſiecle cinq ou ſix pédans ſe battoient les uns contre les autres, & Moliere en a fait juſtice. Je ſais auſſi que la phalange des critiques a été preſque toujours accuſée de prévention, d'injuſtice & de partialité. S'ils entreprennent de refuter un ouvrage, non contens d'y reprendre ce qui eſt vraiment repréhenſible, ils le cenſurent ſur tous les points; l'auteur, ſelon eux; a fait autant de fautes que ſon livre a de paroles. C'eſt dans cet eſprit que Scaliger écrivit contre Cardan. Ce dernier parloit-il de la beauté du perroquet & de ſon rare plumage, c'en étoit aſſez pour faire ſoutenir à ſon fougueux antagoniſte, que le perroquet étoit le plus hideux des oiſeaux. En ſe rapprochant de nous, que n'eût point à ſouffrir Racine de la fureur des Ariſtarques!

Voici ce qu'il dit dans la Préface de Britannicus: *Quelque ſoin que j'aie pris pour travailler cette Tragédie, il ſemble qu'autant*

que

que je me ſuis efforcé de la rendre bonne, autant de certains gens ſe ſont efforcés de la décrier. Il n'y a point de cabale qu'ils n'aient faite, point de critique dont ils ne ſe ſoient aviſés ; il y en a qui ont pris même le parti de Néron contre moi.

Dans un autre endroit il s'explique ainſi : *Voilà tout ce que j'ai à dire aux perſonnes à qui je ferai toujours gloire de plaire ; car pour les libelles que l'on fait contre moi, je crois que les Lecteurs me diſpenſeront volontiers d'y répondre.*

Toutes ces critiques ſont le partage de quatre ou cinq petits auteurs infortunés qui n'ont jamais pu par eux-mêmes exciter la curioſité du Public. Ils attendent toujours l'occaſion de quelqu'ouvrage qui réuſſiſſe pour l'attaquer, non point par jalouſie ; car ſur quel fondement ſeroient-ils jaloux ? mais dans l'eſpérance qu'on ſe donnera la peine de leur répondre, & qu'on les tirera de l'obſcurité où leurs propres ouvrages les auroient laiſſés toute leur vie.

Quels coups ne s'efforça point de porter au grand Corneille la petite haine de l'imperceptible Scuderi ? C'étoit l'inſecte dans l'oreille du lion.

Fénélon

Fénélon lui-même, cette ame douce & ſublime, que ſes mœurs & ſon génie devoient mettre plus qu'un autre à l'abri de la ſatyre, n'a point échappé à ſes outrages. Tel eſt le jugement qu'on en porte dans je ne ſais quelles obſervations.

Fénélon étoit un pauvre Théologien, plus nourri de la lumiere des auteurs profanes que de celle des Peres, eſprit artificieux, ſouple, flatteur & diſſimulé s'il en fût jamais, qui, ſéduit par une femme, ne ſongeoit qu'à établir par-tout la ſéduction.

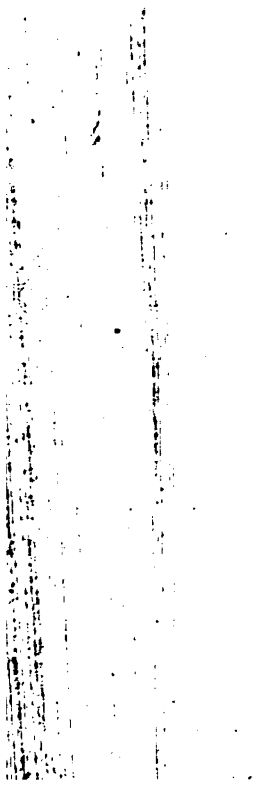
Je ne finirois pas ſi je voulois accumuler les citations où paroiſſent dans tout leur jour les balourdiſes de ces hommes ſans frein, qui s'attachent aux réputations les mieux établies, comme les chenilles ſe traînent ſur le duvet d'un fruit dans ſa maturité. Mais ce fléau n'a jamais été, ce me ſemble, auſſi répandu qu'il l'eſt aujourd'hui parmi vous. Quel renverſement de tous les principes! quel oubli de toutes les bienſéances! quelle mépriſable animoſité! en un mot, quel torrent d'injures qu'on ne peut lire, ſans une ſorte d'emportement contre les malheureux qui aviliſſent à ce point la dignité d'homme, pour ſatisfaire la vanité d'écrivain.

Vos ſoi-diſant littérateurs ſe haïſſent comme des femmes, & s'invectivent comme des moines. Les anciens ont eu raiſon de repréſenter leur Pallas armée. Cette Divinité qui, ſelon eux, gouverne l'empire des Lettres, communique aujourd'hui à ceux qui les dégradent & qui croyent les cultiver, des mouvemens plus déſordonnés, des humeurs plus âpres, ſur-tout des inclinations plus belliqueuſes, que Mars n'en inſpire à ſes Guerriers.

Encore ſi ce déchaînement s'arrêtoit aux ouvrages, mais il n'a plus de limites. A ce qu'il me ſemble, les perſonnes même ne ſont pas épargnées. La ſatyre s'en prend à tout. Les vertus les plus pures en ſont atteintes. Elle attaque indiſtinctement les noms les plus intacts ou les plus illuſtres. De la fange où elle eſt née, elle franchit la hauteur des rangs, & viole juſqu'à l'aſyle de l'innocence. Eh ! quoi la plus ſainte, la plus ſacrée, la plus reſpectable des propriétés, l'honneur des citoyens ſera dorénavant, parmi vous, livré au caprice de ces hommes perdus qui n'en eurent jamais, & qui, écraſés ſous le fardeau du mépris, voudroient en rejetter une partie ſur tout ce qui

qui les environne ! Qu'attendre d'une ſociété où votre réputation, ce prix tardif des efforts & des ſacrifices, ce tréſor qu'il faudroit racheter de tout ſon ſang, eſt à la merci des premiers brigands auxquels il plaira de l'envahir ? L'honnête-homme eſt ſans défenſe. Ces gens-là en ont une, c'eſt leur lâcheté. Ils ſe fient à leurs vices, comme les ſerpens à leurs venins, & ils demeurent ſeuls ſur l'arene, parce que leur voiſinage fletrit, & qu'on reſteroit ſouillé par leur approche.

Que les fumées du fanatiſme républicain offuſquent les eſprits, les exaltent & enfantent ces diatribes ſanglantes, nées du choc des partis, & de l'oppoſition des ſentimens. Elles ont au moins une excuſe, l'abus du patriotiſme. Mais par où juſtifier tant de petits méchans, tant d'avortons ſatyriques, qui, chez vous, diffament à tort & à travers, qui n'ont pas même aſſez d'ame pour haïr, qui aſſurément ſe gardent bien de prétendre à la gloire, & ne ſe déchaînent ainſi que par cet inſtinct de *malfaiſance* qui leur tient lieu de prétexte & d'inſpiration ? A quoi vous ſervent donc, morbleu, les progrès de votre philoſophie, ſi elle n'adoucit pas vos mœurs,



vroit etre poli par la c
par le concours des Art
connoiſſances utiles, ſe
François, que des hom
de l'inſtruction, s'abando
qui rappellent la barb
moins, à travers votre
vous étiez galans & ſ
briez les Graces, vous
fleurs ; vos chanſons
la délicateſſe & la gaiet
méchanceté la plus lâc
vos couplets. Détracteu
plus aimables, vous déc
que nous avions treſſée
décens vaudevilles, enf
de la calomnie, ſont a
d'outrages à la beauté.
foibleſſe, vous ridiculiſ

raiſonneuſe, calculante & triſte, qu'eſt devenue votre chevalerie, votre bienfaiſance, & ſur-tout votre amabilité ?

Si le remede n'eſt pas très-prompt, vous ne ſerez bientôt plus qu'un aſſemblage d'hommes ſans vigueur, ſans émulation, ſans généroſité, *qui ſe rendront juſtice en ſe mépriſant tous.*

Pour vous, Monſieur, ſi vous donniez par malheur dans ces travers qui m'irritent, ne me prononcez jamais le nom de Philoſophie. Un vrai Philoſophe eſt, en quelque ſorte, l'homme de la Nature. Il ſe recueille pour l'étudier, il ne l'étudie que pour la peindre. Il ne connoît ni le fiel de la haine, ni les manéges de l'ambition, ni les fureurs de la jalouſie. Il n'écrit point ſeulement pour exiſter dans le ſouvenir des hommes, il écrit pour les rendre meilleurs, pour leur préſenter ſans ceſſe l'auguſte image de la vertu, ſerrer les liens qui les uniſſent, changer leurs devoirs en plaiſirs, & les diſpoſer à ces paſſions douces qui réconcilient le Sage avec la vie.

Tels devroient être ceux qui ſe livrent à l'étude de la ſageſſe ; mais, pour cela, il ne fraudroit point reſpirer un air que de malignes

malignes vapeurs empoiſonnent. Il ne faudroit point habiter un pays où l'égoïſme briſe tous les nœuds, détruit tous les rapports, éteint le véritable enthouſiaſme. Il ne faudroit point s'abandonner à cet eſprit méthodique, aride & meurtrier, qui ferme l'ame, ſeche l'imagination, regarde en pitié les Arts qui développent la ſenſibilité, & n'apprend rien à l'homme, ſi non qu'il doit être vain, & que d'ailleurs il eſt foible, méchant & malheureux.

O toi! (vais-je m'écrier avec vous) toi, qui ſacrifies aux Muſes comme à des furies; toi, que font pâlir les ſuccès de tes rivaux; toi, dont l'ame énervée, languiſſante & flétrie, ſe croit active & forte, parce qu'elle ſent la haine & connoît la vengeance; fuis, malheureux, fuis avec un ami, s'il t'en reſte un, dans la profondeur des ſolitudes champêtres. Là, ranime en toi l'homme éteint, l'homme dégradé, l'homme, enfin, mort au bonheur & à la vertu. Rajeunis tes ſens, tes idées, leve tes regards, vois & reſpire.

Tout brûlé des paſſions de la Ville, tu as beſoin d'un air pur qui te vivifie, de ſpectacles qui t'aident à penſer. Contemple,

ce

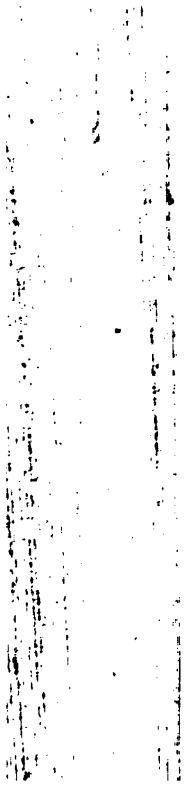
ce qu'on n'apperçoit pas à travers nos brouillards & nos vices, la pompe des cieux, la majeſté des campagnes, ce calme intéreſſant qui ſemble dire à l'homme ſenſible : *Reviens à la Nature.*

Enfoncé dans ſon ſein, tu rougiras bientôt de cette exiſtence artificielle que tu traînois dans l'opprobre, ayant toujours la gloire en perſpective. Tu conviendras que cette gloire même ne vaut pas les travaux qu'elle coûte, les ennemis qu'elle attire, les regrets qui l'accompagnent, & tu n'immoleras plus la paix d'un cœur libre à ce météore fugitif, qui, preſque toujours, échappe aux vivans, & ne ſe fixe qu'autour de quelques tombeaux, que l'envie lui diſpute. C'eſt, au milieu de ces leçons fortes & touchantes, que l'eſprit s'éleve & qu'on ceſſe de haïr ſes ſemblables. Aux douloureuſes convulſions de l'amour-propre ſuccéderont les épanchemens de la conſolante amitié. Une douce énergie remplacera la fiévre qui te dévoroit, &, dans une extaſe tranquille, des larmes involontaires & muettes couleront de tes yeux deſſillés. Alors replonge-toi dans le chaos des Villes ; tu leur dois un exemple : alors, ſi tu le veux, écris, tu ſeras éloquent, & tu pardon-

Je suis, sans compliment

JERÔME-P

De ma



ÉLOGE HISTORIQUE.

DE MARIE

DE RABUTIN-CHANTAL,

MARQUISE DE SÉVIGNÉ.

L'ANCIENNE Rome décernoit aux femmes des hommages publics. C'étoit les venger de notre orgueil, qui étouffe leur génie; les rappeller aux grands objets, en les aſſociant à nos triomphes, & fortifier un ſexe que nos loix rendent foible, bien plus que ſa nature. Il eſt juſte de reſſuſciter un uſage qui ne peut qu'encourager des êtres intéreſſans, que nous ne voulons qu'aimer & aſſervir. Les faire participer aux honneurs des Hommes illuſtres, c'eſt leur rendre un droit dont nous les avons dépouillés, c'eſt donner l'eſſor à des talens que notre injuſtice enchaîne, c'eſt honorer également les deux ſexes, puiſqu'en augmentant la douce puiſſance de l'un, on affoiblit le depotiſme de l'autre. Rien ne peut mieux

remplir ces vues que l'éloge de Madame de Sévigné. Heureux ſi je puis la repréſenter avec des couleurs auſſi durables que ſes écrits, & ſi le tableau que j'entreprends, conſerve quelques-uns de ces traits précieux, qui font à jamais le charme & la gloire du modele!

La naiſſance de Madame de Sévigné ne doit point entrer dans ſon éloge. Les talens ſont les ſeuls ayeux dont ſe pare un vrai mérite. Se créer un nom, c'eſt naître de ſoi-même. Si je parle du ſang où elle puiſa la vie, ce ne ſera que pour faire ſentir qu'elle en eut plus d'obſtacles à vaincre pour parvenir à la gloire littéraire. Les perſonnes d'une naiſſance obſcure, ſouvent ne percent pas la nuit qui les couvre, quoique douées de talens, parce qu'elles n'ont pas les moyens de les développer. Ceux dont l'origine eſt brillante, laiſſent languir leur génie dans les ténebres de l'ignorance, parce qu'on les accoutume à regarder la ſcience comme un appanage de la roture. Ce préjugé barbare, qui avoit mis à la tête des privileges de la Nobleſſe celui qui la diſpenſe de s'inſtruire, exerce encore parmi les femmes un reſte de tyrannie. Combien cependant ne ſeroient-

t-elles

t-elles pas plus heureuſes en cultivant leur raiſon? Leur loiſir eſt un tourment, leur travail, une oiſiveté. De quoi les entretient-on dans leur premiere jeuneſſe, de tout ce qui peut attirer ces mêmes hommes, qu'on leur conſeille de craindre & de fuir? S'il en eſt quelques-unes qui veuillent étendre leur eſprit par des études ſolides, il faut ſouvent qu'elles s'en cachent, comme de ces ſentimens dont nous leur faiſons un crime, & que nous cherchons à leur inſpirer. Preſque toujours gouvernées par la politique, c'eſt rarement à l'attrait qu'elles obéiſſent.

Madame de Sévigné renverſa toutes les idées qui éterniſent l'enfance des perſonnes de ſon ſexe. Celles qui ſortent du cercle où l'uſage les renferme, ont le mérite de leur éducation. Se former ſoi-même, c'eſt une gloire pour un homme; pour une femme, c'eſt le comble de l'héroïſme. Audeſſus des préjugés qui ne tiennent point aux mœurs, elle s'attacha aux Muſes qui s'enorgueillirent de ſes hommages. Les écrits des Auteurs illuſtres d'Athenes & de Rome furent les amuſemens de ſes premieres années. Son enfance joua, pour ainſi dire, avec la raiſon. Au lieu de s'occuper du diction-

naire des toilettes, ſi important pour la plupart des femmes, elle s'appliqua à l'étude des langues, & des connoiſſances utiles.

Si elle fut guidée par ce deſir de plaire, inſéparable des graces, elle eut du moins la vanité eſtimable de vouloir prolonger, par les charmes de l'eſprit, la trop courte exiſtence de la beauté. Ses occupations le fortifioient, ſans le rendre auſtere. Sa gaieté, qui ne s'éteignit point, même dans le ſilence de la retraite, brille dans tous ſes ouvrages, & elle y entremêle ſi bien l'enjouement avec la gravité, qu'on ſe la répréſente, en la liſant, ſous les traits de Minerve, parée de la ceinture de Vénus.

Née avec un génie brillant & un cœur ſenſible, il n'étoit point de palme qu'elle ne pût ambitionner & cueillir. Mais la nature l'appelloit à un genre qui, inventé par l'amour, ou par l'amitié, trompe le temps, rapproche les diſtances, conſole la douleur, adoucit les regrets, charme les ennuis, rend préſentes les perſonnes abſentes, & compatriotes celles de differens pays; qui paroît facile, parce qu'il eſt ſans prétention; qui doit avoir de la familiarité ſans baſſeſſe, de l'élégance ſans affectation, la brieveté ſans la

ſéchereſſe

ſéchereſſe, la juſteſſe ſans la froideur, la nobleſſe ſans l'enflure; genre le plus cultivé, & le moins fertile en bons modeles, parce que peut-être eſt-il plus difficile de ne pas ſortir du ſimple que du ſublime.

Que fera, avant que d'entrer dans la carriere, cette femme dont tous les pas doivent être marqués par la gloire? Elle jette les yeux ſur ceux qui l'ont précédée. Elle voit Balzac qui travaille ſes lettres comme des pieces d'éloquence, enfle ſon ſtyle des hiperboles les plus outrées, met de l'emphaſe à des minuties, ſemblable à ces riches qui prodiguent l'or pour des bagatelles. Elle jette les yeux ſur Voiture, qui gâte ſon enjouement naturel par le rafinement, ſes penſées délicates par des pointes, ſes galanteries par des fadeurs, & qui devient inſipide à force de vouloir être plaiſant; Rabutin qui, trop plein de lui-même, ſourit à ſes idées comme à ſes actions, affiche l'eſprit comme la bravoure, compoſe ſes lettres en Ecrivain qui veut avoir des Lecteurs, ſe tourmente pour étaler des ſentimens qu'il n'a pas, ſe livre ſans haine à la ſatyre, ſans amitié, à la louange, trompe ſon cœur, ou en eſt trompé.

Loin

Loin de ces Ecrivains maniérés, Madame de Sévigné n'aura de modele qu'elle-même. L'honneur de créer le genre épiſtolaire lui eſt réſervé. Unique, elle réunira la gloire de l'invention, & celle de la perfection. Elle réforme le goût de ſa nation, & lui donne le ſien. Tout eſt ſi facile dans ſes ouvrages, qu'on diroit que la gloire ait voulu la diſpenſer des peines qu'elle coûte. Comment eût-elle deſiré ſes faveurs ? elle n'écrivoit que pour ſoulager ſon ame. Si le génie guide ſa plume, elle ne ſait pas à qui elle en doit le mouvement. C'eſt Pſiché qui vit avec l'Amour, ſans le connoître. Cette ignorance de ſon mérite, elle la portoit dans la ſociété où les plus beaux eſprits ceſſent ſouvent d'être eux-mêmes, pour vouloir trop répondre à l'idée que leurs écrits en donnent ; où ils paroiſſent plus attachés à leurs titres, que les Grands à leurs préſéances. Elle ſavoit briller dans les cercles, ſans éblouir ; y plaire, ſans dominer. Elle s'y montroit avec le talent rare de parler à propos, & le talent encore plus rare d'écouter avec intérêt.

Hâtons-nous d'arriver à cette époque, qui lui fit écrire ces Lettres qui charme-

ront

ront à jamais les eſprits délicats & les ames ſenſibles. Veuve dans un âge où ſa jeuneſſe & ſa beauté faiſoient deſirer ſa main par ce qu'il y avoit de plus grand à la Cour, ſon amour pour ſes enfans fut le ſeul lien qui lui parut digne de ſon cœur. Mais, dans cet état même, où l'on trouve le pouvoir ſans la contradiction, les plaiſirs ſans la contrainte, la liberté ſans le blâme, où l'amour ne paroît pas ſi coupable, parce qu'il ne ſe préſente point entouré de remords, Madame de Sévigné vécut, comme ſi elle eût dû répondre de ſa conduite à un époux vigilant & rigide. L'eſtime de ſoi-même, ſource de l'eſtime publique, & la plus ſure gardienne de la vertu, étoit le premier principe de ſa morale. Placée entre ſes études & ſes devoirs, elle leur jura une fidélité, dont on ne la vit pas s'écarter un ſeul inſtant. Auſſi la Jalouſie même admira ſes talens, & reſpecta ſes mœurs. Déjà ſa fille eſt unie à François, Adhémar de Monteil, Comte de Grignan. Cette mere tendre ne vit d'abord, dans ce mariage brillant, que le plaiſir de fixer ſa fille ſous ſes yeux, en l'attachant à la Cour. Mais la fortune, qui vouloit montrer en elle

un

un exemple mémorable de l'amour maternel, la priva de l'objet qui lui en faiſoit le mieux ſentir les douceurs & les tendres inquiétudes.

Ce Héros, qui fut affable avec le Peuple, & fier avec les Grands, qui, devenu maître de Barcelone, ſignala ſa courſe par des exploits, ſe couvrit de lauriers à Luzzarata & à Calcinato; &, vainqueur d'Eugene à Caſſano, finit par remporter à Villaviciosa une victoire qui établit Philippe ſur le trône d'Eſpagne, ce Héros, le vengeur des François, & le pere de ſes ſoldats, n'étoit point alors dans ſon Gouvernement de Provence. Le Comte de Grignan eſt nommé pour commander en ſon abſence. Il emmene avec lui ſon épouſe; &, dans cette Province, où l'eſprit paroît être dans ſon empire, celui de Madame de Grignan trouva des admirateurs.

Mais cette mere, dont j'ébauche le portrait, ne voit dans la faveur qui va environner ſa fille des honneurs les plus éclatans, qu'un arrêt de mort, qui lui enleve ce qu'elle aime le plus au monde. Hélas! ce cruel départ qui l'anéantit, ne lui laiſſera reprendre un peu de ſes forces, que pour lui

lui faire ſouffrir des tourmens plus affreux. *Cette ſéparation*, dit-elle énergiquement dans une de ſes Lettres, *me fait une douleur au cœur & à l'ame, que je ſens comme un mal du corps.*

Voyez-la ſuivre de l'œil le funeſte char qui emporte ſa vie. Il eſt loin, & il eſt toujours préſent à ſa vue. Ses craintes l'accompagnent, ſes allarmes l'entourent. Dévorée par les ſoucis les plus cruels, le temps l'inquiete, les chemins la font trembler, les hôtelleries l'épouvantent; elle enviſage des périls ſans ceſſe multipliés; les torrens avec leurs inondations, les forêts avec leurs brigands; elle ne voit que des éclairs, n'apperçoit que des précipices, n'entend que des orages. Qu'elle avoit bien raiſon d'écrire à ſa fille: *Il me ſemble qu'on m'a dépouillée de tout ce qui me rendoit aimable..... Je ſerois honteuſe, ſi depuis huit jours j'avois fait autre choſe que pleurer.* Comme elle aime ſes ennuis & ſes peines! *Je n'ai point ſur mon cœur*, lui écrit-elle *de m'être divertie, ni même de m'être diſtraite pendant votre voyage. J'ai tranſi de vous voir paſſer de nuit cette montagne * que l'on ne*

* La montagne de Tarare.

paſſe jamais qu'entre deux ſoleils, & en litiere.

Les ames ſuperficielles ſe conſolent avec le temps. Il ne fait qu'ajouter aux regrets de Madame de Sévigné. Comme ſes lettres ſe ſuccédent rapidement! Elle voudroit, par leur nombre, remplacer les regards qu'elle attacheroit ſur ſa fille, ſi elle étoit préſente. *Ha! mon cher enfant*, lui dit-elle, *que je voudrois bien vous voir un peu, vous entendre, vous embraſſer, vous voir paſſer, ſi c'eſt trop que le reſte.* Ne pouvant vivre avec cet objet chéri, elle lui envoie ſon ame dans ſes écrits, interprêtes de ſes ſentimens. Avec quelle impatience elle attend les réponſes! ſi elles tardent, avec quelle délicateſſe elle exprime ſes inquiétudes! *J'étois ſi fort en peine de votre ſanté, que j'étois réduite à ſouhaiter que vous euſſiez écrit à tout le monde, hormis à moi.* Ici elle voudroit éterniſer le plaiſir de lire ſes lettres: *Je n'oſe les lire, de peur de les avoir lues.* Là elle lui dit: *Je n'ai encore vu aucun de ceux qui veulent me diſtraire par des paroles; c'eſt qu'ils veulent m'empêcher de penſer à vous.* Avec quel tranſport voyoit-elle les perſonnes qui confondoient leurs

penſées

penſées avec les ſiennes. *Je vois Madame de Villars; je me plais avec elle, parce qu'elle entre dans mes ſentimens.* Une impulſion encore plus forte l'entraînoit vers cette Femme illuſtre, * qui, louée par tous les Ecrivains de ſon temps, s'en fit des amis par ſes bienfaits, & des rivaux par ſes ouvrages; qui anéantit les inſipides romans à la mode par ces écrits immortels & charmans, où l'on voit la peinture des mœurs à la place des avantures merveilleuſes, des ſentimens vrais, au lieu de ces converſations où l'eſprit ſe perd, & où le cœur ſe glace. La ſympathie, qui a la force du deſtin, parce qu'on ne lui réſiſte pas; la ſympathie, qui rapprochoit ces deux femmes, venoit de l'ame. Les eſprits qui ſe reſſemblent, ſe repouſſent quelquefois. Les cœurs qui ſont de la même trempe, s'attirent & ſe mêlent. Celui de Madame de Sévigné étoit fait pour peindre la ſenſibilité dans toutes ſes nuances. Tantôt c'eſt un feu qui pénetre d'une chaleur douce; tantôt c'eſt un trait qui brille & ſe renouvelle. Son ame s'épanche, ſans s'épuiſer, répand ſes

* Madame de la Fayette.

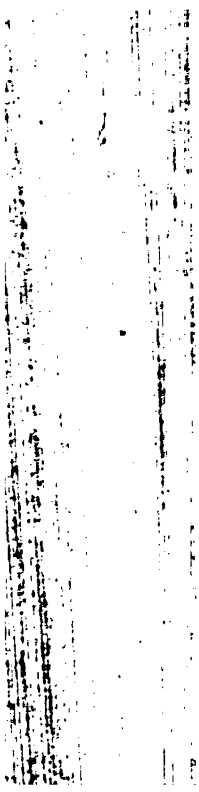
forces, ſans s'affoiblir ; ſemblable à la lumiere qui communique ſon éclat, ſans en perdre. Quelle harmonie ! quelle variété dans ſes tableaux ! quelle énergie dans ſes penſées ! quelle force dans ſes expreſſions ! *Je ne ſais où me ſauver de vous*, écrit-elle à cette fille idolâtrée. Si elle lui connoît quelque chagrin, elle en ſera tellement poſſédée, qu'elle produira ou ennoblira des termes pour lui marquer ſon deſir de l'en délivrer : *Je voudrois écumer votre cœur.* Ainſi Montagne, trouvant notre langue trop foible pour ſes idées, inventoit des expreſſions, ou appliquoit d'une maniere neuve celles qui étoient déjà en crédit. Le génie crée comme le beſoin. Eh ! qui devoit mieux jouir de ce droit, que celle qui croyoit faire tort à ſes ſentimens, que de les expliquer avec des *paroles ?*

Toujours pleine de ſon ſujet, le feu qui l'anime répand un ſouffle de vie ſur les anecdotes que ſes lettres ont conſacrées ; & d'où part la chaleur de ces narrations, qui ſont toutes autant de tableaux, ſinon d'une ame vivement émue ? L'eſprit raconte, l'imagination décrit, le cœur peint. Le ſtyle de Madame de Sévigné offre-t-il quelques fleurs ; elle

elle ne les répand pas ; elles lui échappent des mains. Si on lui trouve de l'art, ce ſera celui des femmes du Pérou, qui laiſſent tombre les perles qui les parent, ſans avoir l'air d'y prendre garde, & d'y attacher le moindre prix. Enfin elle a des traits de candeur & de beauté naïve, qui rendent ſes ouvrages ſupérieurs à ceux de toutes les femmes de ſon temps.

Voyons celles qui pourroient lui diſputer la palme. Seroit-ce la champêtre Deshoulieres, la tendre la Suſe, l'ingénieuſe & fertile Scuderi ? La premiere a, ſans doute, excellé dans l'idylle ; mais, épuiſée dans deux ou trois petites pieces de ce genre, elle ſe traîne dans les autres ; ſon eſprit facile, ſans fécondité, préſentant toujours les mêmes objets, ramene ſans ceſſe les mêmes idées. La ſeconde a brillé dans l'élégie ; mais elle peint plutôt les langueurs de l'amour, que ſes tranſports. Ses vers foibles, durs, ſans exactitude & ſans images, n'offrent que les ſurfaces de la paſſion : elle eſt comme ces Acteurs qui expriment le ſentiment par le ſon de la voix, & non par l'éloquence des entrailles, & les accens de l'ame. La troiſieme envahit une réputation, dont la moitié

TAYLOR INST. OXFORD



traits d'une précieuſe q
le ſentiment. Madam
tous les tons, ſans les c

Par quels moyens d
contiennent que de
nouvelles du jour, ſe
un plaiſir ſoutenu, tan
des vaſtes Empires, le
révolutions, ſouvent la
Comment des Lettres,
bre, qui expriment tou
timent, n'inſpirent-t-e
l'ennui, enfant de l'ur
des romans qui nous r
formes la plus vive des
nous aſſoupiſſent.

Ah! ſi les moindres
quant dans Madame de
dreſſe pour ſa fille, quc

ſenſibilité de ſon ame. Qui a jamais poſſédé ces deux avantages dans un degré auſſi éminent? Si elle apprécie quelquefois mal les Ecrivains de ſon tems, c'eſt un trait de reſſemblance qu'elle aura avec nos plus grands Auteurs, dont les jugemens ont été ſouvent dictés par la prévention. Mais ſon ame, imprimée dans ſes Ecrits, les diſtingue non-ſeulement de ceux des hommes; mais de ceux de toutes les femmes qui ont le mieux réuſſi à faire parler le ſentiment. Ce n'eſt encore là cependant que la moitié trop imparfaite de ſon éloge. Si Madame de Sévigné a illuſtré ſon ſexe par ſes talens, elle a illuſtré ſes talens par l'amour & l'accompliſſement de ſes devoirs.

Les occupations déplacées ſont auſſi coupables que l'oiſiveté. Vouer aux Lettres un tems que des objets eſſentiels reclament, c'eſt reſſembler à ce Roi inſenſé, qui abandonnoit les rênes de ſon Empire, pour compoſer des Diſſertations théologiques.* Madame de Sévigné ne ſacrifia pas ſes obligations pour l'étude. Que certaines femmes, enyvrées de leur médiocre ſavoir, bra-

* Jacques I, Roi d'Angleterre.

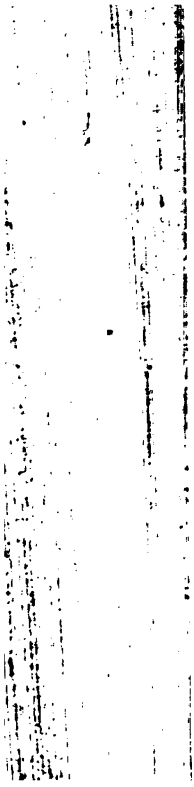
vent

norent ſon ſexe. Bien
qui abandonnent leurs
pour ſe jetter dans le t
veulent ſe parer au défa
bien différente encore
de pleurer ſur les déb
cherchent dans le culte
conſolation à leurs app
titre pour rappeller des
fuite leur eſt inſuppor
dans le plus noble des
d'épurer ſa raiſon, & de
lutte des devoirs & d
fardeau n'impoſent-ils
nous ſommes à la fois l
rans.

Etre adorées pour d
n'être comptées pour ri

elle entre leurs penſées, & leurs diſcours, leurs principes & leurs deſirs; poſſéder tous les avantages de la nature, & les aſſujettir à l'art; tâcher de reſaiſir, par la douceur & la ſoupleſſe, un pouvoir dont la tyrannie les a privées; recevoir une éducation qui les condamne à la frivolité, & ſubir le blâme de n'avoir point d'énergie; combattre ſans force, commander ſans empire, ou regner comme ces Souverains dont les loix ont beſoin d'être confirmées par leurs ſujets; quelles étonnantes contrariétés! La raiſon doit raſſembler toutes ſes forces, pour marcher d'un pas ferme entre ces contraſtes d'autorité & de ſervitude, de mépris & d'adoration.

Ce fut dans le ſein de l'étude que Madame de Sévigné trouva le ſoutien néceſſaire, pour porter le joug ſans murmure, & pour l'alléger ſans crime. Elle ſçut très-bien diſtinguer ce qu'il y a de vrai & de factice dans la puiſſance & la foibleſſe dont nous environnons les femmes. Faite pour s'élever au-deſſus des préjugés, elle ne ſecoua point ceux qui lui parurent appartenir au reſpect qu'elle devoit avoir pour elle-même. Les devoirs qui lient réciproque-



de la part de ſon époux
ne firent que l'affermi
Ce point d'honneur,
toujours impérieux, &
de ſang, lui enleva un
de ſon cœur. Elle le
ne fut point une repré
blic. Ses enfans furen
ſayer ſes larmes. Les
ſont celles d'une mer
ſe tiennent par une ch
ceux qu'on loue le m
méritent le plus notr
en remplit ſans faſte
les choſes qui paroiſſe
tes. Cependant elle
enfans ces ſoins effémi
qui détruit en voulan

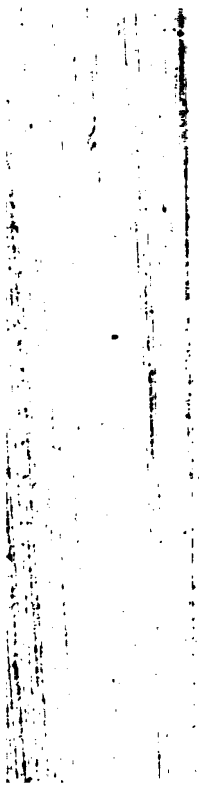
éducation. Elle ſe dit à elle-même, en les ſerrant entre ſes bras : voilà deux êtres que j'ai portés dans mon ſein ; je dois les rendre dignes du Ciel qui me les a donnés, & de la Patrie à qui j'en ſuis comptable. Travaillons, pour que mon fils ſe diſtingue un jour par ſes ſervices, & par ſa probité. Que ma fille ne ſe contente pas d'étaler aux yeux des hommes le charme d'une beauté frivole. Que ce préſent ne ſoit pas pour elle une ſource d'erreurs & de larmes. Qu'elle ſoit élevée auprès de moi & non dans ces azyles, où elle ne ſeroit pas inſtruite des devoirs qui l'attendent, & des dangers qui la menacent. Meres, qui exilez vos enfans comme des ennemis de vos plaiſirs, de vos prétentions, & comme des accuſateurs de votre âge ; les miens, que j'aurai ſous mes yeux, feront durer ma joie & ma jeuneſſe. Montrons le but, fourniſſons les moyens, indiquons les écueils, tendons une main qui les guide l'un & l'autre. Si leur éducation répond à mes ſoins, je bénirai tous les jours les tourmens qui ont précédé l'inſtant de la maternité. S'ils étouffent l'amour des vertus que je vais leur inſpirer, je regretterai que le moment

de leur naiſſance n'ait pas été celui de ma mort.

Une femme capable d'agir d'après ces principes, ne tenoit plus au monde, que par les bienſéances que ſon rang la forçoit à remplir. Auſſi ſe montroit-elle rarement dans ces cercles, d'où l'on a banni les converſations qui inſtruiſent, pour mettre à leur place ces jeux qui ſont l'*eſprit des ſots*. Elle ſavoit qu'elle devoit à ſes enfans une naiſſance plus précieuſe que celle qui les faiſoit jouir de la lumiere. Elle ſavoit que cette ſeconde naiſſance eſt la ſeule qui ſoit proprement l'ouvrage des hommes. Cette morale ſublime, qui fait remonter nos devoirs juſqu'à l'Etre ſuprême, pour les faire deſcendre juſqu'à nos ſemblables, & les ramener enſuite vers nous-mêmes, fut le fondement ſur lequel poſoit l'édifice qu'élevoit ſa tendreſſe. Les ſciences venoient l'embellir & le fortifier; mais non ces ſciences, qui, au lieu de nous apprendre à penſer, ne nous enſeignent que les opinions des autres. Les livres ſeuls ne ſont pas les ſavans. *Ils ſont toujours, dit Charron, à me remplir la mémoire du bien d'autrui, & ne ſe ſoucient de me réveiller, & de m'aiguiſer l'entendement, pour me faire*

faire valoir mon PROPRE BIEN. Madame de Sévigné chercha d'abord à connoître le caractere des deux êtres chéris qu'elle vouloit former, &, en le dèveloppant, elle conſulta plus leurs facultés que les ſiennes. Agir autrement, c'eſt riſquer de jetter des ſemences dans un ſol où elles ne doivent pas germer. Elle voulut rendre utiles les défauts mêmes.

Le grand Art de la Legiſlation, ainſi que de l'Education, eſt de mettre à profit les paſſions & les foibleſſes, en les dirigeant avec intelligence. L'homme, roi de la nature, lui donne la forme qu'il veut, fait eclorre des fruits où l'on voyoit des ronces, deſſeche les marais, creuſe des canaux, applanit les rochers; pourquoi ne produiroit-il pas les mêmes miracles ſur les caracteres? On détourne le cours d'un torrent, & l'on ne donneroit pas une pente réguliere à des affections déſordonnées! Et il ſeroit impoſſible de changer les défauts en perfections! On plie les métaux, on les purge de toute eſpece de poiſon qui s'incorpore avec eux; & l'homme, plus dur que le fer & l'acier, ne perdroit point l'alliage impur qui le dégrade! Heureuſement Madame de Sévigné n'avoit beſoin,



la ſociéte, l'homme, pc
bile, quitte ſes goûts
pour prendre ceux des a
plaire, bien dirigé, peut
avantages.

Si Madame de Sévi
puiſſans obſtacles dans l'é
cupoit, ſa tendreſſe plus
active encore que ſon gé
formés en moyens. L'
ſuade, n'eſt autre choſe
Mais elle jouit du bo
ſur des ſujets dociles,
elle-même le modele
enſeigne.

Déjà le bruit de la
eſt parvenu à la Cour.
l'y amene, en lui donn
ſa vertu rendoit inutiles.

courtiſans la reſpectent, & le maître n'oſe que l'admirer. Elle étonna bientôt dans ces fêtes que Louis XIV. donnoit, & qui empruntoient leur éclat de ſa magnificence. Elle joua le rôle d'un Amour, & celui d'Omphale, dans ces ſpectacles qui n'offrent rien de grand, ſans le ſecours des Divinités fabuleuſes, & qui, au lieu d'amollir nos ſens par la réunion des arts, deviendroient utiles, s'ils préſentoient les efforts & les triomphes des vertus patriotiques. Ses charmes ne brilloient point ſans enflammer; mais ſes yeux faiſoient des conquêtes, dont ils ne s'appercevoient pas. Sa modeſtie relevoit ſes appas, en les négligeant; & ſon eſprit qui la trahiſſoit, ne tarda pas à tromper ſa modeſtie.

La beauté car elle n'eſt autre choſe que la vertu embellie, ne doit inſpirer que des ſentimens honnêtes. La voir, l'aimer, ambitionner & demander ſa main, fut le ſort des hommes les plus aimables de la Cour. Mais les avantages extérieurs ne pouvoient rien ſur elle. Le mérite ſeul devoit la toucher. Adhémar l'emporta donc ſur tous ſes rivaux. Unis ſous les auſpices les plus heureux

heureux, la ſageſſe & l'amour formerent leurs nœuds. Le bonheur de Madame de Sévigné croiſſoit avec celui de ſa fille. Cependant elle ne ſe crut pas quitte encore de ſes devoirs. Plan de conduite envers ſon époux, & le monde qu'elle alloit fréquenter; conſeils pour régler ſes affaires, ſes lectures, ſes démarches; tels furent les ſoins dont l'amour maternel l'avertiſſoit, mais dont la ſageſſe de ſa fille auroit pu lui épargner l'embarras. O fille trop aimée mille fois pour le repos de ta mere! bientôt elle tiendra ſur ſes genoux ta propre fille: elle croira t'embraſſer en careſſant cette chere Pauline, qui, depuis, adorée en Provence, y fit revivre tes vertus & tes graces. Avec quel tranſport Madame de Sévigné n'auroit-elle pas vu ſon ſang ſe mêler avec celui des illuſtres Maiſons de Simiane & de Vence? Pourquoi donc une longue vie n'eſt-elle pas la récompenſe du génie, orné des plus belles qualités du cœur!

Son fils, jouet de cette paſſion tyrannique, que les gens d'eſprit ſentent avec plus de vivacité que les autres, la plonge dans les inquiétudes les plus affreuſes. Elle gémit

de

de le voir aux pieds d'une de ces femmes *, qui, pour jouer les rôles d'Impératrices, s'en croyent la dignité, tiennent leurs charmes du Théâtre, & les font ſervir à la ruine de leurs Amans. Elle ne lui oppoſe pas ces contrariétés qui changent les goûts en paſſions. Elle ne prend point ce ton d'autorité, qui, voulant nous délivrer de nos erreurs, nous y attache d'avantage. Se plaçant entre ſon fils & la volupté qui veut le corrompre, elle l'emporte enfin.... mais hélas ! il ne ſort d'un abîme que pour ſe précipiter dans un autre. Quand la vanité ſe mêle à l'amour, il n'eſt peut-être pas plus violent, mais il devient plus opiniâtre. Alors tenoit école de politeſſe & de galanterie, cette fameuſe Ninon, l'idole des beaux eſprits & des grands Seigneurs de ſon temps. Senſible, elle ne voulut avoir que des goûts. Née pour les plaiſirs, elle vécut pour eux, & leur donna des loix. Digne de cultiver les Lettres, elle ne s'en ſervit que pour ſe rendre plus aimable & plus indépendante. Souveraine de la mode qui la faiſoit aimer, elle ne la ſuivit jamais

* La Champmeſlai.

dans ſes penchans. Maîtreſſe des deſirs de l'orgueil, eſclave de ceux de l'amour, Reine, elle eût pris la houlette; Bergere, elle eût dédaigné le ſceptre. Volage par ſyſtême, elle ne fut fidele à ſes amans, que lorſqu'ils devinrent ſes amis. Amoureuſe ſans tendreſſe, coquette ſans vanité, elle allumoit des paſſions, & ne vouloit que des fantaiſies. Décente dans ſon maintien, libre dans ſes idées, elle poliſſoit l'eſprit, & corrompoit l'ame de ſes adorateurs. Au-deſſus de la contrainte des bienſéances, & des outrages du tems, elle fut reſpectée malgré ſa licence, & adorée malgré ſa vieilleſſe; enfin, aſſociant les vertus morales à tous les agrémens, elle ne manqua de probité qu'en amour. C'eſt dans les piéges de cette Léontium moderne, que Madame de Sévigné voit ſon fils arrêté. Son état lui parut d'autant plus déplorable, qu'il tenoit plutôt de la ſéduction que de la tendreſſe. Les erreurs de l'eſprit ſont plus durables que celles du cœur. Alors on s'attache par les choſes qui devroient détacher.

Que ne fit point cette mere prudente, pour déchirer le bandeau épaiſſi ſur les yeux

yeux de ſon fils ! Avis ſages, remontrances douces, tout fut employé. *Je ſuis*, diſoit-elle, *ſa confidente, pour être en droit de lui dire mes ſentimens.*

Un eſprit auſſi ſage ne devoit pas, je le répete, rechercher ces amuſemens qu'on varie parce qu'ils laſſent, qui ont les dehors du plaiſir & le caractere de l'ennui. Elle ne tenoit donc plus à la ſociété que par l'envie d'y être utile. La haute naiſſance n'étoit à ſes yeux que l'image de ſes obligations, & un appui pour les malheureux. Les ſecours qu'ils attendent, lui paroiſſoient la dette des riches. Eloignée de cet extérieur ſévére, qui maſque plutôt la corruption des mœurs, qu'il n'annonce leur pureté, ſa ſageſſe attiroit comme ſes appas. Ennemie ſur-tout de l'étiquette qui met des grimaces à la place des actions, elle ne regardoit point les devoirs de l'amitié comme des cérémonies, ceux de la parenté comme des uſages ; elle aimoit ſes amis comme elle-même, & ſes parens, comme ſes amis. Une femme auſſi tendre, devoit périr victime du ſentiment qui la conſumoit.

Je touche au moment qui vient y mettre le comble par ce ſacrifice héroïque qui

fit couler tant de larmes, & qui mérite encore un égal tribut de regrets & d'admiration.

Sa fille, retirée au château de Grignan, y eſt atteinte d'une maladie, qui fait trembler pour ſes jours. Le bruit en parvient à cette mere, déja trop malheureuſe par ſa tendreſſe. A cette nouvelle horrible, elle eût expiré de douleur, ſi l'eſpoir de ſoulager ce qu'elle a de plus cher, n'eût ranimé ſon courage. Elle part, vole, arrive. Tout lui préſente l'image de la déſolation. En proie aux idées les plus ſombres, elle croit déja voir ſa fille dans un cercueil. On la raſſure, elle monte, ſe précipite ſur le lit funébre où reſpire à peine l'objet de ſes craintes & de ſon amour. Elle la ſerre contre ſon ſein, l'inonde de ſes larmes. Elle veut lui parler, ſes paroles ſont étouffées par des ſoupirs. Elle poſe ſa main ſur ſon cœur déja glacé par le trépas, tente de la ranimer par des baiſers, colle ſes levres ſur les ſiennes, voudroit reſpirer la maladie, & arracher ſon ſouffle mortel de ce ſein qu'elle adore. Ses vœux ſont exaucés, le mal abandonne ſa fille; & c'eſt elle qui va en être la victime.

Ses

Ses yeux s'obſcurciſſent, ſon viſage pâlit, ſes mains tremblent, ſon corps friſſonne, ſa voix s'éteint. Bientôt il n'eſt plus d'eſpérance de la ſauver. Les douleurs de ce qu'elle aime ont ceſſé, elle ne murmure point des ſiennes. Elle voit ſans trouble, approcher le terme de ſes jours; heureuſe encore de ſentir que ſa fille lui ſurvit, que la tombe n'enſevelit point tout avec elle, & qu'au moins ſon dernier ſoupir ne ſera point perdu!

ROMANS.

Hiſtoire d'Odin, Conquérant, Légiſlateur, et enfin, Dieu des anciens Scandinaves.

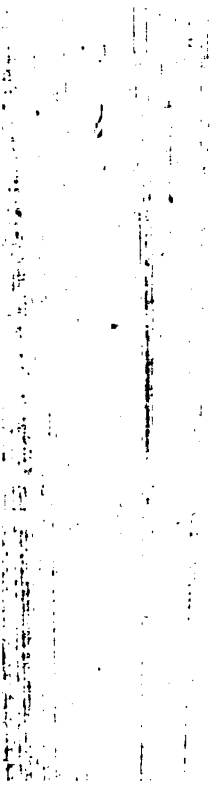
C'EST environ 60 ans avant la naiſſance de J. C. que les anciens Hiſtoriens & Romanciers du Nord, placent l'entrée d'Odin dans la Scandinavie ; & voici, ſelon eux, quelle en fut l'occaſion.

Mithridate, Roi de Pont en Aſie, ſoutenoit, depuis plus de 40 ans, contre la République Romaine, une guerre, dans laquelle les plus grands hommes que cette République ait produits, d'une part, & Mithridate ſeul de l'autre, avoient déployé un courage & des talens ſi ſupérieurs, que le récit de leurs exploits fait encore notre admiration. Ses premiers ſuccès avoient rendu Mithridate maître de toute l'Aſie & de la Grèce ; il avoit vaincu le Conſul Aquilius ; mais l'heureux Sylla le dépoſſéda de toutes ſes conquêtes, & le réduiſit au ſeul Royaume de Pont.

Pont. Cette première chûte n'abattit point le Monarque Aſiatique ; il ſe ligua avec Tigranes, Roi d'Arménie, & fut bientôt auſſi redoutable qu'auparavant. Mais Lucullus, par trois défaites conſécutives, reduiſit encore ce fier ennemi des Romains à la dernière extrémité. Abandonné de ſon allié, il n'échappa à la captivité qu'en livrant les richeſſes de ſon camp au vainqueur, qui en alla jouir tranquillement à Rome, où il mena cette vie voluptueuſe, qui a fait encore mieux connoître Lucullus que ſes exploits guerriers.

Cependant, Mithridate reparoiſſoit une troiſième fois ſur la ſcène du monde, plus acharné contre les Romains, plus ardent à les pourſuivre qu'il ne l'avoit encore été ; la défaite du Conſul Glabrio, lui donnoit encore quelque eſpérance ; & jetant un coup d'œil audacieux & menaçant juſques aux extrémités de la terre, il cherchoit par-tout des ennemis aux Romains. La Grèce qu'ils avoient ſoumiſe, l'Aſie dévaſtée, ne pouvoient plus lui fournir de reſſources ; mais les bords de la mer Caſpienne étoient habités par un peuple féroce, qui ne connoiſſoit d'autre loi que celle du plus fort, n'avoit

preſque



gard, lieu probableme
hui la ville d'Aſtraca
ſez doux, dans un p
qui ne communiquo
que par des déſerts aff

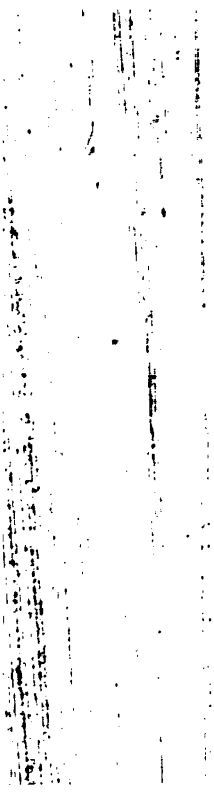
La peuplade nomb
noiſſoit pour ſon ch
avoit été élevé à l'aut
moyens cruels uſités
après avoir vaincu ſuc
bat ſingulier, tous ceu
& même de ſes pare
capables de lui diſp
étoit monté en répan
ſang ; & après ces e
digne de poſſéder la
belle femme de la n
Fregga.

N'ayant plus rien à

ſauvage avoit un Philoſophe) vint le trouver, & lui fit concevoir les eſpérances les plus brillantes.

Ce Philoſophe Scythe, s'appelloit Mimer; ayant entendu parler aſſez confuſément de la magnificence des Villes de l'Aſie, des Arts des Pays policés, & de la Philoſophie des Grecs, il avoit réſolu d'en prendre connoiſſance, & de voyager dans ces beaux Pays, comme avoient fait autrefois Zamolxis & Anacharſis. Il avoit donc traverſé les déſerts qui ſéparent la mer Caſpienne de la mer Noire; &, ayant fait le tour de celle-ci, il étoit parvenu à Byzance, où Mithridate raſſembloit ſes forces pour aller encore les meſurer avec celles des Romains.

Mimer trouva auprès du Roi de Pont quelques Athéniens, & autres Grecs Philoſophes & Poëtes, qui, s'étant attachés à la fortune de ce Prince, l'avoient ſuivi dans ſes diſgrâces, & ſe flattoient de rentrer, à ſa ſuite, dans leur patrie. Nombre d'Artiſtes de l'Europe & de l'Aſie, dont il avoit exercé & protegé les talents dans le temps de ſa proſpérité, formoient les mêmes vœux, & jouiſſoient de la même eſpérance. Chacun d'eux, flatté de ſe faire connoître d'un habi-

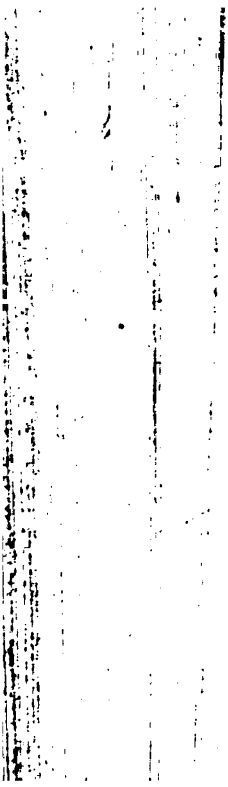


bare qui cherchoit à co
les maximes des peupl
deſquels il ſe trouvoit.
de ſon côté le deſir de
le lui préſente, & le R
propre langue, au g
Barbare : (l'on ſait q
doit toutes les langue
ſon temps, qu'il les
lité admirable, & qu
prodigieuſe, qu'il ſav
ſoldats qui compoſoie
mées). Ayant appris
& la nation de Mime
faire l'éloge du vailla
Fregga, il conçut le d
ple belliqueux dans ſ
mains.

Mithridate accueill

le nom des Romains étoit parvenu juſques aux bords de la Mer Caſpienne. Le Scythe l'aſſura qu'il n'en avoit point encore entendu parler. *Ah! vous la connoîtrez bien-tôt, s'écria alors Mithridate, cette Republique altière, qui prétend ſoumettre toute la terre & devenir le tyran de l'univers! & votre nation la connoîtra à ſes dépens, ſi elle ne ſe joint à moi pour oppoſer une digue à cet impétueux torrent! Vous cherchez à connoître nos arts, notre luxe, les richeſſes que poſſédoit autrefois l'Aſie? Vous n'en trouverez plus ici que de foibles débris; Rome a tout abſorbé. Mais venez partager avec nous la conquête de ce qui nous a été enlevé, trop heureux d'être vengés, nous conſentirons que tout ſoit votre partage.*

Mithridate ajouta tout ce que l'éloquence a de plus touchant, & l'eſpoir du gain de plus ſéduiſant, pour perſuader à Mimer qu'il falloit que les Scythes s'uniſſent à lui contre Rome; & Mimer partit pénétré de l'enthouſiaſme que lui avoit inſpiré Mithridate. Il l'aſſura qu'il le communiqueroit à ſes compatriotes, & ſur-tout à ſon Chef Odin. Le Roi de Pont lui fit entendre alors qu'il y avoit un chemin plus court pour s'approcher de Byſance, que celui qu'il avoit pris :



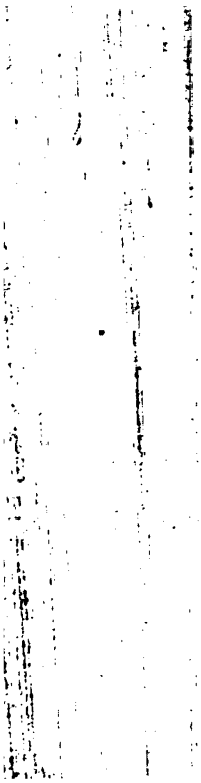
ſance.

Mimer tint parole,
& même fortement
avoit vu & appris dan
que l'ennemi des Rc
lui inſpirer contre eux.

Odin avoit naturel
l'eſprit ſuſceptible de c
tes projets, & capable
tion, avec autant de ſi
Le pays au milieu duq
tion qu'il commandoit
pour ſon génie ; mais M
ſembla tirer un rideau
& lui montrer un no
pourroit ſe rendre le n
ment, Odin conçut ce
qu'un ſeul homme ne p
qui ont été remplis

guerriers : il leur préſente Mimer, appuie ſon récit d'un ſonge myſtérieux que Fregga prétend avoir eu, & dont elle fait elle-même le détail à la nation aſſemblée. L'éloquence martiale du Chef, la prédiction raiſonnée du Philoſophe, l'empire de la beauté, celui de la ſuperſtition, tout conſpire à perſuader les Barbares, & leur inſpire le deſir des conquêtes éloignées. Ils conſentent à traverſer les déſerts & les forêts qui les ſéparent du pays des Sarmates, & abandonnent leur ancien domicile, où ils laiſſent à peine quelques vieillards & quelques enfans. Toute la horde arrive au haut des Palus Méotides, à l'embouchure du fleuve Tanaïs, par la même route que Mithridate avoit indiquée à Mimer & que celui-ci avoit priſe en revenant dans ſa patrie. Parvenus à ce point, Odin renvoie Mimer en porter la nouvelle à Mithridate ; & en attendant le retour de ce fidèle & ſage meſſager, le Chef des Scythes les amuſe toujours de l'eſpérance de la conquête de Rome. Mais, hélas ? un ſeul navire de retour ſemble bien-tôt le forcer à y renoncer. Mimer revient ſur ce vaiſſeau, & il apporte des nouvelles malheureuſes & trop certaines de la défaite entiére du Roi

de



jours. [illegible]
ſons, & aux remédes
les effets, il avoit eſſayé
plus terribles ; ils ne
rer la mort qu'il cherc
le Monarque implore
ger une vie qui lui eſ
perdu tout eſpoir de tr
Un Philoſophe barbar
pareille réſolution avec
d'admiration. Mime
promet volontiers ſo
" mon épée, lui dit
" tu l'auras plongée d
" te ſur le même va
" juſqu'ici, retourne
" naïs, remets ce gl
" d'Odin ; &, s'il ne
" me pour punir l'ar

« blira un vaſte empire ; que les guerriers « qui en ſortiront ſous la conduite des en- « fans d'Odin, ſont deſtinés à ſoumettre « l'Europe entière. J'entrevois même dans « l'éloignement, l'Orient ſubjugué ; la « gloire d'Odin n'aura point de bornes. « Frappe."

Mimer obéit, & porte enſuite à Odin le glaive ſanglant & les prédictions de Mithridate. Le premier mouvement du héros Scythe, fut d'être troublé des fâcheuſes nouvelles qu'il recevoit ; le ſecond, de tirer parti des dernières paroles qu'avoit prononcées l'ennemi des Romains. Il harangua ſes guerriers, & leur fit valoir les magnifiques augures que l'on pouvoit tirer du récit de leur Compatriote. Le réſultat fut une réſolution générale de marcher au nord, & de pénétrer dans ces régions glacées, qu'un ordre, qu'ils regardoient comme divin, leur preſcrivoit de ſoumettre d'abord, pour parvenir à régner enſuite ſur des climats plus heureux.

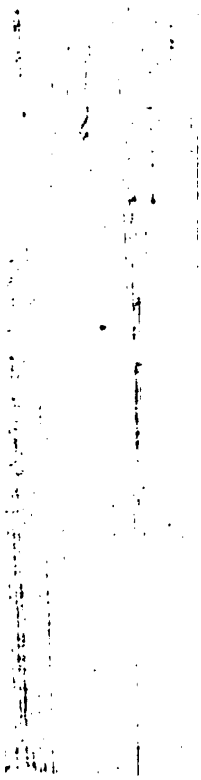
Odin paſſe donc des bords du Tanaïs à ceux du Boriſthène, &, remontant ce fleuve juſqu'à ſa ſource, parvient au pays des Troglodites,

Troglodites, & bien-tôt dans celui des Eſtes & des Gothons, habitans des bords de la mer Suèves (aujourd'hui la mer Baltique). Ce ne fut pas ſans des efforts, qui auroient paru impoſſibles à tout autre qu'à Odin & à la nation féroce, forte & courageuſe qu'il commandoit, que s'accomplit un voyage ſi long & ſi pénible, à travers tant de terres, ſouvent inhabitées, & où l'on ne trouvoit que de temps en temps quelques peuplades de Sauvages, encore moins diſciplinés que les Scythes, conduits par Odin. Mais celui-ci mettoit aſſez d'art dans la manière de ſoumettre ces peuples, pour que leur deſtruction tournât au profit de ſa nation, & contribuât à augmenter ſes forces. Après avoir attaqué ces Sauvages, & en avoir fait, dans le combat, le carnage autoriſé par les injuſtes loix de la guerre, il raſſembloit les priſonniers de tout âge & de tout ſexe des nations vaincues ; &, faiſant entre ces malheureux eſclaves, un choix cruel des hommes les plus vieux & les plus foibles, & des femmes les plus âgées, il préparoit à ſa nation un grand feſtin, précédé de l'horrible ſacrifice de ces malheureux, choiſis

pour

pour victimes. Il faiſoit verſer leur ſang, & prétendoit tirer des conjectures de la manière dont ils expiroient ſous les coups de la belle & cruelle Fregga, qui, érigée en grande prêtreſſe, portoit elle-même le couteau ſacré dans leur ſein. Elle rendoit enſuite des oracles au nom d'un Dieu terrible & ſévère, qu'elle aſſuroit être favorable au carnage, & diſpoſer de la victoire. Cette divinité, qui n'étoit repréſentée par aucune image, & dont l'idée ne pouvoit plaire qu'à une nation dont l'ignorance étoit égale à la férocité, paroiſſoit s'appaiſer ſur la fin de ces barbares ſacrifices. Alors Odin prenant la parole en ſon nom, annonçoit qu'elle faiſoit grâce au reſte de la nation vaincue; & qu'elle conſentoit que les jeunes gens, les jeune femmes, les jeunes filles & les enfans fuſſent adoptés par la nation victorieuſe. Il leur faiſoit prêter ſerment de n'avoir plus d'autre Chef que lui, & de ne plus regarder comme leurs frères que les Scythes qui venoient avec lui des bords de la mer Caſpienne, ou les peuples qui avoient déjà été adoptés par ceux-ci. Alors les familles d'anciens Scythes recevoient dans leur ſein les nouveaux vaincus; ils rem-

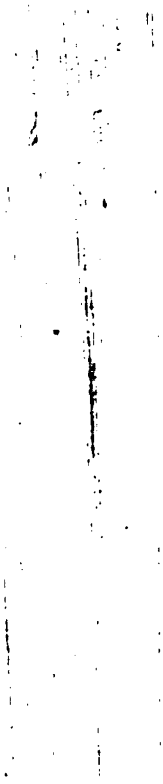
 plaçoient



dans les derniers co
leur récompenſe. Dai
cette ſingulière céré
diſtribuer l'hydromel
chantereſſe & fortifia
pour ainſi dire, l'inve
les forêts de la Sarmat
dans le creux des ch
par les abeilles ſauv
l'avoient d'abord recu
dans leur route, & t
le gland, la châtaigne
bes & les fruits dc
nourriture. Mais O
dans ces climats gla
ne fortifioit pas aſſez
une violente fatigue,
pas cette gaieté vive

ſeulement les Scythes s'accoutumèrent à cette boiſſon, mais elle leur devint bientôt tout-à-fait chère. L'ivreſſe qu'elle procuroit étoit cauſe que les feſtins ſe terminoient ſouvent par des querelles, & étoient enſanglantés. Alors Odin accouroit, en impoſoit aux deux partis par ſa préſence auguſte & terrible, rétabliſſoit l'ordre, & faiſoit ſentir à ſes guerriers que c'étoit contre les ennemis qu'il falloit qu'ils ſignalaſſent leur courage, auquel d'ailleurs il donnoit des éloges.

Mimer, qui avoit puiſé à Byzance quelques principes d'une philoſophie plus raiſonnable & plus humaine, ne pouvoit s'empêcher de blâmer la politique barbare d'Odin. Lorſqu'ils étoient tête-à-tête, & ſe promenoient à l'écart: " De quels " indignes moyens, lui diſoit Mimer, " oſez-vous vous ſervir? Vous forgez, " pour une ſociété d'hommes, des Dieux " inhumains: non-contents de les encou- " rager au meurtre dans les combats, " vous les accoutumez à en voir com- " mettre de ſang-froid! Et par les mains " de qui? Par celles de la Reine, votre " épouſe. Vous les plongez enſuite dans



“ enfin leur raiſon par
“ brutale. Il ſemble qu
“ tous les vices, les crim
“ ſecours, pour fonder
“ laquelle vous attendez l
“ exploits.
“ Ecoute, Mimer, lui
“ je ne dois ni ne veux e
“ les motifs de ma condu
“ devenue la poignée de l
“ traînès du fond de la Scy
“ ſi j'en euſſe agi autrei
“ roient morts languiſſan
“ que nous venons de
“ roient ſuccombé ſous le
“ tables des peuples que
“ cus. J'ai été forcé de
“ ter un être inconnu,
“ peint créateur & bienf

" ceux qu'ils avoient à combattre. J'ai
" ſacrifié les vieillards des peuples que j'ai
" ſoumis, & je n'ai perdu ainſi que la
" partie inutile des nations que je voulois
" incorporer à la mienne. En les perdant,
" j'ai privé la jeuneſſe de mes ennemis,
" du fruit de l'expérience & de la ſageſſe
" des vieillards; je leur ai fait perdre la
" trace de la gloire & des exploits de leurs
" ancêtres.

" Ma chère Fregga eſt à la tête du culte
" nouveau que je fais adopter; & la di-
" gnité de Prêtreſſe & de Prophéteſſe dont
" elle eſt revêtue, engage mes ſujets à
" reſpecter ſon ſexe, & établit chez eux
" un préjugé qui, quelque jour, adoucira
" leur férocité. Il faut qu'ils s'accoutument
" à reſpecter ce ſexe, pour mieux ſentir
" le bonheur d'en être aimés. Je fais de la
" volupté le prix de la gloire. Mes ne-
" veux, ô mon cher Mimer, éprouveront
" quelque jour quels grands effets doivent
" réſulter de ce ſentiment. Enfin, ſi je
" plonge quelquefois mes peuples dans
" l'ivreſſe, leurs corps en ſont plus ro-
" buſtes; dans ces climats glacés, c'eſt un
" moyen de ranimer l'exiſtence languiſ-
" ſante:

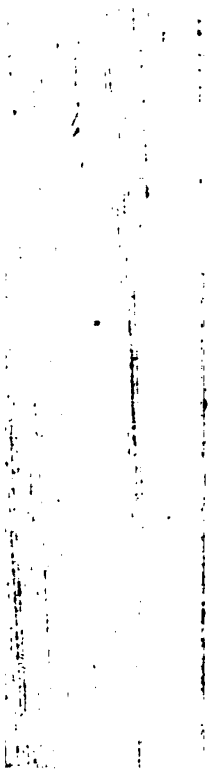
leur opinion. Cep
nombreuſe armée, (
ment groſſie pendan
vèrent ſur les bords
me, & le long d'un
laiſſoit appercevoir,
rivages fertiles. Odi
étoient habités par
dès-lors Scaniens; q
voit, diſperſés dan
Danes ou Danois,
toient ſéparés que pa
faciles à traverſer,
tes, des Angles & de

Le projet de la con
ples, fut auſſi-tôt d
comme il préſentoit
il fallut qu'il emplo
ens pour y détermin

laux, qu'il avoit fait creuſer en forme de canots, ou dont il avoit fait des radeaux pour tranſporter ſon armée entière dans la Scanie, lorſqu'un murmure général s'éleva autour de lui. " N'avons nous pas déjà " fait un trajet aſſez conſidérable, diſoient " les uns ? Sommes-nous donc deſtinés à " traverſer encore les mers, après avoir " paſſé tant de fleuves & de lacs glacés ? " N'eſt-il pas temps de nous fixer, & de " recueillir le fruit de nos travaux ? Les " autres qui ſe ſouvenoient encore d'Aſgard, " & de la douceur du climat de ce lieu de " leur naiſſance ou de leur origine, le re- " grettoient, & ſe plaignoient hautement " de celui qui les en avoit arrachés."

Odin & Fregga, bien informés de ces murmures, tinrent conſeil entre eux, & ſe déterminèrent à un parti dont le ſuccès étoit encore fondé ſur l'ignorance & la barbarie des êtres qu'ils conduiſoient. Ils le communiquent à Mimer, & celui-ci les déſapprouve ; mais Odin perſiſte, & n'en différe l'exécution que juſqu'au lendemain. Alors il convoque une aſſemblée générale, & l'ouvre par une de ces harangues, dont l'éloquence,

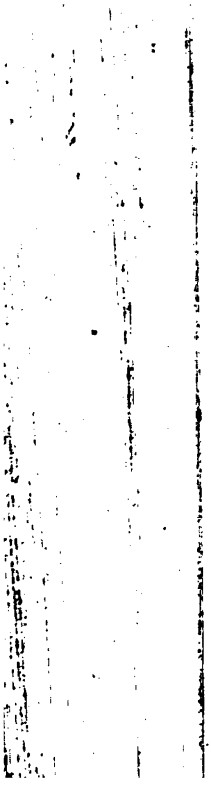
puiſée



" nous a révélé quel
" vos deſirs, & nous
" d'y ſatisfaire. Ce
" encore du délicie
" regrètent, ſur tou
" que moi, avoient c
" partie de leur carri
" gager dans l'expédi
" duits juſques ici.
" leur ancienne patri
" des arbres que le
" mais déjà appeſanti
" de fatigue, comm
" celle du retour par
" Les Dieux nous o
" un moyen plus p
" Tous ceux qui, à
" périront par le fer
" patrie, ſoit dans l

" délicieux pays d'Aſgard. Ce pays déjà ſi
" fertile, eſt embelli pour eux, par les
" mains de l'intelligence ſuprême : ils y
" verront couler des fleuves de lait & d'hy-
" dromel ; une partie de leurs journées,
" ſera employée à des feſtins délicieux, &
" l'autre à des combats dans leſquels ils
" pourront faire briller leur adreſſe & leur
" valeur. Les bleſſures terribles qu'ils re-
" cevront, ſeront panſées par des femmes
" charmantes, qui les mettront bientôt en
" état de recommencer de nouvelles atta-
" ques. Les plaiſirs de l'amour ſeront pro-
" digués aux vainqueurs, pendant les nuits
" qui ſuivront ces combats ; & une jeuneſſe
" éternelle leur permettra de mener, juſ-
" qu'à la fin des ſiècles, une vie auſſi déli-
" cieuſe.

" Guerriers, un Oracle auſſi favorable,
" doit vous inſpirer une nouvelle ardeur ;
" & vous vieillards, qui regrettez les lieux
" qui vous ont vu naître, puiſque vous ne
" pouvez plus vous ſignaler dans les com-
" bats, allez vous préſenter comme vic-
" times devant l'autel du Dieu de la vic-
" toire ; que votre ſang répandu en libations
" rende le Dieu favorable au projet de nos

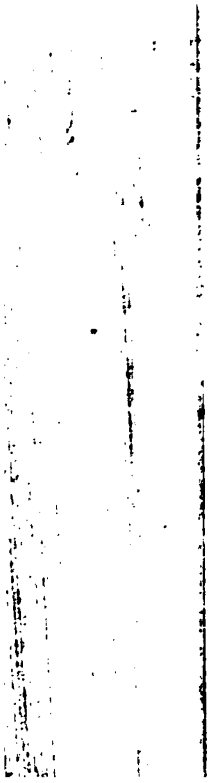


perſonne ne peut
" chera du nombre d
" bre errante ſur les
" ſe trouve chargée,
" d'avoir manqué à
" elle le pouvoit, &
" d'Aſgard."

Cette chimère, pré
puiſſamment ſur l'ima
pendant la durée du
harangue, chacun, pe
ce qu'Odin avoit ava
plus qu'à choiſir entre
le Chef. Ceux qui a
ces & de la vigueur,
ſuivre, avec Odin, le c
Entre les vieillards,
réſolut de ſe ſacrifier;
le rivage avec quelq

dès qu'ils auroient acquis des forces, & d'aller rejoindre leurs pères.

Le lendemain étoit marqué pour le ſacrifice & pour le départ; pendant la nuit Mimer vint trouver Odin & Fregga, " Eſt-" il poſſible, dit-il au Chef, que vous abu-" ſiez ainſi de la crédulité d'un peuple qui " s'eſt ſoumis à votre empire? Quoi, vous " mettez à vos ſujets le fer à la main con-" tre eux-mêmes? Vous leur faites une loi " du ſuicide? Tyran indigne de vivre..... " Je ne vivrai, lui répondit Odin, qu'au-" tant qu'il le faudra pour aſſurer mes " grandes deſtinées & celles de mon peu-" ple: mais écoute, Mimer, & rends " moi juſtice. Puiſque tu te flattes d'avoir " quelque connoiſſance de la Philoſophie, " tu dois ſavoir qu'il faut gouverner les " hommes ſuivant les temps, les lieux & " les circonſtances; c'eſt toi qui m'as en-" couragé à conduire mes Scythes des bords " de la Mer Caſpienne à ceux du Tanaïs; " c'eſt toi qui m'as remis le glaive de Mi-" thridate, & m'as fait concevoir de nou-" velles & de plus vaſtes eſpérances. Laiſſe " moi donc uſer des moyens les plus pro-" pres à les remplir; laiſſe moi les illuſions

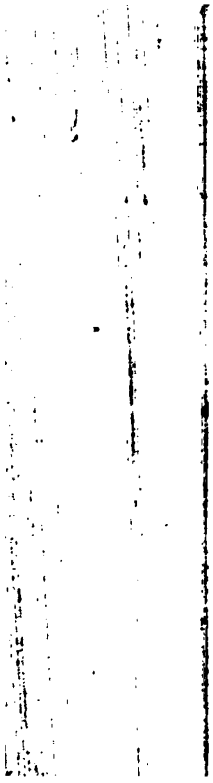


" quilles des plus bea
" mes enfants foulero
" dres des Romains v
" diéront leurs loix ;
" maximes ; ils devi
" miniſtrateurs, après
" uſurpateurs. Mais à
" n'a beſoin que d'u
" de ſujets aſſez tron
" glément obéiſſans."

Mimer réfléchit qu
dément ſur cette répo
" tu triomphes, lui
" des, tu connois les
" moi. Demain je t
" prouve ton projet ;
" ple au reſte de la
" roîtrai plus perſua

" pour elle; tu as mérité ſa poſſeſſion par
" ta valeur; je n'ai jamais oſé ni te la diſ-
" puter, ni même lui faire connoître ma
" paſſion: c'étoit pour contribuer à ſon
" bonheur que je te ſervois ſi bien; à pré-
" ſent que je n'ai plus qu'un moment à
" vivre, je lui découvre mon amour, je
" lui montre mon cœur; qu'elle le perce,
" je mourrai content en mourant de ſa
" main."

Le jour paroît, tout s'apprête pour le départ & pour le ſacrifice; quelques vieillards ſont les ſeuls qui, ſe rangeant près de l'autel de la victoire, paroiſſent diſpoſés à prendre ce dernier parti. Mimer s'avance à leur tête & dit: " Peuples, qui m'êtes en partie
" redevables d'avoir pénétré juſques dans
" ces climats glacés, à la ſuite du grand
" Odin, c'eſt à moi de vous reconduire
" dans les pays dont je vous ai tirés, puiſ-
" que vos forces ni les miennes ne vous
" permettent pas d'aller plus loin; je vais
" vous montrer le chemin du bienheureux
" pays d'Aſgard: partons, prends, belle
" & noble Fregga, prends ce couteau ſa-
" cré & l'enfonces dans mon ſein. Mon
" ame, qui s'envole à regret d'auprès de
" toi,



" ma vie." A ces mot
aux coups de Fregga;
tournant cependant le
un profond ſoupir.
Odin conſerve les os
enchâſſer dans de l'or,
ſervit toujours depuis
certain, auprès duquel
(diſoit-il) des nouvell
leur mort, avoient pa
pays d'Aſgard.

Cependant on s'em
de heureuſement en
ques obſtacles que les
toient, vouloient mett
Scythes; ceux-ci, ani
les déſont, entrent da
tôt s'en rendent maîtres

velles conquêtes, l'établit Roi de ce pays, & à la faveur des glaces qui rempliſſent de bonne-heure l'intervalle de mer qui ſépare la Scanie du Danemarck, Odin paſſe dans l'Iſle de Zélande, & la ſubjugue avec la même facilité que la Scanie.

L'année ſuivante il force les Jutes & les Cimbres à reconnoître ſes loix; chaque année fut enſuite marquée par de nouvelles conquêtes. Le ſecond des enfans d'Odin ſe rendit maître de la Norwége, le troiſième du pays des Suçons. Odin s'avançant juſqu'à l'Elbe, ſoumit les Angles & aſſujettit à ſa domination les Saxons & les Saliens; les Goths, les Bourguignons, les Lombards & les Vandales s'empreſſent de reconnoître Odin pour leur Seigneur, & de lui envoyer l'élite de leur jeuneſſe pour apprendre ſous lui le grand art de la guerre. Le dernier de ſes enfans oſa traverſer les mers, dompter l'Iſlande, paſſer juſqu'aux Iſles Orcades, & établir ſa domination dans la Calcedonie, l'Ecoſſe & l'Hibernie.

Toutes ces conquêtes ſe firent en l'eſpace de dix ans; il y en avoit alors plus de trente qu'Odin étoit parti d'Aſgard; & quoique

ſon

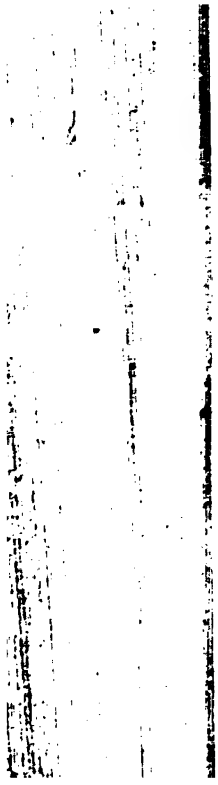
ſon âge ni celui de Fregga ne fuſſent pas encore véritablement avancés, que la force de leur conſtitution, la vie active & ſauvage qu'ils avoient menée depuis leur enfance, duſſent les aſſurer qu'ils jouiroient encore, pendant pluſieurs années, de la vie & de la ſanté, ils jugèrent à propos de terminer leur carrière par une mort glorieuſe, & d'aſſurer du moins à leur memoire, l'immortalité dont ils ſavoient bien qu'ils ne pouvoient naturellement jouir.

Ce fut trente ans avant le commencement de notre Ere, qu'Odin convoqua une aſſemblée nationale complette à Odinſée, eſpèce de ville où il tenoit ſa Cour, dans l'iſle de Fionie. Fregga & lui y raſſemblèrent tous leurs enfans, à l'exception du ſeul Scot, le dernier d'entre eux, paſſé juſques dans l'Hibernie.

Huit des fils d'Odin, & autant de ſes gendres ſe rangèrent en cercle dans cette barbare, mais auguſte aſſemblée. Le Roi & la Reine étoient élevés ſur un trône de pierre, au-deſſus de leurs enfans, & ceuxci au-deſſus du reſte des guerriers & du peuple. Les Princes avoient pour marque de leur dignité,

dignité, des armes dorées & des cheveux longs ; & le Roi & la Reine portoient des couronnes d'or, mais ſans autres ornemens ſuperflus.

Après avoir impoſé ſilence, Odin prit la parole, & adreſſa à ſes enfans & à ſes peuples, ce diſcours que le Poëte & Hiſtorien *Snorron*, nous a conſervé dans le livre de *l'Edda*, écrit en Iſlandois, langage dont la plupart de ceux que l'on parle dans le nord, dérivent. *Réſelius* l'a publié en latin, avec un grand & ample commentaire. Ce précieux monument de l'éloquence ſcythe d'Odin, eſt intitulé : *Diſcours ſublime*, & nous croyons qu'effectivement on le trouvera digne de cette épithéte, puiſqu'on y verra, non ſeulement un Roi donner des loix fondamentales à un empire qui eſt devenu la ſource de tant d'autres & à un peuple duquel ſont ſortis les conquerans de l'Europe entière ; mais encore, ce même Roi partager entre ſes enfans, l'eſpoir de dominer un jour ſur la plus belle partie du monde : & ce qu'il y a de plus étonnant, c'eſt que cette eſpérance a été remplie.

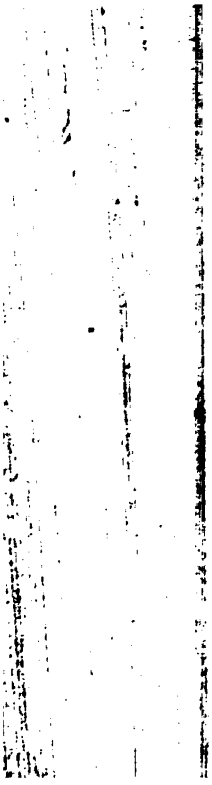


" ples, les dernières
" ne Odin, les derr
" preſcrit; obſervez-l
" où vous portiez vo
" les rochers de la F
" qu'ils y ſoient écrit
" *runiques*, que j'ai m
" tranſmettre mes pa
" nir ; mais ſi les ter
" blient, que l'eſprit
" dans votre poſtérité
" Vous avez contr
" grandes obligations
" parens & votre pat
" ter votre famille &
" patriotes. Quand
" temps acquitté de c
" permis d'aller vous
" cieux pays qu'habit

" preſſement, dans notre palais délicieux
" du Vahalla, les vieux guerriers de notre
" nation ou les jeunes, qui ſeront morts
" les armes à la main. Fregga & ſes com-
" pagnes leur verſeront dans des coupes
" d'or, la bière & l'hydromel; je leur
" fournirai d'excellentes armes & de bons
" chevaux: mais les ames de ceux qui n'au-
" ront ſervi la patrie, ni par eux ni par leurs
" enfans, ſeront condamnées à demeurer
" errantes au milieu des glaces de cette mer,
" ou des neiges éternelles, dont ſont cou-
" vertes ces montagnes que nous apperce-
" vons de loin.

" Dans quelque temps que la mort vous
" arrive, recevez-la ſans foibleſſe; & ſi
" votre mort peut être utile à la patrie,
" courez au-devant d'elle en riant. Tranſ-
" mettez juſqu'à vos derniers deſcendans
" cette grande maxime: *le plus beau ſouhait*
" *que l'on puiſſe faire pour un enfant qui*
" *vient de naître, c'eſt celui-ci; qu'il meure*
" *un jour pour ſa patrie.*

" Mimer m'a dit autrefois qu'il y avoit
" des nations policées, dont la langue n'a-
" voit aucun terme pour expliquer des cri-
" mes qu'elles ne commettoient jamais.



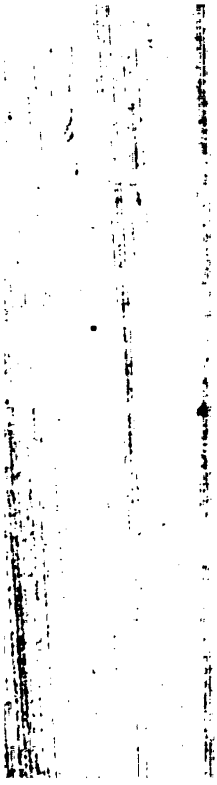
" *de l'offenſeur.* Cett
" conſerverez préciet
" pour vous une occa
" les uns les autres
" vous la paix & le
" ſait qu'il ne peut
" ſon compatriote, le
" par quelle raiſon.
" Exercez l'hoſpit
" qui viendront ſe jet
" aucun deſſein offen
" reçu de votre part d
" tection & d'amitié,
" ſacrés ; que la pa
" guerrier d'Odin, ſoi
" noms de tous les Di
" ſont, ou doivent êt
" ſi cet engagement d
" le bienfaiſance

" autres: *il n'y a point d'homme vertueux qui*
" *n'ait quelque vice, & de méchant qui n'ait*
" *quelque vertu.*

" La bière & l'hydromel, & d'autres
" boiſſons délicieuſes, procurent quelque-fois
" une ivreſſe qui trouble la raiſon; mais
" les principes d'honneur, gravés profon-
" dément dans le cœur, empêchent que
" l'ivreſſe ne ſe communique juſqu'à l'ame
" du guerrier. Rien ne peut les lui faire
" perdre; au contraire, l'ivreſſe découvre
" la vérité; & les ſentimens d'honneur ne
" ſe manifeſtent que mieux dans ces mo-
" mens, où toute diſſimulation ceſſe.

" Honorez ce ſexe enchanteur, ſans le-
" quel vous ne pouvez donner la vie, ni
" goûter les douceurs de celle dont vous
" jouiſſez. Regardez les femmes comme
" vos ſeules divinités viſibles; qu'elles
" ſoient les oracles, comme elles ſont les
" images des divinités que vous ne pouvez
" voir; que leur amour ſoit le prix des
" belles actions; & qu'elles ſoient chargées
" du ſoin de punir les mauvaiſes. O mes
" enfans, quand elles ne répandront plus le
" ſang des coupables, leur mépris ſera du
" moins régardé comme un ſupplice!"

Quand



« après notre retraite
« de nos enfans & cel
« qui doivent leur être
« ô mes gendres, écou
« *ols*, vous régnerez
« nous trouvons à pré
« Iſle qui en eſt voiſin
« (Danois) celui des
« des Cimbres, vous
« poſtérité ſera écartée
« du centre de ſes éta
« viendra y donner de
« un avenir éloigné,
« face (le Holſtein) à
« plir tous les trônes
« *Gylphe*, mon ſec
« mettre à la tête des
« établiſſez le centre

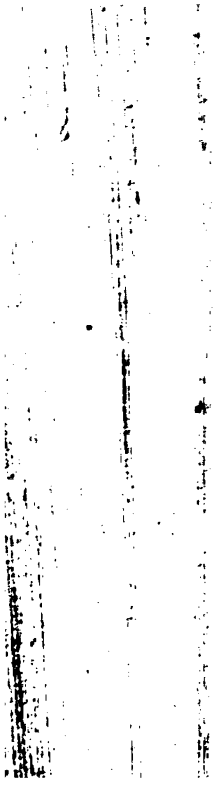
" que vous gouvernerez, ſera féconde en
" Héros & en grands hommes."

" *Sémungue*, mon troiſième fils, pars pour
" la froide Norwége ; elle reconnoîtra tes
" loix, ainſi que l'Iſlande ; & la poſtérité
" d'Odin, ne ceſſera jamais d'y régner."

" Sépare-toi de ton frère Sciolo, brave
" *Hingiſt*, mets-toi à la tête de la peuplade
" des Angles (Anglois) ; traverſe les mers,
" où ton frère Scot t'a déjà devancé, & va
" ſoumettre la grand Iſle Britannique. Ta
" poſtérité n'y reſtera pas tranquille ; plus
" d'un autre peuple du nord viendra trou-
" bler tes poſſeſſions ; mais, quoique diver-
" ſes branches de nos deſcendans ſe diſpu-
" tent le pays que tu vas habiter, quoiqu'-
" elles en occupent ſucceſſivement le trône,
" le ſort de la grande Bretagne ſera toujours
" d'être ſoumiſe à la poſtérité d'Odin, & de
" conſerver ces principes favoris, *la liberté*,
" *l'honneur, & le mépris de la vie*.

" Retourne vers l'Orient, *Suarlami*,
" aſſujétis-toi les Roxolans (les Ruſſes,)
" la gloire de ton peuple n'éclatera qu'a-
" près bien des ſiécles ; & elle ſera à ſon
" comble, quand la poſtérité d'Odin ré-

" prendra



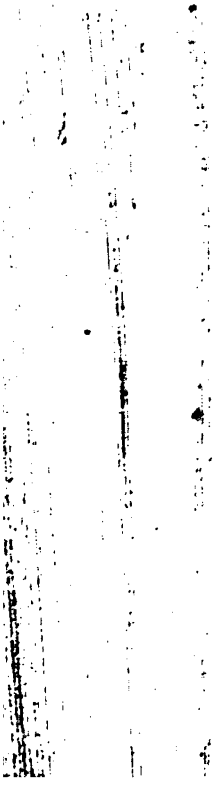
" mettras la Francon
" Sicambres. Quelle
" ſont celles des Fr
" poſtérité. Leur éc
" peuples devant leſ
" vent encore concev
" du ſort qui leur eſt
" Et vous jeunes
" êtes rendu digne
" d'obtenir la main d
" des Goths, celle
" des Bourguignons
" Getes, les Huns
" reconnoîtront pou
" petits enfans feron
" Fregga, & leur g
" nos petis fils. Ils
" méridionale de l'

" ne me révèlent votre gloire, qu'au mo-
" ment où je ſuis prête d'aller les joindre
" avec mon cher Odin dans le délicieux
" pays d'Aſgard.

" Demain eſt le jour marqué pour ce
" grand ſacrifice, dit alors Odin, repre-
" nant la parole: Peuples, vous en ſe-
" rez témoins; mais je défends à mes enfans
" & à tous les guerriers qui peuvent en-
" core ſervir la patrie de me ſuivre à Aſgard.
" Les combats ou la vieilleſſe, leur ouvri-
" ront aſſez-tôt le chemin que nous allons
" prendre."

Le reſpect & la crainte avoient ſaiſi les Auditeurs; & perſonne n'oſa ni interrompre le grand Odin & la divine Fregga, ni leur répondre. La journée finit par un feſtin dans lequel le Roi & la Reine montrèrent plus de grandeur d'ame, de liberté d'eſprit, de gaieté & de tendreſſe pour leurs peuples qu'ils n'avoient jamais fait. Ils promettoient à tous de les retrouver quelque jour dans Aſgard.

Le lendemain, le trône des deux Souverains ſe trouva dreſſé au-deſſus d'une foſſe large & profonde, au bord de la-



ıa royaute ; mais ıon
Au ſignal convenu, O
enſemble la voix. «
peuple, dirent-ils. ſoy
& glorieux comme n
ſe frappent mutuellen
cœur. Les vieillards
toutes ces victimes pré
ſont auſſi-tôt couverte
pierres que les enfans
s'empreſſent de jeter ſ
ſeulement la foſſe eſ
immenſe monceau s'
forme une eſpèce d
ment barbare, terribl
élevé à la gloire du

Pendant bien des ſi
a bravé l'injure des te
qui a érigé Odin en

traces près de la ville d'Odinſée en Danemarck.

Cependant, les enfans & les gendres d'Odin ſe ſéparèrent; chacun à la tête d'une nation barbare, s'occupa du ſoin d'accomplir les oracles de Fregga; & ils ont été juſtifiés par l'événement.

la Malédiction rapp

M. GRE

VOUS avez promis, connoître dans vo velles Productions de to ment ſe fait-il que l'ouvr plus intéreſſant peut-être puis pluſieurs années, ſoi vos recherches & au zele dans ? On vous ſait gré courager les eſſais des jeu peut vous reprocher de dit du Chef-d'œuvre d'u les Maîtres. Cependan je veux vous entretenir a reſſe de plaiſir & d'att l'ame de tous ceux qui des applaudiſſemens auſ

de M. Greuze juſtifie d'avance tous ces éloges. Peut-être ſeroit-il à ſouhaiter pour la gloire de cet Artiſte, que quelque ſavant Amateur ſe chargeât de détailler les diverſes parties de cette nouvelle compoſition ; il parleroit du deſſin, de l'ordonnance & du coloris. Mais heureuſement que M. Greuze eſt ſurtout le Peintre de la nature, de la vérité, du ſentiment ; lorſqu'il eſt queſtion de ſes ouvrages, tous ceux qui ont un cœur & des yeux ſe trouvent connoiſſeurs. Je vais donc eſſayer de vous donner une idée de ſon dernier Tableau, qui eſt d'une étendue beaucoup plus conſidérable que tous ceux que le même Artiſte a faits juſqu'à preſent.

Le ſujet qu'il a choiſi eſt en même-tems terrible & pathétique. C'eſt un Chef de famille qui donne ſa malédiction à un fils libertin. Ce fils a paſſé la nuit avec un Recruteur ; il l'amene chez ſon pere dans le deſſein d'en tirer de l'argent ; " s'il m'en re-" fuſe, lui a-t-il dit, je m'enrôlerai." Il faut voir ce pere infortuné dans une attitude qui exprime à la fois l'indignation, la colere & la douleur ; ſes cheveux ſe hériſſent ; tout annonce le trouble de ſon ame ; une

de

" frappe, mais ſon
ſes pieds eſt une jeun
re; on croit l'enten
" ah! mon pere, ar
" le maudiſſez pas,
" plus." Pour le jeun
cette malédiction eſt la
gré la fureur qui le po
même, & qui eſt indi
ferme encore avec
ſœurs le ſuit avec l'act
par ſes larmes & la cra
voit qu'il ne lui reſte p
eſt entr'ouverte... elle
parler. Mais c'eſt en
la mere, que l'Artiſte
toutes ſes forces & tou
une femme d'environ
encore de la chaſ-

ble qu'elle lui dit avec un ſentiment mêlé de douleur & de tendreſſe : " malheureux ! " ton pere, ton pere dont tu étois la reſ- " ſource, tu l'abandonnes !" elle l'embraſſe d'une main, elle lui indique ſon pere de l'autre ; on démèle dans ſon geſte & ſon expreſſion toute ſa foibleſſe ; & l'on voit qu'elle l'a gâté.

Une des plus jolis enfans que M. Greuze ait peints, un petit garçon d'environ quatre ans, retient ſon frere par ſa veſte, & jette des cris, ce qui eſt la ſeule expreſſion des enfans. Entre les deux ſœurs, eſt un autre frere qui paroît avoir à peu-près huit ans & qui regarde ſon frere aîné avec un ſentiment mêlé de crainte. A la porte eſt le Recruteur, la tête baiſſée ſur ſa main, riant en deſſous de ce que le jeune-homme eſt chaſſé de chez ſon pere, & ne voyant dans tout cela qu'un garçon de belle taille qu'il veut enrôler. L'action ſe paſſe dans une chambre dont la porte eſt ouverte.

Non, Meſſieurs, il n'y a point de ſcène au Théâtre qui faſſe plus d'impreſſion que celle ci. A la vue de ce Tableau on eſt ſaiſi à la fois de compaſſion & de terreur ; on

ſans ceſſe les yeux ſu
retenir ſes larmes.
quelle leçon ! & qu'i
d'employer ainſi ſon
homme, en regarda
ſtructif, ne craindra
des égaremens auſſi f
déſeſpoir dans le cœ
Ouvrages de M. Gre
par ce caractere frap
La plûpart émeuvent,
l'humanité, la vertu,
ſe ſent diſpoſé à deve
avoir vus. On m'a
eſt de donner une
même eſpece. On n
à remplir cette glor
genre qui lui appar

ment du Public qui cherche envain ſes charmans Ouvrages à chaque expoſition qui ſe fait au Louvre. On grave actuellement le Tableau de la *Malédiction paternelle.*

J'ai l'honneur, d'être, &c.

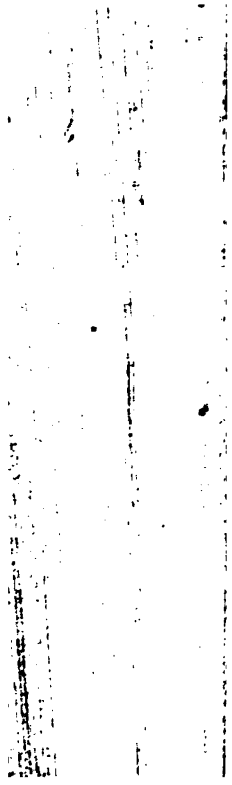
MODES.

LES Garnitures de Robes ſont un objet très-eſſentiel dans l'ajuſtement; mais ce qui doit ſans doute intéreſſer, eſt de les changer avec facilité, ſoit relativement au deſſein, ſoit parceque c'eſt la partie de la Robe qui ſouffre le plus par l'uſage. La Dlle. St. Quentin, Marchande de Modes au Bâtiment neuf des Feuillans, rue Saint Honoré, à l'enſeigne du Magnifique, a imaginé, pour parer à l'inconvénient d'avoir toujours recours aux ouvrieres, de faire faire des Garnitures qui puiſſent ſe bâtir ſur la Robe; elles ſont de gaze, d'un deſſein neuf & agréable, & ſe vendent à l'aune; elles peuvent-être ſur-tout d'un uſage très com-

ſe nouent par derriere,
des deux glands, u
l'habillement.

ASTRONOMIE.

LES taches du Soleil qui ſont très-rares dans certains tems, ont paru en grand nombre la ſemaine derniere; il y en avoit deux très-groſſes, environnées de pluſieurs petites; le 31 Mai l'une des deux paſſa dans l'hémiſphere inviſible, & l'on eſpere la revoir au bout de treize jours. Le 2 Mai il en a paru une troiſieme auſſi remarquable que les deux autres, ſur le bord oriental du Soleil; M. de la Lande ſe propoſe de l'obſerver pendant les douze jours de ſon apparition, pour conſtater les nouvelles déterminations, qu'il a données à l'Académie, de la poſition de l'axe du Soleil, & de la durée de ſa rotation. Ces taches n'ont pas paru offrir les phénomenes d'où M. Wilſon avoit conclu que les taches du ſoleil étoient des gouffres ou des cavités; elles paroiſſent à M. de la Lande confirmer ſon hypotheſe que les taches du Soleil ſont des montagnes ou des éminences du noyau ſolide du Soleil, couvertes ou découvertes par le flux de la matiere ignée qui environne ſon globe.



même pour les Aſtron
dans ces cas là avec a
preſſement.

La groſſe tache qui
le trois, eſt toujours e
nébuloſité ; mais le vol
eſt diminuè, il eſt pre
cette tache eſt environ
petites, qui ſe ſont for
jours. Le huit il en a
la partie orientale du S

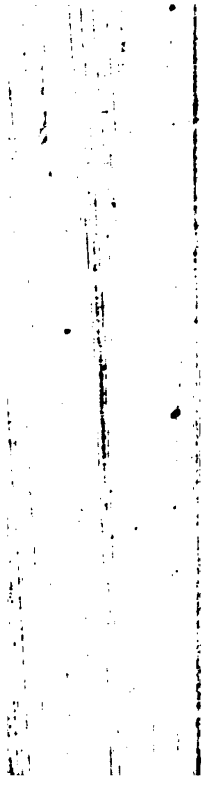
PHISIQUE.

LETTRE de M. Dominique **Bartaloni**, *Profeſſeur de Phyſique dans l'Univerſité de Sienne, à M.* Sigiſmond Finetti, *ſur un Phénomene relatif aux Conducteurs Electriques, arrivé derniérément en cette Ville.*

Du 20 Avril 1777.

VOUS voulez que je vous rende un compte exact & détaillé de la maniere dont la foudre a parcouru la hauteur de la tour de notre place, le 18 de ce mois à cinq heures du ſoir, ſans s'écarter un moment de la direction du Conducteur ; je vais vous obéir ponctuellement.

D'abord il eſt bon de vous rappeller pour l'intelligence du récit que j'ai à vous faire, que le Conducteur placé au plus haut de la tour, deſcend intérieurement le long d'un des angles de cet immenſe édifice juſqu'à l'horloge, dans un eſpace d'environ cent braſſes ; il paſſe enſuite au deſſous, dans la place où rendent les poids de l'horloge, & là il ſe retourne & ſort par une petite fenêtre pratiquée

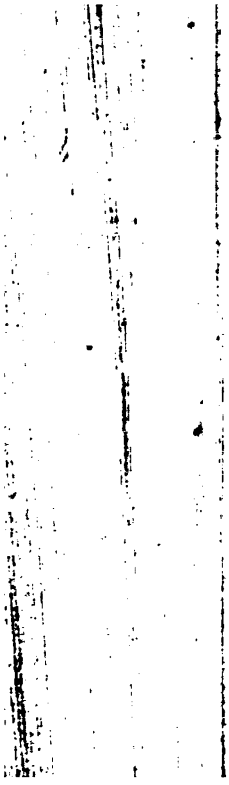


du niveau de la rue ap
il rentre dans l'intérie
va aboutir ſous terre lo
la tour, à un canal rem

Ceci une fois explic
Peu de tems après la c
me rendis ſur la place,
pluſieurs perſonnes, pc
formations ſur un évé
ble & ſi public, puiſqu
centaine de témoins.
ant une infinité de pe
dition qui étoient acco
intention que moi. J'
tout ce qui ſe diſoit à ce
tre, & je remarquai da
uniformité qui me par
le plus ſûr indice de la
moment du coup de

ducteur dans toute l'étendue de ſon prolongement extérieur, & enfin ſe perdre dans l'ouverture qui mene au conduit ſouterrain.

Pour m'aſſurer encore davantage de la vérité, & ne laiſſer aucun lieu au doute dans mon eſprit, j'interrogeai ſéparément le lendemain matin, tous les Marchands qui ont des boutiques autour de la place, d'où on pouvoit voir facilement le courant de feu ſe jetter ſur le Conducteur : je m'adreſſai d'abord aux plus ſimples & aux plus bornés pour entendre le pur langage de la nature ſans aucun mêlange de préventions ; je paſſai enſuite à ceux d'un eſprit plus cultivé pour confronter enſemble les différens récits, & je n'en trouvai aucun qui différât eſſentiellement des autres. Les gens que j'interrogeois ne varioient que dans la maniere de s'exprimer & dans les comparaiſons qu'ils employoient pour me rendre ſenſibles, la figure, le volume & les effets de ce courant de feu. Il reſſembloit, ſuivant quelques uns, à une quantité de charbons ardens qu'on auroit jettés à la fois de la fenêtre de la tour, ſerpentant & étincelant autour du Conducteur. D'autres me dirent que ce feu en ſortant de la fenêtre s'étoit diviſé en une grande



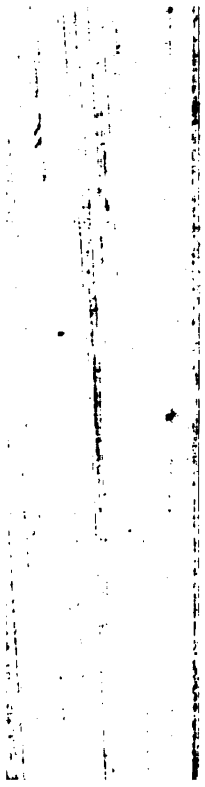
ramene le Conducteur
muraille. En face & à pe
ouverture, eſt la boutiqu
homme ſe trouvoit ſur
moment du phénomene,
gliſſer ſur le fer, (c'eſt
né au Conducteur en
l'ouverture. Mais cett
lement qu'il tomba à te
dit qu'il ne pouvoit m
plus ſur cette funeſte vi
de cet homme me paru
ſincérité de ſon rapport.

Que le courant de feu
teur en ſortant de la fe
reconnu de tous: mais
la foudre ſe lancer ſur l
ducteur au haut de la
qu'ils n'étoient pas pl

le courant de feu n'eſt pas parti de la pointe du Conducteur, mais ſeulement de la fenêtre, on peut lui laiſſer liberté entiere à cet égard, parce que ce point de fait eſt indifférent à la théorie. La foudre a ſuivi le Conducteur à l'extérieur du bâtiment dans un eſpace de quarante braſſes, cela ſuffit pour prouver que ce Conducteur a une efficacité qui lui eſt propre & qui tient à ſa nature; quelques braſſes de moins ne peuvent pas davantage la lui donner, que quelques braſſes de plus ne peuvent la lui faire perdre.

Tout le monde aſſure qu'un demi-quart-d'heure après l'événement, il ſortoit de la fumée par l'ouverture déja indiquée, & par une autre qui eſt au bas de la tour; pluſieurs perſonnes mirent la main ſur cette derniere ouverture, & ſentirent une chaleur aſſez forte. Je pourrois faire une fort longue liſte de tous les témoins oculaires, mas je craindrois de vous ennuyer.

Le Sieur Barbetti, Horloger, ſe rendit trés-peu de tems après à la tour avec deux autres perſonnes pour viſiter l'horloge, dans la crainte que la foudre n'eût endommagé quelque piece, le Conducteur étant placé à peu diſtance de là. En ouvrant la porte



ſonne les heures & qu
ducteur, ſa main fut to
mée.

Le jour ſuivant je me
la tour avec pluſieurs d
obſerver le Conducteur
marquai pas le moindre
la foudre, & il n'y en a
Conducteur extérieur.

Je crois, Monſieur,
nous fournit pas d'exp
& auſſi déciſives en fav
Une tour continuellem
la foudre à cauſe du gr
qui entrent dans ſa cou
mée d'un Conducteur
tourner la matiere fulm
nuer les terribles effet
armée, qu'au premier o

en bas en tournant autour du Conducteur qui la captive & l'entraîne ſous terre où elle va s'exhaler ſans explosion & ſans danger. Pour nous convaincre que notre Conducteur non-ſeulement diſſipe la matière électrique, & l'empêche de s'accumuler en maſſe fulminante, mais encore peut gouverner & diriger le torrent même de la foudre, le Ciel veut qu'il s'en faſſe une expérience publique, dans une grande place, à une heure commode, à la vue de cent perſonnes, qui retenus dans cet endroit par leurs affaires, & n'ayant qu'à lever les yeux pour voir ce phénomene, ſemblent invitées à l'obſerver. D'autres circonſtances ont encore concouru à rendre cet événement plus éclatant. Les eſprits étoient dans une grande fermentation à Sienne ſur la queſtion de l'utilité des Conducteurs, & les incrédules attendoient un effet tout contraire de celui qu'on venoit de placer. Qui ſait ſi pluſieurs ne deſiroient pas au fonds du cœur de voir la tour foudroyée, pour avoir droit de ſe moquer de la Philoſophie & de tourner en dériſion ſes loix ſacrées.

Quoi qu'il en ſoit de la diverſité des opinions, je réduirai à un ſeul point la ſubſtance

pouvons laiſſer à nos
d'être victorieux en pa

DÉCOUVERTES UTILES.

LE célebre Renichelli a ſubſtitué, comme l'on ſçait, au quinquina l'écorce du marronnier d'Inde, dans le traitement des fievres intermittentes. M. Sabarot de la Verniere, dit l'auteur du *Journal de Paris*, ſentant tout le prix de cette ſubſtitution, a répété les expériences de Renichelli, & s'eſt aſſuré par des ſuccès conſtans, de l'efficacité de ce remede, ſi facile à ſe procurer, & en même tems ſi économique. On détache du tronc du marronnier la premiere écorce; il faut la choiſir ſolide, ferme & bien ſerrée, préférer celle qui adhere aux arbres de moyen âge, & ôter la mouſſe dont elle eſt ſouvent recouverte; la préparation ſe borne à la réduire en poudre très-fine. Une once diviſée en douze priſes égales, données toutes les quatre heures dans les jours intercalaires de la fievre, ſuffit communément pour la guérir : les accès s'éloignent ou ſe rapprochent; mais toujours ils vont en diminuant; quelquefois ce remede purge; il donne conſtamment de l'appétit & des forces.

maladie épizootique q
tournoiemens de tête,
le cerveau. Voici en
mede : pour 100 brebi
de graine de lin ſéch
broie juſqu'à ce qu
farine. On y joint u
moutarde blanche, bie
bois pourri de prun
pulvériſer, après l'avoi
on a bien mêlé ces in
une metze de ſel boui
le tout en trois portion
pendant 3 jours con
laine, avant qu'elles ai
Elles mangent cette
qu'on ſoit obligé de la
force. Si l'on y joign
elles la mangeroient e

laine de ſes troupeaux, attaquées du tournoiement; celles qui, ſans être malades, ont pris le même remede, n'ont jamais eu la moindre atteinte de la maladie. Enfin, depuis plus de deux ans, ce ſeigneur n'a pas vu périr de l'épizootie en queſtion une de ſes brebis. La recette qu'il propoſe pourroit auſſi être employée dans la même vue, pour les bêtes à cornes.

Un citoyen de Tournay a fait annoncer dans divers papiers publics, qu'un particulier de la même ville, après avoir inutilement eſſayé différens remedes contre la pouſſe dont ſes chevaux étoient attaqués, les a mis à l'uſage des carrottes pour principale nourriture, & qu'il a eu le bonheur de les voir guérir en peu de jours. On leur donne ces racines à jeun; demi-heure ou une heure après, on les promene au grand air pendant quelque tems; à leur retour, on leur en donne encore; on les laiſſe un peu repoſer, & l'on recommence cet exercice.

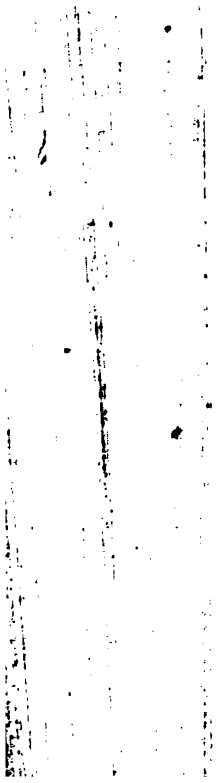
Jugée à LONDRES, *da*
DU ROI, *le* 1*er*

DE toutes les Fe
de la renomm
apparences d'un autre
liere peut-être, à tous
Genevieve-Louiſe-Aug
D'EON. La Poſtérit
dans la carriere de la
l'enfance, elle ait mér
ment, par ſa diſcrétion
prudence, une confia

* Nous ne pouvons pas en
ſante au public en général,
de Londres. Nous la tranſ
Linguet. Nous avons déja

jours juſtifée par l'exercice le plus long & le plus heureux ; que tranſportée du Cabinet dans les Camps, elle s'y ſoit diſtinguée par un courage qui, chez les hommes même, ne ſuit pas toûjours le talent des negotiations ; que ramenée aux intrigues diplomatiques, après avoir rendu à la Patrie des ſervices publics, & au feu Roi des ſervices ſecrets, preſque incompatibles, elle l'ait emporté, à force de fermeté, & de patience, ſur un Miniſtre, dont le plus grand malheur eſt de l'avoir eue pour adverſaire ; & que dans ces différentes ſituations, ſon ſecret ait toûjours été, ou ignoré, ou ce qui revient au même, ſi long-tems gardé, ſoit par elle, ſoit par les confidens qu'elle en avoit pu inſtruire.

Une vie ſi agitée, & dans un pareil traveſtiſſement, n'a pu manquer d'occaſionner bien des incidens bizarres, qui formeroient peut-être une hiſtoire très intéreſſante ; mais le plus extraordinaire de tous, eſt le procès, dont ſon Sexe vient d'être le prétexte, & où elle a vu la Juſtice s'ingerer, ſans ſon aveu, d'adjuger un prix à la hardieſſe qui avoit cherché à en pénétrer le miſtere.



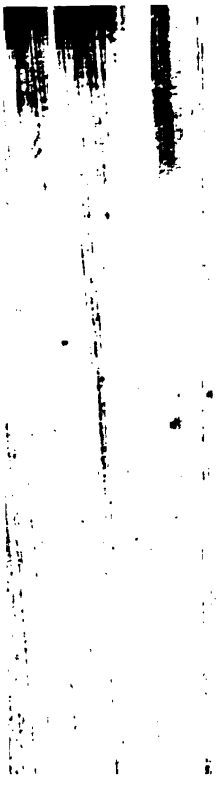
il y a environ ux ans,
des *Paris* conſidérable
blics *Anglois* ſe trouv
tails à ce ſujet : les u
les autres le ſoutenoi
cependant étoient plus
ils propoſoient, & p
huit, & juſqu'a *dix* co
que l'opinion conform
alors la plus accréditée

La curioſité, aigui
devint alors ſi vive & ſi
de tant de mouvemen
tre pour quelque tem
pièges : on travailloit
des parties, ou, ſe tr
des intéreſſés, il n'y e
recherches qui auroie

On a parlé depuis d'un traité entre la Cour de *France*, & ſon repréſentant deſtitué. Il a paru même un *ſauf-conduit*, ſigné du Miniſtre des affaires étrangeres, expédié au Chevalier *D'Eon*. Cette pièce lui aſſuroit la faculté de retourner librement dans ſa patrie: mais les qualités qu'il y prenoit, ſembloient détruire les ſoupçons répandus ſur ſon traveſtiſſement.

Enfin un des Joueurs, M. *Hayes*, Chirurgien, n'a pu ſoutenir plus long tems la perplexité. Il a fait aſſigner, au *Banc du Roi*, ſon adverſaire, nommé M. *Jaques*, Banquier, pour avoir à lui payer 700l. ſterl. par lui promiſes, dans le cas, où le Chevalier *D'Eon* ſe trouveroit être une *Femme*; & il a atteſté à la juſtice, qu'il étoit en état d'en faire la preuve. Il avoit pour lui ce que le barreau reconnoit d'Avocats plus célébres.

Il faut ſe rapeller ce que j'ai déja dit, qu'au Civil & au Criminel, à *Londres*, ce ſont des *Jurés* qui prononcent ſur le fonds de la conteſtation: le *Judge* n'a d'autres fonctions que celles, du miniſtere public en *France*: il réſume ce qui s'eſt dit: il remet ſous les



grande influence ſur
place eſt remplie, au
Lord *Mansfield*, Mag
admiré par ſes talens
amour pour la juſtice.

On a donc préſenté
paſſé entre les deux
pelle *une police d'aſſur*
promeſſe de payer, en
que l'on reçoit, une a
dans le cas où le ſujet
veroit vérifié en faveur
Voici comme celle d
çue.

" En conſidération
" cent livres ſterling,
" trouve ici au bas,
" exécuteurs teſtamen
" [illegible]

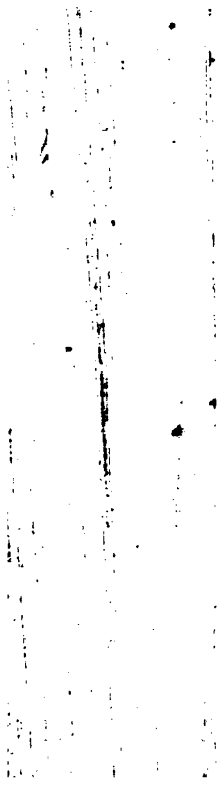
" prouver que le Chevalier *D'Eon*, qui eſt
" venu en *Angleterre* comme Sécretaire du
" Duc de *Nivernois*, Ambaſſadeur de *France*,
" eſt une *Femme*, & cette ſomme ſera exi-
" gible ſans autre titre que le preſent
" Acte. . . . ."

Après cette lecture, l'Avocat de M. *Hayes* a demandé qu'on entendit les témoins : ils étoient au nombre de trois, un *Médecin*, un " *Chirurgien*, & un Ancien ami de la *Jeanne d'Arc* moderne, mais avec qui depuis elle s'eſt brouillée. Le *Chirurgien* s'eſt d'abord retranché ſur la diſcrétion de ſon état : mais ſur les inſtances qui lui ont été faites, au nom de la Juſtice, il a parlé.

Les dépoſitions ont été uniformes : toutes trois ſe ſont accordées à révéler la ſuppoſition de Sexe, & à reconnoître une véritable *Femme* dans le Chevalier *François*.

L'Avocat du *Banquier* n'a pas même eſſayé d'infirmer les témoignages : il s'eſt réduit à ſoutenir, 1°. qu'une pareille Cauſe étoit indécente, & n'auroit pas dû être ſoumiſe à l'inſpection de la Juſtice : 2°. que le Contrat renfermoit une clauſe frauduleuſe : 3°. que le Sr. *Hayes* avoit une connoiſſance

TAYLOR INST. OXFORD



On a répondu pou
n'avoit eû d'autre cer
voix publique, & la p
de ſes amis ; qu'il en
depuis il avoit vendu
térêt à l'Ambaſſadeu
véritable indécence v
Sr. *Jaques*, qui voulo
ſon adverſaire, ſans re
ſous leſquelles il l'av
avoit un des deux Jou
çonner d'avoir été inſt
c'étoit le Banquier, pu
jeu *ſept* contre *un*, &
de cas, la hardieſſe eſt
la confiance, qui ne n
que des éclairciſſemen

Après ce choc des p

« MESSIEURS,

« Il s'agit ici d'une dette du jeu, & je « voudrois qu'il fut poſſible de declarer « nulles toutes les dettes de cette eſpèce: « je voudrois même que vous puſſiez vous « diſpenſer aujourdhui de prononcer en « faveur de l'une ou de l'autre des parties: « mais comme il faut abſolument que l'une « des deux perde, il faut examiner à la- « quelle des deux appartient l'avantage.

« Ce pari, en lui-même, eſt une ſpé- « culation ſemblable à toutes celles qui « ne ſont que trop uſitées dans ce pays: « elles ne ſont pas expreſſément proſcrites « par les loix; il n'y a point d'acte du « parlement qui les interdiſe: tout ce « qu'on peut exiger, c'eſt qu'il n'y ait « point de ſupercherie: or ici on n'en voit « aucune: le Sr. *Hayes* ne peut être accuſé « de fraude; il n'y a point de connivence « entre lui & le Chevalier *D'Eon*; il paroit « qu'ils ne ſe ſont jamais ni vus, ni parlé.

« Il en eſt de même du contrat qui lui « ſert de titre. Il n'a rien d'illégal. Il « oblige également les deux parties. Il « ſuppoſe une découverte que toutes deux

« ſe

" ſe ſont flattées de faire à leur avantage,
" & certainement il y avoit au moins
" égalité dans les vraiſemblances de leurs
" conjectures reſpectives.

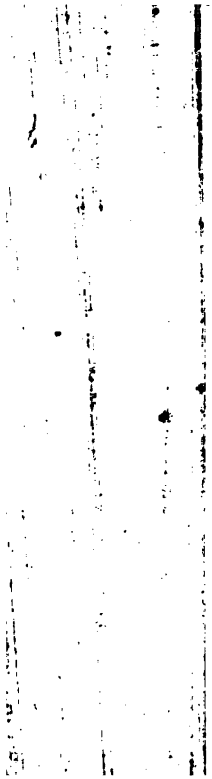
" Tout, à l'extérieur, favoriſoit celles
" du Sr. *Jaques*. La perſonne, dont le
" ſexe étoit ſoupçonnée, paroiſſoit toujours
" ſous un uniforme guerrier & connu:
" elle tiroit des armes: elle querelloit:
" elle offroit ſans ceſſe le combat à tout
" homme qui vouloit l'accepter: elle avoit
" un titre militaire authentique, & juſtifié
" par des ſervices réels, dans les dernieres
" guerres, en *Allemagne:* elle y a reçu des
" bleſſures, & eſt décorée de la recompenſe
" honorable deſtinée, dans ſa patrie, à ces
" ſortes de travaux: elle avoit ſervi d'Aide
" de Camp à l'un des plus habiles Géné-
" raux qu'ait eus la *France:* elle a réſidé à
" la cour de *Ruſſie*, & à celle d'*Angleterre*,
" en qualité de Miniſtre reconnu; enfin,
" toutes les apparences juſtifioient la con-
" fiance du défendeur: auſſi, comme on
" vous l'a très bien obſervé, a-t-il riſqué
" *ſept* contre *un*, preuve indubitable de ſa
" ſécurité.

" Le

" Le demandeur, au contraire, avoit tout
" contre lui: en ſuppoſant qu'il eût réel-
" lement découvert la vérité, rien de plus
" difficile que d'en adminiſtrer la preuve.
" Le Chevalier ſe refuſoit à la fournir:
" perſonne ne pouvoit l'y contraindre: &
" il eſt très probable que ce miſtere
" n'auroit jamais pu être juridiquement
" éclairci, ſans les querelles particulieres
" du Chevalier, avec quelques uns de ſes
" compatriotes qui l'ont indirectement
" révélé. * Maintenant, vous venez d'en-
" tendre les témoins indiqués. Ils ont
" atteſté, ſous la foi du ſerment, la con-
" noiſſance perſonnelle acquiſe, d'une ma-
" niere indubitable, du ſexe conteſté: où
" ils ſe ſeroient rendus coupable d'un pa-
" jure, ou leurs dépoſitions doivent être
" crues.

" On ne peut objecter ni à l'une, ni à
" l'autre des parties, la certitude qu'elles
" ont pu ſe flatter reciproquement d'avoir
" du fait. C'eſt ce qui arrive dans toutes

* Le Lord *Mansfield* fait alluſion ici au procès qu'a eu il y a quelques mois le Chevalier *D'Eon*, préciſement contre un des témoins produits dans cette ſeconde affaire. Il y avoit en effet été fortement queſtion du ſexe.



" *tromperois,* dit l'au
" *ſtatue. Je ne ſerois*
" qua le premier, *pou*
" *fais, ſi je ne l'avois*
" gagure eut lieu.

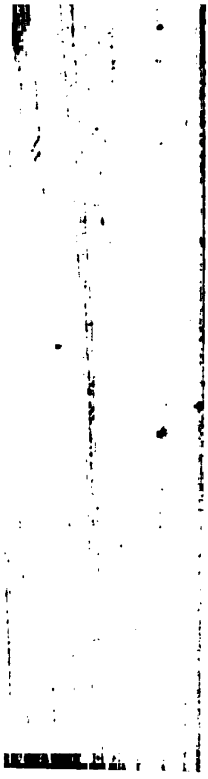
" C'eſt à vous, M
" circonſtances, &c."

D'après cet avis, les
& preſque ſans délibé
faveur du Sr. *Hayes.* I
une particularité ren
Jurés étoit intéreſſé da
quier : il a donné ſa vo
avec plus de prompti
cet homme délicat s'ap

* Il faut obſerver que ces ſ
terre, ne ſont recueillis que de

Telle a été l'iſſue de cette affaire : maintenant me ſera-t-il permis de ſoumettre au *Barreau Anglois*, quelques réflexions qu'elle me fait naître? Il me ſemble que les *Avocats* du Banquier n'ont pas dit un mot de ce qu'ils auroient dû dire, & que les *Jurés* ont prononcé ſur une queſtion qui n'étoit pas de leur compétence. Ceux-ci avoient à juger de la validité, ou de l'invalidité, de la preuve offerte par le Sr. *Hayes*: & ceux-là avoient à attaquer cette preuve: or il ſemble que rien n'étoit plus aiſé que l'attaque, & moins praticable que le jugement.

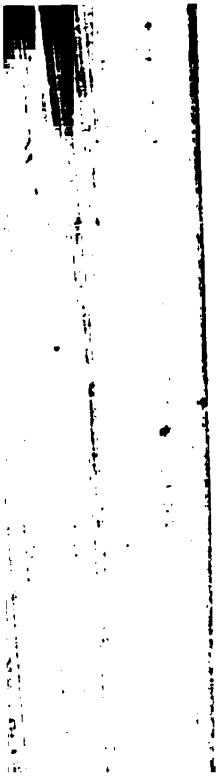
D'abord, dans toute affaire où il exiſte une pièce réelle, qui fait le fonds du procès, & qui en emporte la déciſion, il eſt inutile, il eſt dangereux, il eſt injuſte, de s'en tenir à des témoins: il s'agiſſoit de la perſonne du Chevalier *D'Eon*: le Chevalier *D'Eon* eſt en vie: il eſt à *Londres*: c'étoit lui, & lui ſeul qu'il falloit conſulter. Mais il n'auroit pas voulu ſe prêter à la vérification! & l'on ne pouvoit pas l'y forcer! donc l'affaire n'étoit pas de nature a être jugée: donc la gagure étoit nulle: il falloit condamner le *Banquier* à rendre ſes primes, & le *Chirurgien* ſa police.



ſable : obligés au ſilen
même, ils ne pouvoie
l'aveu du Chevalier *D*
fallu mettre celui-ci
& ſavoir ſi c'étoit p
confide s compromet
Juſtice n'avoit pas
arracher. Cette viole
que q and il s'agit d
la découverte d'un c
pas ici le cas : donc le
fondé à citer ces deux
à les interroger. Pa
trouvoit reduit à un
conſéquent la dépoſitic
preuve n'étoit pas acq
obligé de payer.

blique puiſſe ſe mêler. Si cet individu, quel qu'il ſoit, abuſoit de ſon eſpèce de maſque, pour tromper, ou ſcandaliſer tantôt le Sexe dont il emprunteroit l'uniforme, tantôt celui dont la nature lui auroit imprimé le caractere, ſans doute la Loi ſeroit en droit de mettre fin à cette ſuppoſition, & de prévenir les mépriſes, en réformant les apparences qui les occaſionneroient: mais que ſans plaintes, ſans abus, ſans ſcandale d'aucune eſpèce, le nom d'un citoyen paiſible ſoit traduit devant les Tribunaux, parce qu'il a plu à des curieux imprudens de hazarder leur argent ſur la découverte d'un ſecret qui ne leur appartient pas; qu'à leur demande, cet Etre, dont le ſilence, ou le déguiſement peuvent être fondés ſur mille raiſons qu'il lui importe de cacher, voie diſcuter publiquement ce qu'il ne veut pas montrer; qu'on ſe prevaille des confidences faites ou à l'amitié, ou à la neceſſité; que ſans avantage pour lui, ſans intérêt, ou plûtôt à ſon préjudice, en ſon abſence, on le dépouille, au mépris de la pudeur; qu'on le livre à une curioſité inſultante, & à une métamorphoſe douloureuſe, c'eſt, j'oſe le dire, ce que l'honnêteté défend, & ce que les Loix d'aucun peuple policé n'autoriſent.

On



une ſeconde fois le ſort
doute pas que les Juré
ces reflexions, & qu'il
ſtruire, ne revoquent
diſcuſſion, ce qu'ils o
un peu trop précipitan
miere.

Il faut reſtituer le
tredit : mais les aſſura
le ſeront toujours, à m
en cauſe le Chev. *D'*
peut-on le mettre en ca

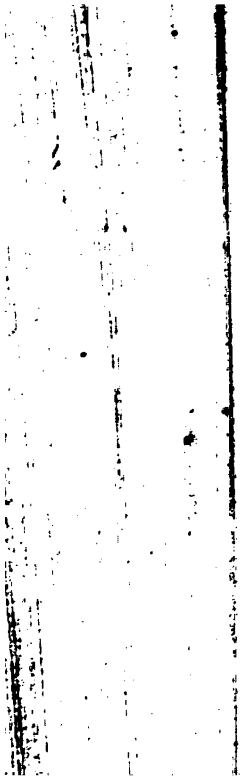
Ce procès n'étoit do
d'aucun tribunal, & n
être admis : il n'y a qu
la juſtice auroit pû en
où le Chev. *D'Eon* étar

ſeroient plus des témoins ; ce ſeroient des Juges délégués, aſſociés aux fonctions des Jurés, revêtus d'une portion de leur pouvoir, enfin, des yeux empruntés par eux pour les diriger dans le jugement que prononceroit leur bouche : il n'y auroit plus, ni ſecret violé, ni abus de confiance.

On ne pourroit pas objecter au Chevalier la connoiſſance intime qu'il auroit eue du fait, & la certitude de ſon opération. Il diroit à ſes adverſaires, la ſomme que vous devez me payer eſt le prix du ſecret que vous m'avez arraché, & de l'humiliation à laquelle vous m'avez réduite : c'eſt le châtiment de votre indiſcrete curioſité : vous avez déchiré le voile dont je me couvrois : je n'ai gagé que parce que vos doutes m'avoient déja compromiſe : ne pouvant eſpérer de réparation, il m'étoit permis de m'aſſurer un dédommagement.

Voila, à mon avis, la ſeule ſuppoſition dans laquelle il ſeroit permis à la juſtice d'intervenir dans cette étrange conteſtation.

On a gravé, à *Londres*, en 1773, en maniere noire, le portrait de cette Femme étonnante : elle eſt repréſentée en *Pallas*, le

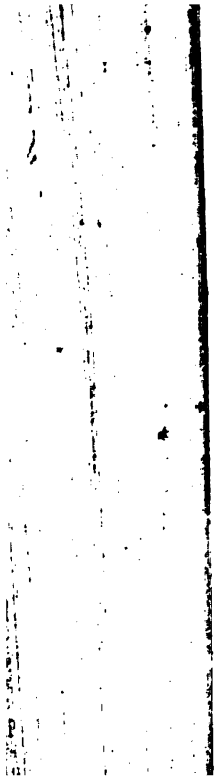


on apperçoit un Camp
au bas, en *Anglois*, un
ſa vie, en ces termes :

" CHARLES GENEVIE
" TE, ANDRE'E,
" DE BEAUMONT,
" Royal & Militair
" taine de Dragons
" Marechal Duc d
" Plénipotentiaire
" Roi de la *Gran*
" *Docteur* en droit
" *non*, *Avocat* au
" *Cenſeur Roial* pc
" Belles Lettres, F
" le Chevalier *Dou*
" des deux Cours
" ſade du Marqui

" taire d'Ambaſſade du Duc de *Nivernois* Ambaſſadeur Extraordinaire & Plénipotentiaire de *France* en *Angleterre*, pour la concluſion de la paix, &c.

" Notre Chevaliere naquit à *Tennerre* ſur l'*Armençon*, aux confins de la *Bourgogne* & de la *Champagne* le 5 Octobre 1728. Le ſecret de ſon Sexe fût découvert à *Londres* en Fevrier, 1771, par divers accidens, & particulierement par la déclaration de la Princeſſe d'*Aſkoff*, & de pluſieurs autres Dames dignes de foi, tant en *Angleterre*, qu'en *France* & en *Ruſſie*; ce qui a été confirmé non ſeulement par le grand nombre de témoignages de Matrones & de Chirurgiens pris à la Police de *Paris* en 1765, par ordre du Duc de *Praſlin* Miniſtre & Secrétaire d'Etat; mais encore par l'aveu tacite de ſa Nourrice, de ſa Mere, & de ſes plus proches Parens; ce qui a encouragé les Citoyens de *Londres* à ouvrir des polices d'aſſurance ſur le Sexe mâle ou femelle de notre Heroine, auſſi fameuſe dans le tems même de ſa vie que la *Papeſſe Jeanne* & la *Pucelle d'Orleans*. Elle s'eſt trouvée à plu-



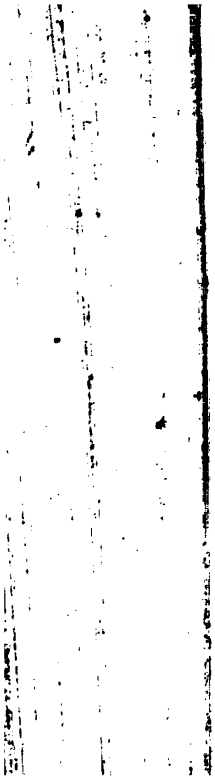
" aux volontaires de
" à-propos, & avec
" Bataillon *Franc-P*
" elle le fit priſonni
" grande ſuperiorité.
" Elle eſt Auteu
" d'ouvrages ; plus
" vertu que par ſon nc
" ſa plume, par ſes ac
" & ſur-tout par ſo
" inébranlable contr
" de la Fortune, par
" de ſon cœur & de
" preſſion, & dans le
" bats qu'elle a ſout
" *France* qu'en *Ang*
" voir arbitraire, de
" du . . . . . .
" . . . . . ., & de

Enfin on lit en Latin au bas de la même eſtampe :

" A *Pallas* bleſſée, mais non vaincue,
" devenue célébre par des combats, & des
" actions publiques en l'honneur de ſa Pa-
" trie, dont les ennemis n'ont jamais pu ter-
" nir les vertus, dont peu d'hommes ont
" pu égaler le courage, dont l'ingrate Pa-
" trie n'aura pas même les oſſemens,
" Par ſes anciens Camarades de guerre,
" en mémoire de leur tendre attachement."

Après une ſemblable pièce, il eſt aſſez ſingulier que ſon Sexe ait pu paroitre encore un problême.

Au reſte, pour terminer cet article, je dois faire une obſervation. Un des témoins cités, eſt M. *Legoux*, chirurgien accoucheur, *François* établi à *Londres* depuis trente ans, où il a acquis une réputation juſtifiée par ſa probité, & ſa diſcrétion, comme par ſes talens. Dans ſa révélation forcée, il a dit ce qui lui avoit procuré les connoiſſances, dont il venoit de rendre comte : c'étoit une incommodité incompatible, par ſa nature, avec la reſerve à ſon égard. Il s'eſt ſervi du mot *diſorder*, qui a, en *Anglois*, comme



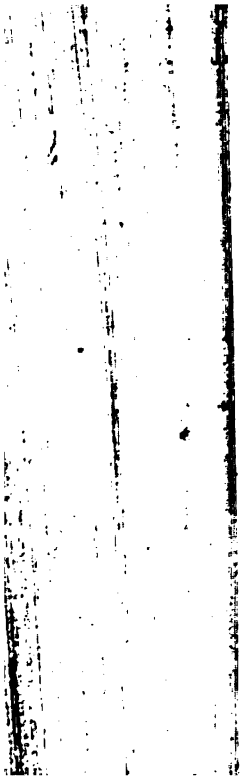
goux a donné une déc
qui leve toute équiv
conſtate que ce *diſor*
étoit un de ceux auxq
pure eſt expoſée.

SPECTACLES.

COMEDIE FRANCOISE.

ON a donné, Jeudi 19, la première repréſentation de l'*Egoïſme*, Comédie en cinq actes & en vers, de M. Cailhava, Auteur du *Tuteur dupé*.

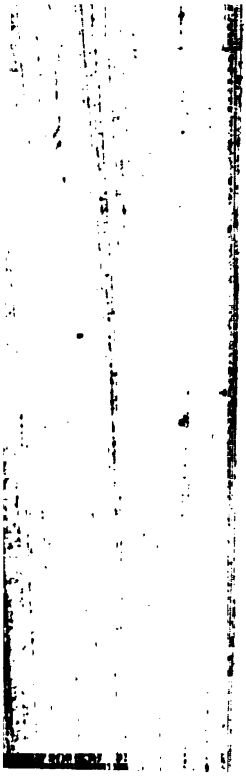
M. de Cailhava dans l'*Egoïſme* a eſſayé de traiter la Comédie de caractère. On peut aſſurer ſans crainte que ce n'eſt pas ſon talent. Il eſt tellement accoutumé à prendre tous ſes moyens dans des friponneries & des eſcamotages de Valets, qu'il n'y a point d'autre intrigue dans l'*Egoïſme*. M. Cailhava qui a écrit ou compilé quatre volumes ſur la Comédie, peut-il ignorer que dans une Comédie de caractère les reſſorts de l'intrigue doivent toujours être dans la main des principaux perſonnages ? Tous les ſiens ſont Egoïſtes, chacun à leur maniére : c'eſt un vieux Précepteur qui demande toujours ſa *chère penſion*, & dont le ton d'ailleurs eſt copié de celui de Métaphraſte, de M. Mamurra,



pardonner ſans peine ; c'
maiſon qui ſe pique d'
ménagère, & qui ne vo
ſon talent en ce genre
perſonnage, le véritable
teur a voulu peindre, c'
un oncle, venu de l'aut
portefeuille de quinze c
en diſpoſer en faveur de
ſon frère, de ſes paren
même jour, ſous prétex
un ordre du Miniſtère
ſauroit avoir trop d'arge
bon homme d'oncle de
ſomme & qui la réclame
entière pour lui. Cet
ſon hyp criſie, ſon inj
Il écoute tout avec un

des parens, à des perſonnes chères ; cet homme plus odieux que le Tartuffe, plus digne du pilori, eſt ce qu'on appelle un Egoïſte ! C'eſt ici l'occaſion de faire quelques réflexions ſur ce caractère que l'on a cru théatral.

L'*Egoïſme*, conſidéré dans ſon acception primitive & originelle, eſt dans le cœur de tous les hommes, puiſqu'il n'eſt autre choſe que l'amour de ſoi. Il acquiert plus d'énergie lorſque les idées de morale & d'honneur, freins naturels des paſſions, s'affoiblifſent dans l'opinion & dans la pratique, lorſque le pouvoir de l'or eſt accru au point que l'on croit plus eſſentiel d'en avoir que d'obſerver les principes de devoir & de délicateſſe qui conſtituent l'honnête homme ; c'eſt bien plutôt alors une corruption épidémique qu'un vice individuel. Le réſultat de cet égoïſme, c'eſt qu'un ambitieux recherchera les honneurs avec plus d'audace, un avare amaſſera de l'or avec moins de ſcrupule dans les moyens, un voluptueux mettra moins de retenue dans ſes débauches, un intriguant plus de baſſeſſe dans ſes menées, & ainſi de tous les hommes. C'eſt donc un degré de force ajouté par la cor-

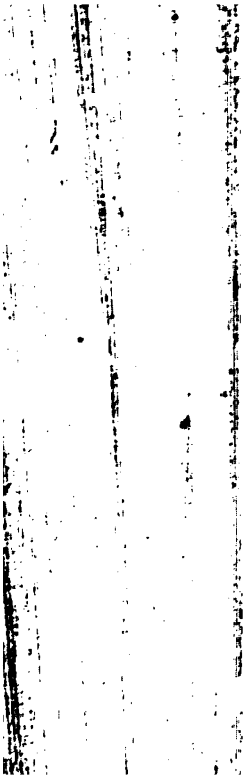


objets frivoles, & ce ſ
il portera ſur des objet
ce ſera ou un ambiti
avide, on un corrupteu
c'eſt-à-dire, tout ce qu

Il ne ſuit pas de ces
iſme ne peut pas faire
je montre les difficul
les vaincre, & je ſuis l
ſa carrière ; mais ce
qu'il ne falloit pas faire
lérat digne de la pot
a-t-il déplu généralem
préſentation, & a exc
mures.

Quant à la partie de
pas moins vicieuſe que
a pas un trait qui ne bl

d'Amérique avec trois millions. Cet oncle a de plus une pupille, une orpheline, fille d'un ami à qui il doit tout, élevée dans ſa famille, & aimée du jeune Officier qu'elle aime auſſi. L'oncle arrive; il ſe propoſe de donner l'orpheline avec cent mille écus à celui qu'elle aimera; & pour s'en aſſurer, il n'en parle qu'à l'aîné qui ſe ſoucie peu de l'orpheline, mais beaucoup des cent mille écus, & qui éconduit ſon frère. Enſuite ce même oncle qui vient pour combler de bien la famille & faire des heureux, ne trouve rien de plus ſimple que de confier en arrivant un porte feuille de 1,500,000 l. la moitié de ſa fortune, à cet aîné qu'il connoît depuis deux heures; afin qu'il les diſtribue à ſon gré dans la famille. Cependant cet aîne a répandu le même jour, ſous le nom de ſon précepteur Durand, un Ouvrage très-dangereux qui attire l'animadverſion du Gouvernement. On vient pour arrêter le pauvre Durand. Le jeune Officier met l'épée à la main pour le défendre, & il eſt conduit en priſon avec lui. Il en ſort, parce que ſa maitreſſe, la jeune orpheline, a ſollicité pour lui. Le véritable Auteur du livre, l'Egoïſte, eſt exilé. Tous



le tems.

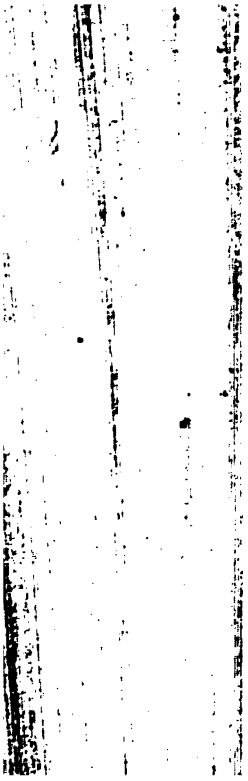
Il eſt queſtion actuell
feuille des mains d
porte-feuille & le livr
pivots de l'intrigue.
mettent en mouveme
l'avons déja dit, tro
ternes, un Valet de l'
Durand. Ce Valet
que raiſon de l'extr
Maître, veut à toute
feuille de mains de
qu'il prend eſt tout
parer du porte-feuille
pendant que l'Egoïſte
Valet & la Soubrette
du pied eſcamoter le
la bonne Comédie. Ce
dans la fuite à l'Egoï

ſon frère ; & l'homme à la Méridienne que toutes ces tracaſſeries ont un peu troublé, s'en va dormir.

A l'égard du ſtyle, il y a deux ou trois traits de vérité & plaiſanterie.

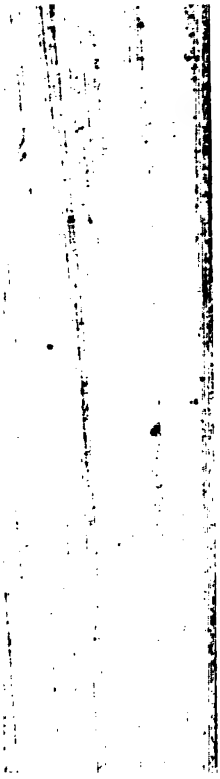
> Eſt-ce que l'on corrige un aîné de famille ?
> ..... La penſion d'Ariſtote étoit bonne.

Et une douzaine de vers raiſonnables ſur le choix des Inſtituteurs, & ſur les privations de la vieilleſſe. Le reſte eſt écrit comme la Pièce eſt faite. Mais comment a-t-elle été reçue ? Comme preſque toutes les Pièces nouvelles ſont reçues aujourd'hui. Le public marque ſon mécontentement par des murmures & des huées. Mais d'intrépides applaudiſſeurs battent des mains, quelque choſe qu'on diſe. La toile tombe. On n'entend qu'un cri de tous côtés : mon Dieu ! que cela eſt mauvais ! Et l'on appelle l'Auteur. Cependant ce n'eſt que pour la forme. On attend la ſeconde repréſentation annoncée avec des corrections. Pour cette fois le nombre des applaudiſſeurs eſt doublé, & l'on appelle l'Auteur juſqu'à extinction de force. On commence apparem-



tueuſes, livrées à une
que les honnêtes gen
ſe taiſent, faſſent pla
venable & néceſſaire
des ſpectacles, d'aille
que ſes nôtres. Les
chargées de veiller à l
progrés, ont compris
moyen de prévenir l
théâtre ; c'eſt d'aſſeo
touchons au momen
Quand tous les ſpecta
a plus alors d'autre
jugement public. Il
fuſer à cette vérité.
applaudiſſemens ſeroi
eſt démenti par l'expé
Concert ſpirituel, à

grand nombre de places dans l'intérieur de nos ſalles, en faiſant régner des gradins en amphithéâtre autour d'un parquet, que toutes ces places à un écu ſeront remplies par un ordre très-nombreux de citoyens, aujourd'hui éloignés de nos ſpectacles, parce qu'ils craignent d'être écraſés au Parterre, qu'ils ne peuvent point donner ſix francs aux premières places, & qu'aux ſecondes loges, il ne reſte au public que 24 places. A l'égard de ceux qui ne peuvent donner que vingt ſols, il y aura deux cens places à ce prix à l'endroit qu'on appelle le Paradis, & ou l'on ſera encore aſſis. Il ſeroit bien étrange que l'on ſuppoſât eſſentiel à nos ſpectacles ce reſte de barbarie groſſière, cet attroupement tumultueux dans lequel ſe cachent ſi aiſément tous ceux qui, étant aſſis, ſeroient contenus par les regards du public. Encore une fois il eſt évident que ce n'eſt plus ce public dont on entend le jugement au ſpectacle, ce n'eſt ni les Loges, ni même le Parterre. Ce ſont 50 ou 60 perſonnes dont les voix, les pieds, les mains, les cannes, ont une action continuelle



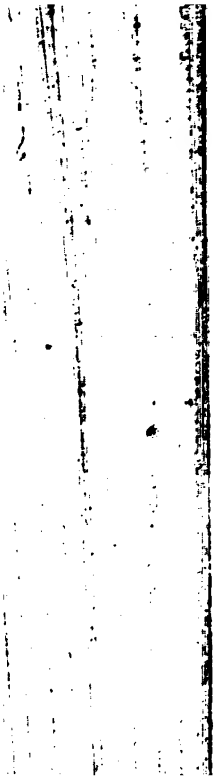
un bien plus grand f
a ôté les banquettes de

NOUVELLES POLITIQUES.

TURQUIE.

De Conſtantinople, le 5 Mai.

L'INCERTITUDE parôit toujours régner dans les Conſeils qui ſont devenus plus fréquents depuis l'arrivée de Dewlet-Gueray. Nous avons délibéré pendant que la Ruſſie agiſſoit & ſuivoit avec conſtance le plan qui l'a rendue toute puiſſante dans la Crimée & ſur la mer Noire, où elle a trouvé le moyen de raſſembler 50 vaiſſeaux qui ont paſſé ſucceſſivement avec une lenteur combinée pour ne nous inſpirer aucune défiance, & qui chargés en apparence pour le commerce, ont tout-à-coup paru armés en guerre, en arrivant à leur deſtination. Nous délibérons encore, & nous devrions prendre un parti. Nous devons nous reſſouvenir que pendant la dernière guerre les flottes Ruſſes nous ont bloqué du côté des Dardanelles; que ſeroit devenue cette Capitale, ſi elle avoit pu l'être pareillement de celui de la mer Noire? Ce qui n'eſt pas arrivé alors, peut ſe faire dans un autre tems; ce que



dont elle eſt compoſée
15 jours ; trois, ſelon l
vent entrer dans la mer
plus forts ; mais ils r
de s'y faire reſpecter :
dres du Capitan-Bacha
Morée où il s'eſt élevé
habitans & les Albanoi

Les nouvelles des fr
réduiſent toujours à d
leſquels on ne peut r
In eſt vraiſemblable c
réduiſent à peu de cho
tiennent pas ; les ſeco
gent qu'on fait paſſer d
preuve : on ne feroit
grands efforts, s'ils
néceſſaires. Les ſeul

" Le 1 de ce mois, Aly-Méhemet, Kan, oubliant toute conſidération pour les Européens & pour les Juifs, a fait enlever la fille d'un Catholique née en cette ville ; il l'a fait conduire dans ſa demeure, & ne l'a rendue qu'au moyen d'une rançon de 200 tomans. Le Juif qui ſert de courtier aux Anglois, a été auſſi enlevé, ainſi que pluſieurs autres de cette Nation avec leurs femmes. Il n'y a point de violences qu'il n'ait exercées contre ce Courtier, ſa femme & ſon neveu qui eſt auſſi au ſervice des Anglois, pour en arracher une promeſſe de 30,000 ſequins payables dans quatorze jours, & pour obliger le premier à lui livrer un bâtiment qu'il doit faire venir de Maſcat. Les Anglois établis dans le pays ont envain eſſayé d'obtenir quelque ſatisfaction des inhumanités exercées contre des particuliers attachés à leur ſervice ; ils ont fermé leur loge, & voudroient pouvoir trouver quelque occaſion de s'embarquer pour aller chercher ailleurs un aſyle plus sûr."

Le tournoi, qui
travailloit depuis qu
ces jours derniers ;
Mai, & a fini le 3 de
affluence extraordina
tacle qui a déja été
L'intention de S. M
nouveller tous les an
avènement au trône.
valent bien les galas
quette ; elles raſſem
jeune Nobleſſe qui
Souverain, & qui s'
attention en ſe ſign
force ou ſon adreſſe.
jeux à le ſervir util
s'en préſentera. El
avantage qu'une ſai
manquer de ſaiſir :

La Baronne Marthe-Hélène Wrangel, née Comteſſe de Horn, mourut le 13 de ce mois, âgée de 88 ans; elle étoit dans Narwa en 1700 & en 1704, lors des deux ſiéges qu'eſſuya alors cette ville, dont ſon pere étoit Gouverneur. A la priſe de cette place, elle perdit ſa liberté & des biens conſidérables. Après une longue priſon, elle fut conduite dans l'intérieur de la Ruſſie, à 900 werſtes de Moſcou. Ce fut elle qui juſqu'à la paix de Nyſtadt, nourrit ſon pere & ſes freres, en faiſant des ouvrages à l'aiguille pour les femmes du lieu où cette famille infortunée fut exilée. Elle épouſa en Ruſſie le Général Charles-Henri Wrangel, mort en 1757, dans le Château de Spiſlingsholm, où elle vient auſſi de terminer ſa carrière.

POLOGNE.

De Varſovie, le 5 Juin.

Il eſt arrivé avant-hier ici, un exprès de Conſtantinople, que le Conſeil Permanent a réexpédié le même ſoir; cette promptitude ſuppoſe des affaires de la plus grande importance, dont on ne peut deviner

les occaſions d'acquérir
qu'elle a perdus.

Quoi qu'on ait cor
temps l'eſpérance de vo
la Ruſſie & la Porte,
ſont reſpectivement le
Puiſſances ne la confir
d'armée Ruſſe qui eſt
de cette République,
Moldavie ; il s'eſt empa
qu'il a pu trouver ſi
deſſous de Kaminiec,
la rive gauche du fleuv
conſidérable de troupes
côté paſſé le Danube
les garniſons de Choczi

La Princeſſe Poni
Prince ci-devant Gran

cette Princeſſe vit tomber dans la rue, une vieille femme infirme, elle ſortit elle-même pour la ſecourir : dans le moment qu'elle venoit de quitter ſon appartement, le tonnerre y tomba ; elle y vit à ſon retour les traces fumantes de la foudre qui avoit brûlé quelques meubles, ſans faire un dommage bien conſidérable.

A ce fait ſingulier, nous en joindrons un autre qui ne le paroîtra peut-être pas moins : c'eſt un trait de ſang-froid, de fermeté & de courage, qui n'eſt pas ordinaire dans les perſonnes du ſexe. Madame de Byſzewska, épouſe du Chambellan de ce nom, paſſant dernièrement dans une forêt au-delà de Lublin, fut attaquée par des voleurs : elle avoit fait prendre les devants à ſes gens pour préparer les relais ; elle étoit ſeule avec le poſtillon qui la conduiſoit & qui étoit déſarmé. Un homme eût peut-être donné ſa bourſe & demandé la vie, Mad. Byſzewska défendit l'une & l'autre ; elle avoit des piſtolets, elle s'en ſervit ſi heureuſement qu'elle ſe défit de quelques-uns des brigands, mit en fuite les autres, les pourſuivit & leur reprit le butin dont ils s'étoient emparés, & qu'ils avoient

diſperſé

diſperſé dans une eſpace de plus de trois cens pas.

Les nouvelles de Pétersbourg annoncent que la Grande-Ducheſſe eſt enceinte. Cet évènement a été publié, & a fait une égale ſenſation à la Cour & à la ville.

ALLEMAGNE.

De Vienne, le 10 *Juin.*

Les troubles qui ſe ſont élevés en Moravie, ont donné lieu a pluſieurs Conſeils d'Etat, qui ſe ſont tenus en préſence de l'Impératrice. S. M. I. & R. perſuadée que dans les émeutes populaires, les moyens violents ne font qu'aigrir les eſprits, ſur-tout lorsque le zèle de la Religion y entre pour quelque choſe, a commencé par envoyer des ordres qui enjoignent la douceur aux Gouverneurs; on aſſure aujourd'hui qu'elle ſe propoſe de faire paſſer en Hongrie tous les habitans de la Moravie qui ont déclaré leur attachement à la Religion Proteſtante; ils profeſſeront librement leur culte dans ce Royaume, & ils peupleront les contrées qui s'y trouvent encore incultes & déſertes.

Les lettres de Bude portent qu'il a péri

ſur

ſur le Danube auprès de cette ville, ſix bateaux chargés de recrues & d'armes, ſans qu'on ait pu rien ſauver. On regrette ſurtout les jeunes gens, tous d'élite, qui ont perdu la vie dans cette occaſion.

Selon les mêmes lettres, la commiſſion de guerre de Bude a fait des arrangemens pour entretenir toujours dans la Hongrie des magaſins propres à une armée de 60 à 80,000 hommes.

BERLIN, 28 *Juin.*

Il y a quelques ſemaines que deux Américains, que l'on dit être envoyés ſecretement par le Congrés, deſcendirent en cette ville à *l'hôtel de Corſe*. Ils ont déja acheté quantité de toiles, d'étoffes de laine, de draps, tentes, armes, &c. pour le ſervice de l'armée américaine, & leur objet eſt d'établir un commerce ſolide avec la Pruſſe & les Etats-Unis: ils ont reçu la viſite des gens les plus diſtingués, & chacun s'empreſſe à leur faire fête; le 25 il leur eſt arrivé une avanture qui fournit beaucoup à la converſation de nos politiques.

Tandis

Tandis que ces deux perſonnes étoient à la maiſon de campagne d'un de nos plus grands Seigneurs, les portes de leurs appartements dans *l'hôtel de Corſe* furent enfoncées, & après avoir également forcé les ſerrures de leurs coffres & malles, les gens chargés de cette belle expédition en enleverent tous les papiers : ils n'en vouloient certainement point à l'argent ; ils euſſent pu ſe ſatisfaire, ils trouverent en lettres de change & autres effets commerçables une ſomme immenſe ; mais ils ne toucherent à rien de tout cela. Cette circonſtance fait aſſez juſtement ſoupçonner que ce n'eſt qu'un vol d'Etat ; mais il eſt difficile de ſavoir d'où le coup part : on en fait ouvertement honneur au Miniſtre Anglois qui réſide à cette Cour, mais de ſimples ſoupçons ne ſont point des preuves. Quoiqu'il en ſoit, cette avanture à fait grand bruit. Sa Majeſté inſtruite de cette violation des droits de l'hoſpitalité en a marqué beaucoup d'indignation. Elle a donné les ordres les plus ſtricts ; la police a fait des démarches, tout cela envain. Hier entre 10 & 11 heures du ſoir on trouva les papiers renfermés dans un ſac de cuir à la porte de l'hôtel : il n'y manquoit

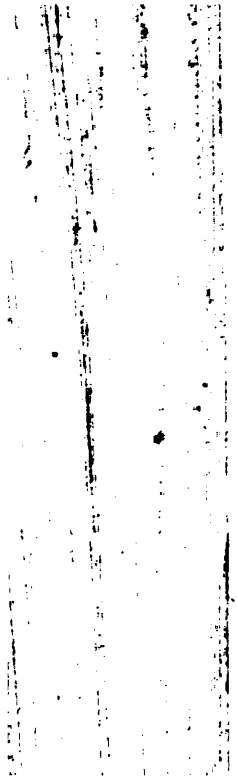
manquoit que ce qu'on en avoit cru devoir retirer de plus intéreſſant: cette derniere circonſtance juſtifie aſſez les ſoupçons que l'on avoit déja formés ſur cette affaire extraordinaire.

ITALIE.

De Rome, le 24 Juin.

La ſanté du Pape paroît rétablie; le 29 du mois dernier il fut en état d'aſſiſter à la Proceſſion du Saint-Sacrement; depuis ce jour, il prend toutes les après-midi ſon exercice ordinaire, en ſe promenant à cheval.

On apprend de Civita-Vecchia, qu'on a ſaiſi dernièrement dans les environs de cette ville, l'équipage d'une galiote Babareſque; une tempête violente avoit forcé ceux qui la montoient, à ranger la côte; fatigués de la mer, ils eurent l'imprudence de deſcendre à terre dans un lieu écarté & de s'y repoſer; ils furent apperçus par quelques perſonnes qui allèrent porter l'alarme; des troupes furent envoyées contr'eux & les ſurprirent; elles s'emparèrent auſſi de la galiote. On y trouva la moitié de la



dans le vieux Lazareth,
rantaine.

M. Fernandès, ci-de
taire du Marquis de
diſgracié en même-ten
s'eſt réfugié ici, où ſ
ſeront payés à l'avenir.

On a brûlé dernie
nuit, dans le marché a
du Gouvernement, un
hardes, appartenant au
Miniſtre du Roi de
S. Siége, & mort de
ſont toutes celles qui ſ
chambre où il eſt mo
&c. La phtiſie paſſe
qui peut ſe gagner par
appartenu aux perſonn

phtiſique après qu'il n'eſt plus, peut l'entretenir ſi c'en eſt un ; mais elle eſt néceſſaire ſi la contagion eſt prouvée, & dans le premier cas, elle ne peut être nuiſible.

FRANCE.

De Verſailles, le 30 Juin.

Le Baron de Benyowſki, Colonel du Corps des Volontaires de ſon nom, & Commandant pour le Roi à Madagaſcar, eut, l'honneur d'être préſenté a LL. MM. & à la famille royale, le 15 de ce mois, par le Miniſtre de la Marine.

Le méme jour, Mad. la Marquiſe de Chauveron le fut par Mad. la Comteſſe de Talleyrand.

Le 17. Le Bailli d'Argenteuil eut l'honneur de préſenter à LL. MM. & a famille royale, l'eau de fleur d'Orange que le Grand-Maître de Malte eſt dans l'uſage d'envoyer en préſent.

Le 22, M. le Goutz de Saint-Seine, prêta ſerment de fidélité au Roi en qualité de premier Préſident du Parlement de Dijon.

M. Genet fils, Membre de la Société Littéraire *Apollini ſacra* d'Upſal, a préſenté au

Roi & à la famille royale, l'Hiſtoire d'Eric XIV, Roi de Suède, par Olof Celſius, ſervant de Continuation à celle des Révolutions de Suède, par l' Abbé de Vertot.

M. Sage, des Académies Rayales dés Sciences de Paris & de Stockholm, de l'Academie Impériale & Electorale de Mayence, leur préſenta, le 22, la ſeconde édition de ſes *Elémens de Minéralogie Docimaſtique, en 2 volumes.*

De Paris, le premier Juillet.

On reçoit fréquemment des nouvelles de M. le Comte de Falckenſtein. Cet illuſtre voyageur porte par-tout la même attention qu'il a montrée dans la Capitale; tout ce qui peut exciter ſa curioſité ne lui échape point; l'incognito dans lequel il voyage, en le débarraſſant des ennuis d'étiquette, le diſpenſe de recevoir les honneurs dûs à ſon rang & qui lui emporteroient un temps dont il connoît le prix & dont il fait le plus utile emploi. Il a vu & examiné à Breſt tout ce qui pouvoit exciter ſon attention; il a refuſé les fêtes que la ville auroit été très-flattée de lui donner, & il en eſt parti le 12. Le 16 il étoit à Saumur, où il a vu manœuvrer le corps des Carabiniers, commandé

commandé par M. le Marquis de Poyanne : il étoit à cheval, pour ſe porter plus facilement dans tous les endroits d'où il pouvoit le mieux juger de l'effet des mouvemens divers; il a donné les éloges les plus flatteurs à cette troupe. Il en eſt parti le même jour en prenant la route de la Rochelle par Tours.

Monſieur a paſſé dans cette dernière ville; on ſait que depuis huit ſiècles nos Rois ſont Abbés ſéculiers, Chanoines & protecteurs du Chapitre de l'Egliſe noble de S. Martin. Monſieur, ſuivant le droit les Princes de ſon ſang, a bien voulu s'y faire recevoir Chanoine d'honneur. C'eſt le 11 du mois prochain qu'on dit qu'il doit arriver à Avignon.

On parle d'un nouveau voyage que doit faire Mgr. le Comte d'Artois; mais il ne ſera pas long; il ſe bornera, dit-on, à ſe rendre en Lorraine avec M. le Duc de Chartres, pour voir manœuvrer les troupes qui ſont dans cette province & les Trois-Evêchés.

On parle beaucoup d'une anecdote ſingulière, & qui n'eſt peut-être qu'une fable, comme tant d'autres que la malignité ou la plaiſanterie invente dans cette Capitale pour amuſer l'oiſiveté.

Quels

Quels que ſoient les progrès des lumières, il y a encore dans tous les rangs & dans tous les états des perſonnes qui raiſonnent comme le peuple, qui croyent à la divination, comme nos bons ayeux, & qui ſont curieuſes & crédules de bonne-foi. Deux Dames avoient entendu parler d'une Etrangère pour qui l'avenir n'étoit point caché; elles voulurent la conſulter, & ſe rendirent chez elle en allant au ſpectacle, c'eſt-à-dire, dans toute leur parure; leurs bijoux frappèrent les yeux de la Sorcière: Meſdames, dit-elle, ſi vous voulez lire dans l'avenir, il faut vous armer de courage: chaque homme a un eſprit qui l'accompagne ſans ceſſe, mais qui ne ſe communique qu'autant qu'il y eſt forcé par une puiſſance ſupérieure. Je puis vous procurer, à chacune, un entretien avec le vôtre; mais il ne cèdera point a mes conjurations, ſi vous ne conſentez à certaines conditions. On demande avec empreſſement quelles ſont ces conditions: il s'agit de ſe dépouiller de ces vêtemens, qui voilent la dignité de l'homme, & n'annoncent que des vues toutes matérielles. Adam, quand il converſoit avec les eſprits n'en portoit point.

On

On héſite; mais l'eſprit ſera ſeul témoin de l'obéiſſance des Dames: la curioſité les preſſe; le deſir de babiller avec l'eſprit & d'en apprendre bien des choſes les décide; la condition eſt acceptée; les robes, la bourſe, les bijoux ſont dépoſés dans une chambre; on fait paſſer enſuite les curieuſes chacune dans un cabinet ſéparé. Elles y reſtèrent deux heures avec une impatience plus facile à deviner qu'à décrire, ce ne fut qu'après avoir vainement attendu pendant tout ce tems l'eſprit, qui n'avoit garde de venir, qu'elles commencèrent à penſer qu'elles avoient été trompées. La frayeur les ſaiſit; elles pouſsèrent des cris; des voiſins, ſuivis d'un Commiſſaire, vinrent leur ouvrir. La Sorciére, après les avoir enfermées, avoit démenagé avec leurs hardes & les ſiennes & leur avoit donné du moins cette leçon: qu'il faut croire plutôt aux frippons, qu'aux eſprits & aux ſorciers.

Jean-Baptiſte-Louis Greſſet, Ecuyer, nommé par le Roi Chevalier de ſes Ordres, Hiſtoriographe de l'Ordre Royal & Militaire de Saint-Lazare, l'un des quarante de l'Académie Françoiſe, eſt mort à Amiens le 16 de

de ce mois. Le Maire de la Ville, le Corps Municipal ont aſſiſté à ſes obſeques; quatre Académiciens d'Amiens ſoutenoient le poële : on a fait ce diſtique ſur cet homme célèbre.

Hunc lepidique ſales lugent, veneresque pudicæ,
Sed prohibunt mores ingeniumque mori.

Le tirage de la Loterie Royale de France a été exécuté publiquement dans la grand ſalle de l'hôtel de la Compagnie des Indes, le 1 Juillet; les numéros ſortis ſont : 22, 17, 31, 33 & 32.

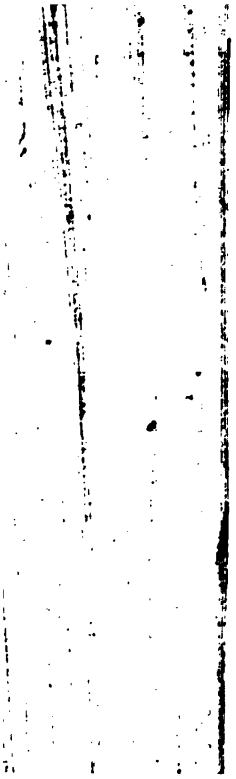
De Liſbonne, le premier Juillet.

Les nouvelles de Portugul annoncent toujours la plus grande fermentation contre le Marquis de Pombal; on dit qu'on l'attaque juridiquement, à l'occaſion d'un vuide d'environ un million de cruzades qui ont diſparu pendant ſon adminiſtration, & que c'eſt en dédommagement de cette ſomme que le Fiſc ſe propoſe de s'emparer de ſon fief d'Oeyras; ou aſſure que déjà un Corrégidor s'eſt rendu à Oeyras, chargé d'ordres ſecrets.

Les

Les perſonnes qui ont été perſécutées ſous ſon adminiſtration, trouvent aujourd'hui la protection la plus ſignalée ; parmi ceux qui ont demandé la rèviſion du procès malheureux qui les avoit tachés d'*inconfidence*, le Marquis d'Alorna, gendre du Marquis de Tavora, eſt le premier dont l'affaire a été expédiée. La commiſſion chargée de l'examiner, a déja déclaré qu'il n'étoit point coupable ; & auſſi-tôt que ſon innocence a été reconnue, il s'eſt rendu à Lisbone, où il a eu l'honneur de baiſer la main de la Reine & celle du Roi. On croit que cette juſtification ſera bientôt ſuivie de celle de tous les autres.

Pendant que les cris de toute la nation s'élèvent contre l'ancien Miniſtre, il a trouvé un ami qui a eu le courage de le ſoutenir, & de parler en ſa faveur. C'eſt l'Evêque de Pennafiel, ci-devant Confeſſeur de la Reine ; on dit qu'il a fait pluſieurs démarches pour le faire rentrer en grace, & on raconte à ce ſujet l'anecdote ſuivante, que nous tranſcrirons ſans la garantir. La Reine a coutume de ſe confeſſer une fois par ſemaine ; elle employe ordinairement



ſonna le ſujet de cett
alla attendre la Reine
ſortiroit. Il lui dit p
fait une bien longue co
qui tenoit à la main
Confeſſeur lui avoit r
l'ex-Miniſtre, répondi
que ſcrupule au ſujet
bal qu'on avoit traité
On prétend que le R
vous êtes Souveraine,
obéir ; mais obſervez,
je ne l'approuverai jam
pliqua la Reine, votr
ne ferai que ce que vo

On parle de faire
Miniſtre, que la haîn
& qui a ſans doute des
auſſi de grands talens.

tout le monde s'élève contre le Marquis de Pombal, qu'on ne parle que de ſa tyrannie, de ſes injuſtices, je préſenterai quelques idées propres, ſelon moi, à militer en faveur de cet homme vraiment célèbre, qui a mérité la haîne de ſa nation, & qui a auſſi des droits à ſon eſtime. La défenſe faite à tous les Couvens de recevoir des Religieux, n'eſt pas ſans mérite aux yeux d'un politique qui eût cru en entrant en Portugal qu'on en gardoit en quartiers un ſi grand nombre pour défendre le royaume avec des *Pater noſter*. L'abolition d'une diſtinction générale qui exiſtoit parmi les grands, ou la premiere nobleſſe du Royaume, doit être regardée ſans prévention, comme utile & propre à abolir tout autre diſtinction que celle que le Roi attache aux honneurs & aux titres qu'il accorde à ſes ſujets. On ne doit pas oublier les loix relatives aux Juifs & aux Eſclaves. L'inſtitution d'un Collége pour l'éducation de la nobleſſe, ſeroit digne d'un accueil plus favorable, ſi elle étoit mieux combinée. Celle d'une Académie de Commerce a été d'une grande utilité pour le Portugal, où l'on eſt maintenant fort habile dans le calcul

& dans la manière de tenir les livres. L'inſtitution du Collége de Maſra, ſemble être auſſi bien utile pour l'éducation de la jeuneſſe. Celle d'un Tribunal nommé Meza Cenſoria, pour l'examen & l'approbation des ouvrages qui doivent être publiés, ſeroit admirable avec quelques altérations qui lui ſont abſolument néceſſaires. L'établiſſement des Fabriques de draps, d'étoffes de ſoie, de chapeaux, de verres, &c. qui n'exiſtoient point auparavant, eſt d'un grand produit pour le Royaume, auſſi-bien que l'inſtitution de la Compagnie des vins d'Alto, Duero & Mino. La réforme de l'Univerſité de Coïmbre doit être regardée, s'il n'y ſurvient pas de changement, comme l'époque du rétabliſſement des ſciences dans ce pays. L'établiſſement des finances de l'Etat, dans l'ordre où elles ſe trouvent en Portugal, fait honneur au Miniſtre."

☞ *Nous*

☞ *Nous recevons dans l'inſtant cette Lettre d'une Dame, ſur la queſtion propoſée dans le Journal précedent.*

MONSIEUR,

SANS viſer au titre de *femme bel eſprit*, j'aime beaucoup à m'inſtruire & par conſéquent à lire ; & ce qui vous ſurprendra peut-être, c'eſt que j'aye un goût de préférence pour les Ouvrages Périodiques. Je ne me diſſimule pas qu'il faudroit un fonds immenſe de connoiſſances pour ſe flatter de pouvoir embraſſer & lire avec fruit tous les objets dont ils traitent : ce n'eſt pas ce que j'ambitionne. M M. leurs Auteurs, à qui le ſuffrage de notre ſexe n'eſt pas indifférent, ont ſoin de les meubler d'une aſſez grande quantité de choſes analogues à notre eſprit & à nos lumieres, pour que j'y trouve encore ſuffiſamment de quoi m'inſtruire & m'amuſer tout à la fois. Voïci, je crois, la queſtion propoſée : *Quel eſt le moment où Oroſmane eſt le plus malheureux ? Eſt ce celui où il ſe croit trahi par ſa maîtreſſe ; eſt ce celui où après l'avoir poignardée, il apprend qu'elle étoit*

étoit innocente ? N'allez pas croire, Monſieur, qu'il me ſoit venu dans l'idée de réſoudre cette queſtion auſſi importante que délicate. Ni ma vanité, ni l'opinion qui nous rend Juges compétens en matiere de ſentiment, ne m'abuſent pas à ce point. Je n'ai que quelques réflexions à propoſer à ce ſujet ; elles m'ont paru d'une ſi grande ſimplicité, que j'ai mieux aimé ſuppoſer que la queſtion renfermoit un ſens hors de ma portée, que de regarder mon raiſonnement comme une découverte dont je pouvois attribuer la gloire à ma ſagacité. Dans le ſens donc où je l'ai compriſe, j'ai cru tout bonnement que dans le premier cas, quelqu' affreux qu'il ſoit pour cet Amant de ſe voir trahi par ce qu'il aime, il lui reſte la reſſource des ames nobles, la fierté & le mépris ; au lieu que dans le ſecond, convaincu en même-tems de ſon injuſtice, de l'innocence de Zaïre, de ſon amour & du bonheur, qu'il a perdu en l'immolant à une fureur dont la moindre explication auroit pu prévenir les effets, ſon déſeſpoir n'admet point de bornes ; & il ne ſeroit plus cet Oroſmane généreux, ſenſible, & grand, s'il pouvoit jamais

jamais ſe conſoler de ſa perte & ſe guérir de ſes remords.

Si ces reflexions, malgré leur ſimplicité, ſont de quelque valeur à vos yeux, faites-moi la grace de leur donner place dans votre Journal ; j'eſpere qu'elles ſatisferont du moins les perſonnes qui, avec de la ſenſibilité & un peu de raiſonnement, ne ſe ſont pas trouvées plus capables que moi d'atteindre à la hauteur des perſonnes diſtinguées parmi leſquelles la queſtion a été agitée. J'ai l'honneur d'être, &c.

FIN.

TABLE

TABLE

Des matiéres contenues dans ce Volume.

POËSIES.

	Page
Boutade - - -	3
La nature ſauvage & la nature cultivée	5
Elphire & Mélazone - -	11
La Superſtition - - -	13
Ode contre l'ail imitée d'Horace -	15
La querelle des Dieux Fable -	16
Les plaiſirs de l'hiver à la Campagne	17
Vers inſcrits dans un Jardin -	21
Explication des Enigmes & Logogriphes du Volume précédent - -	idem
Enigme - - -	22
Autre - - - -	22
Logogriphe - - -	23
Autre - - -	24
Chanſon - - -	idem

ME-

TABLE.

MÉLANGES LITTÉRAIRES.

Reproches à nôtre Littérature - 25
Elege hiſtorique de Madame de Sévigné 41

ROMANS.

Hiſtoire d'Odin - - - 79

ARTS.

Lettre aux auteurs du Journal de Paris ſur la malédiction paternelle, *tableau de Mr. Greuze* - - - 108

MODES.

Garnitures de Robes - - 113

ASTRONOMIE.

Taches du Soleil - - 115

PHISIQUE.

Lettre de Mr. Dominique Bartaloni ſur un Phénomene rélatif aux conducteurs Electriques - - - 117

TABLE.

DÉCOUVERTES UTILES.

Uſage de l'écorce du Maronier d'Inde 125
Remede contre la pouſſe des Chevaux 127

CAUSES CÉLEBRES.

Gagure ſur le Sexe du Chevalier D'Eon 128

SPECTACLES.

Comédie Françoiſe - - 149

NOUVELLE POLITIQUES - 159

Réponſe à la queſtion propoſée dans le Volume précédent - - 181

☞ *LES vents contraires de la ſemaine dernière ayant empeché l'arrivée des couriers chargés des nouvelles Politiques, la publication de ce No. qui devoit paroitre le 15 a été néceſſairement retardée de deux jours. Nous prions nos Souſcripteurs de ne nous pas Savoir mauvais gré de ce retard, & de n'etre pas ſurpris à l'avenir Si le même événement nous empechoit d'être ponctuellement exacts au jour fixe, annoncé dans le proſpectus. Mais on peut être ſur qu'il paroitra deux numéros chaque mois conformement aux conditions de la Souſcription.*

SUITE DE LA LISTE

DES

SOUSCRIP-TEURS.

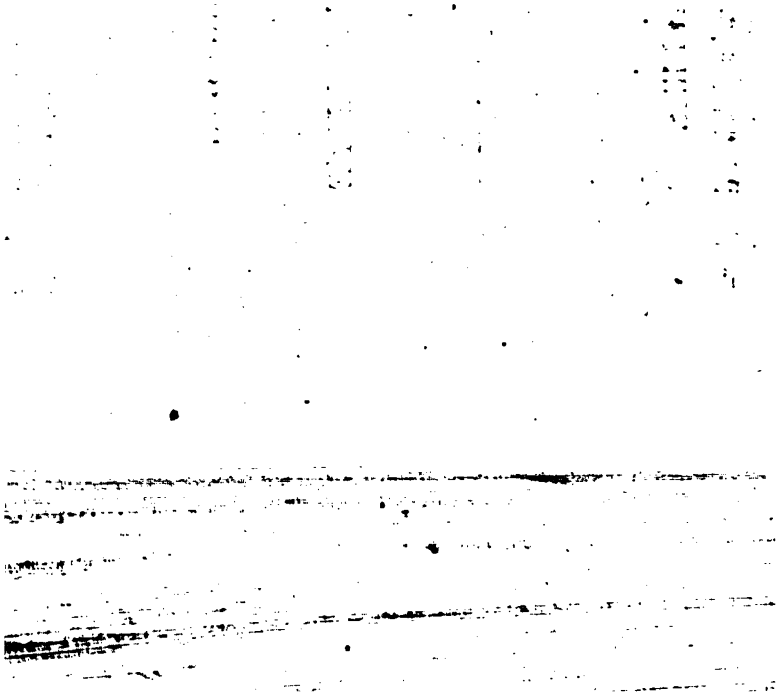
Mlle Amyand

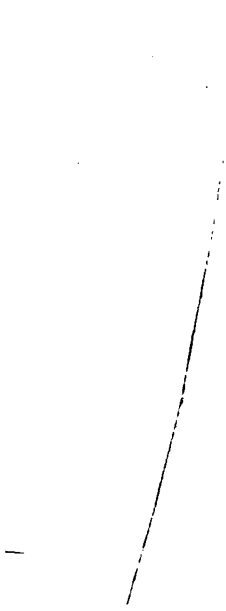
Mr. Amyand

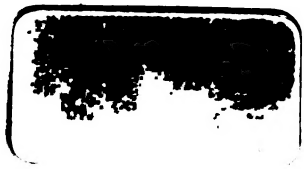
Mr. Le Chevalier Gilbert Elliot.

S. E. Mme de Pinto Ambaſſadrice de Portugal.

My Lady Rivers.





ZAHAROFF
FUND

Vet. Fr. II B. 812